



LES

MOINES D'OCCIDENT

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LES MOINES
D'OCCIDENT

DEPUIS SAINT BENOIT JUSQU'A SAINT BERNARD

PAR

LE COMTE DE MONTALEMBERT

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Fide ac veritate.

TOME QUATRIÈME

CONVERSION DE L'ANGLETERRE PAR LES MOINES

QUATRIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE

LECOFFRE FILS ET CIE, SUCCESSEURS

PARIS
90, RUE BONAPARTE

LYON
RUE BELLECOUR, 2

1878

DILECTISSIMO ANTISTITUM,

FELICI

EPISCOPO AURELIANENSI

QUI,

AD ECCLESIÆ PERICULA PRÆCIPUUS

PRO SALUTE ANIMARUM,

PRO LIBERTATE ECCLESIÆ,

PRO CHRISTIANÆ CONSCIENTIÆ INTEGRITATE AC DIGNITATE

TANTA CUM LAUDE TAMDIU MILITAVIT;

QUI,

JUSTITIÆ ET AMICITIÆ

IN UTRAQUE FORTUNA TENACISSIMUS,

TOT INTER ET TANTOS LABORES

LABOREM HUNC

TAM VIGILANTER ET STRENUE

FOVIT;

HOCCE VOLUMEN,

POST XL FERE COMMILITII ANNOS

D. D. D.

CAROLUS COMES DE MONTALEMBERT

LIVRE XIII

LES MOINES CELTIQUES ET LES ANGLO-SAXONS

634-660

They that redeem'd the North, then Satan's thrall,
To Christ, were Ireland's sons : Iona's call
Your faters spurn'd not in Faith's happy prime!
To day the sons of Ireland, far and near,
Amerced of altar, priest and sacrifice,
Like the blind labouring horse or harness'd steer,
Sweat in your fields!

AUBREY DE VERE, *Sonnets*, 1861.

CHAPITRE PREMIER

Saint Oswald et la renaissance chrétienne de la Northumbrie.

Les moines celtiques reprennent en Northumbrie l'œuvre de la conversion, abandonnée par les moines romains.— OSWALD, fils d'Ethelfrid le Ravageur, exilé chez les Scots, est baptisé selon le rit celtique. — Il rentre en Northumbrie, y plante la première croix, gagne sur les Merciens et les Bretons la bataille de Denisesburn. — Il règne sur toute la Northumbrie; il en fait la puissance prépondérante de la confédération anglo-saxonne. — Il veut convertir son royaume au Christ. — Le diacre italien Jacques maintient un reste de christianisme dans la Deïra : mais tout est à faire en Bernicie. — Oswald demande des missionnaires aux monastères celtiques. — Échec du premier missionnaire d'Iona; il est remplacé par AÏDAN. — Éloge des abbés d'Iona par Bede. — La capitale religieuse du nord de l'Angleterre est fixée dans l'île monastique de LINDISFARNE : description de cette île : sa ressemblance avec Iona. — Autorité des abbés de Lindisfarne même sur les évêques. — Vertus du moine-évêque Aïdan : son désintéressement : soin des enfants et des esclaves. — Le roi Oswald sert d'auxiliaire et d'interprète au missionnaire Aïdan. — Oswald épouse la fille du roi de Wessex, et convertit son beau-père. — Guerre contre Penda, chef de la coalition des Bretons et des Merciens. — Bataille de Maserfeld : Oswald y est tué à l'âge de trente-huit ans. — Il est vénéré comme martyr : Miracles sur sa tombe : Prédiction de l'évêque Aïdan au sujet de sa main.

L'œuvre de la conversion des Anglais, interrompue au midi par la réaction païenne, ensevelie au nord

dans la catastrophe du premier roi chrétien de Northumbrie, ne devait subir qu'une éclipse momentanée, prélude providentiel d'un effort plus soutenu et d'un triomphe définitif. La conquête spirituelle de l'île, abandonnée pour un temps par les missionnaires romains, va être reprise par les moines celtiques. Une fois la glace rompue par les Italiens, les Irlandais arrivent pour reprendre l'œuvre inachevée. Ce que les fils de saint Benoît n'ont pu qu'entamer sera consommé par les fils de saint Columba. Le grand cœur du premier abbé d'Iona, transmis à ses descendants spirituels, accomplira ainsi le grand dessein du saint pape Grégoire. L'esprit d'unité, de soumission et de discipline leur sera instillé un peu malgré eux par un Saxon converti, par Wilfrid. Leur infatigable activité, leur invincible persévérance, triomphera de tous les obstacles; ils stimuleront, en les secondant, le zèle des missionnaires italiens. Ils ranimeront le feu sacré chez les moines bénédictins, avec lesquels ils finiront par se confondre. Ainsi travaillée, pressée et pénétrée de toutes parts par l'action monastique, la nation tout entière des Anglo-Saxons reconnaîtra bientôt la loi du Christ. Ses rois, ses moines, ses évêques, ses saints et ses saintes monteront aussitôt au premier rang parmi les enfants de l'Église, les civilisateurs de l'Europe, les bienfaiteurs du genre humain,

les soldats de Dieu. C'est ce qu'on essayera de montrer dans le récit qui va suivre.

Trente-huit ans après le débarquement d'Augustin et des moines romains sur le sol de l'Angleterre païenne, un prince anglo-saxon invoqua le secours des moines d'Iona pour convertir les Saxons du Nord.

Ce prince était Oswald, fils d'Ethelfrid le Ravageur et de la sœur du roi-martyr Edwin. Après la défaite et la mort de son père, le fils du grand ennemi et du grand vainqueur des Scots avait été, encore enfant, chercher un refuge, avec ses frères et un nombreux cortége de jeunes nobles, chez les Scots eux-mêmes. Il y avait trouvé la généreuse hospitalité qu'ont reçue chez les descendants des Anglo-Saxons, douze siècles plus tard, les princes français, issus de la race la plus glorieusement et la plus constamment hostile à l'Angleterre. Il passa dans cet exil les dix-sept années du règne de son oncle Edwin, comme celui-ci avait passé dans l'exil tout le temps qu'avait duré le règne de son beau-frère et de son persécuteur, Ethelfrid. Mais entre ces deux représentants des deux dynasties qui se partageaient la Northumbrie et s'y succédaient l'une à l'autre, il y eut cette différence que le jeune Edwin n'avait cherché et trouvé d'asile que chez ses compatriotes païens, tandis que l'exil d'Oswald l'avait conduit chez des

peuples d'une race et d'une religion différentes de la sienne. Depuis l'apostolat de Columba les Scots et les Pictes étaient tous chrétiens : parmi eux Oswald et ses compagnons d'infortune apprirent à connaître le christianisme et furent tous baptisés, mais baptisés selon le rit de l'Église celtique, qui n'était pas celui de l'Église romaine[1].

Après la catastrophe d'Edwin (633) et de la dynastie deïrienne, dont il était le chef, les princes de la famille bernicienne purent rentrer en Northumbrie, d'où ils étaient bannis depuis dix-sept ans[2].

L'aîné, Eanfrid, comme on l'a dit, périt sous le couteau du Breton Cadwallon, après avoir renié la foi chrétienne. Mais son jeune frère Oswald était d'une tout autre trempe. A la tête d'une petite bande de gens résolus, dont une douzaine au plus étaient chrétiens comme lui, il entreprit de reconquérir son pays, et ne craignit pas de continuer la

1. Bede. III, 1. — Fleury, Lanigan et divers autres historiens ont supposé que ces expressions de Bede pouvaient s'entendre des Irlandais qui, comme on l'a vu plus haut, portaient le nom de *Scots*, bien avant que ce nom eût été communiqué par une colonie irlandaise aux habitants de la Calédonie. Mais aucun indice valable n'existe dans les auteurs anciens qui puisse confirmer cette supposition.

2. Pour aider le lecteur à se reconnaître dans le dédale des deux dynasties northumbriennes, dont l'histoire va remplir tout ce volume, nous avons dressé un tableau généalogique, qu'il trouvera dans l'Appendice n° I, et auquel il fera bien d'avoir souvent recours.

lutte contre les forces immenses du formidable Breton, ni même de l'aborder en bataille rangée.

Les deux armées, si inégales en nombre, se rencontrèrent près de cette grande muraille que l'empereur Sévère avait élevée d'une mer à l'autre contre les Pictes, et qui alors partageait à peu près par le milieu la Northumbrie. Ce rempart, qui n'avait arrêté ni les Pictes dans leurs incursions vers le midi, ni les Saxons dans leurs conquêtes au nord, était alors non pas intact, mais debout, puisque aujourd'hui de vastes débris en subsistent encore et se retrouvent sur les sommets escarpés et les plateaux tapissés de bruyères ou parsemés de roches basaltiques, qui impriment à cette région de l'Angleterre un caractère si différent de ses horizons habituels. Adossé à un fragment du mur romain, le prince anglo-saxon occupait une éminence où sa faible troupe pouvait braver l'attaque des nombreux bataillons de Cadwallon[1]. Sur cette hauteur qui s'appelait dès lors le *Champ du Ciel*[2],

1. Voir, pour la description du champ de bataille, une récente publication de la savante société qui, sous le nom d'un archéologue fameux, Surtees, s'applique depuis trente ans à mettre en lumière les monuments de l'histoire northumbrienne : *The priori of Hexham edited by* James Raine, 1865, t. I; préf., p. xi, et append. ij.

2. Bede, III, 1. — Une chapelle dédiée à saint Oswald marque l'emplacement si bien décrit par Bede, auprès de la petite ville du même nom, un peu au nord de Hexham et du chemin de fer de Newcastle à Carlisle. — Cependant la bataille est connue sous le nom de *Denises*

et qui porte encore le nom de Saint-Oswald, la veille du jour où devait s'engager le combat décisif, le jeune et fervent guerrier fit faire à la hâte une grande croix de bois, qu'il tint debout de ses propres mains, pendant que ses compagnons entassaient la terre pour la maintenir droite dans le creux où il l'avait plantée. Puis, se prosternant devant elle, il dit à ses frères d'armes : « Tombons tous « à genoux, et tous ensemble prions le vrai Dieu « vivant et tout-puissant, de nous défendre dans sa « miséricorde, contre l'orgueil et la férocité de notre « ennemi ; car ce Dieu sait que notre cause est juste, « et que nous allons combattre pour le salut de « notre nation. Oui, c'est pour notre salut et notre « liberté qu'il nous faut combattre aujourd'hui, « contre ces Bretons que nos pères se glorifiaient « de provoquer, mais qui maintenant prophétisent « l'extermination de notre race[1]. »

Burn, d'après le ruisseau au bord duquel le roi des Bretons périt en fuyant.

1. BEDE, III, 2. — Les historiens plus récents mettent surtout en lumière le côté patriotique de la lutte. — Exprobrandi pudoris rem ventilari allegans, Anglos cum Britannis tam iniquo marte confligere, ut contra illos pro salute decertarent quos ultro pro gloria consueverunt lacessere. Itaque pro libertate audentibus animis et viribus effusis decertarent, nihil de fuga meditantes : tali modo et illis provenire gloriam et annuente Deo patriæ libertatem.... Cædwallum, virum, ut ipse dictitabat, in exterminium Anglorum natum. WILH. MALMESB., I, 44 ; RICARD. DE CIRENC., *Spec. hist. de gest. reg. Angl.*, II, 36.

Il semble que les Bretons auraient pu faire la même prière, eux qui étaient de vieux chrétiens, et qui après tout n'avaient fait que reprendre leur sol natal sur des envahisseurs étrangers[1]. Mais un siècle de possession avait donné à ceux-ci la conviction de leur droit, et les atroces cruautés de Cadwallon avaient déshonoré son patriotisme. Oswald représentait d'ailleurs la cause de la propagande chrétienne : car les Bretons ne faisaient rien pour convertir leurs ennemis, et cette croix plantée par lui était la première qu'on eût encore vue dans la Bernicie.

Le soir de ce même jour, et pendant la nuit antérieure à la rencontre qui allait décider de sa destinée, Oswald dormait sous sa tente, lorsqu'il vit en songe Columba, le grand saint, apôtre et patron du pays où il avait séjourné en exil, et de l'église où il avait reçu le baptême. Le belliqueux abbé d'Iona, mort depuis trente-six ans, lui apparut éclatant d'une beauté angélique; debout, avec cette taille gigantesque qu'on lui avait connue pendant sa vie, il étendait son vêtement resplendissant sur toute la petite armée des exilés, comme pour la protéger; puis s'adressant au prince, il lui dit comme Dieu à Josué avant le passage du Jourdain : « Aie bon courage « et agis en homme. C'est au point du jour qu'il « faut marcher au combat : j'ai obtenu de Dieu pour

1. A. DE LA BORDERIE, *Lutte des Bretons insulaires*, p. 221.

« toi la victoire sur tes ennemis et la mort des tyrans : « tu vaincras et tu régneras. » Le prince en s'éveillant raconta sa vision aux Saxons qui étaient venus le rejoindre ; et tous lui promirent de se faire baptiser comme lui et ses douze compagnons d'exil si l'on revenait vainqueur[1]. — Le lendemain matin la bataille s'engagea, et Oswald remporta une victoire aussi complète qu'improbable. Cadwallon, le dernier héros de la race bretonne, vainqueur, selon la tradition cambrienne, dans quatorze batailles et soixante combats, Cadwallon périt dans ce désastre. Les Bretons évacuèrent pour toujours la Northumbrie et se retirèrent derrière la Saverne. Ceux qui restèrent au nord de la Dee, dans le territoire qui a formé depuis les comtés de Chester, de Lancaster et de Westmoreland, reconnurent la domination des Northumbriens, laquelle s'étendit désormais de la mer d'Irlande à la mer du Nord, en remontant le long du littoral oriental jusqu'à Édimbourg. Il resta toutefois, en dehors du pays de Galles et au midi du mur

1. Pridie.... in suo papilione supra pulvillum dormiens, sanctum Columbam in visu videt forma coruscantem angelica ; cujus alta proceritas vertice nubes tangere videbatur.... suum regi proprium revelans nomen, in medio castrorum stans, excepta quadam parva extremitate, sui protegebat fulgida veste.... ADAMNAN, *Vita S. Columbæ*, V, 1. — Adamnan tenait ce récit de son prédécesseur à Iona, l'abbé Failbe, qui l'avait entendu raconter par Oswald lui-même au cinquième abbé d'Iona.

de Sévère, dans la région voisine de la Calédonie, un pays, baigné par le golfe de Solway, plein de lacs et de montagnes comme la Calédonie, alors comme aujourd'hui connu sous le nom de Cumbrie ou Cumberland, où les Bretons demeurèrent indépendants en s'appuyant sur les Scots, et en tendant la main aux gens de leur race qui habitaient les bords de la Clyde. Libres ou soumis, ils s'accordèrent à donner au fils du *Ravageur*, au petit-fils du *Brûleur*, au Saxon qui les avait noblement vaincus, le surnom de *Lamn-Gwinn*, ce qui veut dire, selon les uns l'*Épée qui luit*, selon les autres la *Main qui donne*[1].

On ne sait rien des événements qui, après la défaite et la mort du grand chef des Bretons, assurèrent à Oswald la souveraineté incontestée de toute la Northumbrie, et une suprématie temporaire sur toute l'Heptarchie saxonne ; nous voyons seulement qu'un écrivain presque contemporain le qualifie d'empereur de toute la Bretagne[2]. Non-seulement, dit Bede, il avait appris à posséder en espérance le royaume du ciel, inconnu de ses aïeux ; mais sur cette terre Dieu lui donna un royaume plus vaste qu'à aucun de ses ancêtres. Il régna (635-642) sur les quatre races qui se partageaient la Bretagne : les

1. A. de la Borderie, *op. cit.* Lappenberg, p. 157.

2. Cumineus, antérieur à Bede d'un demi-siècle, dit dans sa *Vie de Columba*, c. 25 : Totius Britanniæ imperator a Deo ordinatur.

Bretons, les Scots, les Pictes et les Angles[1]. Sans aucun doute, cette suprématie ne fut que partiellement reconnue, surtout en dehors de la race anglo-saxonne ; mais il suffisait toujours à la Northumbrie d'être réunie sous un seul roi pour devenir aussitôt la puissance prépondérante de la confédération. Arrière-petit-fils d'Ida par son père, et petit-fils d'Ella par sa mère[2], Oswald pouvait et devait naturellement réunir les deux royaumes de Deïra et de Bernicie, en les affranchissant du joug humiliant et sanguinaire des Bretons et des Merciens. Il semble avoir surtout affectionné le pays de son père, la Bernicie, où il résidait, et dont il étendit ou rétablit les anciennes limites vers la Calédonie. Mais il réussit, nous dit le Northumbrien Bede, à pacifier et à fondre définitivement en un seul État ces deux peuplades qui, bien que de même race, avaient toujours été en lutte l'une avec l'autre. Il en fit une vraie nation[3].

Pour rendre un plus solennel hommage à l'émancipation politique et à la régénération religieuse dont le triomphe d'Oswald avait été le signal, les assemblées des deux royaumes résolurent d'anéantir autant que possible la mémoire des rois apostats qui avaient renié leur baptême avant de succomber

1. Bede, III, 6.
2. Voir la table généalogique, à l'Appendice n° I.
3. *Hist. eccles.*, III, 6.

sous les coups de Cadwallon[1]. Il fut décrété que l'avénement d'Oswald serait antidaté et que dans les actes publics qui, selon l'usage encore aujourd'hui suivi en Angleterre, ne portent pas d'autre date que celle de l'année du règne de chaque souverain, son règne serait censé avoir commencé à la mort d'Edwin, sans tenir aucun compte de l'intervalle néfaste qui s'était écoulé entre cette mort et le retour de l'héritier légitime[2].

Oswald fut le sixième de ces grands chefs ou suzerains de la confédération[3], qui reçurent le titre de *Bretwalda*, et faisaient porter devant eux la *tufa* ou touffe de plumes qui était l'emblème de cette domination suprême et qui ne servit plus qu'à des rois northumbriens. On suppose que cette dignité était

1. Voir tome III, page 474.

2. Bede, III, I, 9. — On se rappelle involontairement que Louis XVIII suivit le même procédé lors de la Restauration, en datant la charte de 1814 de l'an dix-neuvième de son règne.

3. Nous croyons devoir répéter ici la liste de ces *Bretwaldas*, telle que la donne Bede (II, 5).

560. Ella, roi des Saxons du Sud.
579. Peawlin, roi des Saxons de l'Ouest.
596. Ethelbert, roi des Jutes de Kent.
616. Redwald, roi des Angles de l'Est.
630. Edwin, roi des Northumbriens, ou Angles du Nord.
635. Oswald, roi des Northumbriens.
642. Oswy, roi des Northumbriens.

A cette liste, Lappenberg croit pouvoir ajouter Wulphere, roi des Merciens, ou Angles du Milieu, de 656 à 675.

conférée ou reconnue par le suffrage non-seulement de tous les rois de l'Heptarchie, mais aussi des principaux chefs ou barons de chaque tribu. D'abord exclusivement militaire, elle redevint sous Oswald et ses successeurs ce qu'elle avait déjà été pour Ethelbert de Kent, un moyen énergique d'influence et d'intervention dans les affaires religieuses.

Car Oswald était non-seulement un vrai roi et un bon soldat, mais encore un grand chrétien, destiné à devenir un saint : et dans la puissance dont il se trouva revêtu, il voyait surtout un moyen de défendre et de propager la foi qu'il avait reçue avec le baptême des mains d'un fils de Columba.

A peine rétabli sur le trône de son père, sa première et sa plus chère pensée fut de ramener dans son pays et d'y faire triompher la religion qui avait été la consolation de son exil. Il lui fallait pour cela avant tout des ministres de la parole de Dieu, des missionnaires. Il ne songea pas à les demander à l'Église de Cantorbéry, au foyer monastique qui existait déjà sur le sol de l'Angleterre, et dont était venu dix ans auparavant Paulin, le premier apôtre de la Northumbrie. Il ne paraît pas même avoir pensé à ce noble et vaillant diacre romain, nommé Jacques, que Paulin, en abandonnant son siége métropolitain d'York, avait laissé seul derrière lui, et

qui, resté vaillamment à son poste pendant l'orage, à travers l'invasion et la dévastation, avait continué à baptiser, à prêcher, et à dérober une large proie à l'antique ennemi[1]. Mais ce diacre était le lieutenant d'un évêque en quelque sorte identifié avec la dynastie deïrienne, avec la famille du roi Edwin qui avait exilé, dépouillé et remplacé la famille d'Oswald, et que celui-ci venait remplacer à son tour. Est-ce pour cette raison, comme on l'a supposé[2], qu'Oswald s'abstint d'avoir recours aux missionnaires romains? N'est-il pas plus naturel de présumer qu'il fut surtout dominé par le souvenir de la généreuse hospitalité qu'il avait trouvée chez les Scots et des enseignements qui lui avaient été donnés par ceux dont il avait reçu, déjà adolescent, le baptême et les autres sacrements de l'Église? Toujours est-il que ce fut à l'Église scotique qu'il s'adressa, c'est-à-dire aux anciens des monastères régis par la tradition et les institutions de Columba, de ce grand abbé d'Iona qui lui était apparu en songe dans la nuit avant la bataille décisive pour lui promettre la victoire et la couronne[3].

Sous l'influence de ce patriotisme celtique qui enflammait les Bretons contre les conquérants étran-

1. Bede, II, 16, 20.
2. Varin, mémoire cité. — Faber, *Life of St Oswald.*
3. Bede, III, 3.

gers, et qui ne voulait pas plus leur concéder le salut éternel que la possession du sol britannique, l'Église scotique ou hibernienne avait semblé jusque-là renoncer à toute propagande chez les Saxons. Mais le temps était arrivé où elle allait complétement changer d'allure. Comme si elle n'attendait que le signal donné par Oswald, on la vit bientôt, à l'aide des vaillants missionnaires que lui fournissait la réforme monastique dont Iona était le foyer, rayonner sur tout le nord de la Bretagne saxonne, pour descendre ensuite jusque dans le territoire où elle avait été devancée par les missionnaires romains, et où les deux apostolats se rencontrèrent[1].

Les moines scotiques répondirent donc avec empressement à l'appel de l'exilé victorieux et souverain. Mais le premier effort de leur zèle ne fut pas heureux. Leur premier représentant semble avoir été animé de cette rigidité pédantesque, de cette austérité opiniâtre et intolérante qui se sont souvent fait jour dans le caractère national des Écossais, à côté de la dévotion et de la mortification chrétiennes, et qui ont fini par produire les trop célèbres puritains. Ce missionnaire, nommé Corman, essaya en vain de prêcher l'Évangile aux Northumbriens ; ils ne l'écoutaient qu'avec répugnance. Au bout de quelque temps il revint, et en rendant compte de sa mission

1. VARIN. Deuxième mémoire, p. 9.

à ceux qui l'avaient envoyé, c'est-à-dire aux anciens du monastère d'Iona, il déclara qu'il n'avait rien pu obtenir des Angles, parce que c'était une race de sauvages indomptables, d'un esprit dur et barbare. Ce rapport jeta dans une grande affliction et une grande incertitude les Pères du synode, qui désiraient ardemment transmettre au peuple anglais le don du salut qui leur était demandé[1]. On délibéra longtemps, jusqu'à ce qu'enfin l'un des assistants, Aïdan, moine d'Iona, dit au prédicateur éconduit : « Il me semble, mon frère, que vous avez été trop « dur pour ces ignorants : vous ne leur avez pas « offert tout d'abord, selon la doctrine apostolique, « le lait d'une doctrine douce pour les amener par « degrés, en les nourrissant de la parole divine, à « l'intelligence et à la pratique des préceptes plus « parfaits[2]. » A ces mots, tous les regards se tournèrent vers Aïdan : on discuta avec soin son opinion, et l'on finit par reconnaître en lui l'homme qu'il fallait, puisqu'il était doué de ce discernement qui est la source de toutes les vertus. Il y avait, comme on l'a vu, un évêque dans le monastère d'Iona : on put donc sur-le-champ consacrer Aïdan évêque et missionnaire de la Northumbrie.

1. Bede, III, 5.

2. Lac mollioris doctrinæ.... donec paulatim enutriti verbo Dei, ad capienda perfectiora et ad facienda sublimiora Dei præcepta sufficerent.

Il reçut sa mission de toute la communauté et de l'abbé d'Iona, Seghen, le quatrième successeur de Columba, dans la métropole monastique des Hébrides, le quatrième de ces grands religieux auxquels Bede lui-même, quelque prévenu qu'il fût contre leur saint fondateur, ne peut pas refuser le témoignage d'avoir été aussi illustres par leur abnégation que par leur amour de Dieu et de la régularité claustrale. Il ne trouve qu'un seul grief à leur reprocher, ainsi qu'à leur délégué Aïdan : leur fidélité à cette observance celtique quant à la célébration de la Pâque, que le clergé du sud de l'Irlande venait d'abandonner pour se conformer au nouvel usage de Rome [1], mais que les Scots du nord de l'Irlande et de toute la Calédonie s'obstinaient à conserver telle qu'ils l'avaient reçue de leurs pères [2].

Tout était à faire ou à refaire dans cette Northumbrie naguère chrétienne. Au midi, dans la Deïra, les ravages de Cadwallon et de Penda ne semblent

1. En 630, au synode de Leighlin, grâce aux efforts de deux religieux, Laserian, supérieur des quinze cents moines de Leighlin, et Cummian, celui-ci disciple de Columba et auteur d'une lettre fameuse, dont il sera question plus loin, sur cette ennuyeuse discussion. Cf. Lanigan, *Ecclesiast. history of Ireland,* t. II, c. 15.

2. Qualiscumque fuerit ipse.... reliquit successores magna continentia ac divino amore regularique institutione insignes.... Ab hac ergo insula, ab horum collegio monachorum, ad provinciam Anglorum instituendam in Christo, missus est Ædan, accepto gradu episcopatus. Bede, III, 4, 5.

avoir laissé d'autres restes de la mission de Paulin que la seule église d'York, où le diacre Jacques avait maintenu l'exercice du culte chrétien et qui, commencée par Edwin, fut achevée par Oswald. En Bernicie, il faut croire que l'évêque romain s'était borné à des missions ambulantes, suivies de ces baptêmes en masse, dont nous avons parlé, mais qu'il n'y avait fondé aucune station permanente, puisque, avant la croix plantée par Oswald, la veille de sa victoire sur les Bretons, on disait n'y avoir jamais vu ni église, ni autel, ni emblème quelconque de la foi chrétienne [1].

C'était donc une rude tâche, et bien digne d'un successeur de Columba, qui s'ouvrait devant le moine d'Iona, formé à l'école de ce grand missionnaire [2].

Aïdan avait amené avec lui plusieurs de ses confrères, et de jour en jour on voyait s'accroître le

1. Bede, III, 2, 11.

2. C'est-à-dire sous ses successeurs, car bien qu'Aïdan, fait évêque en 635, ait pu parfaitement voir et entendre Columba, mort en 597, on ne trouve aucune preuve de l'assertion de Colgan qui le range, ainsi que ses successeurs Finan et Colman, parmi les disciples directs du grand abbé (*Trias Thaumaturga*, p. 487, 489). Il ne fonde cette assertion que sur la mention de trois personnes, portant ces noms, dans la biographie d'Adamnan. Colgan ôte lui-même toute valeur à cet argument en constatant qu'il y a dans les calendriers irlandais *vingt-trois* saints du nom d'Aïdan, et *cent neuf* du nom de Colman ou Colomban.

nombre des religieux celtiques qui venaient lui prêter leur concours. Il fallut leur assigner ou plutôt leur créer un centre. Le roi laissa à Aïdan le soin de choisir le siége de son évêché. Bien que son diocèse comprît toute la Northumbrie, il ne songea pas à aller occuper le siége vacant d'York. Soit qu'il ait cédé aux préjugés et aux répugnances qui séparaient les Scots des usages romains, soit plutôt qu'il ait voulu ne pas s'éloigner de la région septentrionale où la mission de Paulin avait laissé le moins de traces, et où il avait par conséquent le plus à faire, il voulut placer son monastère épiscopal loin des églises fondées par les moines romains au sud du pays. Il préféra une position un peu plus centrale, voisine de la résidence royale d'Oswald, sur le bord de la mer, mais beaucoup plus rapprochée du golfe d'Édimbourg que de l'embouchure de l'Humber, qui marquent les deux limites extrêmes du royaume d'Oswald au nord et au midi.

Le moine d'Iona, ambitieux de suivre en tout les traces du grand apôtre de sa race, fondateur du sanctuaire d'où il sortait, voulut imiter saint Columba jusque dans le choix de sa résidence. Il la fixa comme lui dans une île, voisine de la côte, presque aussi petite, aussi insignifiante, aussi stérile que l'était Iona quand le saint exilé d'Irlande y débarqua, et dont l'emplacement reproduit en

quelque façon dans la mer du Nord et à l'orient de la Grande-Bretagne la singularité de la position d'Iona, sur la rive opposée, au bord de l'océan Atlantique.

Au sein des flots de la mer du Nord, en face des collines verdoyantes du Northumberland et de la plage sablonneuse qui s'étend entre Berwick, ville frontière de l'Angleterre et de l'Écosse, au nord, et la masse imposante de la forteresse féodale de Bamborough, au midi, on voit une île basse, plate et noirâtre, bordée de rochers balsatiques, formant une sorte de massif carré, terminée au nord-ouest par une pointe de terre prolongée qui s'étend vers l'embouchure de la Tweed et l'Écosse. Cette île porte l'empreinte de la mélancolie et de la stérilité ; elle n'a jamais dû produire que de très-chétives récoltes et quelques maigres pâturages. Pas un arbre, pas un pli de terrain, pas un point culminant, sauf un monticule conique au sud-ouest, que surmonte aujourd'hui un château fort, d'une forme pittoresque, mais de construction récente. C'est dans ce chétif îlot que s'éleva la première église chrétienne de toute la région aujourd'hui si peuplée, si riche et si industrieuse qui s'étend de Hull à Édimbourg. Ce fut là Lindisfarne, c'est-à-dire l'Église mère, la capitale religieuse du nord de l'Angleterre et du midi de l'Écosse, la résidence des seize premiers évêques

de la Northumbrie, le sanctuaire et la citadelle monastique de tout le pays d'alentour, l'Iona des Anglo-Saxons. La ressemblance de Lindisfarne avec Iona, de la colonie avec la métropole, de la fille avec la mère, est frappante : ces deux îles naguère si célèbres, si renommées, si influentes sur deux grandes races distinctes et hostiles, ont le même aspect morne, sombre, triste, mais d'une tristesse rude et sauvage. On sent que la religion seule a pu peupler, féconder et transfigurer ces plages arides et désolées.

L'île choisie par Aïdan n'est d'ailleurs une île que pendant la moitié du jour. Comme au Mont Saint-Michel en France, deux fois dans les vingt-quatre heures le flot, en se retirant, laisse à découvert des sables qui permettent de communiquer à pied sec avec la plage voisine[1], non sans danger toutefois, car l'on raconte maints exemples de gens noyés pour avoir voulu gagner l'Ile Sainte à marée basse. Du sein de cette nouvelle demeure, Aïdan, en tournant ses regards vers le midi, pouvait découvrir de loin le rocher et la forteresse de Bamborough, où Oswald, à l'instar de son aïeul Ida, avait établi sa

1. Insula hæc, accedente reumate, quotidie bis undis spumantibus maris alluitur, totiesque refluis maris sinibus, antiqua terra relinquitur. REGINALDI MONACHI DUNELMENSIS, *Libellus de admirandis B. Cuthberti virtutibus*, c. 12.

capitale ; ses regards comme son cœur pouvaient y saluer le jeune et glorieux prince qui était son ami, son auxiliaire et son émule.

On ne sait rien des commencements de saint Aïdan. Il ne nous apparaît que déjà moine à Iona et revêtu d'une certaine autorité parmi ses frères. Élevé à l'épiscopat, il resta toujours moine, non-seulement par le cœur, mais par la vie. Presque tous ses collaborateurs celtiques, venus d'Irlande ou d'Écosse, étaient moines comme lui, et tous suivaient ensemble la règle cénobitique de leur ordre et de leur pays. Cent ans après Aïdan, le système établi par lui à Lindisfarne était encore en pleine vigueur : comme de son temps, l'évêque était lui-même abbé de la communauté insulaire, ou bien quand il ne l'était pas, il demeurait soumis, en tant que religieux, à l'autorité d'un abbé, choisi avec le consentement de la communauté. Les prêtres, diacres, chantres et autres officiers de l'église cathédrale, étaient tous moines [1].

Mais c'eût été peu de chose que cette discipline et cette régularité monastique, si le propagateur de l'institut n'eût été de la trempe des grands servi-

1. BEDE, *Hist. eccles.*, III, 3. — Unde ab illo omnes loci ipsius antistites usque hodie sic episcopale exercent officium, ut regente monasterium abbate quem ipsi cum consilio fratrum elegerint, omnes.... monasticam per omnia cum ipso episcopo regulam servent. BEDE, *Vit. S. Cuthberti*, c. 16.

teurs de la vérité, et imbu des fortes vertus qu'exige l'apostolat.

Né vingt ans après sa mort, Bede[1], qui avait toujours vécu dans la contrée qu'Aïdan avait embaumée de ses vertus, a tracé de son caractère et de sa vie l'un des tableaux les plus éloquents et les plus attrayants qui se soient rencontrés sous sa plume. Il lui décerne des éloges, non-seulement plus expressifs et plus précis qu'à aucun autre des apôtres monastiques de l'Angleterre, mais d'autant moins suspects qu'ils sont tempérés par les plus vives protestations contre son particularisme celtique. C'était, nous dit-il, un pontife enflammé par la passion du bien, mais en même temps pénétré d'une mansuétude et d'une modération souveraine. Fidèle à tous les grands enseignements de son berceau monastique, il apparut au futur clergé de la Northumbrie comme un prodige de mortification et d'austérité. Il était le premier à pratiquer ce qu'il enseignait, et nul ne put jamais lui reprocher de n'avoir pas accompli de son mieux tous les préceptes des Évangiles, des apôtres ou des prophètes. Indifférent à tous les biens terrestres, il répandait en aumônes tout ce que les rois ou les riches lui donnaient.

1. C'est à Bede que nous devons tout ce que l'on sait d'Aïdan comme de tant d'autres personnages du septième siècle. Cf. Act. SS. Bolland., t. VI Augusti, p. 688.

A la surprise des Saxons qui étaient, dès lors, comme les Anglais modernes, d'excellents cavaliers et n'estimaient rien plus que le cheval, c'était uniquement à pied que l'évêque parcourait les villes et les campagnes, pénétrant partout, tantôt chez les riches, tantôt chez les pauvres, pour leur offrir le baptême, s'ils étaient encore païens; pour les confirmer dans la foi, s'ils étaient déjà chrétiens, et les exciter aux bonnes œuvres et à l'aumône. Tous ceux qui l'accompagnaient, moines ou laïques, devaient chaque jour consacrer un certain temps à méditer, c'est-à-dire à lire la Bible et à apprendre le psautier. Infatigable à l'étude, humble et pacifique, charitable et sincère, il se signalait surtout par son zèle contre les péchés des riches. Loin d'épargner aucun de leurs vices ou de leurs excès, il les reprenait avec une âpre énergie. Contrairement à la coutume reçue, il ne faisait jamais de présent aux chefs et aux nobles, se bornant à leur donner à manger quand ils venaient chez lui, et distribuant au premier pauvre qu'il rencontrait les cadeaux dont ils le comblaient. Mais ce courage sacerdotal qui l'armait contre l'orgueil des puissants se transformait en tendre et vigilante sollicitude quand il s'agissait de défendre les faibles, de soulager les pauvres, de consoler les malheureux. C'était, en un mot, un vrai cœur de prêtre et d'apôtre, dédaigneux de toute fausse grandeur, de toute vaine prospérité,

victorieux des penchants lâches et pervers de son temps et de tous les temps[1].

De toutes les donations territoriales, que la générosité des rois et des seigneurs saxons prodiguait à l'Église dont ils venaient d'embrasser les doctrines, Aïdan ne voulut rien garder pour lui. Il se contenta de Lindisfarne et des quelques champs que renfermait cette île misérable. Mais il se réservait volontiers dans les vastes *villæ* des rois et des grands l'emplacement d'une chapelle avec une petite chambre où il préparait ses prédications, et qui lui servait de logement pendant ses courses incessantes et prolongées[2].

Comme saint Grégoire le Grand, dont il fut non le disciple, mais l'émule, l'éducation de l'enfance et le rachat des esclaves tenaient dans ses préoccupations une place hors ligne. Dès les commencements de sa mission, il s'attacha douze jeunes Anglais qu'il éleva avec le plus grand soin pour le service du Christ, et dont un au moins devint évêque. Chaque

1. Scripsi hæc.... nequaquam in eo laudans vel eligens hoc quod de observantia paschæ minus perfecte sapiebat, immo hoc multum detestans.... sed quasi verax historicus.... Animum iræ et avaritiæ victorem, superbiæ simul et vanæ gloriæ contemptorem.... auctoritatem sacerdote dignam, redarguendi superbos ac potentes, pariter et infirmos consolandi, ac pauperes recreandi vel defendendi clementiam. BEDE, III, 3, 5, 17.

2. BEDE, III, 17.

église et chaque monastère qu'il fondait devenait aussitôt une école, où les enfants des Anglais recevaient des moines venus avec Aïdan[1] une instruction aussi avancée que celle des grands monastères irlandais. Quant au rachat des esclaves, il consacrait principalement à cette œuvre les dons qu'il tenait de la munificence des Anglo-Saxons, en s'attachant surtout à sauver ceux qui, selon l'expression de Bede, avaient été injustement vendus : ce qui signifie probablement ceux qui n'étaient pas des prisonniers étrangers ou qui n'avaient pas été condamnés à la servitude pour expier un crime. Car on a déjà dit, et il faudra redire encore, que les Saxons, comme les Celtes, ne se faisaient pas faute de vendre leurs frères et leurs enfants comme du bétail. Ces affranchis étaient soigneusement instruits par Aïdan, rangés parmi ses disciples et souvent élevés au sacerdoce[2]. La barbarie était ainsi assaillie et minée jusque dans ses entrailles par ces moines, arrivant soit du nord, soit du midi, et par ces esclaves promus au rang des prêtres.

Le roi et l'évêque rivalisaient de vertu, de piété, d'ardente charité pour la conversion des âmes. Grâce à leurs mutuels et infatigables efforts, chaque

1. Imbuebantur præceptoribus Scotis parvuli Anglorum una cum majoribus studiis et observatione disciplinæ regularis. Bede, III, 3.
2. *Id.*, III, 5.

jour voyait la religion chrétienne s'étendre et s'enraciner ; chaque jour des foules joyeuses accouraient pour se nourrir du pain de la parole de Dieu et se plonger dans les eaux du baptême ; chaque jour de nombreuses églises, flanquées de monastères et d'écoles, sortaient de terre. Chaque jour de nouvelles donations territoriales, dues à la générosité d'Oswald et des nobles northumbriens, venaient grossir le patrimoine des moines et des pauvres. Chaque jour aussi de nouveaux missionnaires, pleins de zèle et de ferveur, venaient d'Irlande ou d'Écosse seconder l'œuvre d'Aïdan et d'Oswald, en prêchant et en baptisant les néophytes. Cependant le diacre Jacques, seul survivant de la mission antérieure et de la propagande romaine, redoublait d'efforts pour concourir à la régénération du pays, où il avait deja vu la foi fleurir et périr. Il profitait de la paix reconquise et du nombre croissant des fidèles, pour ajouter, en vrai disciple de saint Grégoire, l'enseignement de la musique aux enseignements de la religion, et pour familiariser les Anglais du nord avec la douce et solennelle mélodie du chant romain, telle qu'elle était déjà pratiquée par les Saxons de Cantorbéry[1].

Oswald ne se contentait pas d'obéir en fils à son ami Aïdan et de le seconder en roi, dans tout ce qui

1. Bede, III, 3, 11, 20.

pouvait concourir à la propagation et à la consolidation du Christianisme. Il donnait lui-même l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, et passait souvent des nuits entières en prières, plus occupé encore du royaume des cieux que de cette patrie terrestre qu'il avait su si bien reconquérir et pour laquelle il allait sitôt mourir. Il ne se bornait pas à prodiguer, avec une humble et tendre charité, l'aumône de ses richesses aux petits, aux pauvres, aux malades, aux voyageurs, aux indigents que l'évêque nourrissait de la parole évangélique. Il lui servait en outre d'interprète ; et c'était, nous dit Bede, un charmant spectacle que de voir le roi, qui avait pendant son long exil appris à fond la langue celtique, traduire lui-même, aux grands chefs et à ses principaux officiers, aux *eorls* et aux *thanes*, les sermons de l'évêque, qui ne parlait encore qu'imparfaitement la langue des Anglo-Saxons[1]. Cette tendre amitié, cette fraternité apostolique, qui unissaient ainsi le roi et l'évêque des Northumbriens, a peut-être plus contribué que tout le reste à honorer et à consacrer leur mémoire dans les annales de l'Angleterre catholique.

Oswald était trop actif, trop populaire, trop énergique et trop puissant pour ne pas faire sentir son action et son influence en dehors des limites de son propre

1. Bede, III, 12, 9, 6, 3.

royaume. Comme Edwin, dont il se rapproche par tant de côtés, malgré la rivalité de leurs deux familles, il porta ses regards et ses pas au midi de l'Humber. Edwin avait converti, au moins pour un temps, ses voisins et ses vassaux, les Est-Angliens; Oswald alla plus loin, et contribua efficacement à la conversion du royaume le plus puissant de l'Heptarchie après la Northumbrie, celui des Saxons de l'Ouest, ou de Wessex, destiné à absorber et à remplacer tous les autres. Leurs rois prétendaient, eux aussi, être issus du sang d'Odin; ils descendaient d'un chef nommé Cerdic, le plus vaillant peut-être de tous les envahisseurs du sol breton, et qui par quarante ans d'efforts et de combats avait consolidé sa conquête. Ce fut dans cette race belliqueuse qu'Oswald voulut se choisir une épouse: mais à l'inverse de ce qui s'était vu jusqu'à lui, ce fut, dans cette union d'un nouveau genre, le mari et non la femme qui eut l'initiative de la conversion. En allant chercher sa fiancée, Kineburga, chez les Saxons de l'Ouest, le roi de Northumbrie y rencontra un évêque italien, qui avait entrepris leur conversion, tout en les trouvant aussi païens que possible. Il seconda de son mieux l'œuvre laborieuse du missonnaire étranger; et, le roi dont il devait épouser la fille ayant consenti à se laisser baptiser, Oswald fut son parrain et devint ainsi le père spirituel de celui dont il allait être le

gendre[1]. Il ramena en Northumbrie la jeune néophyte, qui lui donna bientôt un fils, trop peu digne de son père, mais destiné au moins à être, lui aussi, le fondateur d'un monastère dont le rôle n'est pas sans importance dans l'histoire de son peuple.

Tout ce bonheur ne devait durer que ce que durent ici-bas le bien et le beau. Le terrible Penda était encore là, et, sous la main de fer de ce redoutable guerrier, la Mercie restait le foyer du paganisme, tout comme la Northumbrie était devenue, sous Edwin et Oswald, le foyer de la vie chrétienne dans la Grande-Bretagne. Il avait laissé impunie la mort de son allié le Breton Cadwallon; il n'avait rien fait pour empêcher l'avénement et la consolidation d'un nouveau roi chrétien en Northumbrie. Mais quand ce roi voulut franchir le fleuve qui formait la limite des deux royaumes et réunir à son royaume une province qui avait toujours été aux Merciens[2], Penda, malgré sa vieillesse, retrouva son vieil acharnement contre ceux qu'il voyait de nouveau, comme Edwin, déserter le culte de leur ancêtre commun

1. Cum omnes paganissimos inveniret.... BEDE, III, 7.

2. Oswald, soit comme conquérant, soit seulement comme bretwalda ou chef de la confédération, avait envahi cette province de Lindsey, où Paulin avait fondé la cathédrale de Lincoln, et où les moines eux-mêmes reprochaient au saint roi de Northumbrie, quarante ans après sa mort, de les avoir voulu dominer.

Odin, et revendiquer une suprématie insupportable sur tous les Saxons païens ou chrétiens. Renouant avec les Bretons l'alliance qui avait déjà été si funeste aux Northumbriens, et se plaçant à la tête des deux armées combinées, il fit, pendant deux ans, à Oswald une guerre acharnée qui se termina par une bataille décisive à Maserfeld[1], sur la limite occidentale de la Mercie et de la Northumbrie (5 août 642). La lutte fut acharnée : le frère de Penda périt dans la mêlée; mais Oswald, le cher et grand Oswald, y périt aussi. Il y périt à la fleur de l'âge, à trente-huit ans. Il y périt, dit expressément l'historien de l'Église anglaise, en combattant pour la patrie. Mais son dernier vœu, sa dernière parole fut pour le ciel et pour le salut éternel des siens. *Mon Dieu*, dit-il en se voyant entouré d'ennemis, accablé par le nombre et déjà percé d'une forêt de flèches et de lances, *mon Dieu, sauvez les âmes*[2] ! Le dernier cri de cette âme sainte, de ce jeune héros, demeura longtemps gravé dans la mémoire du peuple saxon, et passa à

1. Selon les uns, près Winwick, dans le comté actuel de Lancester, selon les autres, à Oswestre, près de Shrewsbury, dont Oswald venait de conquérir les environs sur Penda et les Merciens.

2. Ubi pro patria dimicans a paganis interfectus est.... Cum armis et hostibus circumseptus, jamjam videret se esse perimendum, oravit pro animabus exercitus sui. Unde dicunt in proverbio: *Deus, miserere animabus, dixit Oswald cadens in terra.* Bede, III, 9, 12. — Cum stipatoribus fusis ipse quoque ferratam silvam in pectore gereret. Wilhelm. Malmesb., *de Gest.*, lib. I, c. 3.

l'état de proverbe pour désigner ceux qui priaient à la vie et à la mort.

La férocité de Penda ne fut pas même assouvie par la mort de son jeune rival ; le cadavre du roi de Northumbrie, ramassé sur le champ de bataille, lui ayant été présenté, ce vieux sauvage fit couper la tête et les mains du héros, et les fit planter sur des pieux comme pour épouvanter les vainqueurs et les vaincus.

Ces nobles dépouilles restèrent ainsi toute une année, jusqu'à ce que son frère et son vengeur, Oswy, vînt les enlever. La tête d'Oswald fut alors portée à Lindisfarne, au grand monastère qu'il avait si richement doté, et où l'attendait son saint ami Aïdan : mais ses mains furent déposées dans une chapelle de la forteresse royale de Bamborough, du berceau de cette domination northumbrienne que le bras de ses ancêtres avait fondée et que le sien avait si vaillamment restaurée.

Ainsi finit, à trente-huit ans, Oswald, rangé par l'Église parmi ses martyrs, et par le peuple anglo-saxon parmi ses saints et ses héros les plus long-temps populaires. A travers l'obscurité de cette époque ingrate et confuse, le regard s'arrête volontiers sur ce jeune prince élevé dans l'exil chez les ennemis héréditaires de sa race, consolé d'un trône perdu par sa conversion à la foi chrétienne, rega-

gnant le royaume de ses pères à la pointe de l'épée, plantant la première croix sur le sol natal qu'il vient d'affranchir; puis couronné par l'amour et le dévouement du peuple auquel il a donné la paix et la vérité suprême, en lui prodiguant sa vie par la charité ; uni pendant quelques courtes années à une femme qu'il avait rendue chrétienne en l'épousant; doux et fort, sérieux et sincère, pieux et intelligent, humble et intrépide, actif et gracieux, soldat et missionnaire, souverain et martyr, mort à la fleur de l'âge sur le champ de bataille, en combattant pour sa patrie et en priant pour ses sujets. Où trouver dans l'histoire un héros plus idéal, plus accompli, plus digne d'une éternelle mémoire, et, il faut bien le dire, plus complétement oublié?

Cependant cet oubli tarda longtemps à l'ensevelir. Pendant toute la période anglo-saxonne et même après la conquête normande, jusque sous les Plantagenets, ce vaillant chrétien, ce grand roi, ce généreux chrétien continua à être l'objet de la vénération populaire. Les chroniqueurs et les poëtes du temps vantaient à l'envi sa gloire.

« Qu'est-ce, » disait l'un de ceux-ci avec le mélange de souvenirs classiques et d'idées chrétiennes si habituel aux moines et à tous les écrivains du moyen âge, « qu'est-ce donc qu'Hercule? qu'est-ce

« qu'Alexandre le Grand? qu'est-ce que Jules César?
« On nous enseigne qu'Hercule s'est vaincu lui-
« même; Alexandre a vaincu le monde, et César
« les ennemis de Rome. Mais Oswald a su vaincre à
« la fois le monde, ses ennemis et lui-même[1]. »

Les moines de la grande et magnifique église de Hexham allaient, tous les ans en procession, célébrer son anniversaire sur l'emplacement de la croix qu'il avait plantée la veille de sa première victoire. Mais l'amour et la reconnaissance du peuple chrétien consacrèrent avec bien plus d'éclat le lieu de sa défaite et de sa mort. Les pèlerins venaient en foule y chercher le soulagement de leurs maux, et racontaient au retour les guérisons miraculeuses qu'ils avaient obtenues. La poussière qu'avait arrosée son sang généreux était recueillie avec soin, et transportée au loin comme un remède contre les maladies, ou un préservatif contre les malheurs de la vie. A force d'enlever de cette poussière, on en vint à creuser une fosse de la grandeur d'un homme, et qui semblait la tombe toujours ouverte de ce martyr de la patrie. En voyant le gazon du pourtour de cette fosse revêtu d'une verdure inaccoutumée, plus tendre et

1. Quis fuit Alcides? Quis Cæsar Julius? Aut quis
Magnus Alexander? Alcides se superasse
Fertur; Alexander mundum, sed Julius hostem.
Se simul Oswaldus et mundum vicit et hostem.

Ap. Camden, *Britannia*, III, 493.

plus attrayante qu'ailleurs, les voyageurs se disaient qu'il fallait bien que l'homme qui avait péri là fût plus saint et plus agréable à Dieu que tous les autres combattants qui reposaient sous ces herbages[1]. Quant à ses ossements, la vénération dont ils furent l'objet se propagea non-seulement chez tous les Saxons et les Bretons de la Grande-Bretagne, mais même au delà des mers, en Irlande et en Suisse, chez les Frisons et les Germains[2]. Il n'y eut pas jus-

1. Bede, III, 9, 10.

2. Grâce aux missionnaires celtiques et anglo-saxons de l'Allemagne, on trouve la trace du culte de saint Oswald dans les liturgies particulières des diocèses de Mayence, Cologne, Salzbourg, Münster, Spire, Ratisbonne, Bamberg, Constance, etc. Au monastère de Saint-Gall, le célèbre Notker, dit le Bègue, et ses confrères du neuvième siècle ont composé tout un office, *De sancto Oswaldo rege*. La ville de Zug a pris le saint roi pour patron : la belle église de cette petite capitale, reconstruite vers 1480, et que l'on cite comme l'édifice religieux le plus remarquable des petits cantons, est placée sous son vocable. On y voit encore le manuscrit du drame populaire, composé au seizième siècle, qui reproduisait toute l'histoire du roi de Northumbrie, et dont les représentations en plein air charmèrent longtemps les habitants des bords du lac de Zug. Le professeur Ettmuller a publié un poëme du douzième siècle, en haut allemand, ayant pour sujet la vie de saint Oswald. Un autre professeur, Zingerle, d'Inspruck, dans un écrit intitulé *la Légende d'Oswald*, cherche à démontrer que notre Oswald avait remplacé Odin dans les traditions de certaines contrées germaniques. — Je dois tous ces renseignements au pieux et savant auteur de la traduction allemande des *Moines d'Occident*, au P. Charles Brandes, bénédictin d'Ensielden. Sa mort prématurée, survenue au moment où il mettait la dernière main à son travail, a été une perte cruelle non-seulement pour l'illustre communauté dont il était l'ornement, mais aussi pour ses amis séculiers, parmi lesquels

qu'au poteau sur lequel on avait fiché la tête tranchée du roi martyr, qui ne fût transformé en relique, dont les parcelles étaient regardées comme d'une valeur souveraine pour la guérison des corps et des âmes. Ces choses font sourire de pitié les beaux esprits, à qui l'on ne défend pas de philosopher, dans les temps et les pays asservis par l'infaillibilité du nombre et de la force. Mais nul n'a encore trouvé, pour le patriotisme humilié, pour la justice violée, pour la liberté vaincue, un asile plus sûr et plus doux que la pieuse tendresse dont les peuples chrétiens entouraient naguère la tombe et les reliques de ceux qui mouraient pour leur foi et pour leur droit.

Aïdan avait en quelque sorte prédit à Oswald que ses os deviendraient des reliques, et voici à quelle occasion. L'évêque avait pour règle de n'accepter que très-rarement ces invitations à la table du roi, qui conféraient chez les peuples germaniques à ceux qui en étaient l'objet la distinction la plus remarquée. Quand il y allait, ce n'était que pour y assister au commencement du repas; puis il se hâtait de sortir pour vaquer avec les siens à la lecture ou à la prière. Mais un jour de Pâques, le moine-évêque, étant à dîner chez le roi et à côté de lui, levait déjà le bras

trente années de fidèle sympathie me donnent le droit de compter au premier rang.

pour bénir un plat d'argent rempli de mets délicats et placé devant Oswald, quand le serviteur spécialement chargé du soin des pauvres entra tout à coup pour annoncer qu'il y avait une foule de mendiants dans la rue qui demandaient l'aumône du Roi. Oswald fit aussitôt enlever les viandes et mettre en pièces le plat d'argent, afin de leur distribuer le tout. Comme il étendait la main pour donner cet ordre, l'évêque la saisit et s'écria : « Puisse cette « main ne jamais périr[1] ! »

L'année suivante, elle fut séparée de son corps et ramassée sur le champ de bataille, où il donna sa vie pour son Dieu et son peuple. Puis cette main de roi et de martyr, enchâssée dans le sanctuaire de l'ancienne capitale des rois northumbriens, demeurée entière et incorruptible pendant des siècles, fut contemplée et baisée avec amour par d'innombrables chrétiens, jusqu'au jour où elle disparut dans le gouffre de la spoliation sacrilége où Henri VIII engloutit toutes les gloires et tous les trésors monastiques de l'Angleterre.

1. Bede, III, 5, 6. — Les Bollandistes (tom. II Aug., p. 87) prouvent que cette main existait encore au seizième siècle.

CHAPITRE II

La Northumbrie sous les successeurs d'Oswald; les évêques celtiques; les grandes abbesses, Hilda et Ebba.

Les successeurs d'Oswald en Northumbrie.— Oswy dans la Bernicie. Oswin dans la Deïra. — Intimité d'Oswin avec l'évêque Aïdan : le fils de la jument et le fils de Dieu. — Nouvelles dévastations de Penda : Aïdan arrête l'incendie de Bamborough. — Lutte entre Oswy et Oswin. — Meurtre d'Oswin. — Mort d'Aïdan, douze jours après son ami. — Le double monastère de Tynemouth, élevé sur le tombeau d'Oswin. — La femme du meurtrier consacre un monastère à l'expiation du meurtre. — Règne d'Oswy vénéré comme saint, malgré son crime, à cause de son zèle pour la conversion. — Successeurs d'Aïdan à Lindisfarne, envoyés par les moines d'Iona. — Épiscopat du Scot Finan. — Il construit en bois la cathédrale de Lindisfarne. — Colman, second successeur. — Noviciat à Melrose. — Les jeunes Anglo-Saxons vont étudier en Irlande. — Les monastères de femmes en Northumbrie. — Heïa, la première religieuse. — Hartlepool. — Aïdan donne le voile à Hilda, princesse deïrienne : son règne de trente ans à Whitby. — Description du site. — Les six évêques sortis de son double monastère. — Le bouvier Ceadmon, vassal de Hilda : en lui se révèle le premier poëte anglo-saxon : précurseur de Milton, il chante le Paradis perdu; sa sainte vie et sa douce mort. — La princesse Ebba issue de la dynastie rivale, sœur d'Oswald et d'Oswy, fondatrice et abbesse de Coldingham : elle aussi y règne trente ans. — Désordres signalés dans

son monastère. — Ferveur et austérité des moines northumbriens; jeûnes extraordinaires; traits divers à Lindisfarne, Coldingham et Melrose. — Un précurseur de Dante. — Fondation de Lastingham : Cedd, moine de Lindisfarne. — Témoignage rendu par le romano-bénédictin Bede à la vertu, au désintéressement et à la popularité des missionnaires celtiques. — Néanmoins, la résistance et l'opposition ne leur font pas défaut. — Contraste et mobilité des caractères chez les rois comme chez le peuple. — Joie des habitants du littoral en voyant les moines faire naufrage.

A la mort d'Oswald, la Northumbrie retomba en proie, d'abord à tous les ravages de l'invasion mercienne, puis aux complications et aux infirmités d'une succession partagée. Comme les Francs mérovingiens et même carlovingiens, bien qu'avec une obstination moins fatale, les Anglo-Saxons, et surtout les Angles de Northumbrie, ne savaient pas résister au penchant qui les portait à accepter ou à provoquer la division d'un royaume entre plusieurs princes, dès qu'il se présentait plusieurs héritiers d'un roi défunt. Il faut croire que ces partages répondaient, en Angleterre comme en France, à certaines distinctions de race ou à certains besoins d'indépendance locale et provinciale, qui répugnaient également à l'unité de l'autorité suprême. Oswald laissait un fils en bas âge, dont il ne fut pas question pour lors. Son frère Oswy, encore dans la plénitude de sa jeunesse, beaucoup moins saint qu'Oswald, mais non moins bon soldat et vaillant

capitaine, le remplaça tout d'abord en Bernicie, c'est-à-dire dans la région septentrionale de la Northumbrie. Quant à la Deïra, elle échut à un prince de la dynastie deïrienne, arrière-neveu d'Ella, le fondateur de cette race[1], et fils de ce malheureux Osric qui avait régné sur la Northumbrie méridionale, après le désastre de son cousin Edwin en 633, mais régné pendant un an seulement, à peine le temps nécessaire pour abandonner le baptême qu'il avait reçu des mains de saint Paulin, et pour périr sous le glaive des Bretons de Cadwallon. Son fils, appelé Oswin, sauvé tout enfant par des amis, qui l'avaient envoyé hors de la Northumbrie, passa sa jeunesse dans l'exil, précisément comme Edwin et comme les deux frères Oswald et Oswy. Cet exil semble avoir été l'apprentissage nécessaire et salutaire des rois northumbriens.

En apprenant la mort d'Oswald, il revendiqua son droit de succession. Les anciens sujets de son père et de son grand-oncle le reçurent avec bonheur[2]. Les chefs de la noblesse, réunis en assemblée, reconnurent son droit héréditaire et le proclamèrent roi des Deïriens. Pendant sept ans il les gouverna à la satisfaction de tous (642-651). Il était encore tout

1. Voir le tableau généalogique, à l'Appendice n° I.

2. Joann. Tynemouth, apud Bolland., t. IV Aug., p. 63. — *Vita Oswini*, p. 3, dans les *Publications of the Surtees society*, 1838.

jeune, d'une haute taille, d'une beauté et d'une bonne grâce remarquables, ce qui ne laissait pas que d'être une grande qualité dans un temps et chez un peuple infiniment sensible aux avantages extérieurs. Mais il avait de plus toutes les vertus qui constituaient alors des titres à la sainteté. On vantait son extrême douceur, sa charité et surtout son humilité; il était en outre si affable, si courtois, si généreux, que les plus nobles seigneurs de tous les pays northumbriens sollicitaient à l'envi l'honneur de le servir parmi ces officiers de sa maison, que les historiens latins qualifient, en Angleterre comme ailleurs, du nom de *ministeriales*[1].

Bien qu'Oswin eût été exilé, non pas en Écosse, comme ses cousins et ses rivaux Oswald et Oswy, mais chez les Saxons du Wessex, et qu'il n'eût ainsi eu aucun contact avec les moines celtiques, il était déjà chrétien quand il revint en Northumbrie, et n'hésita pas à reconnaître l'autorité épiscopale d'Aïdan. Pendant tout ce règne le moine d'Iona, devenu évêque de Lindisfarne, continua de parcourir les deux royaumes qui formaient son immense diocèse, ne se bornant pas à prêcher dans les nouvelles églises, mais allant de maison en maison pour arroser auprès du foyer domestique les semen-

1. Bede, III, 14.

ces de la foi naissante[1]. Il aimait surtout à s'arrêter sous le toit hospitalier du jeune roi de la Deïra; et il vécut toujours avec lui dans une union aussi tendre et aussi complète qu'avec le roi Oswald.

On a souvent raconté, d'après Bede, une anecdote qui révèle à la fois la douce intimité de leurs rapports et la noble délicatesse de leurs âmes. Aïdan, comme nous l'avons dit, faisait toutes ses courses apostoliques à pied; mais le roi voulut au moins qu'il eût un cheval pour traverser les rivières ou pour d'autres cas extraordinaires, et il lui donna son meilleur cheval magnifiquement harnaché. L'évêque l'accepta et s'en servit : mais ce moine, que Bede appelle le père et l'adorateur des pauvres, ayant bientôt rencontré un homme qui demandait l'aumône, sauta à bas du coursier royal et le donna tout harnaché au mendiant. Le roi en fut aussitôt informé, et comme ils allaient dîner ensemble, il dit à Aïdan : « Seigneur évêque, quelle idée avez-vous eue de don- « ner mon cheval à ce pauvre? N'avais-je pas beau- « coup d'autres chevaux de moindre valeur et toute « sorte d'autres biens, pour en faire l'aumône, sans « qu'il vous fallût aller donner ce cheval, que j'avais « exprès choisi pour votre service particulier? » « Que dites-vous là? » lui répondit Aïdan : « O roi! ce « cheval, qui est le fils d'une jument, vous est-il donc

1. *Vita Osw.*, p. 4.

« plus cher que cet homme, qui est le fils de Dieu ? » Sur quoi ils entrèrent dans la salle du festin : Oswin, qui revenait de la chasse, s'approcha du feu avec ses officiers avant de se mettre à table, et, tout en se chauffant, il méditait la parole de l'évêque ; puis tout à coup ôtant son épée, il alla se prosterner aux pieds du saint, en le priant de lui pardonner. « Ja- « mais plus, » dit-il, « je n'en parlerai, et jamais « plus il ne m'arrivera de regretter ce que vous don- « nerez de mon bien aux enfants de Dieu. » Après quoi, rassuré par les douces paroles de l'évêque, il commença tout joyeux à manger. Mais l'évêque, au contraire, devint tout triste et se mit à pleurer : et comme un de ses prêtres lui demandait la cause de sa tristesse, il répondit en langue celtique, que ni Oswin ni les siens n'entendaient : « Je reconnais « maintenant que le roi vivra peu ; car, jusqu'ici, « je n'avais jamais vu de roi si humble, et cette na- « tion n'est pas digne d'un tel prince[1]. »

Ce petit récit, dit avec raison Ozanam, forme un tableau achevé ; il montre en des temps si barbares cette douceur de sentiment, cette délicatesse de con-

1. Quid loqueris, Rex? Num tibi carior est ille filius equæ, quam ille filius Dei.... Porro Rex (venerat enim de venatu) cœpit consistens ad focum calefieri cum ministris, et repente inter calefaciendum recordans verbum quod dixerat illi Antistes, discinxit se gladio suo.... festinusque accedens ante pedes Episcopi corruit.... Lingua sua patria quam rex et domestici ejus non noverant.... BEDE, III, 14.

science, cette politesse de mœurs qui, mieux encore que la science, sont les signes de la civilisation chrétienne.

La triste prévision du saint ne se réalisa que trop tôt. Mais ce ne fut pas, comme ses prédécesseurs, sous les coups du féroce Penda et de la coalition des Merciens et des Bretons, que devait périr l'aimable et consciencieux Oswin. Penda toutefois avait repris le cours de ses dévastations, et pendant treize ans encore il ne cessa de ravager la Northumbrie. Mais il paraît en avoir beaucoup moins voulu à ses voisins les Deïriens et leur roi, qu'aux Berniciens et à Oswy, le frère de sa dernière victime. C'est dans le nord des deux royaumes que nous le trouverons portant partout le fer et le feu[1], et s'efforçant de livrer aux flammes la forteresse royale de Bamborough. Là aussi nous retrouvons Aïdan, le bienfaiteur et le protecteur de la contrée. Penda, n'ayant pu prendre la forteresse ni d'assaut ni par famine, fit construire un énorme bûcher tout autour du rempart ; il y entassa tout le bois des forêts d'alentour, les joncs du rivage, les poutres et jusqu'aux toitures en chaume, provenant de tous les villages voisins qu'il avait fait détruire ; puis, quand le vent souffla de l'ouest il y fit mettre le feu, avec l'espoir de voir la flamme gagner la ville. Aïdan était alors

1. Bede, III, 17.

dans l'îlot de Farne, rocher isolé en pleine mer, un peu au midi de Lindisfarne, et presque en face de Bamborough. Il quittait souvent son monastère épiscopal pour aller y prier dans la solitude et le silence. Tout en priant il vit un nuage de noire fumée et des jets de flamme couvrir le ciel au-dessus de la ville qu'avait habitée son cher Oswald. Levant les mains et les yeux au ciel il dit en pleurant : *Mon Dieu, voyez tout le mal que nous fait Penda.* Au même instant le vent change, les flammes se retournent vers les assiégeants et en consument plusieurs. Ils abandonnent aussitôt le siége d'une place si évidemment protégée d'en haut[1].

Comme si ce n'était pas assez de ce formidable et implacable ennemi pour désoler la Northumbrie, il fallut encore qu'une animosité jalouse s'emparât du cœur d'Oswy et dégénérât en guerre civile. Après sept ans d'union entre les deux rois de Bernicie et de Deïra, des difficultés chaque jour croissantes éclatèrent entre eux. Elles tenaient sans doute à la préférence déjà signalée de tant de seigneurs northumbriens pour le service doux et cordial du roi Oswin. Oswy marcha contre les Deïriens. Oswin se mit aussi à la tête de son armée ; mais elle était bien moins nombreuse que celle du roi de Bernicie ; et quand on fut au moment d'en venir aux mains,

1. Bede, III, 16.

il dit aux chefs et aux seigneurs de son pays qu'il lui répugnait de leur faire courir risque de la vie pour lui que de pauvre exilé ils avaient fait roi, et qui ne redoutait d'ailleurs ni de retourner en exil ni même de mourir[1]. Il licencia donc ses troupes et alla se réfugier chez un comte dont il se croyait sûr parce qu'il lui venait de conférer, après bien d'autres fiefs ou bénéfices, le manoir même de Gilling, où il comptait trouver un asile. Mais ce misérable le livra à Oswy, qui eut la cruauté de le faire égorger. Un seul compagnon, nommé Tondhere, lui était resté. Oswin, résigné à la mort pour lui-même, demanda grâce pour son ami : mais celui-ci refusa de survivre à son prince, aimant mieux s'immoler à ce dévouement passionné qui avait précédé le Christianisme chez les Saxons, et qui justifie le titre de chevalier prématurément attribué[2] à ce preux et féal serviteur par un des biographes du martyr. Le roi et son chevalier périrent donc ensemble : douze jours après le glorieux évêque Aïdan suivit dans la tombe le roi qu'il aimait[3] (20 août 651). Il tomba malade pendant une de ses innombrables missions et mourut sous une tente qu'on avait dressée à la hâte pour lui

1. Joann. Tynemouth, l. c.

2. Maluit miles morti succumbere quam mortuo domino, etiamsi copia daretur, supervivere. *Ibid.* Cf. Bede, l. c.

3. *Ibid.*

servir d'abri, en l'adossant à une modeste église qu'il venait de construire : il expira la tête appuyée sur un contre-fort de l'église. C'était mourir en soldat de la foi, sur le champ de bataille qui lui convenait le mieux.

Son corps fut transporté en sa cathédrale monastique de Lindisfarne. Mais celui de son royal ami Oswin fut déposé dans une chapelle dédiée à la bienheureuse Marie et située sur un promontoire de granit, presque entièrement entouré par la mer, à l'embouchure de la Tyne, rivière qui servait alors de frontière aux deux États northumbriens de Deïra et de Bernicie, et qui est aujourd'hui une des principales artères du commerce maritime de l'Angleterre. Bientôt sur les restes sacrés de ce martyr, chéri et honoré par les Northumbriens des deux royaumes comme leur père et leur seigneur sur terre et comme leur patron dans le ciel, il s'éleva un de ces doubles monastères, renfermant à la fois des moines et des religieuses dans deux enceintes séparées, mais sous un gouvernement commun[1]. Ce fut de Whitby que vinrent les religieuses chargées de prier sur sa tombe ; de Whitby, que gouvernait déjà avec autant d'éclat que d'autorité l'abbesse Hilda, issue comme le martyr Oswin de la dynastie Deïrienne et de la race d'Ella. Les vicissitudes de ce grand mo-

1. MATTH. WESTM., ad ann. 1065. Cf. BOLLAND., t. IV Aug., p. 58, 59.

nastère à travers les invasions des Danois et des Normands, la vénération constante ou toujours renaissante dont les restes de saint Oswin furent entourés, même après que le souvenir de son ami Aïdan se fut totalement effacé[1], la protection que trouvèrent longtemps les pauvres, les malheureux, les opprimés à l'ombre de son sanctuaire et à l'abri de ce qu'on nommait *la paix de saint Oswin :* tout cela se retrouvera peut-être dans la suite de notre récit ou sous des plumes plus autorisées. Ici il faut se contenter de signaler les beaux débris de l'église conventuelle reconstruite au treizième siècle et renfermée dans la forteresse qui défend l'entrée de la Tyne. Ces sept grandes arcades ogivales, dont les pierres noircies par l'âge se dessinent majestueusement sur le ciel, du haut du rocher qu'elles dominent, produisent un grand effet sur le voyageur qui arrive par mer, et annoncent noblement le culte de l'Angleterre pour les ruines qu'elle a faites[2].

Quelques années plus tard, à l'endroit même où il avait péri, à Gilling, près Richmond, un monastère

1. « De sancto rege Oswino nonnulla dudum audieram, sed sancti Aydani episcopi nec nomen ad me pervenerat, » dit un voyageur miraculeusement guéri au douzième siècle. *Vita Oswini,* p. 32.

2. Il existe un grand et bel ouvrage récent sur le monastère de Tynemouth, dont voici le titre complet : *History of the monastery founded at Tynemouth in the diocese of Durham, to the honor of God under the invocation of the B. V. M. and saint Oswin, King and Martyr, by* William Sidney Gibson. London. 1846. 2 vol. in-4.

fut élevé en expiation d'un crime si lâche par la femme de son meurtrier. Cette femme n'était autre qu'Eanfleda, la fille du roi Edwin, celle dont la naissance avait contribué à la conversion de son père[1], celle qui avait été la première-née du Christ dans le royaume des Northumbriens et qui, après la catastrophe d'Edwin et de la mission romaine en Northumbrie, avait été transportée au berceau par l'évêque Paulin dans le pays de sa mère, Ethelburge, fille du premier roi chrétien de Kent. Oswy, aussi habile qu'ambitieux, avait bien reconnu qu'il ne suffisait pas d'égorger un compétiteur pour s'assurer la domination exclusive de la Northumbrie. Il avait préalablement voulu se concilier par un mariage la dynastie rivale de la sienne, comme l'avait fait son père Ethelfrid[2]. Il avait donc expédié à Cantorbéry, avec l'approbation et la bénédiction d'Aïdan, un prêtre admiré pour la gravité et la sincérité de son caractère[3], et abbé d'un des nouveaux monastères[4], pour obtenir de la reine Ethelburge, si elle vivait encore alors, la main de sa fille. Sa demande fut agréée et

1. Voir au tome précédent, page 458.

2. Voir la table généalogique des deux races à l'Appendice.

3. Utta, multæ gravitatis vir et ob id omnibus, etiam principibus seculi honorabilis. BEDE, III, 15.

4. A Gateshead sur la Tyne, vis-à-vis de Newcastle. Cf. les notes de Smith ap. BEDE, III, 21. Il y avait encore en 1745 à Gateshead une chapelle catholique, qui fut brûlée par la populace en haine du prétendant. CAMDEN'S *Britannia*, éd. Gough, t. III, p. 124.

l'exilée revint pour régner sur le royaume qu'elle avait quitté dans son berceau ensanglanté. Dans cette double dynastie northumbrienne, dont l'histoire est si dramatique et si romanesque en même temps que si entremêlée à l'histoire de la conversion des Anglais, l'exil a presque toujours été l'avant-coureur de la royauté ou de la sainteté. Eanfleda, cousine issue de germain du roi assassiné, et femme du roi assassin, obtint donc de celui-ci qu'un monastère serait construit sur le site même où le meurtre avait été commis, à l'intention expresse d'y faire prier à perpétuité pour deux âmes, celle de la victime et celle du meurtrier. Le gouvernement de cette nouvelle fondation fut confiée à Trumhere, issu lui-même de la famille des princes deïriens et un de ces moines anglo-saxons, qui, comme le négociateur du mariage d'Eanfleda, avaient été formés et élevés au sacerdoce par les moines celtiques [1].

La pensée s'arrête avec émotion sur cette noble fille d'Edwin, revenue de l'exil pour régner sur le pays de ses aïeux en devenant la compagne du cruel Oswy. On voudrait pouvoir attribuer à son influence l'heureux changement qui semble s'être opéré dans le caractère de cet Oswy à partir du jour où elle lui fit expier par cette fondation monastique l'assassinat dont il s'était souillé. Oublieux de ce

1. Bede, III, 24.

crime, tous les historiens s'accordent à vanter les vertus et les exploits qui signalèrent la suite de son règne aussi prolongé que laborieux (642-670). Il ne demeura pas tout d'abord, après le meurtre d'Oswin, maître incontesté de toute la Northumbrie : il lui fallut abandonner au moins une partie de la Deïra au jeune fils de son frère Oswald, nommé Ethelwald. Mais il n'en conserva pas moins une prépondérance évidente non-seulement en Northumbrie, mais dans toute l'Angleterre, puisque la dignité de Bretwalda lui échut sans contestation. Le grand fait de ce règne est la catastrophe du féroce païen Penda de Mercie, catastrophe qui scella la victoire définitive du Christianisme chez les Anglo-Saxons. Mais avant comme après ce point culminant de sa prospérité, Oswy déploya, pour la propagation et la consolidation de la religion chrétienne, un zèle si ardent et si soutenu qu'il a fini par être admis dans les rangs, quelquefois trop facilement accessibles, du martyrologe anglais [1].

Toutefois, ni le zèle d'Oswy, ni l'ardeur plus pure de son illustre prédécesseur, n'auraient prévalu contre les obstacles si divers et si redoutables que devait rencontrer la prédication de l'Évangile chez les Anglo-Saxons, s'ils n'avaient été dirigés, éclairés et soutenus par l'admirable clergé qu'Aïdan et ses succes-

1. Au 15 février. Cf. Act. SS. Bolland, tom. II Febr., p. 801.

seurs avaient formé dans les cloîtres de Lindisfarne et de ses dépendances.

En ce qui touche cette succession des évêques du nouveau diocèse de Lindisfarne, il faut remarquer la différence très-significative des usages suivis par les missionnaires romains et par les missionnaires celtiques, quant à l'élection des évêques. Les quatre premiers successeurs d'Augustin à Cantorbéry furent tous, comme on l'a vu, pris parmi les moines italiens qui l'avaient accompagné en Angleterre : mais tous appartenaient à cette première mission et tous furent librement élus par leurs confrères anciens ou nouveaux, au lieu d'être envoyés successivement de Rome comme les évêques de Lindisfarne le furent d'Iona. En effet, à chaque vacance du siége de Lindisfarne, les moines d'Iona qui regardaient cette cathédrale monastique, et peut-être toute la chrétienté northumbrienne, comme leur propriété exclusive, s'empressaient d'expédier un religieux de leur communauté pour remplacer celui qui venait de rendre son âme à Dieu. Les religieux scotiques, ainsi placés pendant trente ans à la tête de l'Église du nord de l'Angleterre, se montrèrent tous dignes de leur saint berceau et à la hauteur de leur glorieuse mission. Mais il n'en est pas moins important de constater que, grâce à l'éloignement ou à toute autre cause, Rome laissait alors à ses communautés de missionnaires, à

ses colonies apostoliques une liberté que ne comportait pas la rude discipline de l'Église celtique.

Le premier moine envoyé d'Iona pour remplacer le noble Aïdan est connu sous le nom de saint Finan[1]. Son pontificat fut prospère; il dura dix ans[2] (651-661), et ne fut interrompu par aucune douloureuse catastrophe, comme celles qui avaient troublé la vie d'Aïdan en lui enlevant ses deux amis couronnés. Finan vécut toujours en bonne intelligence avec le roi Oswy, et avant d'aller rejoindre au ciel son devancier, il eut le bonheur d'introduire dans l'Église les chefs de deux autres royaumes anglo-saxons, qui venaient chercher le baptême aux portes de Lindisfarne[3]. Dans ce sanctuaire insulaire, où il faut se rappeler que l'évêque avait souvent pour supérieur local l'abbé de la communauté monastique, Finan fit construire une cathédrale, non en pierre, comme celle que Pau-

1. Et ipse illo ab Hii Scotorum insula ac monasterio destinatus. BEDE, III, 25. Cf. ACT. SS. BOLLAND., t. III Febr., p. 21.

2. Le bréviaire d'Aberdeen, cité par les Bollandistes, affirme que la promotion de Finan à l'épiscopat fut précédée par une sorte d'élection ou de postulation émanée du clergé et du peuple northumbrien, y compris les religieuses. Mais, outre que l'on ne trouve dans les monuments anciens aucune trace d'une élection semblable, elle nous paraît incompatible avec le témoignage formel et presque contemporain du Northumbrien Bede : « Interea Aidano de hac vita sublato Finan pro illo gradum episcopatus, a Scotis ordinatus ac missus, acceperat. » III, 25.

3. Les rois d'Essex et de Mercie: voir plus loin, ch. III de ce livre XIII.

lin et Edwin avaient commencée à York, mais conforme à l'usage celtique, et semblable aux églises élevées par Columba et ses religieux irlandais : elle était tout entière en bois et recouverte de joncs ou plutôt de cette longue herbe marécageuse, dont les racines pivotantes servent à maintenir contre le vent les sables du bord de la mer, et que l'on retrouve encore si abondante dans l'île comme sur les plages sablonneuses qu'il faut traverser avant de s'embarquer pour y aborder[1]. Quelque vaste que fût son diocèse, qui comprenait les deux grands royaumes northumbriens, et quelque active qu'ait pu être son influence sur les autres provinces saxonnes, Finan semble avoir en outre conservé et exercé une autorité non moins grande sur le pays de son origine, sur le royaume des Scots Dalriadiens. Les annalistes écossais parlent tous d'un certain roi Fergus qui, par ses violences et ses exactions, avait soulevé l'indignation du clergé scotique et qui mérita d'être excommunié par les évêques de Lindisfarne, Finan et ses successeurs[2]. C'étaient d'ailleurs de fiers et rudes compagnons que ces évêques celtiques. Finan laissa chez les Anglo-Saxons

1. Cette herbe s'appelle en anglais *Bent*, et les côtes sablonneuses qu'elle recouvre, et qui s'étendent sur tout le littoral de la Northumbrie et de l'Écosse méridionale, prennent le nom de *Links*.

2. Boece et Leslie, ap. Bolland., l. c.

la réputation d'un homme roide et intraitable[1], et l'on verra que son successeur l'était au moins autant que lui.

Ce successeur fut Colman, moine d'Iona et envoyé par cette communauté, comme l'avaient été Aïdan et Finan, pour gouverner l'Église northumbrienne[2] et évangéliser les Anglo-Saxons du nord (661-664). On le croit né en Irlande et on l'y honore à ce titre : on a même cru reconnaître en lui un de ces jeunes disciples de Columba, dont le grand abbé d'Iona bénissait et encourageait les rustiques travaux, du seuil de la cellule où il poursuivait ses études solitaires[3]. Vraie ou fausse, cette tradition s'accorde avec l'histoire qui nous montre dans Colman un pontife pénétré du même esprit que ses prédécesseurs, et toujours digne du sanctuaire monastique qu'illustraient depuis plus d'un siècle le génie et la mémoire de Columba.

Lindisfarne, comme on le pense bien, ne suffisait pas à former ou à contenir toute l'armée monastique que les évêques venus d'Iona employaient à la con-

1. Quod esset homo ferocis animi. BEDE, l. c.

2. BEDE, III, 25 ; IV, 4.

3. ADAMNAN, II, 16. — Mais il est très-difficile d'admettre cette identité du *Colman* dont parle Adamnan avec l'évêque Colman de Lindisfarne ; en supposant qu'il n'ait eu que vingt ans à l'époque de la mort de Columba en 597, il en aurait eu plus de quatre-vingts lors de sa promotion à l'épiscopat en 661, et serait mort presque centenaire en 675. Cf. LANIGAN, *op. cit.*, t. III, p. 59-61.

quête spirituelle de la Northumbrie. Au nord de la Tweed, de cette rivière qui sépare aujourd'hui l'Angleterre de l'Écosse, et à moitié chemin environ de Lindisfarne à la frontière scotique, ils avaient établi une sorte d'annexe ou de noviciat, où se recrutaient et se préparaient les religieux destinés aux laborieuses épreuves de l'apostolat : les uns venus d'Iona, d'Irlande et des pays scotiques, comme leurs évêques; les autres pris dans les rangs des néophytes saxons[1]. Cette succursale de Lindisfarne et d'Iona eut pour nom Melrose, non pas le Melrose cistercien dont Walter Scott a popularisé le nom et dont les ruines pittoresques attirent tous les visiteurs de ce quadrilatère fameux que forment les quatre plus belles ruines de l'Écosse, Kelso, Jedburgh, Dryburgh et Melrose, mais un Melrose plus ancien et plus saint, dont le souvenir a été trop effacé par sa brillante progéniture. C'était sur une sorte de promontoire arrondi, formant presqu'île dans le courant sinueux de la Tweed, dont les bords sont en cet endroit de son parcours très-abrupts et très-boisés; c'était dans une solitude profonde, indiquée par son nom même (*Mail-ross* ou *Mul-ross*, cap désolé)[2], que s'élevait le sanctuaire qui fut longtemps

1. Varin, *second mémoire*.

2. Ce site s'appelle encore *Old Melrose;* il est occupé par une jolie maison de campagne qui appartenait, en juillet 1862, à M. Fairholme. —

un foyer de lumière et de vie pour toute cette région, longtemps fréquenté par les pèlerins dont les chemins se montrent encore, et d'où sortirent plusieurs des saints les plus longtemps vénérés dans le midi de l'Écosse et le nord de l'Angleterre[1].

Le premier abbé de Melrose fut Eata, un de ces douze jeunes Saxons que le premier évêque celtique s'était choisis comme les prémices de son épiscopat[2]. Mais ni le zèle des pasteurs, ni la ferveur des néophytes ne se contentaient de ces fontaines de vie et de science qui jaillissaient du sol northumbrien. Il leur fallait puiser à des sources plus anciennes et plus abondantes. Une foule de jeunes gens, les uns fils de *thanes* ou nobles, les autres pris dans la condition la plus médiocre, quittèrent leur patrie pour traverser la mer et visiter l'île lointaine qui était le berceau de leurs pontifes et de leurs missionnaires; non pas l'île monastique d'Iona, mais la

Il n'est qu'à une lieue des magifiques ruines de la célèbre abbaye cistercienne du même nom, la plus riche et la plus puissante de toutes les abbayes d'Écosse, et qui contenait encore cent moines en 1542, lorsqu'elle fut détruite par les réformateurs. Cf. MORTON's *Monastic annals of Teviotdale.* Edinburgh, 1832, in-folio ; WADE's *History of St Mary's abbey, Melrose.* 1861. Edinburgh.

1. Boisil, premier prieur de Melrose, dont le nom est consacré dans la localité voisine de *Newtown St-Boswell's ;* Eata, premier abbé de Melrose, puis évêque de Lindisfarne; et surtout le célèbre et populaire Cuthbert, dont il sera question plus loin.

2. Voir au chapitre précédent, p. 27.

grande île d'Irlande, où étaient nés Columba et la plupart de ses disciples. De ces jeunes Anglo-Saxons, les uns, enflammés par l'amour de l'étude ou de la pénitence, s'enrôlaient sur-le-champ dans les rangs pressés de ces grandes communautés irlandaises où les moines se comptaient par centaines et même par milliers; les autres voyageaient de monastère en monastère, de cellule en cellule, cherchant les maîtres qui leur convenaient le mieux et se livrant sous ces maîtres au plaisir de *lire*, c'est-à-dire d'étudier sans s'astreindre à aucune autre obligation. Tous étaient reçus avec une hospitalité magnifique par les Scots d'Irlande, qui leur prodiguaient gratuitement, non-seulement le vivre et le couvert, mais les livres et l'instruction[1]. Tous, tant ceux qui achevaient leur vie en Irlande que ceux qui revenaient en Angleterre, demeuraient naturellement imbus des vieux rits insulaires et de cet esprit particulier qui a si longtemps caractérisé le Christianisme des races celtiques.

Ainsi s'inauguraient, dans les conditions les plus honorables et sous des inspirations aussi pures que généreuses, les premières relations historiques entre l'Angleterre et l'Irlande, entre ces deux races saxonne et celtique, destinées, par un douloureux mystère, à s'entre-déchirer, avant même que la religion les eût divisées, et dont l'une, en payant ces

1. Voir le texte de Bede (III, 27) déjà cité au tome précédent, p. 316.

premiers bienfaits de la plus noire ingratitude, a longtemps terni l'éclat de sa gloire par l'obstination perverse de sa tyrannie.

Pendant que tant de jeunes Northumbriens, à peine sortis des ténèbres de l'idolâtrie, s'élançaient ainsi vers les sommets de la vie ascétique ou se plongeaient avec passion dans la vie studieuse et littéraire dont l'Irlande était le foyer et les cloîtres celtiques le laboratoire, leurs sœurs trouvaient des asiles où la paix et la liberté étaient garanties à celles qu'attiraient le service de Dieu et la virginité chrétienne. Grâce à la sollicitude des pontifes missionnaires de la lignée de Columba, cette dignité, cette autorité, cet ascendant moral que l'on s'accorde, depuis Tacite, à proclamer chez la femme germaine, vont revêtir dans le cloître une forme nouvelle, plus durable et plus universelle, sans amoindrir du reste le devoir et le droit qu'on lui reconnaissait d'intervenir parfois dans les plus graves intérêts et les plus solennelles délibérations de la patrie commune.

Les principaux monastères, destinés à servir de séjour et de forteresse à ces nobles filles de conquérants saxons, furent établis sur le littoral de la Northumbrie, où l'on voyait déjà Bamborough, la capitale militaire, et Lindisfarne, la capitale religieuse du pays, comme si les flots de cette mer qu'avaient

traversés leurs belliqueux ancêtres, et qui venaient en droite ligne des côtes de la Germanie battre les plages de l'île conquise, devaient leur servir de sauvegarde contre les dangers de l'avenir. Le premier de ces monastères s'éleva (vers 645), sur les confins de la Deïra et de la Bernicie, dans une presqu'île boisée, qui servait alors de refuge aux cerfs, et qui est devenue depuis, sous le nom de Hartlepool[1], un des ports les plus fréquentés de cette contrée. Il fut fondé par une Northumbrienne, du nom de Heïa, la première femme de cette race qui ait embrassé la vie monastique, en recevant le voile et la consécration religieuse des mains de l'évêque Aïdan[2]. Mais bientôt cette Heïa se fatigua de la vie cénobitique, et surtout des fonctions de supérieure; elle alla se chercher une solitude dans l'intérieur du pays. Aïdan la remplaça par une descendante d'Odin

1. Heruteu, id est, insula cervi. BEDE, III, 24. — *Hert* ou *Hart*, cerf; *eu*, île. Un célèbre monastère d'Allemagne, Hirschau, en Souabe, tire son nom de la même étymologie : *Hirsch*, cerf; *au*, île; et la légende en fait remonter l'origine à la même époque que Hartlepool, en 645, bien que l'histoire n'en parle que depuis 830. — On nous permettra d'employer partout les dénominations modernes des villes et monastères, au lieu des noms saxons que divers érudits modernes ont voulu remettre en usage. Nous dirons donc Whitby et non *Streaneshalch*, Hartlepool et non *Heruteu*, Hexham et non *Halgulstadt*.

2. BEDE, IV, 23. — On verra plus loin s'il convient d'adopter l'opinion commune qui confond cette première religieuse northumbrienne avec sainte Bega (*St Bees*), princesse irlandaise dont il sera question ailleurs.

et d'Ella, par une princesse du sang royal et de la dynastie des Deïriens : c'était Hilda, petite-nièce d'Edwin, le premier roi chrétien de Northumbrie et le père de la reine qui partageait alors le trône et le lit d'Oswy.

Cette femme illustre semblait appelée par son esprit et son caractère, encore plus que par son rang, à exercer une grande et légitime autorité sur ses compatriotes. Née dans l'exil (614), pendant la domination d'Ethelfrid, chez les Saxons de l'Ouest, où son père avait péri de mort violente, elle était rentrée avec sa mère lors de la restauration de sa race en 617. Elle avait été baptisée toute jeune, avec son oncle le roi Edwin, par le missionnaire romain Paulin, ce qui ne l'empêchera pas de pencher, pendant toute sa vie, du côté des missionnaires celtiques. Avant de consacrer sa virginité à Dieu, elle avait vécu trente-trois ans *très-noblement*, dit Bede, au milieu de sa famille et de ses concitoyens. Lorsqu'elle comprit que Dieu l'appelait, elle voulut que son sacrifice fût complet, et elle abandonna à la fois le monde, sa famille et son pays[1]. Elle alla donc en Est-Anglie, dont le roi avait épousé sa sœur, et d'où elle comptait passer en France pour prendre le voile, soit à Chelles, où sa sœur devenue veuve

1. Bede, IV, 23.

devait un jour se consacrer à Dieu[1], soit dans quelque autre de ces monastères des bords de la Marne, issus de la grande colonie irlandaise de Luxeuil, et où commençaient déjà à affluer les vierges saxonnes[2]. Elle passa un an entier à préparer son exil définitif, mais il ne lui fut pas donné de le consommer. L'évêque Aïdan la rappela d'autorité dans sa patrie, et l'y fixa en lui faisant concéder un petit domaine propre à nourrir une seule famille, et situé sur les bords du Wear, petit fleuve qui est devenu lui aussi, comme la Tyne, l'une des plus grandes artères de la navigation anglaise. Elle y vécut en

1. Le texte de Bede semble impliquer que la reine d'Est-Anglie, Hereswitha, était déjà religieuse à Chelles quand Hilda voulut y aller prendre le voile : ce qui serait impossible, puisque Hilda fut faite abbesse à Hartlepool avant la mort d'Aïdan en 651, et que sa sœur ne put guère se faire religieuse avant la mort de son mari, le roi Anna, tué en 654. C'est donc à la suite de la vie claustrale de Hilda que doivent s'appliquer les paroles de Bede : In eodem monasterio soror ipsius Hereswid.... regularibus subdita disciplinis ipso tempore coronam exspectabat æternam. — Cf. Thomas Eliensis ap. Wharton, *Anglia Sacra*, t. I, p. 595. D'ailleurs le monastère de Chelles, qu'une tradition vague fait remonter à sainte Clotilde, ne fut réellement fondé que par la Saxonne Bathilde; et celle-ci ne devint reine de Neustrie que par son mariage avec Clovis II, en 649. — Il règne, du reste, quelque incertitude sur cette Hereswitha. Pagi (*Critic. in Baronium ad an.* 680) soutient qu'elle devint religieuse dès 647, sept ans avant la mort de son mari. Divers historiens anglais lui donnent pour époux non pas Anna, mais l'un des frères de ce prince, Ethelher ou Edric. Les Bollandistes (t. VI Sept., p. 106) croient qu'elle épousa successivement les deux frères.

2. Voir t. II, livre IX, p. 609.

religieuse, avec un tout petit nombre de compagnes, jusqu'au jour (649) où Aïdan l'appela à remplacer la fondatrice du monastère de Hartlepool, et où elle se trouva investie du gouvernement d'une grande communauté[1].

Neuf années plus tard, lorsque la paix et la liberté de la Northumbrie eurent été garanties par la victoire définitive du roi Oswy sur les Merciens, Hilda profita du don d'un domaine de dix familles[2] que lui avait fait ce prince, pour établir un nouveau monastère à Streaneshalch, aujourd'hui Whitby, un peu au midi de son ancienne abbaye et sur le même littoral (658).

1. Le monastère primitif de Hartlepool, détruit au neuvième siècle, comme tous ceux de la côte northumbrienne, par les Danois, ne fut pas restauré, mais remplacé bien plus tard par un couvent de Franciscains. Il y subsiste une ancienne église dédiée à sainte Hilda, auprès de laquelle des fouilles entreprises de 1833 à 1843 ont mis à jour plusieurs tombes anglo-saxonnes avec des emblèmes et des noms de femmes, *Hildithryth*, *Hildigyth*, *Canngyth*, *Berchtgyd*, *Bregusvid*, qui semblent être celles des religieuses de la communauté anglo-saxonne. Le dernier de ces noms est celui de la mère de Hilda, et plusieurs des autres se trouvent dans la correspondance de saint Boniface avec des religieuses saxonnes. Cette découverte a donné lieu à un écrit intéressant, sans date ou nom d'auteur, mais dont voici le titre : *Notes on the history of St Begu and St Hild.* Hartlepool.

2. Comparata possessione decem familiarum. Bede, l. c. — Les Anglo-Saxons avaient pour mesure de superficie le *Hyde* ou *Hufe*, c'est-à-dire la quantité de terrain qui suffisait à l'entretien d'une famille. Mais on est peu d'accord sur l'étendue de cette quantité de terrain, qui variait d'ailleurs selon la nature du sol.

De tous les sites choisis par les constructeurs monastiques, après celui du Mont-Cassin, je n'en connais pas de plus grandiose et de plus pittoresque que celui de Whitby; il est même, à certains égards, encore plus imposant que celui du chef-lieu bénédictin, à cause du voisinage de la mer. L'Esk, rivière dont le cours traverse une contrée montueuse comme on en rencontre trop rarement en Angleterre, forme à son embouchure une anse circulaire, dominée de tous côtés par de hautes falaises. C'est au sommet d'une de ces falaises, à trois cents pieds au-dessus de la mer, que Hilda plaça son monastère, sur un plateau couvert d'une herbe verte et courte, dont les flancs tombent à pic sur la mer du Nord. La vue erre tour à tour sur les hauteurs, les ravins boisés, les vastes et mornes bruyères de cette partie du Yorkshire, sur les précipices abrupts qui bordent la plage, et sur le vaste horizon de cette mer, dont les vagues écumantes viennent se briser contre les parois verticales de l'immense muraille de rochers que domine le monastère. Le sourd mugissement des flots s'y marie bien avec les teintes sombres des rocs dont ils rongent et creusent le pied; car ce n'est pas dans ces parages, comme sur les côtes de la Manche, que la blancheur des falaises a pu faire décerner le nom d'Albion à la grande île Britannique. Les rochers de la plage y sont au contraire

aussi noirâtres qu'escarpés et rugueux[1]. Il ne reste rien du monastère saxon ; mais l'église de l'abbaye, restaurée par les Percy au temps des Normands, est plus qu'à moitié debout et permet au spectateur émerveillé de reconstruire dans sa pensée la solennelle grandeur du monument quand il était debout. Le chœur et le transsept septentrional sont encore entiers, et offrent un des plus beaux modèles de l'architecture anglaise. Les deux façades de l'est et du nord, à trois étages chacune de trois fenêtres ogivales, sont d'une élégance et d'une pureté sans rivales. La belle couleur de la pierre à moitié rongée par les vents maritimes ajoute à la beauté de ces ruines. On ne saurait imaginer un effet plus pittoresque que celui des lointains horizons de la mer azurée, vus à travers les grands yeux vides de ces ogives dévastées. Ces majestueux débris sont conservés aujourd'hui avec le respect habituel aux Anglais pour les monuments du passé, mais ils ne résisteront pas toujours à l'action dévorante du temps et des éléments. La grande tour centrale s'est écroulée en 1830. Que le voyageur intelligent

1. Il en est autrement des falaises qui bordent l'anse intérieure formée par l'embouchure de l'Esk : elles sont d'une blancheur éclatante : et ces roches crayeuses au milieu des grandes roches noirâtres de la plage peuvent expliquer pourquoi les Danois, après avoir détruit le monastère de Hilda, ont donné le nom de Whitby (*White by*, blanc séjour) à l'établissement qu'ils y firent.

se hâte donc d'aller contempler un des monuments les plus anciens et les mieux situés de l'Europe ! Qu'il y accorde une prière ou au moins un souvenir à la noble fille des rois northumbriens, qui alluma naguère sur ce rocher désert un phare de lumière et de paix pour les âmes, à côté du fanal destiné à guider les navigateurs sur cette mer orageuse[1].

Le nom primitif de Streaneshalch signifiait l'*Ile du Fanal ;* et c'est probablement par ce service conféré aux habitants de la côte que Hilda inaugura son règne sur ce promontoire ; car ce fut un règne véritable, au temporel comme au spirituel. A Whitby comme à Hartlepool, et pendant les trente ans qu'elle passa à la tête de ses deux maisons, elle déploya une capacité singulière pour le gouvernement des âmes et la consolidation de l'institut monastique. Cette aptitude spéciale, jointe à son amour de la règle, à

1. Les principaux détails de cette église monastique, qui est du beau style ogival primaire que les Anglais appellent *Early English*, sont parfaitement rendus dans le magnifique in-folio de l'architecte Edmund Sharpe, intitulé : *Architectural parallels selected from Abbey churches*. London, 1848, 121 planches. Elle avait trois cents pieds de long et soixante-dix de large. Elle offre une particularité curieuse : elle décrit une courbe dans le sens de sa longueur, en s'infléchissant légèrement vers le sud, de sorte que le portail de la façade occidentale n'est pas en ligne droite avec la fenêtre centrale du chevet carré du chœur. Ces ruines dépendent aujourd'hui d'une ferme appartenant à sir Richard Cholmondeley. — La ville de Whitby, située au pied de ces ruines sur l'Esk, est un port de mer assez florissant, et très-fréquenté par les baigneurs.

son zèle pour la science et la discipline ecclésiastique, lui assigna un rôle et une influence considérables. L'évêque Aïdan et tous les religieux qui la connaissaient allaient apprendre auprès d'elle les secrets de l'amour divin et de la sagesse innée dont elle était pénétrée. Les rois mêmes et les princes de son sang ou des provinces voisines venaient souvent la consulter, et lui demander des lumières qu'ils se félicitaient de lui devoir. D'ailleurs, elle ne réservait pas pour les grands personnages de la Northumbrie les trésors de sa prudence et de sa charité. Elle répandait partout autour d'elle les bienfaits de la justice, de la piété, de la paix et de la tempérance. Elle fut bientôt regardée et honorée comme la mère du pays, et tous ceux qui l'abordaient lui donnaient ce doux nom de Mère, qu'elle méritait si bien. Ce n'était pas seulement en Northumbrie, c'était encore dans les régions lointaines où la renommée de ses vertus et de ses lumières avait pénétré, qu'elle devenait pour plusieurs une occasion de salut et de conversion. Mais ce fut surtout au sein de ses deux communautés qu'elle sut faire prévaloir, pendant plus de trente ans que dura son administration abbatiale, l'ordre, l'union, la charité et l'égalité, au point de faire dire aux Northumbriens ravis que l'image de la primitive Église, où il n'y avait plus ni riches ni pauvres, où tout était

en commun entre les chrétiens, se trouvait réalisée à Whitby.

Elle gouvernait surtout par la parole : elle adressait chaque jour des exhortations et des leçons générales ou particulières à ses ouailles, et la longue maladie qui, après sept ans de cruelles souffrances, mit fin à sa glorieuse carrière (680), ne l'empêcha pas d'accomplir jusqu'à son dernier jour ce qu'elle regardait comme le premier devoir de sa souveraineté maternelle.

Ce qui touche plus que tout le reste dans le récit enthousiaste du vénérable Bede sur Hilda, c'est le témoignage de la tendresse passionnée qu'elle inspirait à ses filles et surtout aux jeunes vierges qu'elle préparait à la vie religieuse, dans un édifice séparé des autres, et par les épreuves d'un noviciat régulièrement constitué et attentivement surveillé[1].

La royale abbesse n'y gouvernait pas seulement une nombreuse communauté de religieuses ; à son monastère de filles était adjoint un monastère de religieux, selon un usage alors assez général, mais principalement répandu dans les pays celtiques ; à ces

1. Nunquam.... commissum sibi gregem et publice et privatim docere prætermittebat. Cuidam virginum.... quæ illam immenso amore diligebat.... In extremis monasterii locis seorsum posita ubi nuper venientes ad conversionem feminæ solebant probari, donec regulariter institutæ in societatem congregationis susciperentur.

religieux soumis à son autorité elle inspirait tant de régularité et un tel amour des saintes lettres, une étude si attentive de l'Écriture, que ce monastère, régi par une femme, devint un vrai séminaire de missionnaires et même d'évêques[1]. Il en sortit plusieurs pontifes aussi remarqués par leur vertu que par leur science[2]; l'un d'eux surtout, saint Jean de Beverley, atteignit un degré de popularité rare, même en Angleterre, où les saints étaient autrefois si universellement et si facilement populaires.

Mais ni les rois ni les princes qui allaient consulter la grande abbesse sur son promontoire maritime, ni les évêques, ni les saints même formés à son école, n'occupent dans les annales de l'esprit humain ou dans les savantes recherches de nos contemporains une place comparable à celle d'un vieux bouvier, qui vivait dans un des domaines de la communauté de Hilda et dont la mémoire est inséparable de la sienne. C'est sur les lèvres de ce bouvier que la langue anglo-saxonne éclate en poésie, et rien dans toute l'histoire des littératures européennes n'est plus original ni plus religieux que ce début de la muse anglaise. Il s'appelait Ceadmon; il était déjà parvenu à un âge avancé, toujours en gardant ses bestiaux, sans

1. Bede, IV, 23.
2. Bede en nomme jusqu'à six en les comblant d'éloges.

avoir appris la musique, sans pouvoir mêler sa voix aux refrains joyeux qui tenaient une si grande place dans les repas et les réunions des gens du peuple comme des nobles et des riches, chez les Anglo-Saxons comme chez les Celtes. Lorsque, dans un festin, son tour venait de chanter, et qu'on lui passait la harpe, il sortait de table et s'en allait chez lui. Un soir qu'il s'était éloigné ainsi, il entra dans son écurie et s'y endormit à côté de ses bœufs. Pendant son sommeil il entendit une voix qui l'appelait par son nom, et lui dit : « Chante-« moi quelque chose, » à quoi il répondit : « Je ne « sais pas chanter ; et c'est pour cela que j'ai quitté « le souper, et que je suis venu ici. — Chante cepen-« dant, reprit la voix. — Mais quoi donc ? — Chante « le commencement du monde, la création. » Et aussitôt il se mit à chanter des vers, dont il n'avait auparavant nulle connaissance, mais qui célébraient la gloire et la puissance du Créateur, Dieu éternel, auteur de tout miracle, père du genre humain, qui avait donné aux fils des hommes le ciel pour toit et la terre pour demeure. A son réveil il se souvint de tout ce qu'il avait chanté dans son rêve, et alla tout raconter au métayer dont il était le valet [1].

1. Cædmon, canta mihi aliquid... at ille : Nescio cantare .. Canta principium creaturarum. BEDE, IV, 24.

L'abbesse Hilda, informée du fait, se fit amener Ceadmon et l'interrogea en présence de tous les hommes instruits qu'elle put réunir autour d'elle. On lui fit raconter sa vision et répéter ses chants, puis on lui expliqua divers traits de l'histoire sainte et divers points de doctrine, en l'engageant à les mettre en vers. Il s'en alla jusqu'au lendemain matin, et se mit alors à réciter tout ce qu'on lui avait débité, en vers qui furent jugés excellents. Il se trouvait donc tout à coup pourvu du don d'improviser des vers dans sa langue naturelle. Hilda et ses doctes assesseurs n'hésitèrent pas à reconnaître une grâce spéciale de Dieu, digne de tout respect et de la plus tendre sollicitude. Elle commença par l'agréger avec tous les siens à la famille monastique de Whitby, puis l'admit lui-même parmi les religieux qu'elle gouvernait, et lui fit traduire avec soin toute l'Écriture en anglo-saxon. A mesure qu'on lui racontait ainsi l'histoire sainte et l'Évangile, il s'emparait de ces récits, il les ruminait, dit Bede, comme un animal très-pur, et les transformait en chants si doux, que tous ses auditeurs en demeuraient ravis [1]. Il mit ainsi en vers toute la Genèse,

1. Ipse cuncta, quæ audiendo discere poterat, rememorando secum et quasi mundum animal ruminando, in carmen dulcissimum convertebat; suaviusque resonando doctores suos vicissim auditores suos faciebat.

ainsi que l'Exode, avec d'autres portions de l'Ancien Testament; puis la vie et la passion de Notre-Seigneur et les Actes des Apôtres.

Son talent et sa facilité poétique se développant de jour en jour, il consacra de nombreux chants aux sujets les plus propres à détourner ses semblables du mal, à leur faire aimer et pratiquer le bien : les terreurs du jugement dernier, les peines de l'enfer, les joies du paradis, l'action de la divine Providence dans le monde, tous ces grands et graves sujets passèrent tour à tour dans ses vers. Ce qui nous en est resté suffit pour juger de l'inspiration sincère et passionnée, vigoureusement chrétienne et profondément originale, qui caractérisa ces premiers élans du génie barbare, conquis et baptisé. Il n'y a dans ses vers aucune trace de ces réminiscences classiques si chères aux écrivains monastiques de tous les pays et de tous les temps.

Ce bouvier northumbrien, devenu moine de Whitby, a été le premier poëte connu de race germanique, et par conséquent le précurseur de tant de génies admirés par le monde, depuis Chaucer jusqu'à Byron, et depuis l'auteur inconnu des *Nibelungen* jusqu'à Uhland et Henri Heine. Il a chanté devant l'abbesse Hilda la révolte de Satan et le Paradis perdu, mille ans avant Milton, dans des pages qu'on admire encore à côté du poëme immortel de

l'Homère britannique[1]. Bien que Bede ait affirmé que la poésie ne saurait être traduite d'une langue dans une autre sans perdre son honneur et sa dignité[2], nous emprunterons à la plume nerveuse d'un de nos contemporains une version qui rend bien le sombre et sauvage génie de ce poëte vraiment biblique.

« Pourquoi, » dit Satan en parlant de Dieu, « pourquoi implorerais-je sa faveur ou m'inclinerais-je devant lui avec quelque obéissance ? Je puis être un Dieu comme lui. Debout avec moi, forts compagnons qui ne me tromperez pas dans cette lutte ! guerriers au cœur hardi qui m'avez choisi pour votre chef, illustres soldats ! Avec de tels guerriers, en vérité, on peut choisir un parti, avec de tels combattants on

1. Découvert par l'archevêque Usher et imprimé pour la première fois en 1655, le manuscrit du poëme de Ceadmon sur la révolte de Satan existe encore à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford ; il a été réimprimé avec de savantes annotations par le docteur Bouterweck, *De Cedmone poeta Anglo-Saxonum vetustissimo brevis dissertatio*, à Elberfeld, 1845 ; puis par Ettmüller, à Quedlinburg, 1850, et par Greverus, à Oldenburg, 1852. Sir Francis Palgrave, l'un des appréciateurs les plus compétents de l'histoire et de la littérature anglaises, dit avec raison qu'il y a dans ce fragment des passages si semblables au *Paradis perdu*, qu'on pourrait les traduire presque mot à mot par des vers de Milton. Ils vivaient à mille ans l'un de l'autre, Ceadmon étant mort vers 680 et Milton en 1674. Cf. SHARON TURNER, *Hist. of the Anglo-Saxons*, l. IV, c. 3.

2. Neque enim possunt carmina, quamvis optime composita, ex alia in aliam linguam ad verbum sine detrimento sui decoris ac dignitatis transferri.

peut saisir un poste. Ils sont mes amis zélés, fidèles dans l'effusion de leur cœur. Je puis, comme leur chef, gouverner dans ce royaume, je n'ai besoin de flatter personne, je ne resterai plus dorénavant son sujet ! »

Il est vaincu, et précipité dans la cité d'exil, dans le séjour des gémissements et des haines, dans la nuit éternelle, hideuse, traversée de fumée amère et de flammes rouges. « Est-ce là, dit-il, le lieu étroit où mon maître m'enferme ? Bien différent, en effet, des autres que nous connaissions là-haut dans le royaume du ciel ! Oh ! si j'avais le libre pouvoir de mes mains, et si je pouvais pour un temps sortir, seulement pour un hiver, moi et mon armée ! Mais des liens de fer m'entourent, des nœuds de chaînes me tiennent abattu. Je suis sans royaume. Les entraves de l'enfer me serrent si étroitement, m'enlacent si durement ! Ici sont de larges flammes ; au-dessus et au-dessous, je n'ai jamais vu de pays plus affreux. Ce feu ne languit jamais ; sa chaleur monte par-dessus l'enfer. Les anneaux qui m'entourent, les menottes qui mordent ma chair, m'empêchent d'avancer, m'ont barré mon chemin ; mes pieds sont liés, mes mains emprisonnées. Voilà où Dieu m'a confiné. » Puisqu'il n'y a rien à faire contre lui, c'est à sa nouvelle créature, à l'homme qu'il faut s'en prendre : à qui a tout perdu la vengeance reste,

et si le vaincu peut l'avoir, il se trouvera heureux; il reposera doucement même sous les chaînes dont il est chargé [1].

Il existe un autre monument poétique non moins curieux, que l'érudition contemporaine s'accorde à attribuer à notre Ceadmon [2]. Récemment découvert dans un manuscrit de Verceil en Lombardie, ce poëme anglo-saxon s'est retrouvé partiellement reproduit sur une grande croix de pierre sculptée, longtemps enfouie dans un cimetière de cette partie de l'Écosse que les Northumbriens avaient envahie [3].

1. J'emprunte cette traduction à l'*Histoire de la littérature anglaise* par M. Taine. L'auteur de ce livre, où tant de talent se mêlent à de si lamentables aberrations, dit encore très-justement à propos de Ceadmon : « Ainsi naît la vraie poésie... elle ne fait que répéter coup sur coup quelque mot passionné... Ce sont là les chants des anciens serviteurs d'Odin, tonsurés à présent et enveloppés dans une robe de moine. Leur poésie est restée la même : ils pensent à Dieu comme à Odin, par une suite d'images courtes, accumulées, passionnées, comme une file d'éclairs.... Le Satan de Milton est déjà dans celui de Ceadmon, comme un tableau dans une esquisse : c'est que tous les deux ont leur tableau dans la race, et Ceadmon a trouvé ses matériaux dans les guerriers du Nord, comme Milton dans les puritains. »

2. John Kemble, *On Anglo-Saxon Runes:* Archeologia, t. XXVIII, p. 327. — D. H. Haigh, *The Conquest of Britain by the Saxons*, p. 39. — Daniel Wilson, *Prehistoric Annals of Scotland*, t. II, p. 320, 328. — George Stephens, professeur à Copenhague, *Dissertation* encore inédite, destinée au tome II de ses *Monuments Runiques de la Scandinavie et de l'Angleterre.*

3. Ruthwell, sur les bords de la Solway, près de Dumfries. Voir la description de cette croix, avec gravures et le texte très-complet de l'inscription, dans Stuart, *Sculptured Stones of Scotland*, p. 12.

C'est la Vision de la croix. Un chrétien endormi frémit soudain à la vue de l'instrument du salut des hommes, qui lui apparaît tout radieux dans le ciel et entouré d'anges. C'est la croix elle-même qui, transformée en une sorte de personne céleste, parle au dormeur et lui révèle tout ce qu'elle a éprouvé en devenant l'instrument du supplice de l'Homme-Dieu :

« Il y a de longues, longues années ; mais je m'en souviens encore ; c'était au coin d'une forêt, on m'a coupée, abattue et emportée. De rudes ennemis m'ont prise pour faire de moi un spectacle, pour me porter sur une montagne et m'y ficher dans la terre. Là je vis le Seigneur du genre humain arriver dans sa puissance pour monter sur moi. Afin de ne pas désobéir à ce Seigneur, je n'osai ni me briser ni me courber. Mais je sentis la terre trembler sous moi... Alors le jeune héros se dépouilla pour le combat : c'était le Dieu tout-puissant ; fort, ferme et intrépide, il gravit la haute croix devant la foule nombreuse ; c'était pour racheter le genre humain. Je tremblai quand le héros m'embrassa ; mais je n'osai ni m'incliner ni m'enfoncer dans le sein de la terre. Il me fallut rester debout malgré moi, et me dresser pour élever au-dessus de la foule le grand Roi, le Seigneur du ciel. Je n'osais donc pas me laisser tomber. On me perça de

sombres clous : sur moi les blessures sont encore visibles... Lui et moi, nous fûmes tous deux insultés. J'étais toute tachée du sang qui sortait de son flanc...

« Le soleil s'obscurcit : toute la création pleurait; elle pleurait la chute de son Roi. Le Christ était sur la croix. Les hommes accouraient de loin : ils contemplaient ce noble Seigneur ; et moi qui voyais tout, j'étais écrasée de douleur... Après l'avoir détaché, les soldats me laissèrent là toute souillée de sang, toute percée de traits. Ils posèrent à terre ses membres meurtris : ils étaient debout à la tête du cadavre. Ils regardaient : c'était le Seigneur du ciel. Il se reposait un instant, fatigué de sa formidable lutte... »

Tels furent les premiers cris, les premiers soupirs de la muse anglo-saxonne. Du reste on se tromperait de fond en comble si l'on ne voulait voir dans le protégé de l'abbesse Hilda qu'un poëte ou un précurseur littéraire; c'était avant tout un rude chrétien, un vrai moine, et pour tout dire un saint[1]. Il avait une âme douce et humble, simple et pure; il servait Dieu avec une dévotion tranquille et reconnaissante de la grâce extraordinaire qu'il avait reçue. Mais, plein de zèle pour la régularité mo-

1. Les Bollandistes lui ont consacré un article spécial (t. II Februar., p. 552): *De S. Cedmono, cantore theodidacto;* mais ils n'ajoutent rien d'essentiel à ce que nous apprend Bede.

nastique, il s'enflammait contre les transgresseurs de la règle d'un zèle si irrité, qu'il semble en avoir éprouvé à l'article de la mort quelques scrupules. Il ne voulut jamais mettre en vers des sujets frivoles ou mondains ; il ne composait ses chants que pour être utile aux âmes : aussi leur grave beauté servait-elle à la conversion bien plus qu'à la délectation de ses compatriotes. Elle excita beaucoup d'âmes au mépris du monde, à l'ardent amour de la vie céleste. Bien des Anglais, dit Bede, ont essayé après lui de composer des poëmes religieux, mais aucun ne put jamais égaler cet homme qui n'avait eu que Dieu pour maître[1].

Il mourut (vers 680), comme meurent rarement les poëtes. A peine indisposé, il fit préparer son lit dans le lieu de l'infirmerie où l'on déposait les moribonds, et tout en souriant et en causant joyeusement avec les frères, il se fit apporter le viatique. Au moment où il allait se communier lui-même, selon l'usage de ce temps, et en tenant la sainte Eucharistie entre ses mains, il demanda à tous ceux qui l'entouraient si personne ne lui en voulait ou n'avait de plaintes à faire contre lui ; tous répondirent que non. Alors il dit : « Et moi aussi, mes « enfants, j'ai l'âme en paix avec tous les serviteurs « de Dieu. » Peu après sa communion, au moment où

1. BEDE, l. c.

l'on venait éveiller les moines pour matines, il fit le signe de la croix, coucha sa tête sur l'oreiller, et s'endormit en silence pour ne plus se réveiller[1].

A part l'intérêt qui s'attache à ce personnage, au point de vue historique et littéraire, sa vie nous révèle des particularités essentielles sur l'organisation matérielle et la vie intellectuelle de ces grandes communautés qui peuplèrent au septième siècle les plages de la Northumbrie, et dont la nombreuse clientèle se développait, souvent avec plus de succès, sous la crosse d'une femme telle que Hilda, que sous des supérieurs de l'autre sexe. On voit que ce n'étaient pas seulement des religieux isolés, mais des familles entières, qui étaient admis à profiter des bienfaits de la protection et de la cellule monastique[2]. On voit en outre, par l'exemple de Hilda, combien les supérieurs monastiques avaient à cœur d'instruire ces masses illettrées et de les familiariser, par des enseignements en langue vulgaire ou par des paraphrases poétiques, avec l'Écriture sainte et la doctrine chrétienne.

Avec son phare et son grand monastère Whitby

1. *Et tamen, ait, offerte mihi Eucharistiam.* Qua accepta in manu, interrogavit si omnes placidum erga se animum et sine querela controversiæ ac rancoris haberent... Sicque se cœlesti muniens viatico... reclinavit caput ad cervical, modicumque obdormiens, ita cum silentio vitam finivit.

2. Bede, l. c.

était le refuge le plus méridional de ce rivage de la Northumbrie, encore aujourd'hui si redoutable aux navigateurs, et où s'échelonnaient alors tant de sanctuaires. A l'extrémité septentrionale de la même côte, au delà de Lindisfarne et sur la frontière de l'Écosse actuelle, à Coldingham, on vit s'élever, comme à Whitby, deux monastères, l'un d'hommes et l'autre de femmes, tous deux fondés et gouvernés par la même abbesse. Pendant que Hilda, la princesse deïrienne, gouvernait ses nouvelles fondations, sur la plage du royaume de son père, une princesse, issue de la dynastie rivale, petite-fille d'Ida le Brûleur, fille d'Ethelfrid le Ravageur, mais sœur du saint roi Oswald et du roi régnant Oswy, Ebba, dressait sur le littoral de la Bernicie un autre centre monastique dont le rôle ne devait pas être sans importance, ni l'histoire sans orages. Son frère avait projeté pour elle un mariage avec le roi des Scots ; cette union était sans doute destinée à renforcer ou à rétablir l'alliance de la famille restaurée d'Ethelfrid avec la dynastie scotique, qui lui avait offert une si généreuse hospitalité pendant le règne d'Edwin, le chef de la race qui les avait exilés. Mais Ebba s'y était obstinément refusée. Des préceptes de la foi chrétienne, que les princes northumbriens avaient tous embrassée pendant leur exil, elle voulut passer à la pratique des conseils évangéliques. Ce fut des mains,

non de l'évêque Aïdan, mais de son successeur à Lindisfarne, Finan, qu'elle reçut le voile[1]. Oswy lui laissa la liberté de se consacrer à Dieu et lui donna un domaine sur les rives de la Derwent, où elle put fonder un premier monastère, qui reçut le nom de château d'Ebba[2]. Mais le principal foyer de son activité fut à Coldingham, dans une situation qu'elle semble avoir choisie pour rivaliser avec celle de Whitby. Son grand et célèbre monastère était situé, non pas au lieu ainsi dénommé aujourd'hui[3], mais sur le sommet d'un promontoire isolé qui porte encore le nom de cap de sainte Ebba[4], et qui termine brusquement la chaîne des monts de Lammermoor, en s'élançant dans la mer du Nord. Du haut de ce promontoire, ou plutôt de ce précipice, qui descend à pic de près de cinq cents pieds dans l'Océan, le regard embrasse au nord les côtes de l'Écosse au delà du Forth, et au midi les côtes de l'Angleterre, jusqu'à l'île sainte de Lindisfarne et à l'acropole royale de Bamborough. Une petite chapelle ruinée marque seule l'emplacement du grand sanctuaire où Ebba, placée, comme Hilda, à la tête d'une double com-

1. Act. SS. Bolland., t. V Augusti, p. 197.

2. Ebbae-Castrum, d'où Ebbchester, village du comté actuel de Durham.

3. Il doit ce nom à un prieuré fondé par une colonie de moines de Durham en 1098, et très-richement doté par les rois d'Ecosse.

4. *St Abb's Head.*

munauté d'hommes et de femmes, présida avec non moins d'éclat et de durée, à la vie religieuse de la Northumbrie septentrionale, et intervint avec non moins d'autorité pendant près de trente ans dans les destinées de son pays[1] (650-683).

Toutefois elle ne réussit pas toujours à maintenir parmi ses filles la ferveur et la régularité dont elle donnait elle-même l'exemple. Le relâchement dont les ordres religieux, par un mystérieux et terrible jugement de Dieu, n'ont presque jamais su se préserver et qui devait si promptement envahir les cloîtres anglo-saxons, s'introduisit du vivant même de la fondatrice à Coldingham. Elle en fut avertie par un saint prêtre de sa communauté, venu d'Irlande avec les autres missionnaires celtiques, et qui s'appelait Adamnan, comme l'historien et le successeur de Columba à Iona. Un jour qu'il parcourait avec l'abbesse les vastes et hautes constructions qu'elle avait élevées sur son promontoire, il lui dit en pleurant : « Tout ce que vous voyez là, de si beau et de si « grand, sera bientôt réduit en cendres. » Et comme la princesse épouvantée se récriait : « Oui, » continua-t-il, « j'ai vu dans mes veilles un inconnu qui m'a « révélé tout le mal qui se faisait dans cette maison « et le châtiment qui lui est préparé. Il m'a dit « qu'il avait visité chaque cellule et chaque lit, et que

1. Bede, *Vita S. Cuthberti*, c. 10.

« partout il avait trouvé les moines et les religieuses « ou endormis d'un sommeil honteux, ou debout « pour faire le mal. Ces cellules destinées à l'oraison « ou à l'étude servent tantôt à des repas irréguliers, « tantôt à des bavardages insipides, et à d'autres fri- « volités. Les vierges, consacrées à Dieu, emploient « leur temps libre à tisser des vêtements d'une « finesse excessive, soit pour s'en parer elles-mêmes, « comme si elles étaient les fiancées des hommes, « soit pour en faire don aux étrangers. C'est pour- « quoi la vengeance céleste enverra l'incendie pour « consumer ce lieu et châtier ainsi ses habitants. »

On voit que ces scandales n'étaient point d'une gravité comparable à ce qui s'est vu ailleurs et plus tard. Mais alors, au milieu de la ferveur générale des nouveaux chrétiens d'Angleterre, ils semblaient mériter le feu du ciel. Ebba, ainsi avertie, fit ce qu'elle put pour y mettre ordre. Aussi l'incendie qui dévasta une première fois sa grande communauté n'éclata qu'après sa mort[1].

1. Bede, IV, 25. — L'honnête Bede, toujours si attentif à constater l'origine de ces récits, a soin de nous dire qu'il tenait tous ces détails d'un prêtre de Coldingham qui, après l'incendie, était venu se réfugier dans le monastère de Yarrow, où écrivait l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique des Anglais*. — Hâtons-nous d'ajouter que la régularité claustrale se rétablit promptement dans la fondation d'Ebba, et qu'au siècle suivant, lors de l'invasion des Danois en 870, les religieuses, pour échapper aux violences de ces barbares, se coupèrent

On a dû donner ce trait avec quelque détail, parce que c'est le seul symptôme de décadence qui nous soit signalé à l'époque où nous sommes. Sauf cette seule exception, aucun nuage, dont l'histoire ait gardé le souvenir, ne vient ternir la renommée du clergé régulier de la Northumbrie. Il n'y a qu'une voix pour constater l'admiration qu'excitait la capitale monastique de Lindisfarne, par la régularité, la ferveur, la prodigieuse austérité de ses nombreux habitants. On s'émerveillait surtout de leurs jeûnes, dont la tradition et l'obligation leur venaient d'Irlande : jeûnes bien autrement méritoires, dans ce climat rude et humide, que les abstinences des Pères du désert, sous le ciel brûlant de l'Orient; jeûnes qui contrastaient étrangement avec la voracité habituelle des Anglo-Saxons, dont les fils commençaient à peupler Lindisfarne et ses succursales. En Irlande les cénobites et surtout les anachorètes ne vivaient souvent que de pain et d'eau [1]. Deux siècles plus tard, un moine allemand racontait à ses compatriotes émerveillés que l'usage des moines scotiques, qui habitaient l'Irlande, était de jeûner toute l'année, excepté les dimanches et fêtes, et de ne jamais manger avant none ou vêpres [2]. L'évêque Aïdan avait fait accepter par

le nez et les lèvres, achetant ainsi la gloire du martyre en sauvant leur honneur.

1. Bede, V, 12.

2. Ratramnus Corbeiensis, *contra Græcos*, lib. IV.

toutes les communautés d'hommes et de femmes de la Northumbrie, le jeûne qu'il pratiquait lui-même, et qui consistait à ne rien prendre avant none, les mercredis et vendredis de toute l'année, excepté de Pâques à la Pentecôte [1]. A Lindisfarne, pendant plus d'un siècle, le vin et la bière demeurèrent inconnus, et la première mitigation de cette sévérité fut introduite en faveur du roi de Northumbrie, qui voulut s'y faire moine en 737 [2].

Ailleurs on renchérissait sur ces usages par des macérations plus redoutables encore. A Coldingham, cet Adamnan dont nous parlions tout à l'heure expiait une faute de sa jeunesse, en ne prenant de nourriture que deux fois la semaine, les dimanches et jeudis, ce qui ne l'empêchait pas de passer très-souvent la nuit entière en vigiles. Le remords et la crainte de Dieu lui avaient d'abord imposé ce régime que l'amour de Dieu finit par transformer en délices [3]. A Melrose on vénérait un religieux qui, étant tombé en léthargie, avait eu une de ces visions du ciel et de l'enfer, qui firent de plusieurs moines celtiques les précurseurs de Dante : il avait coutume d'aller se plonger dans les eaux de la Tweed, qui enveloppaient l'enceinte monastique, pour y faire ses prières, et cela même quand

1. Bede, III, 5.
2. Roger Hoveden, apud Lingard, I, 227.
3. Bede, IV, 25.

la rivière était gelée et qu'il lui fallait percer un orifice dans la glace pour y entrer. « Frère Drych-« thelme, » lui criait-on du bord, « comment pou-« vez-vous supporter un tel froid? » Il répondait tranquillement : « J'en ai vu de plus dures et de « plus froides[1]. »

Quand il s'agissait de fonder un nouveau monastère, les missionnaires celtiques et les religieux formés à leur école pensaient ne pouvoir mieux l'inaugurer qu'en redoublant de ferveur et d'austérité. Quand le fils du saint roi Oswald, pourvu d'une sorte de royauté provinciale dans la Deïra, voulut fonder un monastère où il pourrait venir faire ses oraisons, entendre la parole de Dieu, et surtout être enterré, afin de profiter après sa mort du secours puissant des prières de ceux qui serviraient Dieu en ce lieu, il eut recours à un moine de Lindisfarne, devenu évêque-missionnaire chez les Saxons de l'Est, et lui persuada d'accepter, à cette fin, un de ses domaines. L'homme de Dieu, qui s'appelait Cedd, choisit d'abord un lieu situé dans des montagnes, d'un accès aussi rude que possible, et qui semblait plutôt fait

1. Mirum, frater Drychthelme, quod tantam frigoris asperitatem ultra rationem tolerare prævales.... Frigidiora ego vidi.... austeriora ego vidi. BEDE, V, 12. — Bede a soin de constater, comme toujours, quand il a fait des récits merveilleux, qu'il tient cette histoire d'un certain moine irlandais qui, ainsi que le savant roi northumbrien Aldfrid, avait souvent visité et entretenu ce Drychthelme.

pour des bandits ou des bêtes fauves que pour des hommes. Puis il procéda à la purification du site choisi, par la prière et le jeûne, et demanda au roi la permission d'y demeurer en prière pendant un carême. Or, pendant tout ce carême il jeûna tous les jours, excepté le dimanche, jusqu'au soir, et le soir arrivé, il ne prenait qu'un peu de pain, un œuf et du lait mêlé d'eau. Telle était, disait-il, la coutume de ceux dont il avait appris les lois de la discipline régulière[1]; et tels furent les commencements du monastère de Lastingham (648-660), entre York et Whitby, qui fut établi sur le modèle de Lindisfarne, et dont nous verrons plus d'une fois les abbés figurer avec honneur dans les annales de l'Église d'Angleterre[2].

Écoutons une fois de plus sur les vertus des moines et des évêques qui convertirent le nord de l'Angleterre, le témoignage non suspect du célèbre historien qui fut à la fois leur adversaire et leur successeur, mais qui, en dépit de sa malveillance et de ses exagérations étranges sur les dissentiments qui le séparaient d'eux, sut rendre aux services et aux vertus des missionnaires celtiques un de ces hommages éclatants

1. Bede, III, 23. — Par où l'on voit, dit Fleury, qu'en ce pays-là les laitages, ni même les œufs, n'étaient pas défendus en carême. *Hist. ecclés.*, l. XXXIX, c. 4.

2. On y voit encore une belle église, regardée comme une des plus anciennes d'Angleterre.

où se complaisent les cœurs généreux à l'endroit des vaincus qu'ils honorent. « On vit bien, dit Bede, après leur retraite, quel fut leur désintéressement et leur abnégation. A Lindisfarne et ailleurs ils n'avaient d'édifices que ce qui était absolument nécessaire à une vie décente. Ils n'avaient ni argent ni bétail : ce que les riches leur donnaient, ils le distribuaient aussitôt aux pauvres. Ils ne se tenaient pas pour astreints à recevoir magnifiquement les seigneurs et les nobles qui ne venaient dans les monastères que pour prier et entendre la parole de Dieu. Les rois eux-mêmes, quand ils venaient à Lindisfarne, n'y menaient que cinq ou six personnes, et s'y contentaient de la nourriture ordinaire des frères. Ces apôtres ne voulaient servir que Dieu et non le siècle, ils ne voulaient prendre les hommes que par le cœur, non par le ventre. Aussi l'habit religieux était-il en grande vénération. Partout où arrivait un clerc ou un moine, il était reçu avec bonheur, comme un vrai serviteur de Dieu. Ceux qui le rencontraient en route accouraient et baissaient aussitôt la tête pour lui demander sa bénédiction. Leurs prédications étaient écoutées par des foules toujours attentives. Tous les dimanches, ces foules affluaient dans les églises des monastères pour y recueillir la semence de vie. Dès qu'un prêtre apparaissait dans un village, tous les habitants s'amassaient autour de lui et deman-

daient à l'entendre prêcher. Les prêtres et les clercs ne parcouraient le pays que pour prêcher, baptiser, visiter les malades, s'occuper des âmes. Ils étaient tellement dégagés de toute cupidité, que les princes et les seigneurs étaient contraints de leur faire violence pour leur faire accepter les terres et les domaines nécessaires à la fondation des monastères[1]. »

Il ne faut pas croire cependant que la conversion de la Northumbrie et celle des six autres royaumes de l'Heptarchie s'effectua sans obstacle et sans orages. Les historiens monastiques ont eu le tort de passer trop légèrement sur les résistances et les révoltes que rencontrèrent leurs héros, et qui ont tant ajouté à leur mérite devant Dieu comme devant les hommes. Mais ils en laissent entrevoir assez pour qu'on puisse facilement suppléer à leur silence. Pendant les deux siècles qui séparent le débarquement d'Augustin de l'avénement d'Egbert, on assiste au conflit perpétuel de la nature sauvage et effrénée des rois saxons avec leur foi nouvelle et avec l'autorité des évêques et des moines. Comme de véritables Protées, on les voit sans cesse échapper par de brusques variations à tous les efforts tentés pour les enchaîner au bien. Tel roi, qui un jour se signalait par sa ferveur à l'office di-

1. Tota enim tunc fuit sollicitudo doctoribus illos, Deo serviendi, non sæculo ; tota cura cordis excolendi, non ventris.... Bede, III, 26.

vin, par sa munificence envers les nouvelles fondations, s'abandonnait le lendemain à toutes les débauches et à toutes les cruautés que pouvaient inspirer et absoudre leurs instincts païens. D'autres se complaisaient à chercher dans les monastères mêmes, et parmi les vierges qui s'y consacraient à Dieu, une proie plus attrayante que toute autre pour leur indomptable sensualité. Les guerres intestines, l'usurpation, l'assassinat, le pillage, d'abominables supplices, des violences et des spoliations de toute nature viennent à chaque instant ternir les pages qui nous ont conservé tant de pieux et touchants récits. Et ce n'était pas seulement les rois et les chefs qu'il fallait réduire ; le peuple offrait les mêmes difficultés, les mêmes mécomptes. En vain les saints évêques et les saints moines, sortis si promptement et en si grand nombre de la race saxonne, essayaient-ils de gagner et de purifier les âmes par une inépuisable charité, versant à pleines mains sur les pauvres tous les trésors qu'ils recevaient des riches. Souvent l'insurrection éclatait ouvertement, et l'apôtre d'une contrée se voyait condamné à fuir dans la solitude ou l'exil, et à y attendre des jours meilleurs. Quelquefois une calamité imprévue, une disette, une peste, suffisaient pour bouleverser l'âme des populations, qui abjuraient en masse la foi du Christ et retournaient à leurs anciens dieux. Ailleurs, il fallait lutter sans relâche

contre d'anciennes coutumes que le zèle des moines ne parvenait pas à extirper, contre la croyance invétérée aux sortiléges, contre l'habitude d'exercer le trafic des esclaves avec tous les raffinements de la débauche et de la cupidité[1]. Ailleurs encore, de sourdes résistances, des murmures, des menaces, accompagnaient l'œuvre de salut. Sur cette plage du nord-est de l'Angleterre où les missionnaires celtiques venaient de fonder tant d'illustres monastères, certaines populations du littoral formaient des vœux pour leur perte. Bede lui-même, à qui nous venons d'emprunter un tableau si attachant de la popularité dont ils étaient entourés chez les Northumbriens, oubliait en le traçant ce qu'il nous a raconté ailleurs. Lorsque, dit-il, les moines, en naviguant par le gros temps, dans leurs petites barques, à l'embouchure de la Tyne, couraient risque d'être engloutis par la mer, on entendait la foule des spectateurs assemblés sur le rivage se réjouir de leur danger, se moquer de leur dévouement, et s'écrier avec une sauvage ironie : « C'est bien fait. « Cela leur apprendra à vivre autrement que tout le « monde. Périssent ces fous qui veulent nous enlever « nos anciennes coutumes, et nous en imposer d'au- « tres que nous observerons Dieu sait comment[2] ! »

1. Turner, *op. cit.*, l. VII, c. 9, p. 53.

2. Stabat in altera amnis ripa vulgaris turba non modica.... cœpit irridere vitam conversationis eorum ; quasi merito talia paterentur,

Et cependant, l'ascendant du vrai et du bien l'emporta. A la longue, l'humble courage, la généreuse persévérance des missionnaires triomphèrent de la fougue, de la ruse et des répugances de la nature déchue chez ces enfants de la vieille barbarie. Les chevaliers du Christ[1], comme on appelait dès lors les moines, restèrent maîtres du champ de bataille.

qui communia mortalia jura spernentes, nova et ignota darent statuta vivendi.... Rustico et animo et ore stomachantes.... Nullus, inquiunt, hominum pro eis roget, nullus eorum misereatur Deus, et qui veteres culturas hominibus tulere, et novæ qualiter observari debeant nemo novit. Bede, *Vita S. Cuthberti*, c. 3. — Cette anecdote se rapporte au temps où Cuthbert déjà adolescent n'était pas encore moine; il le devint à quinze ans : il était né en 637. C'était donc en 650 ou 651, et précisément à l'époque des grandes fondations du pays northumbrien à Hartlepool, Tynemouth, etc.

1. Milites Christi. Bolland., t. II Jun., p. 236.

CHAPITRE III

Propagande du Christianisme par les rois et les moines northumbriens. — Triomphe définitif de la Northumbrie sous Oswy.

Action des trois Bretwaldas northumbriens et de leur clergé celtique sur les autres royaumes de l'Heptarchie.

I. *Est-Anglie.* — Vicissitudes du Christianisme. — Le roi converti par Edwin est assassiné. — Son frère, exilé en France, revient converti avec l'évêque missionnaire Félix. — Le roi et l'évêque évangélisent l'Est-Anglie — Origine supposée de Cambridge. — L'Irlandais Fursy concourt à leur œuvre. Ses visions, qui en font un précurseur de Dante. — Le roi Sigebert se fait moine; il sort de son cloître pour combattre, un bâton à la main, contre Penda; il meurt sur le champ de bataille. — Un roi-moine chez les Cambriens périt de même en combattant les Saxons. — Anna, successeur de Sigebert, est tué comme lui par Penda.

II. *Wessex.* — Le Christianisme y est porté par le roi Oswald et l'évêque italien Birinus. — Oswald, gendre et parrain du roi des West-Saxons. — Vers populaires sur Birinus. — Le fils du premier roi chrétien, resté païen et détrôné par Penda, se convertit dans l'exil; rétabli en Wessex, il y appelle pour évêque un Franc élevé chez les Celtes, puis veut un évêque sachant l'anglo-saxon. — Fondation de Malmesbury et de Winchester. — Un abbé anglais à Glastonbury. — Les Anglo-Saxons commencent à occuper les siéges épiscopaux. — Un West-Saxon devient le premier archevêque anglais de Cantorbéry. — Ercombert, roi de Kent, détruit les idoles.

III. *Essex.* — Le roi Oswy convertit son ami Sigebert, roi d'Essex, baptisé par Finan dans la villa du roi northumbrien. — Un moine de Lindisfarne devient évêque de Londres. — Le premier roi chrétien d'Essex tué par ses cousins, parce qu'il par-

donne trop facilement les offenses. — Le premier évêque meurt de la peste, et trente de ses amis vont mourir sur sa tombe. — Rechute des Est-Saxons dans l'idolâtrie. — Un nouveau roi et un nouvel évêque, élèves des Celtes, les ramènent à la foi.

IV. *Mercie.* — Influence du roi de Northumbrie et de l'évêque de Lindisfarne sur la conversion des Merciens. — Le fils du roi Oswy, marié à une fille du roi de Mercie, convertit le frère de sa femme et lui fait épouser sa sœur. — Les missionnaires celtiques en Mercie. — Tolérance imprévue du féroce Penda à l'endroit de son fils et de ses sujets convertis. — Mais il continue ses dévastations en Northumbrie. — Lutte suprême entre lui et Oswy. — Bataille de Windwaëd. — Défaite et mort de Penda, dernier héros du paganisme saxon. — Oswy offre sa fille à Dieu comme rançon de la victoire et fonde douze monastères. — Triomphe définitif des Northumbriens et du Christianisme. — Conquête et conversion de la Mercie. — Ses cinq premiers évêques sortent des cloîtres celtiques. — Opposition des moines de Bardeney au culte du saint roi Oswald. — Les Merciens, insurgés contre les Northumbriens, n'en restent pas moins chrétiens.

Résumé. — Des huit royaumes anglo-saxons, un seul est converti par les missionnaires romains exclusivement; quatre le sont par les moines celtiques seuls, et deux par l'action combinée des Celtes et des évêques envoyés de Rome. — Il ne reste plus à conquérir que le Sussex, où une colonie celtique demeure sans influence.

Du sein des cloîtres de Lindisfarne et de ces régions où s'enracinait chaque jour dans les âmes la popularité de pontifes ascétiques, tels qu'Aïdan, et de rois martyrs tels qu'Oswald et Oswin, le Christianisme northumbrien débordait sur les royaumes méridionaux. Est-ce à l'influence prépondérante des trois derniers Bretwaldas, tous les trois

chrétiens et tous les trois northumbriens ; ou seulement à la force expansive de la propagande celtique, qu'il faut attribuer cet envahissement graduel ? On ne le saura jamais. Mais ce qu'on aperçoit distinctement, c'est l'action des pontifes et des missionnaires celtiques, allant partout remplacer ou seconder les missionnaires romains, et pénétrant partout où ceux-ci n'avaient pas su arriver. Le fleuve de la parole évangélique se répand ainsi du nord au midi, et son cours lent et sûr atteint successivement tous les peuples de l'Heptarchie. La vie et la lumière s'infiltrent partout, et partout s'élèvent vers le Dieu vivant, en même temps que le sacrifice immaculé, les hymnes d'un peuple affranchi du joug de l'idolâtrie.

Constatons rapidement la marche de cette invasion pacifique des moines celtiques, formés à l'école du grand Columba, dans les royaumes anglo-saxons, situés au midi de l'Humber[1].

I

Conversion de l'Est-Anglie.

On a vu comment Edwin, le premier des Bretwaldas chrétiens de Northumbrie, avait usé de son in-

1. Il est indispensable de consulter, pour l'intelligence de ce chapitre, la carte qui se trouve dans le volume précédent.

fluence sur le pays où il avait abrité son exil, pour convertir le roi d'Est-Anglie. Malheureusement cette première conversion n'avait pas été plus durable que celle de la Northumbrie elle-même sous Edwin. Le roi chrétien Eorpwald avait été assassiné peu de temps après sa conversion[1], et ce royaume important, qui comprenait une si grande partie de l'Angleterre orientale, était retombé dans l'idolâtrie (633). Cette loi singulière qui fait de l'exil, pour tant de princes anglo-saxons, le berceau de la foi et l'apprentissage de la royauté, se reproduit chez les Angles de l'Est comme chez ceux du Nord. Le frère du roi assassiné, Sigebert, exilé en France dès sa jeunesse, y avait été baptisé ; il y avait admiré et compris l'institut monastique. Rappelé dans son pays pour y régner (636), il y apporta la vraie foi en même temps que la vie claustrale. Il y fut accompagné par un évêque bourguignon, nommé Félix, qui se mit à la disposition de l'archevêque de Cantorbéry, Honorius, et fut constitué par lui évêque et missionnaire des Est-Angles[2]. Pendant dix-sept ans, cet évêque d'outre-mer

1. De préférence à la chronologie des annotateurs de Bede, je suis, pour ce qui touche à l'Est-Anglie, celle de la Chronique anglo-saxonne, qui est aussi adoptée par les Bollandistes, dans la Vie de saint Félix (tom. I Martii, p. 780).

2. Le siége de cet évêché fut d'abord établi à Dunwich, puis cette ville ayant été engloutie par la mer, transféré successivement à Elmham, à Thetford, et enfin à Norwich, où il subsiste encore.

répandit assidûment dans ce nouveau diocèse la semence de la vie et de la félicité éternelle[1]. Comme en Northumbrie, le roi et l'évêque travaillaient de concert à la propagation de la religion et aussi de l'instruction chrétienne, car ils fondèrent diverses écoles pour l'éducation littéraire des jeunes Anglais, à l'imitation de ce que Sigebert avait vu en France, et que Félix pourvut de maîtres, tirés de la grande école monastique de Cantorbéry. Plusieurs ont fait remonter à ces écoles monastiques l'origine de la célèbre université de Cambridge[2].

Mais ils ne se contentaient pas d'imiter de loin la Northumbrie : ils entrèrent en relations suivies avec la nouvelle mission celtique de ce royaume. Le saint évêque Aïdan devint l'objet de la respectueuse émulation du Burgonde Félix qui, comme lui, était venu d'au delà des mers pour évangéliser les Anglais, et qui était encouragé dans cette déférence par l'exemple de l'archevêque Honorius lui-même, malgré l'attachement obstiné d'Aïdan aux usages celtiques, quant à la célébration de la Pâque, en opposition avec l'observance romaine, dont la métropole de Can-

1. Bede, III, 15.

2. Bede, III, 18. Cf. Wilhel. Malmesb.; Florent. Wigorn; Henric. Huntingd.; Bolland., t. II Mart., p. 781, et t. XII Octob., p. 895. — Le P. de Buck, dans ce dernier volume (article de S. Sigebert), n'admet pas que ces écoles aient été, malgré leur importance, le berceau de Cambridge.

torbéry était la gardienne naturelle en Angleterre[1].

Mais bientôt un missionnaire celtique vint concourir à l'œuvre commune du roi et de l'évêque. C'était un moine irlandais, nommé Fursy, de très-noble naissance et célèbre depuis sa jeunesse dans son pays, par sa science et ses visions (638-650). On voudrait pouvoir, à l'exemple de Bede, interrompre la suite des vicissitudes de la propagation évangélique en Angleterre, pour se reposer quelque peu dans les contemplations prodigieuses de ce fameux précurseur de Dante. Bede tenait ces récits d'un vieux moine est-anglien de sa communauté, aussi pieux que véridique, qui avait entendu raconter au saint Irlandais lui-même ses visions, pendant que cet homme prodigieux, à peine couvert d'un vêtement léger durant les rudes hivers de ce littoral anglais glacé par les vents d'est, était tout baigné de sueur, au seul souvenir des transes de frayeur ou d'émotion qu'il avait traversées.

Dans la principale de ces visions, où Ampère et Ozanam se sont accordés à reconnaître une des sources poétiques de la *Divine Comédie*, le moine irlandais fut admis à contempler les châtiments réservés aux péchés les plus abominables de son temps. « Regarde, » lui dit un ange, « regarde ces « quatre feux qui consument le monde : le feu du

1. Bede, III, 25.

« mensonge, chez ceux qui renient les promesses « de leur baptême ; le feu de la cupidité, chez ceux « qui préfèrent les richesses du monde à l'amour « du ciel ; le feu de la discorde, chez ceux qui ne « craignent pas de blesser les âmes pour des cau- « ses futiles ; le feu de l'impiété, chez ceux qui ne « se font pas scrupule de spolier et de frauder les « petits et les faibles[1]. »

Ce moine irlandais vint en Est-Anglie, comme il était allé dans d'autres pays, pour servir Dieu en prêchant l'Évangile ; mais une de ses visions le décida à y rester plus longtemps qu'ailleurs. L'éloquence de sa parole et l'exemple de ses vertus contribuèrent beaucoup à convertir les païens et à confirmer les chrétiens dans leur nouvelle foi[2]. Le roi Sigebert le reçut avec beaucoup de respect et lui donna un grand domaine, entouré de bois, au bord de la mer, pour y fonder un monastère, dont les rois et les nobles est-angliens se plurent ensuite à augmenter les constructions et le patrimoine[3].

Un jour vint où le roi Sigebert, qui n'était pas seulement un grand chrétien et un grand savant pour son temps, mais encore un grand guerrier,

1. Act. SS. O. B., t. III, p. 289.
2. Bede, III, 19.
3. A Cnobheresburg, depuis Burghcastle, dans le comté actuel de Suffolk.

fatigué des luttes et des ennuis de sa royauté terrestre, déclara ne plus vouloir s'occuper que du royaume du ciel, ni combattre que pour le roi éternel[1]. Il se fit couper les cheveux et entra comme religieux dans le monastère qu'il avait donné à son ami celtique, l'Irlandais Fursy[2]. Il donna ainsi le premier exemple, parmi les Anglo-Saxons, d'un roi qui abandonnait la souveraineté et la vie séculière, pour entrer dans le cloître, et, comme on le verra, cet exemple ne fut pas stérile.

Mais il ne lui fut pas donné, comme il l'espérait, de mourir dans le cloître. Le terrible Penda, ce fléau de la confédération saxonne, ce chef infatigable des païens, en voulait à ses voisins chrétiens de l'Est, autant qu'à ceux du Nord. A la tête de ses nombreux Merciens, renforcés par les implacables Bretons, il envahit et ravagea l'Est-Anglie avec autant d'acharnement et de succès que la Northumbrie (640). Les Est-Angles, consternés et très-inférieurs en nom-

1. Bede, II, 16; III, 18.

2. S. Furseo dedit locum ad construendum monasterium, in quo et ipse post modum relicto regno monachus factus est. Gervas. Dorob., *Act. Pont. Cantuar.*, p. 1636. Mais Bede dit qu'il entra dans un monastère *quod sibi fecerat* et que l'on suppose avoir été celui qu'on a depuis connu sous le nom de Saint-Edmundsbury. Cf. *Liber Eliensis*, p. 14; éd. de 1848. — Les Bollandistes se fondent sur le double témoignage de Bede et de Thomas d'Ely pour repousser l'opinion commune, qui veut que Sigebert ait été moine sous saint Fursy : t. XII Octobr., p. 897.

bre, se souvinrent des exploits de leur ancien roi, et allèrent tirer de sa cellule Sigebert, dont le courage et l'expérience guerrière étaient connus des soldats, pour le placer à la tête de leur armée. Il eut beau résister, il lui fallut céder aux instances de ses anciens sujets; mais, pour rester fidèle à sa nouvelle profession, il ne voulut s'armer que d'un bâton, et non d'une épée. Son dévouement fut inutile : il ne put que mourir pour sa foi et son pays. Ce fut avec ce bâton à la main que le roi-moine périt à la tête des siens, sous le fer ennemi[1].

Il convient ici de rappeler un trait tout à fait analogue à celui de ce roi saxon, mais qui a pour héros un roi breton combattant contre les Saxons. Tous les deux s'étaient faits moines et furent condamnés malgré eux à sortir du cloître pour aller mourir sur le champ de bataille. Tous les deux appartiennent trop directement à notre sujet pour être passés sous silence. Trente ans donc avant le sacrifice du roi d'Est-Anglie, vers 610, un vaillant roi cambrien, Teudric, resté invincible dans tous les combats livrés pendant la durée de son règne, avait abdiqué le trône pour se préparer à la mort par la pénitence. Il s'était caché dans un îlot formé par le cours pittoresque de la Wye, dans ce site sauvage et solitaire où les ruines plus modernes de l'abbaye cistercienne de

1. Bede, l. c.

Tintern attirent aujourd'hui la foule des voyageurs. Mais sous le règne de son fils, les Saxons du Wessex, commandés par le roi Ceolwulf, franchirent la Saverne, qui depuis un siècle et plus leur servait de limite, et portèrent leurs ravages jusqu'à la Wye. Aux cris de détresse de son peuple, le généreux vieillard quitta la solitude qu'il habitait depuis dix ans, et conduisit de nouveau les chrétiens de Cambrie à la lutte contre les païens saxons. Il attendit ceux-ci au gué par où ils comptaient passer la rivière qui baignait les rives de sa solitude. Une victoire éclatante fut le prix de son généreux dévouement. A la seule vue du vieux roi, armé de toutes pièces, monté sur son cheval de guerre, une panique s'empara des Saxons, habitués depuis longtemps à fuir devant lui; mais, tout en fuyant, l'un d'eux se retourna pour le frapper mortellement. Il périt ainsi au sein de la victoire, le crâne fendu par le coutelas d'un Saxon. Mille ans plus tard, ce crâne fendu fit reconnaître son héroïque dépouille et ses ossements vénérés dans le cercueil de pierre où ses fidèles l'avaient enseveli, au confluent de la Saverne et de la Wye, à deux lieues du champ de bataille où il avait donné sa vie pour le salut de son pays[1].

1. F. Godwin, *de Præsulibus Angliæ*, p. 593, ap. Lingard, t. I, p. 152; Lappenberg, p. 54; *Liber Landavensis*, p. 133, 134; La Borderie, *op. cit.*, p. 54, qui reporte cet événement à l'an 575, tandis que Lappenberg le fixe, d'après un cadendrier anglo-saxon, au 3 janvier 610.

Le successeur de Sigebert, Anna, issu comme lui de la race d'Uffa qui avait fondé le royaume d'Est-Anglie, eut un règne plus long et moins agité. Il fut comme Sigebert, le coopérateur zélé de Félix et de Fursy[1], de l'évêque burgonde et du moine celtique, dans l'œuvre de la conversion de son royaume. Comme lui, il fonda de nombreux monastères, et, comme lui, il eut l'honneur de mourir en combattant pour son peuple envahi et décimé par le détestable Penda (654). S'il ne fut pas moine comme Sigebert, il laissa une nombreuse progéniture destinée à peupler les cloîtres et à expier ainsi la coupable faiblesse de son frère, qui fut roi après lui, et qui, tout en restant chrétien, devint l'auxiliaire du païen Penda contre les chrétiens de Northumbrie.

II

Conversion du Wessex.

Ce qu'Edwin avait été pour les Angles de l'Est, son saint et généreux successeur, Oswald, le fut

1. Fursy, après avoir fondé en Est-Anglie diverses communautés doubles de moines et de religieuses, selon l'habitude celtique (*De Virtutibus S. Fursei*, ap. MABILLON, *Act. SS. O. S. B.*, t. II, p. 296), quitta la vie cénobitique pour se faire anachorète. Puis, voyant l'Est-Anglie de plus en plus ravagée par les incursions des païens de Mercie, il prononça la dissolution de ses communautés, et s'en alla

pour les Saxons de l'Ouest. Ceux-ci, sous le commandement de Cerdic, un de ces chefs sanguinaires et belliqueux que l'on disait descendre en droite ligne du grand dieu Odin, avaient fondé la colonie la plus occidentale de l'immigration saxonne, et cette colonie était devenue un royaume (495-634) beaucoup plus vaste que les royaumes des Saxons de l'Est et du Sud, ou des Jutes du Kent. Condamné par sa situation à des luttes sans fin avec les Bretons de Cambrie et de Cornouailles toujours frémissants d'une haine patriotique contre l'invasion[1], destiné à absorber un jour les sept autres royaumes de l'Heptarchie, ce royaume, qui s'étendait de la Tamise à la Saverne, était gouverné, du temps d'Oswald, par deux frères, Cuichelm, auteur de l'assassinat dont Edwin avait failli être victime[2], et Cynegils, père d'une fille qu'Oswald avait demandée en mariage. Oswald venait lui-même chercher sa fiancée, lorsqu'il rencontra à la résidence du roi de Wessex un missionnaire nommé Birinus. Cet évêque, qui n'était peut-être

en France, où il fut bien reçu à la cour de Clovis II, ce grand protecteur des moines irlandais. Il y fonda le monastère de Lagny et mourut en 650. Nous avons parlé de lui parmi les successeurs de saint Colomban en France, t. II, p. 610, et nous retrouverons son frère et ses disciples parmi les missionnaires irlandais de la Belgique.

1. Britannos antiquæ libertatis conscientia frementes, et ob hoc crebram rebellionem meditantes. WILHELM. MALMESB., I, 2.

2. Voir tome III, page 458.

pas moine[1], et dont on ne connaît pas l'origine, s'était familiarisé avec la langue saxonne à Gênes, dont l'évêque l'avait sacré et dont le port était dès lors fréquenté par les Anglo-Saxons. Il avait reçu du pape Honorius Ier la mission de continuer l'œuvre de la conversion des Saxons, et il lui avait promis d'aller répandre la semence de vie au delà même du territoire des Angles, là où aucun prédicateur n'avait encore pénétré. Mais en débarquant sur la côte du Wessex[2], il trouva ces populations, que sans doute il supposait déjà chrétiennes, encore plongées dans les ténèbres du paganisme le plus complet; il crut tenir sa promesse en se consacrant à leur conversion[3] (634). L'influence du pieux et zélé Oswald vint fort heureusement au secours des arguments du missionnaire; et, quand le roi Cynegils consentit à se laisser baptiser avec tout son peuple, il eut son gendre pour parrain[4]. Cette cérémonie se célébra à Dorchester[5], qui fut érigé en évêché pour Biri-

1. Mabillon, *in SS. II sæc. prœterm.* Cf. Surius, *De probatis sanct. vitis*, t. VI, p. 771.

2. Dans les comtés actuels de Dorset ou de Hampshire.

3. Bede, III, 7.

4. *Ibid.*

5. Ce n'est pas le chef-lieu actuel du Dorsetshire, mais un endroit situé près d'Oxford, sur la Tamise. Ce siége épiscopal fut plus tard transféré à Lincoln. Les Saxons de Wessex eurent deux autres évêchés célèbres, Winchester dont Birinus passe pour avoir fondé la cathé-

nus, par la double autorité de Cynegils comme roi provincial, et d'Oswald comme Bretwalda ou chef suprême de la confédération saxonne.

Le succès de la mission de Birinus fut prompt et complet ; il fonda beaucoup d'églises et convertit de nombreuses populations. Longtemps après la fin de son long et fécond pontificat, des refrains populaires, destinés à être chantés en chœur, célébraient encore la mémoire de *l'exilé romain* qui était venu affranchir du servage des idoles les Saxons de l'Ouest, et bénissaient le jour qui l'avait vu débarquer sur leurs plages[1].

drale, et Sherborne, ensuite transféré à Salisbury. Toutes ces cathédrales avaient pour clergé des moines.

1. *Dignus honore pater* micat aureus ecce Birinus ;
   Sanctus adest omni *dignus honore pater*.
   Exul ad hunc populum qui venit ab urbe Quiritum ;
   Pro Christo pergens, *exul ad hunc populum*....
   Hostica barbaries omnis celatur in illo ;
   Deque lupo fit ovis *hostica barbaries*....
   Liber adest populus, sub longo tempore servus ;
   Nunc Christo famulans, *liber adest populus*....
   Sit benedicta dies in qua maris alta petisti ;
   Huc quæ te duxit, *sit benedicta dies*.

Ce chant populaire a été publié d'après un manuscrit d'Alençon par M. Edelestand du Méril (*Poésies inédites du moyen âge*. Paris, 1854, p. 277). Le très-savant éditeur signale la répétition systématique du premier hémistiche comme une sorte de refrain destiné à un chœur de chanteurs. Le même manuscrit contient des poésies, où il remarque les mêmes recherches de consonnance, en l'honneur de deux autres apôtres monastiques des Anglo-Saxons, St Ethelwald et St Swithin

L'assassin Cuichelm se laissa lui-même toucher, et fut baptisé à son lit de mort, avec son fils. Mais le fils de Cynegils, Cenwalch, avait refusé de renoncer au culte de ses aïeux; et lorsqu'il devint roi après son père, on put croire que l'œuvre d'Oswald et de Birinus serait ébranlée par une de ces réactions païennes qui avaient déjà fait retomber dans l'idolâtrie les sujets du premier roi chrétien de Kent, ainsi que les Saxons et les Angles de l'Est. Cependant on ne voit pas que le nouveau roi ait ordonné une persécution ou un changement quelconque: et, chose singulière! ce fut le féroce païen Penda qui servit d'instrument à la miséricorde divine pour ramener le jeune incrédule à la vérité qu'il avait refusé de reconnaître lors du baptême de son père. Le terrible roi de Mercie, dont Cenwalch avait répudié la sœur, vengea cette injure en lui déclarant la guerre. Les nouveaux chrétiens de Wessex ne surent pas mieux résister que ceux de Northumbrie ou d'Est-Anglie, à la sauvage énergie des païens de Mercie; Cenwalch fut vaincu, détrôné, exilé. Mais pour lui, comme pour Oswald et Oswy, l'exil fut le berceau de la foi. Il s'était réfugié chez le pieux roi Anna, et, dans cette famille de saints[1], il apprit à connaître et à aimer la foi du Christ. Rétabli dans son royaume (648), lui et son peuple gardèrent à leur nouvelle religion une

1. Bede, l. c.

inviolable fidélité, et pendant son règne de trente ans il prêta à la propagation de la foi et de l'ordre monastique un concours aussi actif qu'intelligent. A la mort de Birinus (650), qui, malgré sa qualité de missionnaire et d'évêque envoyé par Rome, n'a laissé aucun souvenir de ses relations avec la colonie romaine de Cantorbéry, l'élément celtique reparaît chez les Saxons de l'Ouest, en la personne d'un Franc, nommé Agilbert, qui avait longtemps étudié dans les monastères d'Irlande[1], d'où il arrivait quand il s'offrit au roi Cenwalch pour continuer l'œuvre de l'évêque défunt. Il s'en acquitta si bien, que le roi, charmé de son érudition et de son activité, le fit consentir à devenir évêque du royaume. Mais au bout de dix ans, ce même roi, qui ne comprenait que le saxon, s'ennuya d'entendre prêcher toujours soit en latin, soit en cette langue celtique qu'il traitait de barbare. Il ne paraît cependant pas avoir été animé d'aucune hostilité systématique contre les Celtes bretons, qui comptaient en grand nombre parmi ses sujets : car en même temps qu'il tenait une promesse faite au lit de mort de son père, et fondait pour ses Saxons, à Winchester, le grand et nouveau monastère qui est devenu un des monuments les plus importants de l'architecture anglaise[2], il protégeait

1. Bede, l. c.
2. Dugdale, *Monasticon Anglicanum*, t. I, p. 31.

et favorisait le sanctuaire national des Celtes à Glastonbury. On a de lui une donation par laquelle il engage les moines du sanctuaire breton à prier pour le roi saxon, auprès du tombeau d'Arthur. Sous son règne, il est vrai, ce fut pour la première fois qu'un Saxon devint abbé de ce grand monastère celtique[1] : mais en revanche, ce fut aussi sous lui que le Celte Maïdulphe, moine par la profession et philosophe par la science[2], vint d'Irlande ou d'Écosse jeter les humbles fondations d'une abbaye destinée à conserver un vestige de son nom, au sein des splendeurs ultérieures de Malmesbury. Néanmoins il voulait un évêque qui parlât saxon[3], et il le trouva en la personne d'un certain Vini, qui avait été ordonné en France. Il constitua pour lui un nouvel évêché dans sa récente fondation monastique de Winchester. Au lieu de se féliciter, comme il l'aurait dû, de voir le champ beaucoup trop vaste de sa moisson diminué par l'avénement de ce coopérateur indigène, au grand profit des âmes, Agilbert en fut si irrité, qu'il renonça à son siége et s'en retourna en France, où il devint évêque de Paris.

Mais le désir et le besoin d'avoir des évêques indi-

1. Dugdale, *Monasticon Anglicanum*, t. I, p. 12.

2. Natione Scotus, eruditione philosophus, professione monachus. Wilh. Malmesb., I, 2.

3. Bede, l. c.

gènes se prononçait de plus en plus chez les Anglo-Saxons. Le premier d'entre eux qui fut revêtu de la dignité épiscopale fut Ithamar, né dans le royaume de Kent, et appelé à remplacer le vieux Paulin sur le siége de Rochester, où il avait trouvé une honorable retraite après sa fuite de la Northumbrie (644). Ce fut l'archevêque Honorius de Cantorbéry, lui-même moine romain, comme ses quatre prédécesseurs, qui choisit cet Ithamar et qui reconnut en lui un homme tout à fait capable de rivaliser, par la science et la vertu, avec les évêques romains, qui avaient jusque-là occupé les deux évêchés du Kent[1].

Le petit royaume de Kent, qui devait son importance, et peut-être le maintien de son indépendance, à la possession de la métropole de Cantorbéry, était alors gouverné par un petit-fils du premier roi chrétien, Ercombert, qui se montra encore plus zélé que son aïeul pour la nouvelle religion. Il imposa l'observation du carême sous des peines sévères, et ordonna la destruction générale des idoles et des temples païens qui avaient été épargnés pendant les cinquante années écoulées depuis la conversion de la grande majorité des habitants[2]. Ce fut sous son règne que, à la mort de l'archevêque, dernier survivant de la mission italienne d'Augustin, la

1. Bede, III, 14.
2. Wilh. Malmesb., *De gest. reg. Angl.*, l. I, c. 1.

dignité métropolitaine fut conférée, pour la première fois, après deux années d'hésitation et de retard, à un Anglo-Saxon. La nouvelle chrétienté du Wessex eut l'honneur de fournir à l'Angleterre son premier métropolitain indigène. Ce cinquième successeur d'Augustin s'appelait Frithona, mais crut devoir changer ce nom germanique contre celui tout à fait romain de Dieudonné (*Deus dedit*). Il fut sacré par l'Anglais Ithamar (26 mars 655), et n'hésita point à rester ou à se remettre en relation avec les évêques celtiques, qui jusque-là n'avaient guère reconnu la suprématie de l'Église de Cantorbéry[1].

III

Conversion des Saxons de l'Est.

Quelle qu'ait pu être l'action du saint roi Oswald sur la conversion des Saxons de l'Ouest, elle fut assurément moins directe et moins efficace que celle de son frère et successeur, Oswy, sur les Saxons de l'Est et les Angles du Centre. Il faut même reconnaître que de tous les rois northumbriens, Oswy, tout souillé qu'il était par le sang innocent du roi Oswin,

1. Hook, *op. cit.*, p. 131.

est celui qui fit le plus pour la propagation et la défense du Christianisme en Angleterre.

Oswy avait pour ami particulier Sigebert, dit *le Bon*, roi de ces mêmes Saxons de l'Est, qu'on a vus naguère chasser Mellitus de son évêché de Londres, et répudier la foi que leur avaient imposée les prédications de ce compagnon d'Augustin et l'influence du Bretwalda Ethelbert. Sigebert le Bon avait détrôné la postérité de ces trois princes, qui voulaient communier des mains de l'évêque chrétien sans avoir été baptisés[1]. Il venait souvent en Northumbrie rendre visite à Oswy comme à son ami, et sans doute aussi comme au Bretwalda, au suzerain de la confédération, qui pouvait seul protéger le petit royaume d'Essex contre ses voisins, beaucoup plus puissants, de Wessex et de Mercie. Oswy lui faisait alors de vrais sermons contre l'idolâtrie; il s'efforçait de lui faire comprendre que des dieux ne pouvaient pas être faits de main d'homme, d'une pierre ou d'un bois dont le reste pouvait servir aux usages les plus vils, mais qu'il fallait plutôt croire en un Dieu incompréhensible, invisible, tout-puissant et éternel, capable de gouverner le monde qu'il a créé et qu'il jugera, dont le trône est dans les cieux, non d'un vil et caduc métal, et qui pro-

1. V. plus haut, t. III, p. 437. Cf. LAPPENBERG, tableau généalogique B du tome Ier.

met des récompenses éternelles à ceux qui apprendraient et accompliraient sa volonté sur la terre. Sigebert se laissa gagner par ces exhortations fraternelles et réitérées. Après avoir longuement délibéré avec ses fidèles, selon l'usage invariable des rois saxons, et muni de leur consentement unanime, il se laissa baptiser avec tout son cortége[1] par l'évêque celtique Finan, dans une villa royale des rois de Northumbrie, qu'on appelait *A la Muraille*, parce qu'elle était tout proche du fameux rempart construit par l'empereur Sévère contre les incursions des Calédoniens[2].

Le nouveau chrétien ne voulut pas rentrer dans son royaume sans être accompagné de missionnaires chargés de prêcher à son peuple la foi qu'il venait d'embrasser (653). Il les demanda naturellement à l'ami, au frère, au roi qu'il regardait comme l'auteur de sa propre conversion. Oswy lui donna un moine du grand monastère celtique de Lindisfarne, Northumbrien de naissance, nommé Cedd, et qui s'était déjà signalé dans une mission chez les païens de Mercie[3]. Cedd, ayant parcouru tout le royaume et récolté une première et ample moisson d'âmes, revint à Lindis-

1. Bede, III, 22.

2. *Ad Murum*. On croit en reconnaître l'emplacement à Walton, ou plutôt à Wallbottle, près Newcastle.

3. Bede, III, 21. — Cf. Act. SS. Bolland., t. I Januar., p. 373.

farne pour s'y faire consacrer évêque des Saxons de l'Est, dont la capitale et le siége épiscopal, précédemment occupé par le moine romain Mellitus, étaient à Londres. Le moine de Lindisfarne réussit là où le moine du Mont-Cœlius avait échoué : il ordonna beaucoup de prêtres et de diacres pour l'aider à prêcher et à baptiser, et fonda beaucoup d'églises et de monastères, où il s'appliquait à faire suivre par l'élite de ses néophytes la vie claustrale, autant du moins que s'y prêtait la rudesse de leurs mœurs[1]. Lui-même allait sans cesse se retremper dans sa patrie northumbrienne, à Lindisfarne, afin d'y puiser, dans les rudes pénitences et les fortes traditions de son ordre, l'énergie nécessaire pour lutter contre les difficultés de sa tâche[2].

La fin du roi Sigebert le Bon montre assez de quel genre étaient ces difficultés et de quel mélange de fermeté et de sagesse il fallut user pour les surmonter. Un des comtes, ou principaux seigneurs du

1. Bede, III, 23.

2. Solebat.... sæpius etiam suam, id est Northanhymborum, provinciam exhortandi gratia revisere. Bede, III, 23. — C'est dans un de ces voyages qu'il fut retenu auprès de ce fils du saint roi Oswald qui régnait sur une partie de la Deïra et qui avait auprès de lui, en qualité de prêtre, le frère de Cedd : ce prince, nommé Ethelwald, lui persuada d'accepter un domaine, afin d'y fonder un monastère qui pût lui servir de sépulture, celui de Lastingham, dont il a été parlé un peu plus haut, page 86.

pays, proche parent du roi, ayant persévéré dans une union illicite, malgré les instances réitérées de l'évêque, Cedd l'excommunia, en défendant à qui que ce fût d'entrer dans sa maison ou de manger avec lui. Le roi ne fit aucun cas de cette défense et, à la prière du comte, alla dîner chez lui. Comme il en sortait, il rencontra l'évêque. Tous deux étaient à cheval et tous deux mirent pied à terre pour s'aborder. Le roi, effrayé, se jeta aux pieds de l'évêque, en lui demandant pardon de sa faute. L'évêque, irrité, le toucha de la verge qu'il tenait à la main et lui dit : « Puisque vous n'avez pas voulu vous abstenir « d'entrer dans la maison de ce réprouvé, vous y « mourrez. » Et en effet, quelque temps après (660), ce même comte et son frère mirent à mort le roi dont ils étaient parents ; et quand on leur demanda la cause de leur crime, ils n'en donnèrent pas d'autre que la colère qu'ils éprouvaient en voyant que le chef de leur race pardonnait si facilement à ses ennemis et, sitôt que ceux-ci lui demandaient grâce, la leur accordait selon le précepte de l'Évangile. Et certes, ajoute l'honnête Bede, il faut croire qu'une telle mort suffit, non-seulement pour le laver de sa désobéissance envers l'évêque, mais encore pour augmenter ses mérites devant Dieu[1].

Le zélé prélat, que nous retrouverons plus loin,

1. Bede, III, 22.

survécut au royal néophyte qu'il avait si sévèrement jugé, et baptisa son successeur comme il l'avait lui-même baptisé ; puis, dans une de ses courses trop fréquentes en Northumbrie, il fut atteint d'une maladie contagieuse et mourut (664) au monastère de Lastingham qu'il venait de fonder et dont il avait fait abbé l'un de ses trois frères, tous prêtres et religieux de Lindisfarne comme lui. Lorsque la nouvelle de sa mort arriva dans son diocèse, trente de ces Est-Saxons qu'il avait faits moines partirent en toute hâte pour le Nord. Ils arrivèrent au monastère où reposait le corps de leur père et de leur fondateur, afin d'y vivre près de ses dépouilles ou d'y mourir et d'y reposer avec lui, si telle était la volonté de Dieu. Leur vœu fut promptement exaucé : au bout de quelques jours, ils moururent tous du même mal qui avait enlevé l'évêque[1]. Comment ne pas estimer un évêque capable, malgré sa sévérité, d'inspirer une si rare affection? Mais aussi comment ne pas aimer ces rudes Saxons, à peine convertis, et poursuivis jusque dans le cloître par cette passion du dévouement, par ce besoin de donner sa vie pour ce qu'on aime, qui au milieu de leur férocité naturelle demeurait le trait distinctif de la race anglo-saxonne ?

1. Cupientes ad corpus sui patris, aut vivere, si sic Deo placeret, aut morientes ibi sepeliri. Bede, III, 23.

Et cependant, ces mêmes Saxons, si faciles à gagner et à s'attacher par la lumière et la vertu de l'Évangile, retombaient souvent avec une lamentable et surprenante facilité dans le paganisme. L'évêque Cedd et ses trente amis étaient à peine morts, que le peuple dont il avait été l'apôtre et le maître apostasia presque en entier. Cette même peste, qui avait enlevé l'évêque, effraya les Est-Saxons par ses ravages à un tel point que roi, nobles et peuple se mirent à l'envi à rétablir les temples et les autels de Woden offensé, espérant ainsi se dérober à la contagion. Heureusement, un autre roi nommé Sebbi, oncle et associé de l'apostat, tint bon et réussit à ramener toute la nation au Christianisme (665), avec l'aide de l'évêque des Merciens, Saxon de naissance, mais formé comme tant d'autres pontifes et missionnaires[1] par les religieux celtiques d'Iona et de Lindisfarne. Les récits de Bede, qui nous servent de guide à travers le dédale des races et des dynasties de l'Heptarchie, lui venaient de la bouche d'un prêtre qui avait accompagné cet évêque très-actif et très-zélé dans ses courses incessantes, à travers tous les cantons du royaume d'Essex, pour y prêcher la foi et y relever les autels du Christ. A l'en croire, les habitants étaient retournés à l'idolâtrie, moins par hostilité

1. Iarumanus, Anglicus natione, sed a scotis episcopis ordinatus. *Anglia sacra*, t. I, p. 425.

contre le Christianisme que par insouciance de la vie future, dont plusieurs niaient même l'existence. Une fois les églises rouvertes, il s'y trouva de nouveau une foule de chrétiens qui déclarèrent hautement vouloir plutôt mourir en croyant à la résurrection de Notre-Seigneur que vivre à l'ombre de la souillure des idoles[1].

IV

Conversion des Merciens, ou Anglais du Milieu.

L'action personnelle du roi Oswy, comme prédicateur de la foi, la villa royale au pied du vieux mur des Romains, comme théâtre du baptême des premiers néophytes, et l'intervention de l'évêque celtique Finan, comme initiateur des sacrements, tous ces traits qui impriment un caractère spécial à la conversion des Saxons de l'Est, se retrouvent identiquement dans l'histoire de la conversion des Merciens. Mais on se représentera combien cette tâche devait être plus difficile et plus importante, si l'on se rappelle l'acharnement des luttes sanglantes livrées pendant les trente ans du règne de Penda à la Northumbrie chrétienne, et surtout si l'on se figure bien la vaste étendue de ce royaume de Mercie, presque aussi grand que la Northumbrie elle-même, et qui

1. Bede, III, 30.

comprenait tout le pays situé entre la Tamise, l'Humber et la Saverne[1]. La population de ce royaume se composait d'éléments très-divers : d'abord de Bretons conquis en grand nombre, puis de peuplades saxonnes[2], et enfin d'Angles, concentrés surtout vers la frontière sud-ouest de la Northumbrie[3]. Vers la fin de son long règne, le farouche Penda avait confié le gouvernement de ces Angles du milieu à l'aîné de ses fils nommé Peada. Ce fut par celui-ci que le Christianisme et l'influence northumbrienne pénétrèrent en Mercie et réussirent à entamer ce bloc redoutable, qui, entouré de toutes parts par des chrétientés nouvelles et florissantes, offrait au paganisme saxon un suprême et inviolable asile.

Comme ailleurs, l'amour et le mariage allaient jouer un certain rôle dans cette révolution. Pendant une de ces trêves que la sage politique d'Oswy essayait de ménager à la malheureuse Northumbrie toujours ensanglantée ou incendiée par l'implacable chef des Merciens, le jeune Peada, qui avait

1. Voir la carte du tome III.

2. Entre autres les Wuiccas à l'ouest et les Girwas à l'est, dont il est souvent question dans les historiens du temps. Ils eurent des rois à eux, dont les diplômes figurent parmi le très-petit nombre de ceux dont Kemble semble reconnaître l'authenticité. Les Wuiccas ou Hwiccas habitaient la région qui a formé depuis le diocèse de Worcester.

3. Ces Angles portaient le nom de *Middle-Angles* ou Anglais du Milieu, pour les distinguer des Est-Angles ou Angles de l'Est.

toutes les vertus et tous les avantages extérieurs que les Saxons appréciaient le plus chez leurs rois, vint en Northumbrie pour demander la main d'Alchfleda, fille du roi Oswy. Celui-ci répondit qu'il ne pouvait livrer sa fille à un idolâtre, et que pour l'obtenir, il fallait que Peada et la nation des Angles gouvernée par lui fussent convertis et baptisés. Le jeune prince se fit instruire, très-probablement par l'évêque Finan ; et dès qu'il eut compris les enseignements et surtout les promesses de la foi chrétienne, l'espoir de la résurrection et de cette vie future et immortelle que les Saxons de l'Est avaient tant de peine à admettre[1], il déclara qu'il voulait être chrétien, et qu'il le serait quand même la princesse qu'il convoitait lui serait refusée[2]. Du reste le beau Peada semble avoir été entraîné vers la lumière de la vérité, moins encore par son amour pour Alchfleda, que par son amitié pour le frère de la princesse, Alchfrid. Celui-ci était déjà beau-frère de Peada, car il avait épousé la fille du roi de Mercie, et il avait trouvé en elle, non-seulement une

1. Voir ci-dessus, p. 117.

2. Juvenis optimus, ac regis nomine ac persona dignissimus.... nisi fidem Christi et baptisma cum gente cui præerat, acciperet. At ille, audita prædicatione veritatis, et promissione regni cœlestis, speque resurrectionis ac futuræ immortalitatis, libenter se christianum fierevelle confessus est, etiamsi virginem non acciperet. Bede, III, 21.

chrétienne, mais une sainte[1], destinée à confirmer par un nouvel exemple la loi providentielle qui, parmi les descendants d'Odin, choisissait les plus signalés par l'obstination et la férocité de leur paganisme, pour en faire la tige d'une race de saints et surtout de saintes. On aimerait à voir plus de détails sur les causes qui rapprochèrent ces deux jeunes princes, qui en firent deux amis et deux frères, avant qu'ils devinssent beaux-frères. Nous savons seulement qu'Alchfrid fut celui de tous les prédicateurs qui exerça le plus d'empire sur la conviction de son ami. Le futur roi des Merciens se fit donc baptiser par l'évêque Finan, à la villa près de la muraille romaine, au même endroit et presque à la même date que le roi des Saxons de l'Est (653). Les Eorls, les Thanes et les hommes de guerre (ceux qu'on appellera plus tard comtes, seigneurs et chevaliers) qui avaient accompagné le jeune Peada à la cour du roi de Northumbrie, furent baptisés en même temps que lui, ainsi que tous leurs domestiques[2].

Tous les compagnons du prince mercien, ramenant avec lui sa jeune épouse, et revenant chrétiens comme lui d'un pays déjà chrétien depuis vingt ans, constituaient un noyau précieux et efficace pour la

1. Elle s'appelait, comme la femme de l'héroïque Oswald, Kyneburga, et se fit plus tard religieuse avec sa sœur Kyneswhita.

2. Bede, III, 21.

conversion future et totale de la Mercie. Oswy leur avait adjoint, en qualité de missionnaires, quatre religieux formés à Lindisfarne, et pourvus de la science et de la vertu qui lui semblaient nécessaires pour évangéliser la nouvelle province qu'il s'agissait de conquérir pour le Christianisme. Trois d'entre eux étaient Anglo-Saxons, et parmi ces trois comptait ce Cedd, qu'Oswy rappela presque aussitôt pour lui confier la mission d'évangéliser les Saxons de l'Est. Le quatrième, nommé Diuma, était Celte de naissance. Ce fut lui qui devint le premier évêque des Merciens. Ces missionnaires obtinrent un succès aussi prompt qu'inespéré. Les Middle-Angles les écoutaient avec une sympathie visible, et chaque jour les nobles et les gens du peuple venaient en grand nombre demander le baptême[1].

L'attitude du sauvage Penda à l'endroit de son fils et des compagnons de ce fils nouvellement convertis, fut aussi singulière qu'inattendue. On devait croire que ce féroce et infatigable ennemi des rois et des peuples chrétiens de son voisinage deviendrait le persécuteur violent de ses sujets chrétiens. Mais il n'en fut rien ; aussi bien le récit de ses effroyables ravages en Northumbrie et ailleurs ne signale aucun trait d'acharnement spécial contre les chrétiens : à coup sûr, il ne les épargnait pas, mais

1. Bede, III, 21.

rien n'indique qu'il les ait poursuivis d'une haine particulière. Quant à son propre royaume, non-seulement il ne fit rien pour châtier son fils aîné et les autres néophytes, mais il permit aux missionnaires northumbriens de prêcher librement l'Évangile à tous ceux qui voulaient les écouter dans les contrées dont il s'était réservé la souveraineté exclusive. Ce barbare, ce dévastateur, ce païen donnait ainsi un exemple de tolérance dont auraient pu profiter beaucoup de chrétiens dans des siècles plus éclairés que le sien. Il se bornait à témoigner hautement son aversion et son dédain à ceux qui, après avoir reçu la foi du Christ, n'en pratiquaient pas les œuvres. « Il faut », disait-il, « mépriser comme des misérables ceux « qui méprisent les lois du Dieu auquel ils croient[1]. »

Penda n'en demeurait pas moins l'implacable ennemi des princes et des peuples de la Northumbrie. Cette opiniâtreté sanguinaire dans la haine le conduisit à sa perte.

Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'Oswy résolut d'engager un conflit suprême avec le terrible ennemi qui avait vaincu et immolé ses deux prédécesseurs, Edwin et Oswald. On l'a vu marier son fils et sa fille aux enfants de Penda ; il lui donna un autre de ses fils en otage. Mais Penda ne voulait entendre à aucune paix durable. Pendant les treize ans

1. Bede, III, 21.

qui s'étaient écoulés depuis la catastrophe d'Oswald et l'avénement d'Oswy, il avait périodiquement soumis la Northumbrie à d'effroyables dévastations. En vain Oswy poussé à bout lui offrit-il, pour rançon de ses provinces désolées et désespérées, tous ses trésors et tous les bijoux et ornements dont il pouvait disposer. L'arrogant et féroce octogénaire refusa tout, voulant, disait-il, exterminer toute la race northumbrienne, depuis le premier jusqu'au dernier. « Or donc, » dit Oswy, « puisque ce païen dédaigne « nos dons, offrons-les à celui qui saura les accep- « ter, au Seigneur notre Dieu[1]. » Il fit alors le vœu de consacrer à Dieu une fille qui venait de lui naître, et en même temps de donner douze domaines pour y fonder autant de monastères. Après quoi il marcha, à la tête d'une petite armée, contre Penda, dont les troupes étaient, selon la tradition northumbrienne, trente fois plus nombreuses. Outre ses Merciens, Penda menait au combat une foule d'auxiliaires, sous les ordres de trente chefs qui portaient le titre de rois ; d'abord les implacables Bretons, ses constants alliés contre les Angles du Nord, puis un corps d'Est-Angliens, et enfin, par une inexcusable trahison contre son pays et son oncle, le propre neveu d'Oswy, le fils de son frère,

1. Si paganus nescit accipere nostra donaria, offeramus ei qui novit, Domino nostro Deo. Bede, III, 24.

tué par Penda, cet Ethelwald à qui il avait dû laisser une partie de la Deïra.

Malgré cette énorme disproportion de forces, la bataille qui se livra sur les bords d'une rivière, près de la ville actuelle de Leeds, fut perdue par Penda (15 novembre 655). Le traître Ethelwald se mit en sûreté dès que la lutte fut engagée : mais les autres alliés, Bretons et Est-Angliens, furent exterminés. Les vaincus ayant trouvé dans leur déroute la rivière débordée, il y eut encore plus de noyés que de tués. Penda se fit vaillamment tuer dans la mêlée. Ainsi périt, à quatre-vingts ans, après en avoir régné trente, le vainqueur et le meurtrier de cinq rois anglo-saxons[1], le dernier et infatigable champion du paganisme parmi les Anglo-Saxons, l'allié et l'instrument trop efficace de la vengeance des vieux chrétiens bretons contre leurs envahisseurs convertis[2].

Cette journée décida du sort de l'Angleterre ; elle n'assura pas seulement l'émancipation et la prépondérance temporaire de la Northumbrie ; elle mit surtout un terme à la lutte que soutenaient depuis deux siècles les Bretons contre les Anglo-Saxons. A

1. Deux rois de Northumbrie, Edwin et Oswald, et trois d'Est-Anglie, Sigebert, Egeric et Anna.

2. Bede, l. c. Cf. La Borderie, *op. cit.*, p. 223, 225. — La plaine où se livra la bataille s'appelle aujourd'hui Winn Moor, et la rivière a pris le nom de Broad Are.

partir de là il y eut encore des résistances partielles, des conflits locaux : mais il n'y eut aucune tentative d'ensemble, avec chance de succès, contre l'œuvre de l'invasion. Tous les petits royaumes bretons qui occupaient les territoires actuels des comtés de Chester, Lancaster, Westmoreland, sur les bords de la mer d'Irlande, furent balayés définitivement et pour toujours occupés par les Saxons de Northumbrie[1].

En outre elle consacra le triomphe politique et militaire de la nouvelle religion, au sein même de l'Heptarchie, sur le paganisme extérieur et officiel qui était la tradition religieuse de la nation.

Mais ce triomphe était loin de suffire aux desseins de Dieu et à la résurrection des âmes. Il y avait un paganisme intérieur et bien autrement difficile à vaincre, le paganisme des mœurs sauvages et des passions indomptées d'une race conquérante. La vaillante épée des Northumbriens pouvait bien avoir raison des oppresseurs et des ravageurs ; mais il fallait la parole et surtout la vertu des moines pour propager, pour consolider, pour enraciner la

1. La Borderie, *op. cit.*, p. 227. — La Cumbrie seule leur resta : cette terre des Kymris ou Cumbriens, appelée aujourd'hui Cumberland, forma un petit royaume qui récupéra son indépendance après la mort des fils d'Oswy et la garda jusqu'au dixième siècle, comme l'autre petit royaume breton de Strath-Clyde, entre le Solway et le mur de Sévère.

foi dans le cœur et dans la vie du peuple victorieux.

Oswy tint fidèlement parole à Dieu et au peuple chrétien. Il constitua d'abord en propriété monastique les douze domaines, six dans le nord et six dans le midi de son double royaume, qu'il destinait à doter des religieux, qui substitueraient aux services de guerre dont ces domaines étaient le prix, une prière incessante pour la paix éternelle[1]. Il prit ensuite sa fille Elfleda, qui n'avait pas encore un an, et la consacra à Dieu par le vœu de perpétuelle virginité. Sa mère, la fille du premier roi chrétien de Northumbrie, Edwin, avait été ainsi donnée à Dieu, dès sa naissance, mais seulement par le baptême, et comme gage de la reconnaissance d'un père encore païen pour la protection du Dieu des chrétiens. La fille d'Oswy devait être le prix d'un bienfait plus grand encore, de la victoire définitive de sa race et de la foi chrétienne dans son pays ; aussi lui imposait-on un sacrifice qui rappelle celui de la fille de Jephté. On verra que, loin de s'y dérober, elle sut pendant une longue vie se montrer toujours digne de son époux céleste. Le roi l'enleva aux caresses de sa mère, pour la confier non pas, comme on l'aurait cru, à sa sœur, l'abbesse Ebba de Coldingham, mais à Hilda, à cette princesse de la

1. Bede, III, 24.

dynastie rivale, qui depuis près de dix ans avait été initiée, par l'évêque Aïdan, à la vie monastique.

Après la catastrophe de Penda, Oswy, devenu par sa victoire le maître de la Mercie, entreprit avec son zèle accoutumé d'achever la conversion de ce grand royaume. Il en avait laissé une partie à son gendre Peada, fils du terrible vaincu, mais dont le christianisme ardent ne pouvait que le seconder dans son œuvre de propagande évangélique. Le moine Diuma, né en Irlande, et l'un des quatre missionnaires que Peada avait emmenés de Northumbrie, en même temps que sa jeune femme, fut consacré par l'évêque de Lindisfarne, et constitué évêque de toute la Mercie, y compris la nation des Middle-Angles, déjà convertie sous Peada. On en était réduit à réunir ainsi deux races distinctes en un seul diocèse, à cause du petit nombre de prêtres dignes d'être promus à l'épiscopat[1].

Le pontificat de Diuma fut court mais fécond. A sa mort il fut remplacé par un autre Irlandais, Céolach, compté parmi les disciples de Columba, du grand missionnaire celtique[2], parce qu'il venait du monastère d'Iona, où il retourna pour reprendre, dans cette citadelle du monachisme celtique, la paix

1. Bede, III, 21. — Il faut d'ailleurs remarquer que ces deux races étaient réunies depuis longtemps sous les mêmes rois.

2. Colgan, *Trias Thaumaturga*, p. 488.

de la vie claustrale, après quelques années d'un trop laborieux épiscopat en Mercie. Le troisième évêque[1] de Mercie, Trumhere, abbé en Northumbrie et Anglo-Saxon de naissance, sortait comme ses prédécesseurs des cloîtres celtiques, et fut sacré comme eux par l'évêque de Lindisfarne[2]. Ses deux successeurs, Jaruman et Ceadda, avaient la même origine : celui-ci était né en Irlande, et celui-là, né Saxon, avait été ordonné par les Scots[3].

On le voit, la propagande chrétienne et le gouvernement de l'Église, chez les Saxons du grand royaume de Mercie, étaient exclusivement sous l'influence des moines scotiques ou anglo-celtiques, disciples et descendants spirituels de saint Columba. Cette situation ne changea en rien, lorsque les Merciens, insurgés sous trois de leurs principaux chefs (659), secouèrent le joug d'Oswy et prirent pour roi un jeune fils de Penda, que les trois comtes tenaient caché depuis la catastrophe de son père. Ils expulsèrent les officiers du roi northumbrien, mais ils gardèrent, avec l'évêque, la foi qui leur venait

1. C'est lui qui avait été placé à la tête du monastère de Gilling, fondé par la reine Eanfleda sur le site du meurtre de son cousin le roi Oswyn. Voir plus haut, page 51.

2. Bede, III, 21, 24.

3. C'est ce même Jaruman dont il a été question lors du retour des Saxons de l'Est à la foi, page 116. *Anglia sacra*, t. I, p. 425. Cf. Eddius, *Vita S. Wilfrid.*

de la Northumbrie, et qui leur demeura non moins chère que leur liberté et leurs frontières reconquises : ils voulaient, disaient-ils, être libres avec un roi de leur race sur la terre, sans cesser de servir le Christ, le vrai roi, le roi éternel, pour gagner le royaume du ciel[1].

Vingt ans plus tard cette répugnance opiniâtre des Merciens pour le joug de leurs voisins de Northumbrie se manifestait avec éclat chez les religieux d'un des principaux monastères du pays (675). C'était à Bardeney, dans cette province de Lindsay[2], dont la conquête avait déjà coûté la vie au saint roi Oswald. Sa nièce, la fille d'Oswy, était devenue reine de Mercie : elle voulut que ce monastère qui lui était particulièrement cher ainsi qu'à son époux, recueillît les reliques de son oncle. Les ossements du saint roi arrivèrent un soir, sur un chariot, à la porte du monastère ; mais les moines refusèrent de les recevoir. « Nous savons bien, » dirent-ils, « qu'il est « saint, mais il n'est pas de notre pays, et il nous a « autrefois subjugués par la force[3]. » Il fallut céder

1. Bede, III, 24.

2. Aujourd'hui le Lincolnshire.

3. Quia etsi sanctum eum noverant, tamen quia de alia provincia ortus fuerat et super eos regnum acceperat, veteranis eum odiis etiam mortuum insequebatur. Bede, III, 11. — On voit que ce texte ne se prête en rien à l'interprétation du père Faber, qui a vu dans cette conduite des moines de Bardeney une répugnance pour le rit celtique et les saints scotiques. *Life of St Oswald*, p. 68.

à cette explosion de rancune patriotique ; et le corps saint dut rester pendant toute la nuit en plein air. Le lendemain matin, on vint leur dire qu'une colonne lumineuse était descendue du ciel sur le char qui portait les os du roi northumbrien, et avait été vue de tout le pays d'alentour. Alors ils se ravisèrent, et ouvrirent la porte de leur église à l'oncle de leur protectrice.

Ses reliques y reposèrent désormais au milieu de la vénération publique. Une bannière de pourpre et d'or, placée sur sa châsse, témoignait de sa double dignité de saint et de roi. Mais on n'en doit pas moins signaler cette première et instinctive protestation d'un patriotisme local et provincial qui l'emportait quelquefois même sur la dévotion populaire, et dont une nouvelle explosion détermina longtemps après (697) le meurtre de la pieuse reine qui avait tant tenu à doter la Mercie des reliques du grand saint northumbrien [1]. Car l'histoire de ces temps et de ces races ne nous laisse jamais oublier que la barbarie était toujours prête à revendiquer ses vieux droits, au milieu de toute cette efflorescence de vertus chrétiennes et d'austérités monastiques.

1. Bede, l. c. — Cette fille d'Oswy s'appelait Osthryda. Elle séjournait souvent à Bardeney, où elle recevait la visite des abbesses du voisinage, qu'elle sut intéresser au culte de son oncle. Elle fut assassinée par les grands de Mercie en 697. Nous retrouvons plus loin son mari, le roi Ethelred, sous le froc monastique.

Tout cela est bien confus, bien obscur, bien inconnu, surtout bien oublié. Mais à travers ces ténébreuses substructions de l'histoire primitive des races chrétiennes on sent circuler partout un souffle puissant et héroïque, le souffle de la vie, de la vraie vie, de la grande vie ; le souffle qui a fait les peuples modernes, les peuples chrétiens, libres et virils, parmi lesquels l'Angleterre a tenu la place que chacun sait.

V

En résumant l'histoire des efforts tentés, pendant les soixante ans écoulés depuis le (597-665) débarquement d'Augustin jusqu'à la mort de Penda, pour introduire le Christianisme en Angleterre, on constate les résultats que voici : Des huit royaumes de la confédération anglo-saxonne, celui de Kent fut seul exclusivement conquis et conservé par les moines romains, dont les premières tentatives, chez les Est-Saxons et les Northumbriens, se terminèrent par un échec. En Wessex et en Est-Anglie, les Saxons de l'Ouest et les Angles de l'Est furent convertis par l'action combinée de missionnaires continentaux et de moines celtiques. Quant aux deux royaumes northumbriens, à l'Essex et à la Mercie, comprenant

à eux seuls plus des deux tiers du territoire occupé par les conquérants germains, ces quatre pays durent leur conversion définitive exclusivement à l'invasion pacifique des moines celtiques, qui n'avaient pas seulement rivalisé de zèle avec les moines romains, mais qui, une fois les premiers obstacles surmontés, avaient montré bien plus de persévérance et obtenu bien plus de succès.

Tous les royaumes de l'Heptarchie ont ainsi passé sous nos regards, excepté celui de Sussex, ou des Saxons du Sud. C'était le plus petit de tous, mais l'un des plus anciennement fondés[1], et les premiers envahisseurs germaniques de cette plage méridionale de la Grande-Bretagne s'étaient signalés entre tous par leur férocité comme par leur invincible vigueur. Bien que limitrophes du royaume de Kent, les missionnaires romains, compagnons d'Augustin, n'y avaient laissé aucune trace de leur passage, si tant est qu'ils aient jamais tenté d'y pénétrer. Les moines celtiques, plus entreprenants ou plus persévérants, étaient parvenus à y former un premier établissement, à y jeter comme un avant-poste de leur armée future. C'était le tout petit monastère de Bosham, protégé d'un côté par la mer, de l'autre par des forêts, où végétaient cinq à six religieux venus de la province la plus voisine des Northumbriens, de

1. Par Ella, en 477.

l'Est-Anglie, sous la conduite d'un Irlandais, compatriote et disciple de ce Fursy dont on racontait partout les visions étranges. Ils y servaient Dieu de leur mieux, humblement et pauvrement; mais nul, parmi les Saxons de la contrée, ne voulait écouter leurs prédications et bien moins encore embrasser leur genre de vie[1]. C'est le seul exemple qui nous soit connu d'un échec aussi complet. Et cependant les gens du Sussex, quoique les derniers entre tous les Saxons à reconnaître l'Évangile, devront eux aussi ce bienfait, comme on le verra, à un moine formé à l'école des missionnaires celtiques. Mais ce même moine, en abandonnant la règle de ses premiers maîtres, pour se rallier uniquement à la tradition et à l'autorité romaine, va produire dans la nouvelle Église d'Angleterre toute une révolution qu'il nous reste à raconter.

1. Bede, IV, 13. Cf. III, 19.

LIVRE XIV

SAINT WILFRID
FAIT PRÉVALOIR L'UNITÉ ROMAINE
ET
LA RÈGLE BÉNÉDICTINE

634-709

Sanctus haberi
Justitiæque tenax, factis dictisque mereris?
Agnosco procerem.

JUVÉNAL.

CHAPITRE PREMIER

Commencements de Wilfrid. — Assemblée de Whitby.

Naissance et premières années de Wilfrid.— Note sur son biographe Eddi.—Protégé par la reine de Northumbrie, il entre à Lindisfarne, puis va à Rome où aucun Anglo-Saxon n'avait encore été. Il passe par Cantorbéry et s'arrête à Lyon, où il se sépare de son compagnon Benoît Biscop, et où l'archevêque veut lui donner sa nièce en mariage.— Wilfrid à Rome.—En repassant par Lyon, il reçoit la tonsure romaine et y échappe malgré lui au martyre. — Revenu en Angleterre, il y devient l'ami intime d'Alchfrid, fils du roi Oswy.—Monastère nouveau fondé à Ripon d'où les moines du rit celtique sont expulsés. — Popularité de Wilfrid. — Il est ordonné prêtre par un évêque français.— L'Irlande méridionale avait déjà adopté le comput romain pour la célébration de la Pâque. — Lutte suscitée par Wilfrid sur cette question en Northumbrie et division de la famille royale. Le roi Oswy suit le rit celtique : sa femme et son fils suivent le rit romain. — Importance et nature du différend pascal : Modération de l'Église romaine dans tout le cours de la dispute. Une rivalité d'influence se mêle à la dispute rituelle. — Assemblée de Whitby, convoquée par le roi pour terminer la controverse : composition de l'assemblée : les deux chambres : principaux personnages ; du côté des Celtes, l'abbesse Hilda et ses deux communautés, les évêques de Lindisfarne et de Londres ; du côté des Romains, le jeune roi Alchfrid, le vieux diacre Jacques et Wilfrid.— L'autorité de Columba invoquée à tort.— Le roi se prononce pour la Pâque romaine et l'assemblée ratifie

sa décision. — L'évêque Colman proteste, abdique et s'en retourne à Iona, emportant avec lui les ossements de son prédécesseur saint Aïdan, l'apôtre celtique de Northumbrie.

Pendant que les évêques et les moines d'origine celtique établissaient graduellement leur autorité, en même temps que la foi chrétienne, dans la plupart des pays de l'Heptarchie, sous l'égide des rois northumbriens, sans aucune relation ostensible soit avec Rome, soit avec la colonie romaine et la métropole officielle de Cantorbéry, un jeune Anglo-Saxon, qui devait transformer l'Église d'Angleterre, grandissait inconnu. Plus puissant que les missionnaires venus de Rome, il lui sera donné, après mainte épreuve et mainte défaite, de constituer l'autorité du Saint-Siége sur toute la chrétienté anglo-saxonne, de rétablir, même à son propre préjudice, la suprématie de la métropole instituée par Grégoire, et de substituer partout la règle de saint Benoît aux observances et à l'ascendant des fils de saint Columba[1].

1. La Vie de Wilfrid a été écrite par un de ses compagnons, le moine Eddi, surnommé Étienne, dont l'œuvre est regardée comme le plus ancien monument de la littérature anglo-saxonne, après les œuvres de saint Adhelme. Le vénérable Bede n'a écrit que plus tard. Il a évidemment connu le texte d'Eddi, qu'il a quelquefois reproduit, mais sans le citer, et en atténuant de son mieux tous les torts attribués aux évêques et aux rois que Wilfrid eut à combattre. Cette vie si curieuse et si importante pour l'histoire ecclésiastique du septième siècle était demeurée inconnue à Mabillon et aux Bollandistes, lorsqu'ils publièrent l'un son volume des Acta de ce siècle en 1672, et les au-

Ce jeune homme se nommait Wilfrid, et appartenait par le sang à la haute noblesse northumbrienne. Il naquit en 634, au lendemain de la catastrophe du roi Edwin, de la fuite de l'évêque Paulin et du désastre en apparence irréparable de la mission romaine dans le nord de l'Angleterre.

On raconte de lui, comme de tous les grands saints, notamment de saint Columba et de saint Bernard, que sa naissance fut accompagnée d'un présage de sa gloire future. La maison où sa mère était en travail parut tout à coup enveloppée d'une flamme qui semblait monter jusqu'au ciel. Les voisins effrayés

tres leur troisième tome d'Avril en 1675. Quelque temps après, Mabillon fut informé que le manuscrit d'Eddi se trouvait à la bibliothèque Cottonienne d'Oxford. Le savant anglais Gale lui en donna communication, et il le publia dans le supplément de son tome V. Gale le republia bientôt dans sa collection des *Scriptores historiæ Britanniæ XV* (Oxonii 1691) avec des chapitres nouveaux découverts dans un manuscrit de Salisbury. Ils furent reproduits par Mabillon dans le dernier volume de ses *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti* avec un touchant et chaleureux hommage à ses correspondants anglicans : « Sic integrum exhibemus opus tamdiu desideratum omnibus litteratis, qui humanissimis et clarissimis viris Bernardo et Gaelo gratias mecum habebunt immortales. » Après cet auteur contemporain et Bede qui le suit de si près, la vie de Wilfrid a été écrite en vers latins grécisés par un bénédictin anglais du neuvième siècle, nommé Fridegod, dont le poëme, ridicule par la forme, contient quelques détails nouveaux; puis au douzième siècle par le célèbre Eadmer et par Guillaume de Malmesbury. Cf. Act. SS. O. S. B., t. III, p. 150, et t. V, p. 632. La collection dite *Lives of the English Saints*, publiée par les Puseyites, en 1844, contient une *Vie de saint Wilfrid*, par le révérend M. Faber, mort oratorien en 1864.

accouraient pour éteindre le feu quand ils rencontrèrent les compagnes de l'accouchée qui leur dirent : « Soyez tranquilles, il n'y a pas d'incendie, mais « seulement cet enfant qui vient de naître. » Ce prodige dut appeler l'attention sur le nouveau-né, d'autant plus que son père comptait parmi les principaux nobles du pays, et que l'enfant, en grandissant, montra des dispositions singulièrement heureuses. Sa pieuse mère lui ayant été enlevée au berceau et son père s'étant remarié, il résolut, à peine âgé de treize ans, pour échapper aux molestations de sa hautaine et acrimonieuse belle-mère, de quitter la maison paternelle et de se donner à Dieu. Il lui fallait le consentement non-seulement de son père, mais du chef de sa nation, du roi Oswy. A cet âge, un jeune noble anglo-saxon était déjà traité en homme; aussi put-il demander et obtenir de son père une armure complète, avec des chevaux et des serviteurs en assez grand nombre pour se présenter à la cour du roi, suivi d'un cortége digne de son rang. Ainsi équipé, il alla trouver non le roi Oswy, mais la reine, sa femme (648). Il trouva auprès d'elle les principaux nobles qu'il était accoutumé à voir et à servir chez son père, et qu'il avait déjà disposés en sa faveur par son intelligente modestie. Ils le présentèrent à la jeune reine, qui n'avait que sept ou huit ans de plus que lui, et dont il gagna le cœur au-

tant par les grâces innocentes de son adolescence que par la finesse et la perspicacité de son esprit[1].

La reine n'était autre que cette Eanfleda, dont le baptême, on doit se le rappeler, avait donné le signal de la conversion de la Northumbrie[2], et qui avait été la première chrétienne de ce royaume. Elle avait eu pour père le roi martyr Edwin, et pour mère cette Ethelburge, fille du royal néophyte d'Augustin, qui avait enseveli son veuvage dans le monastère de Lyminge où elle vivait encore. Eanfleda elle-même devait finir ses jours dans le cloître, sous la crosse de la fille qu'elle allait vouer à Dieu pour obtenir la défaite du tyran Penda. Ces antécédents et ces dispositions de la reine des Northumbriens devaient naturellement la prévenir en faveur du vœu que venait lui exprimer le jeune seigneur. Elle lui accorda ou lui fit obtenir de son mari l'autorisation de renoncer au service militaire et public pour entrer dans la vie religieuse, où elle lui promit de veiller sur lui. Elle le confia tout d'abord à un des compagnons du roi, qui lui était particulièrement cher, et qui voulait lui-même achever sa vie dans le cloître. Ce vieux guerrier conduisit

1. De inclyta gentis Anglorum prosapia... nobilitate natus. Eadmer, *Vita*, n° 4. — Privigna (*noverca*, Fridegodus) enim molesta et immitis... Erat decorus adspectu et acutissimi ingenii... Eddius, c. 1, 2. — Bede, V, 19.

2. Voir plus haut tome III, p. 458.

donc le jeune et noble client de la reine au grand sanctuaire monastique de la Northumbrie, à Lindisfarne. Là Wilfrid gagna tous les cœurs, comme il avait gagné celui de la reine. Son humilité et son ardeur pour la régularité monastique, non moins que sa passion pour l'étude, le signalèrent à l'affectueuse admiration des cénobites. Il apprit bientôt tout le Psautier, dans la version de saint Jérôme, et s'appropria le contenu de tous les autres livres qu'il trouvait dans la bibliothèque du monastère[1].

Les années de son adolescence s'écoulèrent ainsi à Lindisfarne : mais, avant même d'avoir livré la moitié de ses longs cheveux aux ciseaux qui, en dépouillant le haut et le devant de sa tête, lui eussent imprimé la tonsure monastique selon l'usage irlandais, il crut reconnaître que tout n'était pas parfait dans les règles et dans les traditions celtiques dont Lindisfarne était le foyer et la citadelle en Angleterre. Avec une sagacité fort admirée de ses historiens, il résolut de faire un voyage qu'aucun Anglo-Saxon n'avait encore entrepris, et d'aller à Rome, non-seulement pour y obtenir la rémission de ses péchés et les bénédictions de la mère des Églises, mais aussi pour étudier les observances ecclésiastiques et monastiques suivies auprès de la chaire de Pierre. Les

1. Omnibus statim in amore factus est... Eddius, c. 2.

religieux de Lindisfarne, informés par leur jeune élève de ce projet extraordinaire, non-seulement ne l'en détournèrent pas, mais l'encouragèrent à l'accomplir[1]; rien ne prouve mieux leur bonne foi et leur subordination implicite à l'unité catholique. Wilfrid alla ensuite demander la bénédiction de son père, puis confier son idée à sa royale protectrice. La reine Eanfleda, réfugiée après le meurtre de son père dans le pays de sa mère, à Cantorbéry, était trop la fille spirituelle des missionnaires romains, pour ne pas approuver le dessein de Wilfrid. Elle l'adressa et le recommanda vivement à son cousin germain, Ercombert, roi de Kent[2], en priant ce prince de garder auprès de lui le jeune pèlerin, jusqu'à ce qu'il pût lui trouver des compagnons convenables pour une si longue route. Arrivé à Cantorbéry (652), Wilfrid exerça sur le roi de Kent le même prestige que sur tous ceux qu'il avait connus depuis son enfance. En voyant ce jeune et bel Anglais du Nord

1. Adhuc laicus capite... EDDIUS, c. 2, 3. — BEDE, l. c.

2. Ethelbert, 1er roi chrétien, † 613,
marié à Berthe, petite-fille de Ste Clotilde.

Eadbald, roi en 616, † 640.
Ercombert, roi en 540, † 664.

Ethelburge, femme d'Edwin,
roi de Northumbrie.
Eanfleda, née en 626,
femme d'Oswy,
roi de Northumbrie.

tout entier à la prière et à l'étude, Ercombert se prit à l'aimer de toutes ses forces et le garda auprès de lui pendant toute une année. Wilfrid mit à profit ce temps pour étudier et adopter les usages de Rome tels qu'on pouvait les connaître dans la colonie romaine de Cantorbéry, que gouvernait encore un des missionnaires venus avec saint Augustin et son quatrième successeur, l'archevêque Honorius (627-653). Il se donna la peine de substituer, dans son heureuse et flexible mémoire, la cinquième édition de l'ancienne version du Psautier, que l'on suivait encore à Rome, à la version corrigée par saint Jérôme, qu'il avait apprise par cœur à Lindisfarne et qui était usitée dans l'Église celtique comme dans les Églises des Gaules et de la Germanie[1]. Cependant la reine de Northumbrie, impatiente de revoir son client, insistait auprès du roi Ercombert pour que Wilfrid commençât son pèlerinage : et bientôt le roi de Kent lui donna congé en lui adjoignant un autre jeune noble northumbrien, Biscop Baduging, également distingué par son zèle pour l'étude, également enflammé du désir d'aller à Rome, et que nous verrons, sous le nom de Benoît Biscop, jouer un rôle important dans l'histoire monastique de sa province.

Les voilà partis : on se figure la joie et l'ardeur de ces jeunes et vaillants chrétiens, lorsqu'après avoir

1. Eddius, c. 3. — Bede, l. c.

franchi rapidement le détroit, ils se mirent à cheminer à travers la France (654). Wilfrid surtout, dans tout l'entrain de ses vingt ans, était aussi infatigable que robuste à la marche, et en outre d'une affabilité, d'une gaieté que rien n'altérait jamais. Son compagnon, un peu plus âgé que lui, était d'un naturel plus austère; aussi ne purent-ils s'accorder longtemps[1]. Arrivés à Lyon, Biscop continua sans s'arrêter jusqu'à Rome, tandis que Wilfrid resta quelques mois auprès de l'archevêque Delphin. Ici encore se révéla le merveilleux empire de cet adolescent sur les cœurs les plus divers, depuis la jeune reine de son pays et les compagnons belliqueux de son père, jusqu'à ce prélat gallo-franc qui fut tellement charmé de Wilfrid, de cette âme candide et pure dont la sereine beauté se réfléchissait si bien dans un jeune et charmant visage, qu'il offrit de l'adopter pour fils et de lui donner en mariage sa nièce avec toute une province voisine à gouverner. Mais Wilfrid répondit : « J'ai fait un vœu; j'ai « quitté, comme Abraham, ma parenté et la maison « de mon père, afin de visiter le siége apostolique, « et d'y étudier les règles de la discipline ecclésias- « tique, pour en faire profiter ma nation. Mais, si « Dieu me laisse vivre, je reviendrai par ici et je « vous reverrai. »

1. Decedente ab eo austeræ mentis duce. EDDIUS, c. 3.

L'archevêque, reconnaissant l'énergique sincérité de sa vocation, le laissa partir pour Rome, avec tout son cortége ; car le jeune et noble Northumbrien ne voyageait pas en simple pèlerin, mais avec toute sorte de guides et de bagages[1].

En entrant à Rome (654), sa première pensée fut de courir à cette église de Saint-André, d'où étaient partis Augustin et les premiers missionnaires de l'Angleterre. Agenouillé devant l'autel, où il y avait un exemplaire des Évangiles, il supplia l'apôtre saint André, pour l'amour de ce Dieu qu'il avait confessé par son martyre, de lui ouvrir l'esprit et de suppléer à la rusticité de son grossier langage saxon, en lui obtenant la grâce d'étudier, de comprendre, et d'enseigner à la nation des Anglais l'éloquence de l'Évangile. Après quoi, comme il s'était mis à visiter un à un tous les sanctuaires de la ville éternelle, il fit la rencontre d'un saint et savant homme, l'archidiacre Boniface, l'un des principaux conseillers du pape, qui prit plaisir à instruire le jeune étranger comme son enfant, lui expliqua soigneusement les quatre Évangiles, la discipline

1. Videns in facie serena quod benedictam mentem gerebat.... Eddius, c. 4. — Bede, l. c. — Cet archevêque Delphin ou Delfin est un des personnages les plus controversés de l'histoire du septième siècle ; voir l'article que lui ont consacré les Bollandistes au t. VII de septembre, p. 720 à 744. C'est celui qui est vénéré dans le diocèse de Lyon sous le nom de saint Annemond ou de saint Chamond.

ecclésiastique et le calcul de la Pâque, que ne voulaient pas admettre les Celtes de Bretagne et d'Irlande. L'archidiacre finit par le présenter au pape, à qui il fit connaître le but du voyage de ce jeune serviteur de Dieu : le pontife posa sa main sur la tête du jeune Anglais, et le bénit en priant pour lui. Wilfrid sortit ainsi de Rome, sans se douter assurément des rudes et cruelles épreuves qui devaient l'y ramener plus d'une fois[1].

En revenant de Rome, Wilfrid s'arrêta à Lyon, comme il l'avait promis, pour y revoir l'archevêque, qui le reçut avec la même tendresse que la première fois, en insistant toujours pour faire de lui son héritier. Il resta même trois années entières (655-658) auprès de ce prélat, occupé à compléter son éducation ecclésiastique auprès des savants docteurs qu'il trouvait à Lyon ; comme s'il avait voulu s'armer contre les usages celtiques par la comparaison des enseignements reçus à Rome, avec les vénérables traditions de la première Église des Gaules. Il y reçut enfin des mains de l'archevêque la tonsure telle qu'il la voulait, non plus cette tonsure celtique qui rasait le haut et le devant de la tête, en allant d'une oreille à l'autre et laissant pendre les cheveux par derrière,

1. Ricardi Hagulstadensis, *Hist.*, c. 3. Eddius, c. 5. — Ce pape était probablement Eugène Ier, élu en 654 pendant l'exil du saint pape martyr Martin Ier.

que les Romains appelaient, on ne sait pourquoi, la tonsure de Simon le Magicien; ni la tonsure orientale qui dépouillait complétement la tête et qu'on croyait celle de saint Paul; mais la tonsure romaine, celle de saint Pierre, qui faisait disparaître la chevelure moins une couronne de cheveux autour du crâne, laquelle reproduisait la forme de la couronne d'épines.

Pour s'étonner de l'extrême importance qu'on attachait à cette différence de la tonsure, qui nous paraît insignifiante et puérile, il faudrait avoir oublié le grand rôle de la chevelure chez tous les peuples barbares, et surtout chez nos Mérovingiens. La longue chevelure chez les hommes était non-seulement la marque d'une naissance royale ou très-noble, mais encore un signe de force, d'audace et d'orgueil. En dehors même de la question d'unité rituelle, Wilfrid et les Romains voyaient sans doute dans la persistance des Celtes à porter leurs cheveux longs, au moins sur l'arrière de la tête, un vestige d'orgueil et d'indiscipline incompatible avec la profession ecclésiastique et surtout avec la vie claustrale.

Wilfrid fût peut-être resté plus longtemps encore auprès de Delphin, si l'archevêque n'eût péri victime de la tyrannie d'Ébroïn, qui gouvernait alors la Neustrie et la Bourgogne au nom de la régente Bathilde, de cette esclave anglaise devenue reine en

France, avant d'être religieuse et sainte. Delphin fut arraché de sa ville métropolitaine par les soldats d'Ébroïn, qui le traînèrent jusqu'à Chalon avant de le mettre à mort. Wilfrid le suivit, malgré les instances du martyr : avec l'incomparable élan et l'héroïque candeur de la jeunesse, il espérait partager le sort de son protecteur. « Quoi de mieux, » disait-il, « que de mourir ensemble, le père et le « fils, et d'être avec le Christ? » Après le supplice de l'évêque, comme Wilfrid, déjà dépouillé de ses vêtements, attendait son tour, les chefs de l'escorte demandèrent quel était ce beau jeune homme, si empressé de mourir ; et lorsqu'on leur dit que c'était un homme d'outre-mer, de la race de ces fameux conquérants de la Grande-Bretagne que tout le monde redoutait, ils résolurent de l'épargner. Dès qu'il eut présidé aux funérailles de son père spirituel, il tourna ses pas vers l'Angleterre[1].

Ces détails paraîtront peut-être trop minutieux : on les pardonnera en songeant à l'intérêt qui s'attache aux premières années d'un homme destiné à exercer, pendant tout un demi-siècle, une influence prépondérante sur sa patrie et, par elle, sur la force

1. Amor magis ac magis crescebat inter eos.... Nihil est melius quam pater et filius simul mori et esse cum Christo.... Quis est iste juvenis formosus qui se præparat ad mortem?.... Transmarinus de Anglorum gente ex Britannia.... Parcite illi et nolite tangere eum. Eddius, c. 6. — Eadmer, n. 11.

et la liberté de toute l'Église. Il n'est pas d'ailleurs sans intérêt de prendre sur le fait les manifestations de cet attrait mystérieux et désintéressé qui entraînait vers Rome, vers les idées et les pratiques romaines, ce vaillant et charmant rejeton d'une race barbare, ce futur champion dont la constance passionnée contribua si puissamment à enchaîner les destinées de l'Angleterre, et par elle de la Germanie et de tout l'Occident, au pied du trône apostolique.

Revenu en Angleterre, Wilfrid y arbora tout d'abord, par la forme de sa tonsure coronale, une protestation visible et permanente contre l'ascendant des usages celtiques. Il signifiait ainsi l'intention d'entamer la lutte dès que l'occasion s'en présenterait. On ne sait s'il retourna à Lindisfarne; dans tous les cas ce ne fut pas pour y rester. Il fut bientôt appelé auprès du jeune Alchfrid, fils du roi Oswy, que celui-ci venait d'associer à sa royauté. Cet Alchfrid est le prince dont nous avons déjà signalé la touchante amitié avec le fils du cruel ennemi des Northumbriens, Penda de Mercie, et l'influence sur la conversion des Merciens[1].

1. La plupart des historiens ont confondu cet Alchfrid, fils aîné du roi Oswy, avec Aldfrid son fils cadet. — Bede les a cependant très-bien distingués par l'orthographe de leur nom, et Lappenberg (p. 180) a mis cette distinction hors de doute. Alchfrid, l'aîné, marié à une fille de Penda en 653, et l'ami de Wilfrid, mourut avant son père : Aldfrid, probablement fils naturel d'Oswy, élevé et longtemps réfugié à Iona,

Ce jeune prince, fils d'un père instruit à l'école des moines scotiques et d'une mère baptisée et élevée par les missionnaires romains, avait penché dès le berceau pour les pratiques religieuses de sa mère. Il avait toujours aimé et cherché à suivre les règles romaines. A la nouvelle que le client de sa mère, le jeune et noble Wilfrid, déjà si connu par sa piété à Lindisfarne, arrivait de Rome et enseignait la vraie Pâque avec toutes les règles de l'Église de saint Pierre, Alchfrid le fit venir, le reçut comme un ange envoyé de Dieu et se jeta à ses pieds pour demander sa bénédiction. Puis, l'ayant entretenu à fond des divers usages de l'Église romaine, il le conjura, au nom de Dieu et de saint Pierre, de demeurer avec lui pour l'instruire, lui et son peuple. Wilfrid obéit volontiers. A l'attrait irrésistible qu'il exerçait sur tous dans sa première jeunesse, venait maintenant

n'en revint que pour succéder à Egfrid, le second fils et le successeur d'Oswy, et pour être l'adversaire implacable de Wilfrid. Voir la table généalogique A à l'Appendice. Il faut convenir, du reste, que la confusion qui règne dans toute cette histoire primitive des Anglo-Saxons est cruellement augmentée par l'affectation qu'ils mettaient à donner des noms presque identiques aux enfants d'une même famille ; ainsi Oswald, Oswy, Oswin, Oswulf, Osred, Osric, Ostrytha, dans la dynastie des rois northumbriens ; Sebert, Sigebert, Sigehere, Sigeherd, dans celle des rois d'Essex ; Ceawlin, Ceolric, Ceolwulf, Ceanwalch, Ceadwalla, dans celle des rois de Wessex ; Penda et Peada, en Mercie, etc. Cet usage n'est pas seulement propre aux familles royales ; l'évêque Ceadda avait trois frères, Cedd, Cælin et Cymbill, tous moines comme lui.

se joindre l'autorité de l'homme qui avait voyagé, étudié et vu de près la mort et le martyre. Cet ascendant ne fit qu'accroître l'affection d'Alchfrid. Le jeune prince et le jeune moine, unis par l'esprit, le furent plus encore par le cœur ; ils s'aimèrent avec une tendresse passionnée et que chaque jour augmentait. L'union, si fréquemment évoquée par les annalistes monastiques, de David et de Jonathas, parut aux Northumbriens se reproduire entre le fils de leur roi et son jeune compatriote [1].

Wilfrid, avec sa tonsure à la romaine et ses idées plus romaines encore que sa chevelure, ne pouvait plus séjourner à Lindisfarne. Alchfrid chercha donc non-seulement à retenir auprès de lui son ami, mais à lui créer un grand établissement monastique dont il serait le chef et d'où son influence pourrait se propager sur l'Église northumbrienne [2]. Le jeune roi avait déjà fondé un nouveau monastère à Ripon, dans une situation favorable, au confluent de deux

1. Catholicas Ecclesiæ regulas sequi semper et amare didicerat. Bede, V, 19. — Mirifice anima utriusque in alterum conglutinata erat sicut animam David et Jonathæ in alterum compaginatam legimus.... de die in diem inter eos amor augebatur. Eddius, c. 7.

2. Eddi et Bede mentionnent une première donation faite par le jeune roi à Wilfrid, et située à Stanford ou Stamford. Mais il n'en résulta aucune fondation importante, et l'on n'est pas même d'accord sur l'emplacement de ce domaine. Remarquons seulement qu'on n'y pouvait nourrir que dix familles, tandis que celui de Ripon en comportait quarante, selon le mode d'évaluer les terres chez les Saxons.

rivières et au cœur même de la Deïra ; il l'avait donné à des religieux du rit celtique, comme l'étaient tous ceux de la contrée, Scots d'origine ou Northumbriens élevés par les Scots. Les premiers habitants de Ripon étaient venus de Melrose, sous la conduite de l'abbé Eata, l'un de ces douze jeunes Saxons que le premier missionnaire celtique de la Northumbrie, saint Aïdan, avait choisis pour ses futurs collaborateurs : ils comptaient parmi eux, en qualité d'hôtelier, un jeune religieux nommé Cuthbert, destiné à remplir une grande place et à éclipser Wilfrid lui-même dans la dévotion populaire des Anglais du Nord [1].

Alchfrid avait doté cette fondation d'un domaine assez vaste, puisqu'il était habité par quarante familles. Mais bientôt, sous l'influence des prédilections romaines, que le retour de Wilfrid avait développées dans son âme, il demanda aux religieux du nouveau monastère de célébrer la Pâque à la date fixée par Rome et de renoncer aux autres usages par lesquels l'Église celtique différait de l'Église romaine. Ils déclarèrent tous qu'ils aimeraient mieux s'en aller et abandonner le sanctuaire qui venait de leur être donné, que d'abandonner leurs traditions nationales. Alchfrid les prit au mot et leur donna congé. L'abbé Eata et le futur saint Cuthbert retournèrent à Melrose, et Wilfrid fut installé à leur place par

1. BEDE, *Vita S. Cuthberti*, c. 7.

son jeune et royal ami, avec l'intention expresse de lui procurer ainsi le moyen de propager les règles et la doctrine qu'il préférait (661-664). C'était la guerre qui commençait, une guerre dont Wilfrid ne devait pas voir la fin, quoiqu'il l'ait menée pendant un demi-siècle[1].

Wilfrid en était alors au plus doux moment de sa vie. Il usait des largesses de son ami pour obéir aux généreux penchants de son cœur et répandre d'abondantes aumônes : il voyait graduellement s'étendre et se fortifier les idées qui lui étaient si chères : il jouissait de la protection d'un prince qui était à la fois pour lui un frère et un fils : enfin il était presque aussi cher au peuple de la Deïra qu'à son roi. Les nobles et les autres Northumbriens étaient épris de lui et le tenaient pour un prophète[2].

Wilfrid, abbé déjà, n'était pas encore prêtre. Alchfrid désirait vivement que son ami pût être en même temps son confesseur et demeurât en quelque sorte attaché à sa personne[3]. Il n'y avait alors

1. Rien de plus singulier que la façon tout à fait différente dont le même historien rend compte des mêmes événements dans deux ouvrages divers. Et cet historien n'est autre que le vénérable Bede! Dans son *Histoire ecclésiastique*, il semble traiter les moines expulsés d'opiniâtres et de rebelles : *Hist. eccles.*, III, 25; V, 19. — Dans sa Vie de Cuthbert, il les honore comme des victimes d'un orage imprévu : C. 8.

2. Nobiles et ignobiles eum habebant quasi prophetam Dei, ut erat. Eddius.

3. Bede, V, 19.

qu'un évêque pour toute la Northumbrie, Colman, l'évêque celtique de Lindisfarne. Ce n'était pas de lui que Wilfrid eût voulu recevoir le sacrement de l'ordre. Mais, sur ces entrefaites, le jeune roi reçut la visite de cet Agilbert, Franc de naissance, élevé en Irlande, et qui, étant devenu évêque du royaume de Wessex, avait perdu la moitié de son diocèse parce que le roi de ce pays, fatigué d'entendre prêcher autrement qu'en saxon, s'était avisé de constituer un autre évêque sans le consentement d'Agilbert. Celui-ci n'avait pas voulu sanctionner cet abus de pouvoir et avait renoncé à son siége [1]. Bien que le roi de Wessex fût l'intime ami d'Alchfrid, ce fut à la cour des rois northumbriens que l'évêque démissionnaire vint chercher d'abord un refuge avant de retourner dans sa patrie. Alchfrid lui fit connaître les vertus et la bonne renommée de Wilfrid, en vantant son humilité, sa ferveur dans la prière, sa prudence et sa bonté, sa sobriété, vertu toujours très-admirée par les Anglo-Saxons, qui ne la pratiquaient guère, puis et surtout le don qu'il avait de commander avec autorité et de prêcher avec clarté. « Un tel homme est fait pour être évêque, » dit Agilbert, qui n'hésita point à l'ordonner prêtre dans son monastère de Ripon, et, comme l'avait de-

1. Voir plus haut, page 109. Cf. Bede, III, 7.

mandé Alchfrid, pour l'usage personnel de ce prince et de sa cour [1].

Il faut que l'influence de Wilfrid ait grandi rapidement pendant les quatre ou cinq ans (659-663) qui suivirent son retour en Angleterre, et qu'il ait déployé dans sa lutte contre l'esprit celtique une grande activité, pour avoir amené si promptement la crise décisive que nous allons raconter. Il faut remarquer que lui seul en eut l'initiative et la responsabilité. Dans ce conflit où il s'agissait avant tout de la prépondérance romaine, on ne voit aucune trace d'une mission ou d'une impulsion quelconque de Rome. La colonie romaine de Cantorbéry, qui avait d'ailleurs pour chef un métropolitain anglo-saxon, ne prêtait à Wilfrid aucun concours direct, et en Northumbrie comme dans les royaumes voisins, convertis au Christianisme par des apôtres celtiques, il ne pouvait trouver d'autre appui que le souvenir des efforts avortés des premiers missionnaires romains, ou l'influence restreinte des prêtres qui accompagnaient les princesses de la race des Hengist, entrées par leur mariage dans d'autres dynasties de la descendance anglo-saxonne d'Odin ; ou bien encore le témoignage des voyageurs qui, en arrivant de Cantorbéry ou de France, pouvaient s'étonner de voir les chrétiens du Nord, con-

1. Eddius, c. 9.

vertis par les missionnaires scotiques, célébrer la Pâque à part de tout l'univers chrétien [1].

Il y avait, à la vérité, un fait qui pouvait l'encourager à recommencer sur un autre terrain et dans des circonstances bien moins favorables l'entreprise où Augustin avait échoué. Des quatre régions où régnait alors l'Église celtique, l'Irlande, le pays de Galles, l'Écosse actuelle et la Northumbrie, avec leurs quatre citadelles monastiques de Bangor sur la mer, Bangor sur la Dee, Iona et Lindisfarne, l'Irlande, berceau et foyer principal des traditions celtiques, avait déjà été entamée par l'esprit de retour à l'unité romaine. Trente ans auparavant (630-633), un concile national s'était tenu à Leighlin, dans le midi de cette île, sur l'invitation du pape Honorius Ier, qui avait engagé les Scots d'Irlande à célébrer leur Pâque comme toute l'Église. Les Pères de ce concile, après de vives contestations, avaient décidé que des gens sages et humbles seraient envoyés à Rome, comme des fils à leur mère, pour juger par eux-mêmes de ce qui s'y passait. Ces députés déclarèrent, à leur retour, qu'ils avaient vu célébrer la Pâque à Rome, le même jour, par des fidèles de toutes les parties du monde : sur leur rapport, le cycle et les règles de Rome, relatives au calcul pascal, furent adoptés par tout le midi de

1. Bede, l. c.

l'Hibernie. Cette décision avait été surtout provoquée par les efforts d'un disciple et d'un descendant spirituel de Columba, religieux, puis abbé d'un des grands monastères *columbiens* en Irlande. Cet abbé, nommé Cummian[1], avait dû se défendre contre les attaques que lui avait values sa partialité pour les usages romains, par une lettre apologétique qui a été conservée, et où son érudition se déploie à l'aise dans une foule innombrable de textes et de calculs : il se résume par ces mots décisifs : « Se peut-il imaginer une prétention plus perverse, plus ridicule que de se dire : Rome se trompe, Jérusalem se trompe, Alexandrie se trompe, Antioche se trompe, le monde entier se trompe : les Scots et les Bretons seuls ne se trompent pas[2] ? » Mais l'exemple de l'Irlande méridionale n'entraîna pas le nord de l'île, encore moins les Scots et les Pictes de la Calédonie. Les arguments de Cummian ne purent pas davantage convaincre le successeur direct de Columba, l'abbé d'Iona[3]. Lui et toute sa commu-

1. Il ne faut pas le confondre avec Cumin dit le Blanc (*Cumineus albus*), abbé d'Iona de 657 à 669, auteur de la plus ancienne biographie de saint Columba.

2. Quid pravius sentire potest de Ecclesia matre quam si dicamus : Roma errat, Hierosolyma errat, Alexandria errat, totus mundus errat : soli Scoti et Britones rectum sapiunt ! CUMMIANUS HIBERNUS, *Epist. de controversia paschalis*, *in* USSERII *Silloge*, II.

3. Segenius, descendant au quatrième degré du grand-père de Co-

nauté maintinrent avec acharnement le comput irlandais, et comme c'était précisément à cette époque que les missionnaires partis d'Iona rallumaient, en Northumbrie, le flambeau de la foi, éteint depuis la mort du roi Edwin et la fuite de l'évêque Paulin, on conçoit que les calculs erronés de la Pâque celtique y aient partout prévalu en même temps que la nouvelle doctrine. Il n'est pas même sûr que Wilfrid ait été informé de ce qui s'était passé de si favorable à ses vues dans la région d'Irlande la plus éloignée de la Northumbrie, car on n'en trouve aucune mention dans ses actes ou ses discours.

Tant qu'avait vécu saint Aïdan, le premier apôtre celtique de la Northumbrie, personne n'avait songé à blâmer sa méthode de célébrer la plus grande fête de la religion qu'il enseignait et qu'il pratiquait si bien. Soit qu'il ignorât lui-même la différence des deux rits, soit que tout en la connaissant il ne voulût pas s'écarter des usages de sa race et de son berceau monastique d'Iona, il n'en fut pas moins l'objet de la confiance et de la vénération universelle[1]. Sous son successeur, l'évêque

lumba, et quatrième abbé d'Iona, de 623 à 652.— Cf. Lanigan, *Ecclesiastical history of Ireland*, t. II, p. 389 à 402. Döllinger, *Kirchengeschichte*, p. 221.

1. Le jugement de Bede sur ce côté de la vie d'Aïdan mérite d'être rapporté tout au long, tant à cause de ses réserves que de ses éloges:

Finan, la question avait été soulevée par un des moines de Lindisfarne, Irlandais de naissance, mais qui avait voyagé et étudié en France et en Italie. Ce moine, nommé Ronan, était entré à ce sujet dans une lutte violente avec l'évêque de Northumbrie. Il avait ramené quelques-uns à l'observance romaine de la Pâque, il en avait porté d'autres à étudier; mais quant à l'évêque, farouche et passionné comme l'avait été quelquefois Columba lui-même, loin de le ramener, les remontrances de Ronan ne servirent qu'à l'aigrir et à en faire un adversaire déclaré de la cause romaine[1].

Finan mort (662) en laissant pour successeur, à Lindisfarne, l'évêque Colman, comme lui Irlandais de naissance et moine d'Iona, la lutte devint tout à coup flagrante et générale. Wilfrid avait réussi à semer l'agitation et l'incertitude dans les esprits; les Northumbriens en étaient venus à se demander si la religion qu'on leur avait enseignée et qu'ils

Quod autem pascha non suo tempore observabat, vel canonicum ejus tempus ignorans, vel suæ gentis auctoritate ne agnitum sequeretur devictus, non adprobo, nec laudo.... Hæc dissonantia paschalis observantiæ vivente Ædano patienter ab omnibus tolerabatur qui patenter intellexerant, quia etsi pascha contra morem eorum qui ipsum miserant facere non potuit, opera tamen fidei, pietatis et dilectionis, juxta morem omnibus sanctis consuetum, diligenter exsequi curavit unde ab omnibus etiam his qui de Pascha aliter sentiebant, merito diligebatur. III, 17, 25.

1. Bede, III, 25.

pratiquaient était bien la religion du Christ dont elle portait le nom[1].

Les deux rois northumbriens s'en mêlèrent en sens opposé. Oswy, le glorieux vainqueur de Penda, le libérateur de la Northumbrie, le conquérant et le bienfaiteur de la Mercie, le Bretwalda ou suzerain militaire et religieux de la confédération anglo-saxonne, devait naturellement exercer un tout autre ascendant que son fils adolescent, associé par lui à la royauté. Or Oswy, baptisé et élevé par les moines celtiques, parlant parfaitement leur langue, et désirant probablement se concilier les nombreuses populations celtiques qui vivaient sous ses lois, depuis la mer d'Irlande jusqu'au golfe d'Édimbourg, ne concevait rien au-dessus des enseignements de ses maîtres. Cependant il avait à combattre dans l'intérieur de sa famille, non-seulement son fils Alchfrid, tout enflammé pour la doctrine romaine par son maître et son ami Wilfrid, mais encore la reine Eanfleda, qui n'avait pas eu besoin du prestige de Wilfrid pour être tout entière à la cause romaine, car en revenant de son exil pour épouser Oswy, elle avait amené avec elle un prêtre de Cantorbéry, Romain de nom et encore plus de cœur, qui présidait à ses exercices religieux. Sous la direction de ce Romain, la reine avec toute

1. Bede, III, 25.

sa cour suivait les usages de Rome. On célébrait donc deux fêtes de Pâques dans la même année et dans la même maison; et, comme les rois saxons avaient transféré aux principales fêtes de l'année chrétienne, et surtout à la plus grande de toutes, la tenue de leurs assemblées et l'occasion que ces assemblées leur donnaient de déployer toute leur pompe, on comprend combien il devait être pénible pour Oswy de s'asseoir avec ses *eorls* et ses *thanes*, au grand festin du jour de Pâques, après la fin d'un laborieux carême, et de voir la reine avec ses filles d'honneur et ses serviteurs persister dans le jeûne et la pénitence, parce qu'elle n'en était encore qu'au dimanche des Rameaux[1].

Cette *dissonance*, comme dit Bede, à propos de la Pâque, était le point capital de la lutte qui divisait les Anglo-Saxons en deux camps selon qu'ils avaient reçu la foi des missionnaires romains ou des missionnaires scotiques. Les différences que constatait Augustin, dans ses luttes avec le clergé breton, semblaient désormais se réduire à celle-là. Il n'est plus question du grand reproche qu'adressait au clergé celtique l'envoyé du pape Grégoire, celui de mépriser l'œuvre de la conversion des Saxons. Nos Celtes du Nord n'avaient que trop bien réussi, selon Wilfrid, à convertir et même à dominer les deux tiers de l'Angle-

1. Bede, l. c.

terre saxonne. A cette phase de la lutte, on ne trouve non plus aucune mention ni des cérémonies du baptême, ni des usages contraires au célibat ecclésiastique[1], ni d'aucun des autres points naguère contestés. La différence des deux tonsures, à laquelle Wilfrid attachait une si grande importance, et qui devait évidemment frapper avant tout l'attention comme les regards des Anglo-Saxons convertis, n'est pas même nommée dans les longues discussions dont on nous a conservé le texte[2]. Tout roule exclusivement sur la célébration de la Pâque.

Rien de plus fastidieux et de plus compliqué que ce différend pascal ; rien de plus difficile à comprendre et surtout à expliquer. Essayons toutefois de dégager quelques notions précises du fond des interminables dissertations des auteurs contemporains et même des historiens plus récents. Dès les premiers temps du christianisme la division avait éclaté

1. Il est aujourd'hui bien démontré que, dans l'Église celtique, les diacres ou prêtres ne se sont jamais écartés des doctrines romaines sur le célibat. On a pu attaquer leur continence comme l'a fait Gildas pour le clergé breton, mais on n'a jamais pu prouver qu'ils eussent regardé le mariage comme un remède à cette incontinence. Il y avait des prêtres dépravés avec des concubines (*subintroductæ*) ; il y avait des clercs au-dessous des ordres majeurs, vivant avec leurs femmes, mais rien de plus : et surtout aucune tentative d'ériger en doctrine ou en habitude régulière le mariage des prêtres.

2. Cependant Bede, qui nous a conservé tous les discours, dit en parlant de la tonsure : Et de hoc quæstio non minima erat. III, 26.

sur la date de la célébration de la Pâque. Quelques Églises d'Asie Mineure suivaient l'usage des Juifs, en la fixant au quatorzième jour du premier mois lunaire de l'année. Mais toutes les Églises d'Occident, de Palestine, d'Égypte, l'avaient fixée au dimanche après le quatorzième jour du mois le plus voisin de l'équinoxe du printemps, afin de ne pas la fêter avec les Juifs, et le Concile général de Nicée avait érigé cet usage en loi générale de l'Église (325). Ceux qui n'avaient pas reconnu cette loi et s'obstinaient à célébrer le quatorzième jour, furent tenus pour hérétiques et schismatiques, sous le nom de *quarto-décimans*. C'est fort injustement que l'on a imputé à l'Église celtique une complicité quelconque avec cette hérésie, comme le firent les chefs du clergé romain dans une bulle adressée en 640 pendant la vacance du Saint-Siége, aux évêques et aux abbés du nord de l'Irlande[1]. Les Celtes n'avaient eu d'autre tort que celui de ne pas se tenir assez au courant des difficultés qui s'étaient élevées au sujet de la manière de déterminer le commencement de ce premier mois lunaire qui devait être le mois pascal. Comme on l'a déjà dit à l'occasion de la lutte entre saint Augustin et les Bretons de Cambrie[2], ils étaient restés fidèles à l'usage qui prévalait à Rome

1. Bede, II, 19.
2. Voir tome III, page 401.

même, lorsque Patrice et les autres premiers missionnaires des îles Britanniques y avaient apporté la lumière de l'Évangile. Or, à Rome et dans tout l'Occident, on suivait alors pour fixer cette date l'ancien cycle judaïque de quatre-vingt-quatre ans. Les chrétiens d'Alexandrie, plus forts que les Romains en astronomie, et spécialement chargés par le concile de Nicée de notifier au Pape la date des pâques de chaque année, découvrirent dans cet ancien cycle des erreurs de calcul, et après deux siècles de contestations, ils réussirent à faire adopter par l'Église romaine un nouveau cycle pascal, celui qui est aujourd'hui encore universellement reconnu et qui limite la célébration de la Pâque à l'intervalle du 22 mars au 24 avril. Les Églises celtiques n'avaient pas eu connaissance de ce changement, qui datait de l'an 525, c'est-à-dire d'un temps où les invasions saxonnes avaient probablement intercepté leurs communications habituelles avec Rome : elles en étaient restées à l'ancien cycle judaïque de quatre-vingt-quatre ans, et elles s'obstinèrent à ne pas le changer. Elles célébraient toujours la Pâque un dimanche, mais ce dimanche n'était pas toujours le même dimanche que celui désigné par l'Église romaine, d'après les nouveaux calculs. C'est pourquoi le roi Oswy était en avance de huit jours sur sa femme, et se plaignait d'avoir à se réjouir tout seul

de la résurrection du Christ, tandis que la reine en était encore à commémorer dans l'office des Rameaux le commencement de la Passion.

C'était donc sur cette diversité, en apparence si légère et si misérable, que roulait le grand conflit entre les moines romains et les moines celtiques, entre ceux qui avaient les premiers entamé la conversion des Anglo-Saxons et ceux qui l'avaient si heureusement achevée. On demeure ébahi de la véhémence et de la durée d'une controverse si acharnée pour une cause si insignifiante. On sent bien qu'il y avait quelque chose de choquant à ne pouvoir obtenir des nouveaux fidèles de célébrer tous la plus grande fête de leur religion le même jour. Mais on se dit aussi qu'il fallait que ces catholiques fussent bien profondément d'accord sur toutes les questions touchant à la foi et aux mœurs, pour avoir attaché tant d'importance à une différence de calcul astronomique.

Constatons au moins que, dans toute cette lutte, l'Église romaine déploya une modération exemplaire et toujours conforme à l'esprit des instructions si paternelles données par saint Grégoire le Grand à saint Augustin. Elle n'avait pas imposé à Wilfrid la mission qu'il s'était conférée à lui-même; ce n'était pas à Rome, mais à Lyon, qu'il avait arboré cette tonsure romaine dont les Romains eux-mêmes

ne semblaient pas prendre grand souci. Rome n'a jamais traité de schismatiques ou d'hérétiques les dissidents celtiques, dont les plus illustres, Colomban de Luxeuil et Aïdan de Lindisfarne, ont toujours figuré dans son martyrologe. Elle ne procéda jamais que par voie de conseil et d'exhortation, sans insister à outrance, attendant patiemment le calme et le retour des esprits échauffés, et donnant à tous l'exemple de la prudence, de la modération et de la charité[1].

Il est du reste évident que, sous le dehors d'une question purement rituelle, se cachait une question d'influence politique et personnelle. La grandeur précoce de Wilfrid et son ambitieuse ferveur devaient éveiller bien des hostilités dans le clergé et la noblesse de la Northumbrie : ses prétentions, qui paraissaient des innovations téméraires, devaient blesser un peuple à peine converti et instinctivement porté à attacher une grande importance aux formes extérieures du nouveau culte. Mais c'était

1. « Der Römischer Stuhl benahm sich im ganzen auch hier mit der ihm eigenen umsichtigen Weisheit und Liberalität. » C'est le témoignage que lui rend l'illustre Dœllinger, dans son excellent résumé de cette controverse, *Handbuch der Kirchengeschichte*, I, 2, 227. Le savant historiographe de l'Église d'Irlande, Lanigan, professeur de théologie à Pavie, qui écrivait vers 1828, signale à ce propos les excès des convertis anglais, ultra-orthodoxes, et n'admettant rien de bien ou même de tolérable que ce qui se pratique à Rome, et ce dont les Romains eux-mêmes ont souvent peu de souci, t. III, p. 68.

surtout une lutte de race et d'influence. D'un côté, l'esprit celtique, l'esprit fier, indépendant et passionné, dont le grand abbé d'Iona était le type, et dont ses fils, les apôtres de la Northumbrie, étaient les représentants ; de l'autre, l'esprit romain, esprit de discipline et d'autorité, imparfaitement personnifié par les premiers envoyés, d'Augustin à Paulin, mais doué d'une tout autre dose de vigueur et d'énergique propagande, depuis qu'un Anglo-Saxon de la trempe de Wilfrid s'en était constitué le champion. L'Angleterre était l'enjeu de cette lutte. Tout l'avenir de la chrétienté, si laborieusement plantée dans cette île, en dépendait.

C'est là ce qui donne un intérêt vraiment historique à cette célèbre conférence de Whitby (664), convoquée par le roi Oswy, à l'effet de régler et de terminer la dispute qui troublait son royaume et les pays environnants. Il voulut que la question fût débattue publiquement en sa présence et en celle du *witena-gemot*, ou parlement, composé non-seulement de tous les principaux personnages ecclésiastiques et laïques du pays, mais de tous ceux qui avaient droit et coutume de siéger dans les assemblées nationales des Anglo-Saxons. On y remarque, pour la première fois, dans l'histoire de ces assem-

blées, une sorte de division en deux chambres, comme celle qui est devenue depuis la règle fondamentale du régime parlementaire. Bede constate que le roi consulta les grands et les moyens, ceux qui étaient assis et ceux qui se tenaient debout, absolument comme les lords et les communes aux séances royales de nos jours[1].

Le lieu de l'assemblée avait été fixé au bord de la mer et au centre des deux royaumes northumbriens, à Streaneshalch ou Whitby, au double monastère de moines et de religieuses que dirigeait l'illustre Hilda, cette princesse du sang royal de Northumbrie, alors âgée de cinquante ans, qui joignit ainsi à la sainte renommée de sa vie[2] la maturité de l'âge et l'expérience déjà suffisante du gouvernement des âmes. Bien qu'elle eût été baptisée par l'évêque Paulin, lors de la première mission romaine auprès de son grand-oncle le roi Edwin, elle était complétement dévouée aux traditions celtiques, par attachement sans doute pour le saint

1. Hæc dicente rege, elevatis in cœlum manibus, faverunt adsidentes quique, sive adstantes, majores una cum mediocribus. *Ibid.*— Beisitzende und umsthende, Adel und Gemeine. Lappenberg, p. 165. On se rappelle le fameux passage de Tacite : De minoribus rebus principes consultant; de majoribus omnes : ita tamen, ut ea quoque quorum penes plebem arbitrium est, apud principes pertractentur. *De Mor. Germ.*

2. C'est le témoignage que lui rend Eddi, le biographe de Wilfrid, dont elle fut toujours l'adversaire.

évêque Aïdan qui lui avait donné le voile. Toute sa communauté était du même parti qu'avait favorisé jusque-là le roi Oswy, et que représentait naturellement l'évêque de Lindisfarne, Colman, le seul évêque qu'il y eût alors dans le vaste royaume de Northumbrie. Il assistait à l'assemblée avec tout son clergé celtique, ainsi que Cedd, ce moine de Lindisfarne devenu évêque des Saxons de l'Est, chez qui il avait établi le siége épiscopal de Londres, après l'expulsion des missionnaires romains[1]. L'évêque Cedd, Anglo-Saxon de naissance, mais élevé en Irlande avant d'être religieux de la communauté hiberno-scotique de Lindisfarne[2], devait servir d'interprète dans la conférence entre les Celtes d'une part et ceux qui ne parlaient que latin ou anglais de l'autre, et il s'acquitta de ces fonctions avec une vigilante équité.

Le parti contraire aux Celtes avait à sa tête le jeune roi Alchfrid et l'évêque Agilbert; celui-ci, bien qu'élevé en Irlande, n'avait point hésité à embrasser la cause des usages romains que l'on suivait en France, où il était né. Wilfrid était l'âme et l'orateur désigné de la lutte qu'il avait tant désirée :

1. Voir plus haut, page 113.

2. C'est du moins ce que l'on peut conclure du rapprochement de divers passages de Bede (III, 23, 28; IV, 3) sur la jeunesse des deux frères évêques, Cedd et Ceadda.

il apparaissait dans l'arène avec tout l'éclat de la jeunesse et du talent, mais soutenu par deux vénérables représentants des missions romaines en Angleterre, le prêtre romain, venu à Cantorbéry avec la reine, et le diacre Jacques, ce vieux, intrépide et modeste diacre, seul débris, seul témoin survivant de la première conversion des Northumbriens, sous le père d'Eanfleda, et qui, resté seul après la fuite de saint Paulin, depuis près de quarante ans, évangélisait la Northumbrie, et observait la Pâque selon l'usage de Rome, avec tous ceux qu'il avait pu conserver ou ramener à la foi.

Tout le monde étant donc réuni, peut-être dans une des salles du grand monastère d'Hilda, mais plus probablement, par suite du grand nombre d'assistants, en plein air, sur le plateau verdoyant qui dominait alors comme aujourd'hui les falaises abruptes de Whitby, et d'où l'œil erre au loin sur ces flots de la mer qui avaient déposé les Saxons sur la plage de la Grande-Bretagne; le roi Oswy ouvrit la séance en disant que, comme ils servaient tous le même Dieu et attendaient le même ciel, il convenait de suivre la même règle de vie et la même observance des sacrements célestes; qu'il fallait donc examiner quelle était la vraie tradition, afin que tous pussent la suivre. Il commanda ensuite à son évêque Colman de parler le premier, d'expliquer son rit et

d'en justifier l'origine. « J'ai reçu, » dit l'évêque de Lindisfarne, « l'usage pascal que j'observe, de « mes anciens qui m'ont envoyé comme évêque ici : « tous nos pères l'ont observé de même ; ces pères « et leurs prédécesseurs, manifestement inspirés de « l'Esprit-Saint, comme l'était Columba *de la cel-* « *lule*, ont suivi l'exemple de Jean, l'apôtre et « l'évangéliste, qui a été appelé l'ami de Notre- « Seigneur. Nous célébrons la Pâque comme lui, « comme Polycarpe et tous ses anciens disciples. « Par respect pour nos pères, nous n'osons pas et « nous ne voulons pas changer[1]. » Alors le roi donna la parole à Agilbert, pour qu'il exposât les causes de son observance ; mais ce pauvre évêque, se rappelant qu'il avait perdu son vaste diocèse de Wessex parce qu'il ne savait pas assez bien parler l'anglo-saxon[2], demanda qu'il fût permis à son disciple Wilfrid de parler à sa place. « Nous pensons « tous les deux absolument de même, mais il s'ex- « pliquera mieux dans la langue même des Anglais « que je ne pourrais le faire par interprète[3]. » Alors Wilfrid commença : « Nous faisons la Pâque comme « nous l'avons vu célébrer par tout le monde, à

1. Eddius, c. 10.

2. Voir plus haut, page 109.

3. Loquatur, obsecro, vice mea discipulus meus Wilfridus presbyter; ille melius ipsa lingua Anglorum quam ego per interpretem. Bede, III, 25.

« Rome, où les bienheureux apôtres Pierre et Paul « ont vécu, ont enseigné, ont souffert et ont reçu la « sépulture. Nous l'avons vu observer de même en « Italie, en Gaule, où nous avons passé pour nous « instruire ; nous savons qu'il en est de même en « Afrique, en Asie, en Égypte, en Grèce, et dans « tout l'univers chrétien, malgré la diversité des « langues et des pays. Il n'y a que les Pictes et les « Bretons qui, dans les deux îles les plus reculées « de l'Océan et même dans une partie seulement « de ces deux îles, s'obstinent follement à contre-« dire tout le reste du monde[1]. »

Colman répliqua : « Il est étrange que vous qua-« lifiiez de folie notre tradition, où nous ne faisons « que suivre l'exemple de ce grand apôtre qui fut « jugé digne de reposer sa tête sur la poitrine de « Notre-Seigneur, et que le monde entier a jugé « très-sage. » Le dialogue continua sur un ton moins vif : les deux interlocuteurs y déployèrent, l'évêque la fierté naturelle à sa race, et l'abbé cette éloquence persuasive, déjà chère aux Anglo-Saxons charmés d'entendre un homme savant et formé en Italie et en Gaule, parler si bien leur langue

1. Præter hos tantum et obstinationis eorum complices, Pictos dico et Britones, cum quibus de duabus ultimis Oceani insulis, et his non totis, contra totum orbem stulto labore pugnant... Mirum quare stultum appellare velitis laborem nostrum... Bede, l. c.

barbare[1]. Tous deux, d'ailleurs, recouraient à des arguments fort contestables. Wilfrid invoquait l'Écriture sainte, où il n'y a pas un seul mot sur le cycle pascal, et les décrets de l'Église universelle, dont il n'existait qu'un seul sur cette matière, celui du concile de Nicée, qui se contentait de fixer la Pâque au dimanche et que les Irlandais observaient aussi bien que les Romains. Au lieu de se borner à constater que les règles établies à Rome étaient adoptées partout et devaient l'être, il affirmait de plus que saint Pierre avait établi l'usage alors suivi à Rome, comme si cet usage avait été toujours le même et n'avait pas précisément changé depuis près d'un siècle pour être mis d'accord avec de meilleurs calculs astronomiques. Mais l'évêque Colman ne connaissait pas ou ne comprenait pas ce changement, et ne sut pas l'objecter à son adversaire. Il en revenait toujours aux exemples de saint Jean et des premiers Pères de l'Église celtique, et il s'acharnait à citer Columba, dont la vie, si minutieusement racontée par des contemporains de la conférence de Whitby[2], ne contient aucune trace d'attachement passionné

1. Ille intrepida mente respondens... Presbytero Wilfrido et abbati suaviloqua eloquentia in sua lingua... EDDIUS, l. c.

2. Le premier de ces biographes, Cumin le Blanc, était précisément alors abbé d'Iona d'où venait l'évêque Colman; et le second,

ou raisonné à la Pâque celtique, et montre qu'il avait simplement suivi le vieil usage transmis par saint Patrice aux religieux irlandais. Rien ne donnait lieu de supposer que le grand abbé d'Iona, une fois informé de la prévalence universelle de l'usage romain, y eût résisté.

« Se peut-il admettre, » disait l'évêque, « que « notre très-révérend père Columba et ses successeurs, hommes tous aimés de Dieu, aient agi contrairement à la parole divine ? Beaucoup d'entre « eux ont rendu témoignage à leur sainteté par « des miracles ; et quant à moi qui crois à leur « sainteté, je veux suivre à jamais leur exemple et « leurs enseignements. » Ici Wilfrid reprenait tout son avantage : « Pour ce qui est de votre père « Columba, de ses disciples et de leurs miracles, « je pourrais répondre qu'au jour du jugement, « plusieurs diront à Notre-Seigneur qu'ils ont fait « des miracles en son nom, et il leur répondra « qu'il ne les connaît point. Mais Dieu me garde « de parler ainsi de votre père ! il vaut beaucoup « mieux, en ce que l'on ignore, croire le bien que « le mal. Je ne nie donc pas qu'ils aient été servi-

Adamnan, alors moine en Irlande, avait déjà quarante ans en 664. Celui-ci ne parle de la dissidence pascale que pour constater la prophétie faite par Columba, pendant sa visite à Clonmacnoise, *de illa quæ post dies multos ob diversitatem paschalis festi orta est inter Scotiæ ecclesias discordia*. Lib. I, c. 3.

« teurs de Dieu et aimés de Dieu ; je crois qu'ils
« l'ont aimé dans leur simplicité rustique, avec des
« intentions pieuses. Je ne crois pas que leur obser-
« vance de la Pâque leur ait beaucoup nui, tant
« que personne n'est venu leur montrer des règles
« plus parfaites. S'il s'était présenté à eux un cal-
« culateur catholique, je crois qu'ils auraient suivi
« son avis, comme ils ont suivi les commandements
« de Dieu qu'ils connaissaient. Mais vous, vous
« péchez sans aucun doute, si après avoir entendu
« les décrets du siége apostolique et même de
« l'Église universelle, confirmés par l'Écriture
« sainte, vous les méprisez. En admettant la sainteté
« de vos pères, comment saurait-on préférer à
« l'Église répandue par toute la terre cette poignée
« de saints dans un coin de leur île reculée ? Enfin,
« quant à votre Columba (et je dirai volontiers
« notre Columba, en tant que serviteur du Christ),
« quelque saint et puissant qu'il ait pu être par ses
« prodiges de vertus, peut-on le préférer au bien-
« heureux prince des apôtres, à qui Notre-Seigneur
« a dit : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai*
« *mon Église, et les portes de l'enfer ne prévau-*
« *dront pas contre elle, et je te donnerai les clefs*
« *du royaume des cieux* [1] ? »

1. Etsi sanctus erat et potens virtutibus ille Columba vester, immo et noster si Christi erat.... Bede, III, 25. — On remarque le ton

Alors le roi saxon dit à son évêque : « Est-il vrai, « Colman, que ces paroles aient été dites par Notre-« Seigneur à Pierre? — Cela est vrai, ô roi, » répondit l'évêque. « Pouvez-vous, » reprit le roi, « me « montrer une autorité semblable donnée à votre « Columba? — Non, » dit l'évêque. « Vous êtes « donc, » continua le roi, « tous les deux d'accord « que les clefs du ciel ont été données à Pierre par « Notre-Seigneur? — Oui, » dirent à la fois les deux adversaires. « Alors, » reprit le roi, « je dis « comme vous qu'il est le portier du ciel et que je ne « veux pas le contredire, mais au contraire lui obéir « en tout, de peur qu'en arrivant aux portes du « royaume céleste, il n'y ait personne pour me les « ouvrir, si je suis l'adversaire de celui qui en « tient les clefs. De ma vie je ne ferai ni n'approu-« verai rien, ni personne qui lui soit contraire [1]. »

Toute l'assemblée approuva cette conclusion du roi par son vote, en levant les mains [2], les seigneurs

dubitatif et quelque peu dédaigneux du jeune Wilfrid en parlant de ce grand Columba dont il ignorait évidemment la vie. Du reste, ce discours ne se trouve que dans Bede, lui aussi singulièrement hostile à Columba. Eddi, le contemporain et le compagnon de Wilfrid dans la suite de sa vie, lui attribue un langage beaucoup plus humble, dont il ne cite du reste que peu de chose. — Fleury, racontant cette scène, a cru qu'il s'agissait de saint Colomban de Luxeuil.

1. Ille est ostiarius et clavicularius. Eddius, c. 10. Cf. Bede, l. c.

2. Hæc dicente rege, elevatis in cœlum manibus, faverunt adsidentes quique, sive adstantes. Bede.

qui étaient assis comme les hommes libres qui étaient debout, et tous décidèrent qu'ils adopteraient les usages romains. La séance fut levée sans qu'on eût discuté les autres points contestés, que l'on regarda sans doute comme tranchés par cette première décision. Des trois évêques qui avaient pris part à la délibération, Agilbert, l'ancien évêque des Saxons de l'Ouest, s'embarqua pour regagner sa patrie, et Cedd, l'évêque des Saxons de l'Est, qui avait servi d'interprète aux deux parties adverses, déclara renoncer aux usages de Lindisfarne où il avait été élevé, et retourna dans son diocèse de Londres, pour y faire prévaloir l'observance romaine.

Mais l'évêque des Anglo-Saxons du Nord, Colman, refusa de reconnaître la décision de l'assemblée. Il ne put se résigner à voir sa doctrine méprisée, ses ancêtres spirituels dépréciés ; il redoutait d'ailleurs la colère de ses compatriotes, qui ne lui auraient pas pardonné sa défection[1]. Malgré l'affection et la vénération que lui témoignait le roi Oswy, il résolut d'abandonner son diocèse. Emmenant avec lui tous les religieux de Lindisfarne d'origine scotique, qui ne voulaient ni abandonner la Pâque celtique ni se laisser raser la tête à la romaine,

1. Propter timorem patriæ suæ. Eddius, l. c.— Videns spretam suam doctrinam, sectamque esse despectam. Bede, III, 26. Cf. IV, 4.

il sortit pour toujours de la Northumbrie et s'en alla à Iona pour y consulter les anciens de l'ordre ou de la *famille de Columba*. Il emporta avec lui les ossements de son prédécesseur saint Aïdan, fondateur de Lindisfarne et premier apôtre celtique de la Northumbrie, comme si cette terre ingrate était désormais indigne de posséder ces reliques d'un saint trahi et ces témoignages d'un apostolat méconnu.

Sans doute ce saint évêque, dont les vertus comme celles de ses prédécesseurs arrachent, à cette heure suprême, un hommage éloquent et généreux au vénérable Bede, aurait mieux fait de se rendre et de rester dans son diocèse en se conformant aux usages romains. Mais quel cœur serait assez mal né pour ne pas le comprendre, le plaindre et cheminer avec lui, le long de la plage northumbrienne et à travers les monts d'Écosse, lorsque, portant avec lui les ossements de son père, le fier vaincu rentre dans ses brumes septentrionales et va ensevelir dans l'île sacrée d'Iona sa défaite et son indomptable fidélité aux traditions de sa race?

CHAPITRE II

Wilfrid, évêque d'York, et le moine grec Théodore, primat d'Angleterre.

Colman va fonder une colonie monastique mi-celtique et mi-saxonne en Irlande. Il a pour successeurs en Northumbrie l'Anglo-Saxon Eata comme prieur de Lindisfarne, et, comme évêque, Tuda, Irlandais rallié au rit romain. — Dédicace du grand monastère de Peterborough, fondé par les enfants chrétiens de Penda, le dernier héros païen : les Merciens et les Northumbriens, les Celtes et les Romains y assistent ensemble : Discours du roi Wulphère.—Peste de 664 : Mort de Tuda : Wilfrid est élu évêque de Northumbrie. — Traitant de schismatiques les évêques anglo-saxons, il va se faire sacrer par l'évêque de Paris à Compiègne et veut siéger non plus à Lindisfarne, mais à York. — Au retour, naufrage sur la côte de Sussex, et combat avec les indigènes. — Réaction celtique contre Wilfrid : le roi Oswy le remplace, pendant son absence, par un abbé irlandais, Ceadda. — Sainteté et popularité de Ceadda. — On ne revient pas sur le décret de Whitby pour l'observation de la Pâque, mais on ne veut plus de Wilfrid pour évêque. — Il se retire à son monastère de Ripon. — Il séjourne auprès des rois de Mercie et de Kent. — Il aide la sainte reine Ermenilde à achever la conversion des Merciens. — Il introduit en Northumbrie le chant grégorien et la règle bénédictine. — Choix du nouveau métropolitain de Cantorbéry renvoyé par les rois de Kent et de Northumbrie au pape. — Celui-ci désigne un moine grec, Théodore, et lui adjoint l'Africain Adrien et l'Anglo-Saxon Benoît Biscop. — Ils sont tous les trois arrêtés en route par Ébroïn, puis relâchés.— Le pontificat de saint Théodore, premier métropolitain reconnu

par toute l'Angleterre. — Il rétablit sur le siége d'York Wilfrid, qui fait de Ceadda l'évêque des Merciens.— Sainte et douce mort de cet intrus. — Théodore et Adrien visitent toute l'Angleterre. — Législature ecclésiastique de Théodore : son Pénitentiel. — Il consacre la cathédrale celtique de Lindisfarne. — Il crée le système paroissial tel qu'il existe encore ; il tient le premier des conciles anglo-saxons à Hertford. — Il ne réussit pas à augmenter le nombre des évêchés, mais introduit dans les monastères la stabilité bénédictine. — Développement littéraire des monastères anglais dû à Théodore et à Adrien. — L'Église d'Angleterre est constituée et la nation anglaise devient un levier entre les mains de la Papauté.

Ce n'était pas seulement des religieux d'origine celtique, Irlandais ou Écossais, qui n'avaient pas voulu sanctionner par leur présence l'introduction des pratiques romaines à Lindisfarne ; Colman emmenait encore avec lui trente moines anglo-saxons, parfaitement versés dans l'étude et les pratiques de la vie cénobitique, et qui préféraient les observances celtiques à celles de Rome. Après un court séjour à Iona, il emmena tous ces émigrés dans son pays natal et s'établit avec eux dans une île déserte sur la plage occidentale de l'Irlande, qui s'appelait *Innisbowen*, île de la Génisse-Blanche, nom qu'elle garde encore de nos jours. Mais, confinés dans cet îlot battu des flots du grand Océan, les Anglo-Saxons dont le dévouement aux usages celtiques avait été assez fort pour les arracher à leur pays, ne purent vivre d'accord avec les Irlandais, leurs anciens con-

frères de Lindisfarne. Une question purement matérielle les brouilla : elle peint déjà l'incompatibilité naturelle des deux races qui devaient se livrer sur le sol de l'Irlande des combats bien autrement cruels. Les moines irlandais allaient pendant l'été vaguer dans les endroits qui les attiraient le plus, ceux probablement dont ils étaient originaires; puis au retour, en hiver, ils voulaient manger le grain que leurs frères anglais avaient péniblement cultivé et récolté[1]. Colman fut obligé de les séparer : laissant les Irlandais dans leur île, il installa les Anglo-Saxons dans un monastère qui, sous le nom de Mayo, prit de grands accroissements, et continua un siècle plus tard à être habité par des religieux anglais, aussi fervents que laborieux, mais eux aussi ramenés des usages celtiques à l'observance orthodoxe et peut-être à la discipline bénédictine dont Wilfrid avait été le propagateur en même temps que des usages romains.

Colman, tout en retirant de Lindisfarne tous ses

1. Eo quod Scotti tempore æstatis quo fruges erant colligendæ, relicto monasterio, per nota sibi loca dispersi vagarentur; ut vero hieme succedente redirent, et his quæ Angli præparaverant, communiter uti desiderarent. Bede, IV, 4.— N'est-ce pas tout à fait la fable de la *Cigale et de la Fourmi*, et n'est-il pas curieux de retrouver dans ce coin perdu de l'histoire monastique une nouvelle preuve de la différence radicale et de la fatale incompatibilité des deux races celtique et saxonne? — L'intraitable évêque Colman mourut en 674 ou 676 : il est compté parmi les saints du martyrologe d'Irlande.

compatriotes de race scotique et ceux d'entre les religieux anglo-saxons qui sympathisaient avec eux, n'entendait pas livrer pour toujours à l'ennemi l'île sainte où ses prédécesseurs s'étaient complu à voir une nouvelle Iona. Avant de partir pour son exil volontaire, il alla supplier son ami le roi Oswy de permettre que les moines restés à Lindisfarne prissent pour supérieur cet Eata, qu'Aïdan avait choisi parmi ses douze premiers disciples northumbriens, qui par amour pour les traditions celtiques avait abandonné le monastère de Ripon où Wilfrid l'avait remplacé, et qui était redevenu abbé de Melrose, c'est-à-dire du noviciat des moines celtiques en Northumbrie. Le roi y consentit : et le confident, l'ami de Colman devint supérieur de Lindisfarne avec le titre de prieur, mais avec la plénitude de l'autorité abbatiale.

Il s'agissait ensuite de procéder au remplacement de Colman, comme évêque de toute la Northumbrie. On lui donna pour successeur un de ses compatriotes qui avait déjà habité et même édifié le pays par ses vertus et son activité apostolique, pendant le pontificat de Colman. Ce religieux, nommé Tuda, avait été formé dans les monastères de l'Irlande méridionale; il s'était déjà conformé au rit romain quant à la célébration de la Pâque et à la forme de la tonsure, parce que depuis trente

ans, comme on l'a dit, cette partie de l'Irlande avait adopté les observances de Rome. Ce n'était donc que par son origine celtique qu'il se rattachait à l'ancienne tradition du diocèse : il mourut quelques mois après, emporté par une peste terrible qui fit, en cette année 664, de cruels ravages dans les îles Britanniques. Il fut le dernier des évêques scotiques de la Northumbrie[1].

Mais avant de mourir il put assister à une grande solennité religieuse et nationale qui fut célébrée en cette même année critique de 664, si décisive, sous plus d'un rapport, pour l'Angleterre. Cette solennité sembla réunir dans un enthousiasme sincère et unanime les principaux personnages des États les plus importants de l'Heptarchie : elle constata surtout l'ascendant progressif de l'influence romaine dont Wilfrid était désormais le champion victorieux. Il s'agissait de la dédicace d'un nouveau monastère en Mercie, dans ce royaume qui avait été si longtemps le boulevard du paganisme saxon et le foyer d'une résistance opiniâtre à la propagande northumbrienne.

Par une de ces transformations si fréquentes au sein des nations germaniques, au moment de leur introduction dans la vie chrétienne, tous les descendants du féroce Penda, le plus obstiné et le plus

1. Bede, III, 26.

invincible des païens, étaient destinés à devenir d'intrépides champions du Christianisme ou des modèles de la vie monastique. Des huit enfants qu'on lui connaît, trois fils qui régnèrent successivement se signalèrent tous par leur zèle religieux, et le troisième se fit moine après trente ans de règne ; puis trois filles, dont deux comptent parmi les saintes du calendrier anglais, finirent leur vie dans le cloître[1]. L'aîné de ses fils, Peada, le gendre d'Oswy, le beau-frère et l'ami d'Alchfrid, le premier chrétien de la Mercie[2], avait continué à régner sur une partie de ce royaume, même après la défaite et la mort de son père, qui avait péri sous le glaive vengeur d'Oswy (655). Le beau-père et le gendre, plus unis par la foi que ne l'avaient été le père et le fils par les liens du sang, pensèrent à consacrer leur alliance par la fondation d'un grand monastère en l'honneur de Dieu et de saint Pierre, et ils choisirent à cette fin un site reculé à l'est de la Mercie.

Telle fut l'origine de l'abbaye de Peterborough, le *Burg* ou château de saint Pierre[3], la plus ancienne des célèbres maisons que l'on vit successivement s'élever au milieu de ces vastes marécages,

1. Voir le tableau généalogique C à l'Appendice.

2. Voir plus haut, page 120.

3. Elle fut d'abord nommée *Medehamstede*, ce qui veut dire : *la demeure dans la prairie*.

qui formaient une sorte de frontière naturelle entre les Saxons du Centre et de l'Est, entre la Mercie et l'Est-Anglie.

Peada périt de mort violente, dès le début de l'œuvre[1] (656). Mais elle fut reprise et continuée avec zèle et persévérance par son jeune frère, Wulphère, celui-là même qui avait été pris pour chef par les Merciens révoltés contre la domination northumbrienne, et qui baptisé, comme l'avait été son frère aîné, par le second évêque celtique de Lindisfarne[2], montra toujours un zèle ardent pour la propagation et la consolidation du Christianisme dans son royaume. Ses frères puînés et ses deux sœurs, dont l'une était mariée au jeune roi Alchfrid de Northumbrie, l'ami de Peada et de Wilfrid, tous les *witan*, c'est-à-dire les sages et les grands, laïques ou ecclésiastiques de son conseil public[3], l'encourageaient de leur mieux à parachever la première grande fondation monastique de leur vaste royaume.

L'abbé, désigné dès l'origine, était un moine nommé Sexwulf, issu d'une famille noble et riche, grand ami de Dieu, et grandement aimé de tous les

1. Par la trahison de sa femme, fille d'Oswy et sœur de son ami Alchfrid, lequel ayant épousé sa sœur était ainsi deux fois son beau-frère. Bede, III, 24; *Chron. Angl.-Sax.* ad ann. 655.

2. Act. SS. Bolland., t. II Febr., p. 689.

3. *Anglo-Saxon Chronicle;* éd. Gibson, texte latin saxon, p. 34, d. Giles, texte anglais, p. 321.

Saxons de Mercie. Le roi Wulphère lui enjoignit de ne rien épargner pour achever magnifiquement l'œuvre de son frère, en lui promettant de subvenir à toute la dépense. Quand la construction fut terminée (664), le roi de Mercie convoqua pour le jour de la consécration le roi de Northumbrie, qui avait été son parrain avant d'être son adversaire politique, et que sa qualité de Bretwalda appelait à présider aux grandes solennités de la race saxonne ; avec lui les deux rois des États voisins d'Essex et d'Est-Anglie ; puis l'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Rochester[1], qui furent les deux premiers moines anglo-saxons appelés à l'épiscopat ; Wini, qui avait remplacé Agilbert, comme évêque des Saxons de l'Ouest[2] ; les deux évêques de Mercie et de Northumbrie[3], tous les deux formés dans les monastères celtiques ; enfin Wilfrid, sur qui ses récentes victoires devaient fixer tous les regards. Autour de ces personnages ecclésiastiques ou étrangers, se rangeaient tous les comtes et les *thanes* ou grands pro-

1. Frithona et Ithamar.

2. Il fut bientôt expulsé de ce diocèse usurpé ; mais, grâce à la protection de Wulphère, il devint évêque de Londres, à prix d'argent, selon Bede, qui n'explique pas comment le roi des Merciens put disposer de l'évêché des Saxons de l'Est. *Hist. eccles.*, III, 7, 28. Lappenberg en conclut que Wulphère devint Bretwalda après la mort d'Oswy.

3. Jaruman et Tuda.

priétaires fonciers du royaume[1]. C'était donc une véritable assemblée politique en même temps que religieuse. Quand l'archevêque eut accompli les cérémonies de la dédicace, et consacré le monastère à saint Pierre, à saint Paul et à saint André, le roi Wulphère, se plaçant au milieu de sa famille et de ses thanes, parla ainsi :

« Grâces soient rendues au Dieu très-haut et tout-« puissant du bien que je veux faire aujourd'hui en « l'honneur du Christ et de saint Pierre! Tous tant « que vous êtes ici, soyez témoins et garants de la do-« nation que je fais à saint Pierre, à l'abbé Sexwulf « et à ses moines, des terres et des eaux, des marais « et ruisseaux ci-après désignés... C'est un petit don; « mais je veux qu'ils les tiennent et possèdent si roya-« lement et si librement, qu'aucun impôt n'y soit levé « et que le monastère ne soit sujet d'aucune puissance « sur terre, excepté le Saint-Siége de Rome, car c'est « ici que viendront chercher et visiter saint Pierre « ceux d'entre vous qui ne pourront aller à Rome. Je « vous en supplie, vous mon frère, et vous mes sœurs, « soyez-en témoins pour le salut de vos âmes, et « écrivez-le avec vos doigts. Je supplie ceux qui me « succéderont, soit mes fils, soit mes frères, soit tout « autre, de maintenir cette donation, en tant qu'ils

1. *Chron. Angl.-Sax.*, p. 35. Cf. Hook, *Lives of the archbishops*, t. I, p. 131.

« veulent participer à la vie éternelle et échapper à « l'éternel tourment. Quiconque en retranchera ou « y ajoutera quelque chose, que le portier du ciel « retranche de sa part ou l'accroisse dans le ciel. » Les quatre rois, les cinq évêques, les deux frères et les deux sœurs du roi, les comtes et seigneurs, inscrivirent successivement sur l'acte de donation le signe de la croix, en répétant cette formule : « Je confirme par ma bouche et par la croix du Christ[1]. » Le diplôme qui constatait la donation ayant été rédigé conformément au discours royal, les quatre rois, les deux princesses signèrent d'abord, puis les évêques, et aussitôt après eux Wilfrid, qui se qualifia en cette occasion de « prêtre, serviteur des Églises et porteur de l'Évangile à travers les nations[2]. »

1. Tous ces détails sont tirés de la *Chronique anglo-saxonne,* le plus important et le plus authentique de tous les monuments historiques de l'époque anglo-saxonne, après l'histoire de Bede. Kemble et après lui plusieurs écrivains récents ne voient dans les passages relatifs à l'abbaye de Peterborough que des interpolations récentes, mais sans donner aucune preuve directe de cette opinion. Kemble constate d'ailleurs le consentement de l'assemblée, moitié laïque, moitié cléricale, à la donation du roi. (*Codex diplomat.*, n° 984.) M. Augustin Thierry a cité le discours de Wulphère comme un texte authentique (*Hist. de la conquête,* t. I, p. 88, édit. de 1846), et je ne vois aucun motif de ne pas suivre son exemple. La version la plus complète du diplôme est celle du *Monasticon* de Dugdale (t. I, p. 63). On trouvera dans l'Appendice quelques notes sur l'état actuel de cette célèbre abbaye.

2. Ego Wilfridus presbyter, famulus ecclesiarum et bajulus evangelii Dei in gentes, affectavi.

Sur ces entrefaites une terrible peste vint à éclater; elle ravagea toute l'Angleterre et choisit ses plus illustres victimes parmi les prélats dont nous avons eu à nous occcuper. Elle enleva d'abord l'évêque Cedd, qui avait servi d'interprète à la conférence de Whitby, et ses trente amis dont on a vu plus haut la mort touchante à Lastingham[1]; puis l'archevêque de Cantorbéry et l'évêque des Northumbriens qui avaient tous deux signé le diplôme de la dédicace du nouveau monastère de Saint-Pierre[2].

Il s'agissait donc de pourvoir au siége que la mort de Tuda laissait vacant, à l'évêché de Northumbrie, le plus vaste et le plus important de toute la chrétienté anglaise (664). Le parti romain se crut assez fort pour n'avoir plus besoin de ménager la tradition assez récente qui faisait de ce grand évêché l'apanage des moines celtiques. Il voulut remonter plus haut, aux souvenirs de la première mission venue de Rome en passant par Cantorbéry et établie à York par le bénédictin Paulin. D'ailleurs le jeune roi Alchfrid était impatient de voir son ami Wilfrid maître de l'autorité spirituelle dans le royaume qui avait été ramené par lui à l'unité romaine. Il obtint le consentement de son père, le Bretwalda Oswy, et tous deux réunirent de nouveau le Witena-Gemot

1. Page 117.
2. Bede, III, 23, 28, etc.

pour y procéder à l'élection d'un évêque résolu à faire des usages romains la loi de sa conduite. Les thanes northumbriens, consultés par les deux rois, répondirent d'une commune voix que nul n'était, dans toute la nation, plus digne de l'épiscopat que Wilfrid, déjà prêtre et abbé. Il se trouvait, lui aussi, à l'assemblée et voulut d'abord se dérober à l'élection. Mais il lui fut commandé, au nom du Seigneur et de la part des rois et de tout le peuple northumbrien, d'avoir à se rendre au choix unanime[1].

C'était là pour les observances romaines une grande victoire. Jamais elle ne fut pardonnée par les vaincus, et Wilfrid dut l'expier pendant tout le reste de sa vie. Les dissidents northumbriens s'étaient soumis à la décision de Whitby; mais ils conservaient contre le vainqueur une implacable antipathie. La grande abbesse Hilda, les moines celtiques de Lindisfarne, tous ceux qui restaient fidèles à la sainte mémoire d'Aïdan, à celle encore plus vénérée de Columba, semblent avoir fait contre Wilfrid le serment d'Annibal. Réduits à l'impuissance sur la question pascale, où ils ne pouvaient lutter contre Rome, ayant derrière elle toute l'Église, ils reprenaient l'avantage quand il ne s'agissait plus que de la personne de Wilfrid, cher

1. Neminem habemus meliorem et digniorem nostræ gentis quam Wilfridum.... Eddius, c. 2.

au fils du roi, mais par là même peut-être moins agréable à Oswy qui, tout en adoptant la Pâque romaine, ne pouvait avoir renié toute trace de son attachement aux idées et aux coutumes de sa jeunesse.

Wilfrid choisit d'ailleurs cette occasion pour manifester, plus encore peut-être qu'à Whitby, le côté excessif et exclusif de son caractère. Il ne voulut être sacré par aucun des évêques de son pays, pas même par le métropolitain de Cantorbéry. Quoiqu'ils fussent tous en communion avec le Saint-Siége, et que plusieurs d'entre eux soient encore aujourd'hui vénérés parmi les saints[1], il se crut le droit de les assimiler, de son autorité privée, à des schismatiques. « Seigneurs rois, » dit-il, « il me faut avant tout songer au moyen d'arriver à « l'épiscopat par votre élection sans m'exposer aux « reproches des vrais catholiques. Il y a dans cette « île beaucoup d'évêques qu'il ne m'appartient pas « d'accuser, mais ils ont ordonné des Bretons et des « Scots que la chaire apostolique n'a point reçus « dans sa communion, parce qu'elle ne reçoit pas « ceux qui communient avec les schismatiques[2]. Je

1. Faber, page 44.

2. C'est ainsi du moins que semble devoir être rendu le langage assez obscur que lui prête son ami Eddi : O domini venerabiles reges.... Sunt hic in Britannia multi episcopi, quorum nullum meum

« vous demande donc humblement de m'envoyer « dans les Gaules, où il y a beaucoup d'évêques ca- « tholiques, afin que je puisse recevoir le caractère « épiscopal sans contradiction du Saint-Siége. » Il refoulait ainsi tout le clergé celtique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande dans le schisme, sans que ses apologistes aient conservé la moindre trace d'une décision des Papes, qui l'autorisât à prendre cette attitude. Cependant les deux rois ne firent point d'objection : ils lui donnèrent, au contraire, un nombreux cortége et beaucoup d'argent, afin qu'il pût se montrer aux Francs avec la pompe qu'il aimait et qui convenait à l'évêque d'un grand royaume. Il traversa donc la mer et alla trouver, à Compiègne, son ami Agilbert, l'ancien évêque des West-Saxons, qui venait d'être fait évêque de Paris. Celui-ci le reçut avec toute sorte d'honneur comme un confesseur de la foi. Wilfrid fut sacré avec la plus grande solennité, et avec le concours de douze autres évêques. Il fut porté à travers l'église et au milieu de la foule sur un trône d'or, par les mains des évêques, qui chantaient des hymnes et qui furent seuls admis à l'honneur de soutenir ce trône. Ils l'instituèrent

est accusare : quamvis veraciter sciam quod haud quatuordecim anni sunt, ut Britones et Scoti ab illis sint ordinati, quos nec apostolica sedes in communionem recepit, neque eos qui schismaticis consentiunt. C. 12.

évêque, non plus à Lindisfarne, comme ses quatre prédécesseurs, mais à York, comme l'avait été Paulin, le premier évêque venu de Cantorbéry et de Rome, et comme pour effacer ainsi toute trace de la mission des Celtes en Northumbrie [1].

Il prolongea peut-être trop son séjour en France, et son retour ne se fit pas sans encombre. Pendant qu'il naviguait dans la Manche et que le clergé qui l'accompagnait, assis sur le pont du navire, remplaçait par des psaumes les chants ordinaires des matelots, une cruelle tempête s'éleva qui les fit échouer sur la côte de Sussex, le plus petit des royaumes de l'Heptarchie, habité, comme son nom l'indique, par les Saxons du Sud. Le reflux de la mer ayant laissé le navire à sec, les gens du littoral accoururent pour exercer le droit de bris et de naufrage toujours si chers aux populations maritimes, et qui s'est maintenu trop longtemps jusque chez les plus catholiques, ainsi qu'on l'a vu dans notre Bretagne. Comme ces Saxons du Sud étaient encore païens, on ne saurait guère admettre, avec un des biographes de Wilfrid, qu'ils fussent excités contre lui par les rancunes du christianisme celtique : mais ils n'en manisfestaient pas moins l'intention de s'emparer du navire, et de ne laisser aux naufragés que le choix entre la servitude ou la mort. Wilfrid

1. Eddius, l. c. Cf. Bede, III, 28; Fridegobus, *Vita Rhythmica*, c. 11.

essaya de les pacifier en leur offrant tout son argent, pourvu que lui et les siens pussent rester libres. Mais les païens étaient enflammés par un de leurs prêtres qui, debout sur la falaise, maudissait, comme Balaam, le peuple de Dieu et faisait mine de vouloir les exterminer par des sortiléges. Un des compagnons de Wilfrid, armé d'une fronde, comme David, lança contre le pontife païen une pierre qui lui cassa la tête ; son cadavre tomba sur le sable : à cette vue, la fureur des sauvages redoubla, et ils se mirent à escalader le navire. Les Northumbriens de Wilfrid, au nombre de cent vingt, résolurent de se défendre : ils se jurèrent, selon la coutume saxonne, de ne pas s'abandonner les uns les autres, et de ne choisir qu'entre une glorieuse mort ou une vie victorieuse. Wilfrid, avec ses prêtres, priait à genoux sur le pont pendant que les autres combattaient. Trois fois les féroces riverains montèrent à l'assaut et trois fois ils furent repoussés : ils se préparaient à une quatrième attaque sous les ordres de leur roi, que l'espoir du butin avait attiré, lorsque le flot revint subitement, souleva le navire et délivra les voyageurs de leurs ennemis. Ils allèrent débarquer paisiblement à Sandwich, sur cette côte du Kent où Augustin et ses compagnons avaient pour la première fois foulé le sol de l'Angleterre [1].

1. Inito pactu, ut nullus ab alio in fugam terga verteret, sed aut

Une douloureuse surprise les y attendait. Pendant l'absence trop prolongée de Wilfrid, les dispositions du roi Oswy avaient changé. La victoire de Whitby, comme toutes les victoires, avait été moins complète qu'on se l'était tout d'abord figuré. Le parti celtique, en apparence écrasé par le vote unanime de l'assemblée de Whitby, s'était relevé : il avait repris du crédit auprès du Bretwalda. Ce retour d'Oswy à ses anciennes prédilections pour l'Église celtique, où il avait été baptisé et élevé, doit probablement être attribué à l'influence de la sainte abbesse Hilda, de Whitby, cette princesse du sang royal de Northumbrie, à qui le roi avait confié sa fille en la consacrant à Dieu pour rançon de sa victoire sur les Merciens et de l'affranchissement définitif de son pays [1]. Tant qu'elle vécut, Hilda resta fidèle aux traditions scotiques, et tant qu'elle vécut, son opposition contre Wilfrid ne se démentit pas [2]. On a aussi supposé que le roi Oswy commençait à être jaloux de son fils Alchfrid et de l'ascendant que son alliance intime avec Wilfrid lui procurait sur tout le parti romain, bien qu'il l'eût lui-même associé à la royauté et bien que sa qualité de

mortem cum laude, aut vitam cum triumpho habere mererentur. EDDIUS, c. 13.

1. Voir plus haut, page 126.

2. VARIN, Mémoire déjà cité. GUILL. MALMESB., l. c.

Bretwalda ou de suzerain de la confédération anglo-saxonne dût le rassurer [1]. Mais le confident et le biographe de Wilfrid affirme que les Celtes (très-injustement qualifiés par lui de quarto-décimans), avec l'aide du démon, obtinrent du roi qu'il profiterait de l'absence de Wilfrid pour nommer un des leurs évêque d'York à sa place [2].

De l'aveu unanime, celui qu'Oswy substitua à Wilfrid était un saint. Il s'appelait Ceadda [3]. C'était un moine, Anglo-Saxon de naissance, mais il avait été disciple de saint Aïdan ; il était frère de l'évêque Cedd, qui avait servi d'interprète à la conférence de Whitby, et dont nous avons raconté la mort suivie par celle de ses trente amis. Ceadda avait succédé à son frère comme abbé de Lastingham, de ce monastère qui était, après Lindisfarne, le principal foyer de l'esprit celtique en Northumbrie. Oswy voulut cependant que le nouvel évêque fût sacré non par des prélats du rit celtique, mais à Cantorbéry, par ce métropolitain saxon [4] qui

1. Faber, p. 46. — On voit bien la trace de cette rivalité du père et du fils dans ce passage de Bede : Rex Alchfrid misit Wilfridum ad regem Galliarum, qui eum consecrari faceret episcopum.... Imitatus industriam filii, rex Oswiu misit Cantiam, virum sanctum.... III, 28.

2. Eddius, c. 14.

3. C'est celui que les Anglais honorent sous le nom de saint Chad. — Religiosissimum admirabilem doctorem, de insula Hibernia venientem. Eddius, c. 14. Cf. Bede, III, 21, 23; IV, 2.

4. Frithona, nommé aussi Deusdedit.

avait toujours vécu en bonne intelligence avec les gens du Nord. Mais quand Ceadda arriva à Cantorbéry, il trouva que la terrible peste de 664 avait enlevé l'archevêque, qui n'avait pas encore de successeur. Il alla donc, chez les Saxons de l'Ouest, se faire sacrer par cet évêque Wini que l'on a vu figurer aussi à Whitby et à Peterborough, mais qui, lui aussi, semble avoir réagi contre le vote de l'assemblée, puisqu'il se fit assister, comme consécrateur, par deux évêques bretons restés fidèles à l'usage pascal des Celtes [1]. Revenu en Northumbrie, Ceadda prit paisiblement possession de son diocèse et y déploya toutes les vertus qui ont longtemps popularisé son nom chez les Anglais. Très-versé dans l'étude de l'Écriture sainte, il y puisait des règles de conduite dont il ne s'écarta jamais. Son humilité, sa sincérité, sa chasteté, son amour de l'étude, excitaient l'admiration du peuple northumbrien qu'il évangélisait avec un zèle ardent, parcourant les villes, les villages, les châteaux et jusqu'aux hameaux les plus isolés, non pas à cheval, selon l'habitude si chère aux Saxons, mais à pied, comme les apôtres et comme son maître et son prédécesseur, saint Aïdan [2].

On ne voit pas du reste que Ceadda ou aucun

1. Bede, III, 28.

2. Oppida, rura, casas, vicos, castella propter evangelizandum, non equitando... peragrare. Bede, III, 28.

des adversaires celtiques de Wilfrid aient tenté de revenir sur les décisions de l'assemblée de Whitby et de maintenir ou de rétablir, soit l'observance celtique de la Pâque, soit la tonsure d'une oreille à l'autre. Il est probable que l'opposition de plus en plus violente qui se déclara contre Wilfrid eut beaucoup moins pour objet la doctrine ou les pratiques romaines que des questions personnelles. On lui en voulait de son ascendant précoce, et surtout de ses procédés violents contre les Irlandais ou leurs disciples; car il est constant que, partout où il le put, il ne laissait à ceux-ci que l'alternative de renoncer à leurs usages ou de rentrer dans leur patrie[1].

Ainsi dépossédé de son siége, Wilfrid reprit tous ses avantages par la modération et la dignité de son attitude. Il n'avait encore que trente ans : sa jeunesse aurait pu excuser une irritation, un emportement facile à comprendre en présence d'une injustice si manifeste. Mais, loin d'y céder, il montra la prudence et la maturité de l'homme d'État en même temps que l'humilité et la charité du saint. Lui si rigide observateur des canons, si scrupuleux à l'égard des irrégularités liturgiques, avait ici à combattre un abus de pouvoir inexcusable, une violation directe

1. Bede, III, 28. — Thom. de Elmham., *Hist. monast. S. Augustini*, p. 198.

des lois de l'Église; il avait à revendiquer un droit évident, solennellement conféré par la royauté et la nation northumbrienne, et solennellement consacré par l'Église. Il aima mieux se taire, s'effacer, se fier à la justice de Dieu et de l'avenir. C'est le saint qui commence à se montrer, et qui nous intéresse d'autant plus, que le pieux usurpateur de son siége était dès lors, il ne faut pas l'oublier, compté parmi les saints et placé par la vénération publique au rang où l'a maintenu pendant neuf siècles la vénération des catholiques anglais.

Wilfrid, dont le caractère épiscopal ne pouvait être méconnu par personne, mais qui n'avait plus de diocèse, se retira paisiblement et même joyeusement au monastère de Ripon, qu'il tenait de la générosité du jeune roi Alchfrid, et y vécut dans l'étude et dans la retraite[1] (665-669). Il faut supposer que son ami Alchfrid alla l'y consoler, si toutefois il vivait encore au retour de Wilfrid, car à ce moment il disparaît de l'histoire, sans qu'on nous dise rien de sa mort. Mais Wilfrid ne put demeurer longtemps dans son monastère. Wulphère, le roi de Mercie, le fondateur de Peterborough, l'appela dans son royaume, où pour le moment il n'y avait point d'évêque[2].

1. Ricard. Hagulstad., *Hist. eccles. Hagust.*, c. 6.

2. L'évêque Jaruman avait été envoyé par Wulphère pour ramener à la foi les Saxons de l'Est, ses tributaires, que la grande peste de 664 avait fait retomber dans l'idolâtrie. Voir plus haut, page 116.

Bien que ce royaume eût été converti et gouverné par les moines celtiques, Wulphère était naturellement porté à favoriser le champion du rit romain, par son mariage avec Ermenilda, fille du roi de Kent, et issue par conséquent de la race qui la première avait reçu les enseignements de Rome en écoutant la parole d'Augustin. Elle était nièce de cette reine de Northumbrie, Eanfleda, qui avait été la première protectrice de Wilfrid et avait rapporté de son exil et de son éducation à Cantorbéry un attachement si fidèle au rit romain. Le roi Wulphère, la reine Ermenilda et l'abbé Wilfrid travaillèrent de concert à propager et à consolider la foi chrétienne dans le vaste royaume de Mercie qui commençait déjà à rivaliser d'importance avec la Northumbrie.

Grâce aux vastes donations territoriales que lui fit le roi, Wilfrid put y fonder plusieurs monastères, dans l'un desquels il devait finir sa vie. Il prêtait ainsi un concours efficace aux heureux résultats obtenus surtout par la reine Ermenilda. Cette douce et noble femme, qui devait, elle aussi, comme tant d'autres princesses de la race de Hengist, finir ses jours dans le cloître, et être inscrite au catalogue des saints, avait été choisie par Dieu pour achever de transformer en chrétiens ces terribles Merciens qui, restés plus fidèles que tous les autres Anglo-Saxons à leur paganisme national, avaient été si

longtemps la terreur des chrétientés naissantes de l'Angleterre. Elle y réussit autant par ses bienfaits et ses bons exemples que par sa persévérante énergie. L'infatigable activité de son dévouement n'était égalée que par son angélique douceur. Elle ne se reposa que quand après ses dix-sept ans de règne avec Wulphère (658-675), l'idolâtrie eut complétement disparu de la Mercie : et alors, devenue veuve, elle entra dans le monastère où l'attendait sa mère, et qu'avait fondé sa tante[1].

Pour bien saisir l'ensemble historique de ces premiers âges de l'histoire politique et religieuse des Anglais, il importe de constater les liens du sang par où se tenaient tous ces rois et toutes ces princesses des différentes dynasties qui gouvernaient les royaumes de l'Heptarchie et prétendaient toutes descendre d'Odin. Cette parenté sert le plus souvent de fil conducteur à travers le dédale des incidents qui favorisaient ou entravaient la prédication de l'Évangile. Ainsi la douce et noble Ermenilda avait pour frère Egbert, roi de Kent (664-673). Fidèle comme elle aux traditions de sa race, il se montra toujours plein

1. Sua dulcedine, blandifluis hortamentis, moribus ac beneficiis indomita mulcens pectora, ad suave Christi jugum rudes populos et indoctos excitabat.... Nec requievit invicta, donec idola et ritus dæmoniacos extirparet.... Act. SS. Bolland., t. II Februar., p. 691. — On verra plus loin l'histoire du monastère d'Ely, fondé par sainte Etheldreda, et dont Ermenilda devint abbesse après sa mère Sexburge.

de zèle pour la religion telle qu'Augustin l'avait enseignée à son bisaïeul Ethelbert, et plein d'affection pour Wilfrid. Après la mort du cinquième successeur d'Augustin, le siége métropolitain étant resté vacant pendant plusieurs années, Egbert appela auprès de lui l'abbé de Ripon pour présider au gouvernement spirituel de son royaume et pourvoir aux ordinations.

Wilfrid exerça pendant trois ans (666-669) cette autorité provisoire, en partageant son temps entre son monastère northumbrien et le diocèse de Cantorbéry, où il se fit beaucoup d'amis. Il en usa surtout au profit de son abbaye de Ripon. Il y conduisit d'abord deux religieux du monastère de Saint-Augustin, bons musiciens destinés à introduire chez les Anglo-Saxons le chant grégorien, de tout temps pratiqué à Cantorbéry : c'est à l'un d'eux, nommé Hedd ou Eddi, que nous devons la biographie infiniment précieuse et curieuse de son évêque. Avec ces chantres, Wilfrid amenait encore des maçons, ou, pour mieux dire, des architectes, *cæmentarii*, avec d'autres artistes ou ouvriers, tous sans doute moines du même monastère, et dont il se proposait d'employer les talents aux grandes constructions qu'il méditait déjà. Enfin il rapportait du premier sanctuaire créé par les fils de saint Benoît en Angleterre un don plus précieux et plus fécond encore

que la musique ou l'architecture : la règle de saint Benoît, que nul n'avait encore tenté d'introduire dans les monastères northumbriens [1]. Wilfrid s'en constitua dès lors l'ardent et zélé propagateur; il en fit marcher l'adoption de front avec la tonsure romaine, avec l'observance exacte de la Pâque, avec le chant harmonique et alterné de la liturgie. Il réussit au delà de toute attente : car c'est à lui, et à lui seul, qu'on doit attribuer la substitution graduelle mais rapide de la règle bénédictine aux traditions celtiques dans les grandes et nombreuses communautés que les fils de saint Columba avaient créées dans le nord de l'Angleterre. On a vu, dans la vie de Columba, qu'il ne régnait aucune différence fondamentale entre la vie monastique telle que l'avait réglée le grand législateur du Mont-Cassin et telle qu'on la pratiquait à Iona ou dans les autres communautés de l'Irlande et de la Grande-Bretagne. C'est tout au plus si l'on peut signaler la plus grande austérité des jeûnes et d'autres mortifications, avec une application plus prononcée à la transcription des manuscrits,

1. Cum cantatoribus Ædde et Æona et cæmentariis omnisque pæne artis ministerio in regionem suam revertens cum regula Benedicti, instituta ecclesiarum bene melioravit. Eddius, c. 14. — Nonne ego curavi.... quomodo vitam monachorum secundum regulam S. Benedicti patris, quam nullus ibi prius invexit, constituerem? *Ibid.*, c. 45. Cf. Mabillon, Act. SS. O. S. B, t. V, p. 633, puis *Annales Benedictini*, lib. XV, n. 64.

comme des caractères alors distinctifs de la vie religieuse chez les Celtes [1]. Mais dans l'esprit de Wilfrid comme dans l'intérêt général de l'Église, il importait beaucoup que la puissante armée régulière du christianisme saxon marchât sous le même drapeau et répondît au même mot d'ordre. Ce mot et ce drapeau avaient été apportés de Rome par les missionnaires bénédictins du Mont-Cœlius et confiés aux deux grandes fondations monastiques de Cantorbéry, où Wilfrid alla les prendre pour en faire les caractères souverains et désormais ineffaçables de l'organisation ecclésiastique de l'Angleterre.

Cependant la face des affaires va de nouveau changer. Il s'agissait de donner un successeur à l'archevêque Deusdedit. Pour y pourvoir, le roi de Northumbrie, Oswy, usa de l'autorité supérieure que semblent s'être attribuée en matière ecclésiastique les Bretwaldas ; il montra en même temps que si le parti celtique, caressant ses souvenirs de jeunesse, avait pu le déterminer à rendre Wilfrid victime d'une exclusion inique, il n'en demeurait pas moins sincèrement soumis à la primauté du Saint-Siége, si

1. Quant à l'élection des abbés, qui était une des bases les plus essentielles de la règle bénédictine, on voit que Wilfrid lui-même y dérogeait sans embarras, en désignant à ses moines le successeur qu'ils devaient leur donner. EDDIUS, c. 61.

solennellement reconnue par lui à la conférence de Whitby. Après s'être concerté avec le jeune roi Egbert de Kent, avec les chefs du clergé anglo-saxon (667), il désigna un moine de Cantorbéry, nommé Wighard, reconnu par tous comme très-digne de l'épiscopat, Saxon de naissance mais formé à l'école des premiers missionnaires envoyés de Rome par saint Grégoire [1], et réunissant aussi les conditions propres à satisfaire les exigences de l'esprit national, en même temps que les conditions de la plus sévère orthodoxie. Puis, toujours d'accord avec le roi de Kent, il fit ce que n'avait encore fait aucun roi anglais, ni même, que je sache, aucun roi des nations nouvellement converties : il envoya le nouvel élu à Rome pour y être sacré par le Pape, afin que lui-même pût ensuite ordonner des évêques parfaitement orthodoxes dans toutes les églises d'Angleterre.

Wighard, à peine arrivé à Rome, y mourut de la peste avec presque tous ses compagnons. Les deux rois résolurent alors de laisser au Pape le choix du nouveau métropolitain de l'Angleterre.

Autant Oswy mettait d'humilité et de zèle à reconnaître la suprématie romaine, autant le Pape, qui était alors Vitalien (658-672), mit peu d'empresse-

1. Intellexerat enim veraciter, quamvis educatus a Scottis, quia Romana esset catholica et apostolica ecclesia.... Bede, *Hist. eccles.*, III, 29; *Hist. Abbatum in Wiramutha et Girvum*, n. 3.

ment à user de la faculté qu'on lui abandonnait. Il répondit à Oswy qu'il n'avait encore pu trouver personne qui fût propre à une mission si lointaine. Il promit de chercher encore, et en attendant il félicitait le roi de sa fidélité, l'exhortant à continuer à se conformer, soit pour la Pâque, soit pour tout le reste, aux traditions des apôtres Pierre et Paul, que Dieu avait donnés au monde comme deux grandes lumières pour éclairer chaque jour le cœur des fidèles par leur doctrine. Il l'engageait à compléter l'œuvre de la conversion et de la réunion de toute l'île dans une même foi apostolique. Il lui envoyait par la même occasion des reliques de divers martyrs et une croix contenant une parcelle des chaînes de saint Pierre, pour la reine Eanfleda, l'amie de Wilfrid. « Votre épouse, disait le Pape, est notre fille spirituelle ; ses vertus et ses bonnes œuvres sont la joie de toute l'Église romaine et la nôtre, en même temps qu'elles fleurissent devant Dieu comme les fleurs parfumées du printemps. »

Après de nouvelles et longues recherches, le Pape fixa son choix sur Adrien, Africain de naissance, et abbé d'un monastère près de Naples, aussi parfaitement versé dans la discipline ecclésiastique et monastique que dans la connaissance du grec et du latin. Adrien n'objecta ni la distance, ni son ignorance de la langue anglo-saxonne ; mais il

se déclara indigne de l'épiscopat, et indiqua au Pape un religieux dont l'âge et le genre d'instruction convenaient mieux à cette difficile mission. C'était un moine nommé André, attaché à un monastère de vierges en Italie, et que tous jugeaient digne d'être choisi ; mais ses infirmités corporelles l'obligèrent d'y renoncer. Alors Adrien, de plus en plus pressé par le Pape, lui proposa un autre de ses amis, qui se trouvait à Rome, un religieux grec nommé Théodore, né à Tarse, comme saint Paul, de bonne vie et mœurs, d'une science si profonde et si variée qu'il était surnommé *le Philosophe*[1], et d'un âge déjà vénérable, puisqu'il avait soixante-six ans. Cette proposition fut agréée par le Pape, mais à la condition expresse que l'abbé Adrien accompagnerait son ami en Angleterre, afin de veiller à ce qu'il n'introduisît rien dans cette Église de contraire à la foi orthodoxe, comme faisaient trop souvent les Grecs. Cette défiance était justifiée par les cruelles et sanguinaires dissensions qui bouleversaient alors l'Église d'Orient, à l'occasion de l'hérésie des monothélites, et de l'intervention constante des empereurs byzantins dans les questions de foi. La chose ainsi réglée, comme Théodore avait la tête entièrement

1. Sæculari simul et ecclesiastica philosophia præditum virum, et hoc in utraque lingua, græca scilicet et latina. BEDE, *Hist. Abbatum*, c. 3. Cf. *Hist. ecclesiast.*, IV, 1.

rasée, selon l'usage des moines d'Orient, il lui fallut avant de se mettre en route attendre quatre mois que ses cheveux eussent poussé de manière à rendre possible la tonsure des moines d'Occident en forme de couronne. Dès que ses cheveux eurent reçu la forme régulière, le moine Théodore fut sacré par le Pape (26 mars 668) et se mit en route avec l'abbé Adrien pour l'Angleterre.

Mais à cet Asiatique et à cet Africain si singulièrement choisis pour régir l'Église anglo-saxonne et qui remplirent si bien leur tâche, le Pape avait sagement résolu d'adjoindre un troisième personnage dont le concours, au moins dans les premiers temps, devait leur être indispensable. Ce fut ce jeune seigneur northumbrien, Benoît Biscop, que nous avons vu partir d'Angleterre, pour faire son pèlerinage à Rome avec Wilfrid, puis se séparer de celui-ci à Lyon[1]. Après ce premier voyage, le jeune Benoît revenu en Angleterre n'avait cessé de vanter à ses compatriotes tout ce qu'il avait vu à Rome, et d'en chérir le souvenir. Ce souvenir l'entraîna une seconde fois à Rome, d'où, après de nouvelles études et de nouvelles jouissances, il était allé prendre la tonsure et embrasser la vie religieuse au grand sanctuaire monastique de Lérins, où l'abbé Aygulphe

1. Voir plus haut, page 145.

venait d'introduire la règle bénédictine[1]. Après deux ans de séjour dans cette île alors encore si vénérée, il n'avait pas pu résister au désir de revoir Rome, par dévotion pour saint Pierre. Il s'y était rendu pour la troisième fois, sur un navire de commerce ; et il s'y trouvait encore lorsque le pape Vitalien lui enjoignit de renoncer à ce pèlerinage pour en accomplir un plus méritoire en retournant dans son pays afin d'y servir de guide et d'interprète au nouvel archevêque[2]. Benoît obéit : et les trois envoyés de Rome se mirent en route pour l'Angleterre, dont ils allaient, en quelque sorte, soixante-dix ans après la mission d'Augustin, prendre possession une seconde fois au nom de l'Église romaine.

Mais leur voyage ne se fit pas sans obstacle ; il leur fallut plus d'un an pour aller de Rome à Cantorbéry. Au lieu de rencontrer en France, comme Augustin, le généreux concours d'une reine comme Brunehilde, les nouveaux missionnaires la trouvèrent en proie à la tyrannie d'Ébroïn, le maire du palais, le premier de ces grands politiques trop nombreux dans notre histoire, que la postérité a si lâ-

1. Alliez, *Histoire du monastère de Lérins*, 1860, t. I, p. 371. J'aime à signaler en passant cette monographie comme l'un des meilleurs travaux de notre temps sur l'histoire monastique.

2. Ad patriam reversus studiosis ea quæ videt ecclesiasticæ vitæ instituta diligere et quibus potuit prædicare non desiit.... Adveniente nave mercatorio, desiderio satisfecit.... *Hist. Abbatum*, c. 2, 3.

chement admirés ou absous, et qui pour le malheur de notre patrie n'ont cherché le triomphe de leur égoïste grandeur que dans l'abaissement et la servitude universelle. La présence de ces trois personnages, un Grec, un Africain, et un Anglo-Saxon, tous trois munis des recommandations du Pape, parut suspecte au tout-puissant ministre. L'empereur byzantin, Constant II, encore alors souverain de Rome, qu'il avait récemment visitée et pillée, mais où il parlait de rétablir le siége de l'Empire, excitait les inquiétudes d'Ébroïn, qui s'imagina que ces envoyés du Pape pouvaient bien être chargés de tramer quelque entreprise entre l'empereur et les rois anglo-saxons contre le royaume des Francs de Neustrie et de Bourgogne dont il se regardait comme le chef. Ce fut surtout l'abbé Adrien qui lui parut dangereux; aussi ne fut-il relâché que deux ans après ses compagnons. Cependant, grâce à l'intervention directe du roi Egbert, l'archevêque Théodore put enfin aborder en Angleterre, et prendre solennellement possession de son siége (27 mai 669). Son premier acte fut de confier à son pieux compagnon de voyage, au Northumbrien Benoît Biscop, le gouvernement de la grande abbaye, voisine de Cantorbéry, qui contenait la sépulture des archevêques et des rois, et que saint Augustin avait dédiée à saint Pierre, mais qui n'est connue que sous le

nom de l'apôtre des Anglais. Benoît en demeura supérieur jusqu'à l'arrivée d'Adrien (671), qui en fut aussitôt investi par le nouvel archevêque, à qui le Pape avait prescrit d'établir dans son diocèse l'abbé africain avec les religieux qui l'accompagnaient[1].

L'arrivée de saint Théodore signale une ère nouvelle dans l'histoire des Anglo-Saxons[2].

Il fallait certes un fier courage et une sainte ambition à ce grand vieillard, pour l'engager à soixante-sept ans dans une tâche aussi laborieuse que celle du gouvernement spirituel de l'Angleterre. L'histoire de l'Église offre peu de spectacles plus imposants et plus consolants que celui de ce Grec d'Asie Mineure, de ce compatriote de saint Paul, de ce philosophe mitré[3], de ce moine presque septuagénaire, venu des rives de l'Orient pour faire l'éducation d'une jeune nation de l'Occident, en disciplinant, pacifiant et ordonnant les éléments disparates, les races diverses, les dynasties rivales, les forces naissantes dont la réunion devait un jour constituer un des plus grands peuples du monde.

1. Bede, *Hist. eccles.*, IV, 1; *Hist. Abbat.*, c. 3.

2. Lingard, *Anglo-Saxon Church*, t. I, p. 77.

3. Cofamulum et coepiscopum nostrum, magnæ insulæ Britanniæ archiepiscopum et philosophum. *Epist.* Agathonis *Papæ ad Imp.*, ap. Baronium, ann. 680.

Grâce au concours du puissant roi de Northumbrie, le nouvel archevêque de Cantorbéry se voyait investi pour la première fois d'une autorité universellement reconnue par tous les Anglo-Saxons (669-690). Cette suprématie, que l'inclination intelligente du Bretwalda Oswy pour l'unité romaine l'aidait si efficacement à exercer, lui fut solennellement reconnue par le pape Vitalien, qui renouvela en sa faveur toutes les prérogatives que Grégoire le Grand avait confiées à Augustin et au siége de Cantorbéry, en omettant toute mention de la seconde métropole que Grégoire voulait établir à York[1]. Cette autorité suprême sur toutes les Églises de la Grande-Bretagne, quelle que fût leur antiquité ou leur origine, n'avait été, entre les mains d'Augustin et de ses successeurs, qu'un titre et un droit. Elle devint pour la première fois, entre celles du vieux moine grec, une réalité puissante et incontestée.

Le premier usage qu'il fit de cette suprématie fut de réparer l'injustice dont Wilfrid avait été victime. Oswy ne semble y avoir mis aucune opposition : il s'inclina devant l'autorité apostolique, dont Théodore lui fit connaître les décrets[2]. Il couronna

1. Bede, IV, 2. Cf. Guill. Malmesb., *de Gest. Pontif. Angl.*, l. I. — *Diplôme du pape Vitalien*, in Act. SS. Bolland., t. VI Septembris, p. 59.
2. Eddius, c. 15.

ainsi son règne par un acte de réparation et de repentir, en laissant rétablir sur le siége épiscopal de la capitale de son royaume l'homme qu'il en avait injustement expulsé [1]. L'humble et pieux Ceadda, qui avait consenti, par un étrange oubli de son devoir, à remplacer Wilfrid, ne fit aucune résistance à l'application des lois canoniques qui le dépouillait du siége usurpé. Il dit à l'archevêque : « Si « vous avez la certitude que mon épiscopat n'est « pas légitime, je l'abdique volontiers; je n'ai jamais « cru que j'en étais digne et je ne l'avais accepté que « par obéissance. » Sur quoi, comme Wilfrid dépossédé par lui s'était retiré dans son monastère de Ripon, ainsi lui-même regagna le monastère de Lastingham, près Whitby, fondé par son frère, et où on l'avait pris pour le faire évêque. Il y vécut quelque temps dans la paix de la retraite. Mais le généreux Wilfrid, qui avait pu apprécier les vertus du saint intrus, dont il avait continué d'habiter le diocèse, eut à cœur de les remettre en lumière. L'évêché du royaume de Mercie étant venu à vaquer, il persuada à son fidèle ami Wulphère d'y appeler Ceadda, et

1. On remarquera que Wilfrid ne fut jamais qu'évêque, et non archevêque d'York. La dignité métropolitaine attachée par saint Grégoire à ce siége disparut aprés la fuite de Paulin, et ne fut restituée qu'en 735 à Egbert, connu par la lettre que lui adressa le vénérable Bede, et par plusieurs monuments de législation ecclésiastique publiés dans les *Ancient laws and institutes of England*.

lui abandonna comme résidence une terre nommée Lichfield, que ce roi lui avait autrefois donnée, à lui Wildrid, afin qu'il pût y établir un siége épiscopal pour lui ou pour un autre[1]. Théodore et Ceadda se prêtèrent tous les deux à cette combinaison. Mais l'archevêque voulut que l'évêque se laissât sacrer de nouveau, avec le concours de Wilfrid, à cause de l'irrégularité des deux évêques bretons qui avaient concouru à sa première ordination[2]. D'ailleurs Théodore ne cessa de lui témoigner tout l'honneur que méritait sa sainte vie : et comme par amour du travail et selon l'usage des premiers évêques northumbriens du rit celtique, Ceadda s'obstinait à parcourir à pied l'immense espace de son nouveau diocèse, le primat lui commanda d'user d'un cheval, et mit lui-même la main à l'étrier pour contraindre l'humble évêque à y monter[3].

Par une délicatesse charmante, Wilfrid assignait à cet innocent usurpateur le soin de continuer la

1. BEDE, IV, 2. — EDDIUS, c. 15. — Lichfield, érigée quelque temps en métropole au huitième siècle, et restée évêché jusqu'à nos jours, tirait son nom de la quantité des corps de martyrs, immolés sous Dioclétien, qu'on y avait découverts : *Leich* ou *Lich-field.*

2. C'était la première application d'un canon qu'il fit décréter plus tard : Qui ordinati sunt Scotorum vel Britonum episcopi, qui in pascha vel tonsura catholicæ non sunt ordinati ecclesiæ, iterum a catholico episcopo manus impositione confirmentur. Ap. THORPE, p. 307.

3. BEDE, IV, 3.

tâche qui avait occupé et consolé sa disgrâce. Ceadda fut pendant trois ans en Mercie ce qu'avait été Wilfrid, en s'associant comme lui aux nobles efforts du roi et de la sainte reine Ermelinda pour étouffer les derniers restes de l'idolâtrie. Dans les intervalles de repos que lui laissaient ses courses pastorales, il habitait un petit monastère qu'il avait construit près de sa cathédrale, pour y continuer sa vie d'oraison et d'étude avec sept ou huit religieux de ses amis. Après avoir donné les plus beaux exemples d'humilité, de science, de ferveur et de pauvreté volontaire, ce fut là qu'il mourut (2 mars 672); et le récit de ses derniers jours a été transmis, par le moine qui lui tenait compagnie, au vénérable Bede, toujours si scrupuleux dans l'indication des sources où il puisait les matériaux de son histoire religieuse de la nation anglaise. « Mon père, » disait le disciple à l'évêque moribond, « oserais-je vous faire « une question ? — « Demande-moi ce que tu veux. « — Je vous conjure de me dire ce qu'étaient ces « chants d'une harmonie délicieuse que nous en- « tendions tout à l'heure et qui tantôt descendaient du « ciel, tantôt y remontaient : n'était-ce pas l'ineffa- « ble suavité de la voix des anges? — Tu l'as donc « entendue et reconnue, cette voix d'en haut dont il « ne faut rien dire à personne avant ma mort? Eh bien, « oui ! c'étaient eux! Les anges sont venus m'appeler

« au ciel que j'ai toujours aimé et désiré : ils m'ont « promis de revenir dans sept jours pour m'emmener « avec eux. » Et quand le jour de la délivrance et de la récompense fut arrivé, le témoin de cette mort bienheureuse ne vit pas seulement le ciel s'entr'ouvrir et les anges apparaître : il crut voir aussi le frère du moribond, son inséparable compagnon d'autrefois, évêque et moine comme lui, qui descendait du ciel entr'ouvert pour venir chercher l'âme de son frère et la conduire à l'éternel bonheur. Vingt traits de cette nature, qui surnagent au sein de cet océan de siècles et de peuples oubliés, nous démontrent que, chez ces néophytes barbares si promptement transformés en austères religieux et en saints, les affections naturelles conservaient tout leur empire et se confondaient, dans une douce et sainte union, avec la grandeur et la beauté de leur vocation surnaturelle[1].

Ayant ainsi réglé ou redressé le gouvernement des âmes dans les deux plus vastes royaumes de la confédération saxonne, en Northumbrie et en Mercie, le vieil archevêque poursuivit, avec une activité que

1. Vocem suavissimam cantantium atque lætantium de cœlo ad terras usque descendere.... Vidit animam Ceddi fratris ipsius cum agmine angelorum descendere de cœlo, et assumpta secum anima ejus, ad cœlestia regna redire. BEDE, VI, 3. — Ce frère n'était autre que l'évêque Cedd, qui avait servi d'interprète à la conférence de Whitby.

son âge ne ralentissait en rien, la tâche que le Saint-Siége lui avait assignée. Il parcourut successivement toutes les provinces de l'île déjà occupées par les Anglo-Saxons. Avec le concours des anciens évêques et de ceux qu'il institua partout où il en manquait, il s'appliqua, dans tous les royaumes, à pacifier les sanglantes inimitiés des princes et des nobles, à rétablir l'ordre canonique et la discipline ecclésiastique, à corriger les abus, à répandre les bonnes mœurs et à régler, selon l'usage romain, la célébration de la Pâque[1]. On lui attribue à cette occasion l'initiative de la loi ecclésiastique qui prescrivait à tous les pères de famille de réciter chaque jour et d'enseigner à leurs enfants l'oraison dominicale avec le symbole des apôtres en langue vulgaire[2]. L'abbé Adrien l'accompagnait partout et le secondait en tout. Ces deux vieux moines, venant l'un d'Asie et l'autre d'Afrique, étaient reçus, écoutés, obéis par les Anglo-Saxons avec cette affectueuse déférence qui triomphe si facilement dans les cœurs chrétiens des préjugés et des défiances d'une étroite nationalité. Ils répondaient à l'adhésion populaire par leur zèle infatigable pour l'âme et le cœur du

1. Bede, IV, 2.

2. Hook, I, 152. Je n'ai pu retrouver cette prescription dans les actes de Théodore, mais elle est plusieurs fois répétée dans les *Monumenta ecclesiastica* du siècle suivant. Voir Thorpe, passim.

peuple, en lui prêchant la vérité évangélique avec la sollicitude intelligente et pratique qui fait les vrais apôtres.

Les monuments authentiques de leur zèle sont tous restés dans l'imposante collection de dispositions morales et pénales, connue sous le nom de *Liber pœnitentialis* de l'archevêque Théodore[1], et qui a servi de modèle à tant d'autres recueils analogues. On y voit que si de grands excès et de honteux désordres se manifestaient déjà dans les nouvelles chrétientés d'Angleterre, ils rencontraient pour frein toutes les ressources de la paternité spirituelle et de la vigilance sacerdotale. On est surpris de retrouver chez ces populations de race germanique les traces d'une corruption raffinée entremêlées aux brutales convoitises de la vie barbare; mais on admire l'art et l'autorité qui infligent à chaque péché, même confessé et pardonné, une pénalité publique ou occulte, selon les circonstances du délit. Ces pénitences sont d'une sévérité en général excessive, motivée, ce semble, par la rudesse des mœurs barbares, sur lesquelles il fallait d'abord agir par voie d'intimidation. On comprend qu'il y ait été promptement dérogé, dans l'usage,

1. La version la plus complète se trouve dans la grande collection de Thorpe, *Ancient laws and institutes of England*. Cf. Hook, *op. cit.*, t. I, p. 169, 172.

par des équivalents en aumônes et autres bonnes œuvres. D'ailleurs, dans cette législation édictée par un prélat Grec de naissance et envoyé de Rome, on ne voit aucune trace du droit romain ou byzantin; on y retrouve au contraire tout le système pénal des lois germaniques, fondé sur le principe qui exigeait un châtiment pour tout délit ou une compensation pour tout châtiment[1]. Et comme il est toujours doux de retrouver une âme aimante et tendre chez les maîtres et les docteurs des peuples, on est heureux de lire à la fin d'un des plus anciens manuscrits de ce code redoutable, quelques petits vers où l'archevêque recommande son œuvre et son âme à un prélat de ses amis en lui disant : « Je t'en supplie, noble et pieux évêque, verse aux pieds de Dieu l'abondance de tes prières pour Théodore, le pauvre étranger que tu aimes[2]. »

1. Voir, sur la fondation d'un monastère dû à l'application du principe de la compensation, de curieux détails dans Elmham, p. 206.

2. Te nam, sancte speculator,
Verbi Dei digne dator,
Pontificum ditum decor,
Hæddi, pie presul, precor,
Pro me tuo peregrino
Preces funde Theodoro.

Il s'agit ici de Hedda, évêque des Saxons de l'Ouest à Winchester en 676, fort loué par Bede, V, 18. — Il faut donc distinguer le chantre Hedd ou Eddi, biographe de Wilfrid, l'évêque Hedda, son contempo-

Dans le cours de cette tournée apostolique, Théodore visita naturellement Lindisfarne, comme les chefs-lieux de tous les autres diocèses : cette métropole de la résistance celtique dut reconnaître l'autorité du métropolitain romain, qui lui imprima le sceau de la subordination et de l'unité en dédiant, sous le nom et en l'honneur de saint Pierre, la cathédrale monastique des évêques celtiques dont l'évêque Aïdan avait commencé la construction à la mode scotique et tout en bois quelques années auparavant[1].

C'est à ces visites pastorales de l'archevêque Théodore que l'on s'accorde à faire remonter le commencement de l'organisation des paroisses, surtout dans le midi de l'Angleterre. Jusqu'alors les monastères avaient été à peu près les seuls foyers permanents du culte et de l'enseignement religieux. Des évêques sortaient de leurs monastères pour aller prêcher ou baptiser au loin : ils étaient toujours par voies et par chemins[2] : les religieux, surtout ceux des monastères celtiques, parcouraient le pays en

rain et son collègue à Winchester, l'évêque Ceadda, qui le supplanta à York, l'évêque Cedd, frère de Ceadda : il faut surtout plaindre le narrateur condamné à se frayer un chemin à travers cette forêt de noms obscurs, si faciles à confondre et qui ont encore subi des altérations infinies sous la plume des annalistes plus récents.

1. Bede, III, 25.

2. Longe lateque omnia pervagatus. C'est un éloge qui se retrouve sans cesse sous la plume de Bede.

s'arrêtant à diverses stations indiquées d'avance pour y administrer les sacrements, comme cela se pratique encore dans les pays de missions et dans certains districts de l'Irlande[1]. Mais des églises régulièrement desservies par des religieux ou des prêtres séculiers ne tardèrent pas à être construites sur les domaines de plus en plus étendus des grandes abbayes et des cathédrales monastiques. Les rois et les seigneurs obtenaient des évêques ou des abbés le droit de choisir dans les monastères ou dans le clergé des cathédrales quelques prêtres qui pussent, pour les besoins de leur âme, les accompagner dans leurs expéditions ou séjourner auprès d'eux dans leurs résidences rurales. Théodore se prévalut de cet usage pour jeter les premières fondations d'un système paroissial, en persuadant aux princes et aux grands propriétaires de construire des églises sur leur domaine et d'y attacher des prêtres à demeure, avec une dotation en terre ou en redevances fixes, moyennant quoi ils auraient le droit de choisir les prêtres. C'est de ce droit qu'est sorti le patronage seigneurial tel qu'il subsiste encore aujourd'hui en Angleterre avec l'impôt spécial et non encore aboli, dit *Church-Rate*, prélevé sur tous les propriétaires d'une paroisse pour l'entretien de l'église, tant il

1. Voir plus haut, pages 25 à 29, les premières missions en Northumbrie.

est vrai que tout porte l'empreinte de la solidité et de la permanence dans ce pays, constitué, il y a douze siècles, par cette alliance de l'Église avec la race anglo-saxonne, dont les moines italiens et grecs, tels qu'Augustin et Théodore, furent les plénipotentiaires[1]. Presque tous les noms des comtés actuels remontent à cette époque; tous les diocèses de ce temps-là existent encore : tout y a si bien duré qu'une carte de ce pays au dixième siècle peut encore servir aujourd'hui, tandis qu'il ne reste aucune trace des anciennes divisions territoriales de la France et des pays voisins.

Après avoir ainsi entamé la fondation des paroisses, Théodore voulait procéder à une nouvelle circonscription épiscopale. Jusqu'alors, excepté dans le Kent, chaque royaume de l'Heptarchie avait formé un diocèse; chaque roi voulait avoir son évêque et n'en voulait qu'un. La Northumbrie, longtemps divisée en deux royaumes, n'avait jamais formé qu'un diocèse, dont le chef-lieu était tantôt dans l'ancienne métropole romaine d'York, tantôt dans l'île sacrée de Lindisfarne : et ce diocèse, même après un

1. Thomas de Elmham, *Hist. monast. S. Augustini*, p. 289. Hook, t. I, p. 159. Cf. Lappenberg, p. 190; Kemble, c. 9; et surtout Lingard, *Antiquities of the Anglo-Saxon Church*, t. I, p. 156 à 197. — Les prêtres séculiers placés dans ces paroisses prirent plus tard le nom de *Mass-Priests*, prêtres de messe.

morcellement partiel, demeura toujours si vaste que, dans le siècle suivant, le vénérable Bede signalait une foule de districts qui n'étaient jamais visités par leur évêque. L'extrême inégalité qu'un regard jeté sur la carte fait remarquer dans l'étendue et la population des royaumes saxons avait donc amené une différence non moins grande entre les diocèses : ceux du Nord et ceux du Centre étaient beaucoup trop vastes pour être administrés par un seul homme. Mais Théodore rencontra ici la résistance qui s'est presque toujours produite en pareil cas. Ayant convoqué, dans la quatrième année de son pontificat, un concile à Hertford (24 septembre 663), le premier qui ait été tenu dans l'Église anglo-saxonne, il se vit obligé d'ajourner sa proposition, ainsi qu'il l'a raconté dans le procès-verbal des délibérations de cette assemblée dicté par lui-même à son notaire[1]. Toutefois il se réservait le moyen de revenir à la charge en faisant décréter que le concile national se réunirait une fois par an dansun lieu appelé Cloveshoe, en plein air selon l'usage des assemblées saxonnes. Il fut d'ailleurs plus heureux quant aux deux canons qu'il proposa sur les monastères et

1. Bede, IV, 5. — Ce notaire Titillo, dont la présence est constatée par Théodore et Bede, nous semble répondre à l'objection élevée par Kemble contre l'authenticité de la donation d'Ethelbert à Augustin, par suite de la mention d'un référendaire dans cette pièce.

qui furent adoptés à l'unanimité par les évêques et les nombreux abbés attachés au rit romain qui composaient le concile[1]. De ces canons, naturellement marqués au coin de l'esprit bénédictin, puisque la plupart des évêques du concile étaient fils de saint Benoît, le premier interdit aux évêques d'inquiéter en quoi que ce soit les monastères ou de les dépouiller de leurs biens : le second interdit aux moines de passer d'un monastère à l'autre sans le congé de leur abbé. C'était consacrer ce vœu de *stabilité* qui, souvent inobservé, n'en distinguait pas moins essentiellement la famille de saint Benoît des grandes communautés monastiques d'Orient ou des pays celtiques[2].

Ces monastères, ainsi placés sous la sauvegarde la plus imposante par un moine grec devenu métropolitain d'Angleterre, lui durent encore, ainsi qu'à son collaborateur l'Africain Adrien, un développement intellectuel et littéraire aussi digne de l'admiration que de la reconnaissance de la postérité. Tous les deux étaient épris et imbus non-seu-

1. Bede, IV, 5. — Sur les huit évêques que l'on comptait alors en Angleterre, cinq assistèrent en personne au concile, et Wilfrid s'y fit représenter par ses envoyés.

2. Bede, IV, 5. — D'ailleurs Théodore n'entendait nullement permettre aux monastères d'absorber toute la vie religieuse au détriment du clergé séculier, ainsi que le prouve cet article du Pénitentiel : « Nec libertas monasterii est pœnitentiam sæcularibus judicare, quia proprie clericorum est. » Thorpe, p. 307.

lement de la science ecclésiastique, mais encore des lettres humaines, double courant intellectuel dont le moyen âge n'a cessé de donner l'exemple. Théodore avait apporté avec lui un Homère qu'il lisait sans cesse et qui fut longtemps conservé et admiré par sa postérité ecclésiastique[1]. Ils réunissaient autour d'eux, dans les monastères, où ils séjournaient et qu'ils visitaient, une foule de jeunes et ardents disciples qu'ils abreuvaient tous les jours des flots de la science. En leur expliquant l'Écriture sainte avec un soin particulier, ils leur enseignaient en outre l'astronomie et l'arithmétique ecclésiastiques, c'est-à-dire celles qui servaient à établir le comput pascal, puis l'art de composer les vers latins. Mais ce fut surtout l'étude des deux langues classiques qui fleurit par leurs soins : elle devint si générale que soixante ans plus tard on voyait encore des religieux formés à leur école qui parlaient le grec et le latin aussi facilement que l'anglo-saxon. Enfin la musique et le chant, qui jusqu'alors n'avaient été cultivés que dans les monastères de Cantorbéry et par le diacre Jacques à York, se répandirent dans toute l'Angleterre[2]. Des monastères ainsi transformés en écoles

1. Godwin, *de Præsulibus Angliæ*, p. 41.

2. Ab hoc tempore per omnes Anglorum ecclesias discere cœperunt. Bede, IV, 2.

et en foyers d'études scientifiques ne pouvaient que répandre le goût et le respect de la vie intellectuelle non-seulement dans tout le clergé, mais encore chez les laïques protecteurs, amis ou voisins des communautés. Sous la puissante impulsion de ces deux moines envoyés de Rome, l'Angleterre devint un centre littéraire presque aussi important que l'Irlande ou l'Italie[1].

Au souvenir de cette période lumineuse et pacifique dont Théodore et Adrien furent les astres, l'enthousiasme du vénérable Bede éclate en une sorte de dithyrambe. « Depuis, dit-il, que les Anglo-Saxons ont abordé en Bretagne, jamais on n'a vu des jours plus heureux. Nous avions des rois chrétiens et si braves qu'ils faisaient trembler les nations barbares. Tous les cœurs étaient enflammés par l'espoir des joies célestes qui venaient de leur être annoncées : et quiconque voulait s'instruire dans les saintes lettres trouvait sous la main les maîtres qu'il lui fallait[2]. »

Ajoutons, pour caractériser avec plus de précision le pontificat de Théodore, qu'il fut le dernier missionnaire étranger appelé à occuper la dignité métropolitaine en Angleterre, et que ce moine grec

1. Hook, t. I, p. 165. Mignet, *Mémoire sur la conversion de l'Allemagne par les moines*, p. 25.

2. Bede, IV, 2.

acheva, comme on l'a justement remarqué, de transformer en établissement indigène et national, en institution publique et sociale, ce qui n'avait encore été qu'une Église de missionnaires. Mais cette transformation ne put se faire qu'au moyen de l'autorité spéciale et suprême dont, à la demande des Anglo-Saxons eux-mêmes, cet Oriental avait été investi par le Saint-Siége, et elle eut pour résultat de donner aux Papes toute une nation pour levier de leur action future sur les peuples déjà chrétiens comme sur ceux qui restaient à convertir.

CHAPITRE III

Première phase des épreuves de Wilfrid : sainte Etheldreda.

669-678

Wilfrid, réduit à un rôle subordonné, se réconcilie avec le roi Oswy, qui meurt après vingt-huit ans d'un règne prospère. — Extension de la domination northumbrienne et de la juridiction de Wilfrid vers le Nord. — Au commencement du nouveau règne, alliance entre lui et le nouveau roi Egfrid, qui triomphe de l'insurrection des Pictes comme de l'invasion des Merciens. — Vertus épiscopales et austérités de Wilfrid. — Ses tournées de confirmation; l'enfant ressuscité. — Les monastères de Wilfrid deviennent des centres d'éducation publique. — Services qu'il rend aux arts : musique, propagation du chant grégorien. — Grands travaux d'architecture à York, à Ripon, surtout à Hexham, où il construit la plus belle église connue en deçà des Alpes, sur un domaine qui lui est donné par la reine Etheldreda. — Relations de Wilfrid avec Etheldreda, la première et la plus populaire des saintes anglaises. — Son origine et sa parenté. — Deux fois mariée, elle réussit à garder sa virginité pour Dieu. — Wilfrid l'encourage dans sa résistance au roi Egfrid et lui donne le voile à Goldingham ; Egfrid la poursuit. — Elle s'enfuit à Ely. — Légendes du voyage. — Fondation et vie monastique à Ely. — Le majordome Owen. — Wilfrid continue à diriger Etheldreda. — Sa rupture avec le roi Egfrid provoquée par la nouvelle reine Ermemburge. — L'archevêque Théodore s'associe à leur inimitié. — Il dépose Wilfrid et divise son diocèse en trois nouveaux évêchés qu'il confie à des moines celtiques. — Wilfrid en appelle à Rome. — Les saints

et les grands abbés de son pays lui demeurent indifférents ou hostiles. — Étrange ignorance du droit ecclésiastique, même chez les saints.

Pendant que l'archevêque Théodore recueillait partout l'honneur de cette prospérité morale et intellectuelle de l'Angleterre, Wilfrid, rétabli sur son siége, mais éclipsé par la popularité et l'autorité du primat, semble relégué dans un rôle subordonné. C'était lui cependant qui avait donné le premier signal de cette renaissance de l'influence romaine en Angleterre; lui qui avait gagné la bataille décisive de Whitby; lui qui avait entamé, soutenu et décidé la lutte contre l'esprit insulaire et ses tendances exclusives; lui qui avait déjà payé de plus d'une épreuve la rançon de son dévouement spontané. Et c'était un étranger, du fond de l'Asie Mineure, qui venait moissonner ce qu'il avait semé, sans qu'aucun signe éclatant de l'approbation ou de la reconnaissance pontificale eût honoré le premier auteur et le plus intrépide champion de cette heureuse révolution. En contemplant les triomphes de Théodore, il ne lui restait qu'à dire avec le précurseur de Notre-Seigneur : *Illum oportet crescere, me autem minui*, et à prouver le désintéressement et la sincérité de son âme, en prêtant tout le concours qui lui était possible à son vénérable rival.

C'est ce qu'il fit en envoyant ses députés au concile de Hertford. Il lui restait d'ailleurs de quoi remplir sa vie en la partageant entre les devoirs de l'épiscopat et ceux de sa profession monastique. Réduit au second rôle, il pouvait encore y trouver ample satisfaction à son zèle pour le bien des âmes et de l'Église, surtout depuis sa réconciliation avec le roi Oswy. Cette réconciliation fut complète, et accompagnée d'une telle adhésion aux tendances de Wilfrid chez le Bretwalda, qu'étant tombé malade il conçut le projet, s'il guérissait, d'aller, lui, le premier d'entre les rois anglo-saxons, finir sa vie auprès des tombeaux de saint Pierre et de saint Paul à Rome. Il supplia Wilfrid de l'y accompagner en lui promettant de nouvelles largesses destinées à entretenir cette magnificence extérieure du culte que l'évêque aimait tant. Mais la mort d'Oswy arrêta ce projet. Il mourut à cinquante-huit ans (15 février 670), après vingt-huit ans d'un règne qui avait été signalé par la délivrance de sa patrie, par la ruine de la domination païenne des Merciens, et qui, s'il n'avait été souillé par le meurtre du pieux Oswin, eût été le plus glorieux et le plus heureux des annales saxonnes. Il fut enterré à Whitby, dans le grand monastère maritime, auquel il avait donné sa fille pour prix de sa victoire décisive sur les païens. Cette fille, Elfleda, devenue abbesse dix ans après la mort de

son père, réclama ses restes et les plaça à côté de ceux de son grand-père maternel, Edwin, le premier roi chrétien des Anglais du Nord, de sorte que les deux plus grands princes des deux dynasties rivales de la Northumbrie reposèrent ensemble dans cette nécropole monastique[1].

Ce puissant Oswy, le dernier et le plus grand des *Bretwaldas* dont l'histoire garde le souvenir, avait établi au nord de son royaume une suprématie encore plus étendue à certains égards et plus durable que dans le midi. Dépassant les frontières que ses prédécesseurs Edwin et Oswald avaient données à la Northumbrie du côté de la Calédonie, il soumit tout le territoire compris entre le Forth et le Tay[2]. Mais ce fut surtout à l'orient de la presqu'île centrale, qui s'étend du Solway au Forth, dans les contrées qui ont reçu depuis les noms de Lothian et de Marche, qu'il imprima aux institutions, aux mœurs et à la langue ce caractère anglo-saxon qui, à travers toute l'histoire d'Écosse, tranche si visiblement avec les mœurs et les traditions de la Calédonie. De là ce partage de l'Écosse, pendant toute la durée de son existence indépendante, entre deux influences, ou pour mieux dire entre deux nations, régies nominalement par les mêmes rois, mais distinctes par le

1. Bede, III, 24.
2. *Ibid.*

langage, les lois, la culture, par toutes les habitudes de la vie, et presque toujours en lutte acharnée l'une contre l'autre[1].

Toutes ces conquêtes d'Oswy sur la race qui avait autrefois abrité sa jeunesse et son exil donnèrent une extension démesurée à la juridiction de l'évêque de Northumbrie, naguère établi à Lindisfarne au centre du royaume, mais qui, depuis la réintégration de Wilfrid, siégeait beaucoup plus au midi à York. La crosse de Wilfrid s'étendait donc, non-seulement sur les deux royaumes primitifs des Saxons du Nord, la Bernicie et la Deïra, mais encore sur trois provinces peuplées de vaincus, les Pictes du Lothian, les Bretons du Cumberland, et la population mêlée de Bretons, de Scots et de Pictes, du Galloway[2]. Son autorité spirituelle dut être reconnue, au moins nominalement, par toutes ces races celtiques, et l'on ne saurait douter qu'il ne fit tous ses efforts pour déraciner chez eux, comme chez les Northumbriens, les usages de leurs pères. De là aussi, sans doute, une des causes principales du flot toujours croissant de résistances et de mécontentements qui finit par l'emporter.

Oswy fut remplacé sur le trône de Northumbrie par son fils Egfrid. Pendant les premières années du

1. Augustin Thierry, *Dix ans d'études historiques*, p. 166.
2. Bede, IV, 3. Cf. Varin, mémoire cité.

nouveau règne, l'accord entre le roi et l'évêque fut complet. Les Pictes crurent que la jeunesse d'Egfrid leur fournirait l'occasion de regagner tout ce que son père leur avait enlevé. Un soulèvement général eut lieu, secondé par tous les auxiliaires que pouvaient lui fournir les populations indomptées de la Calédonie (670). Maïs Egfrid, en digne successeur des vaillants rois Oswy et Oswald, se mit à la tête d'un corps de cavalerie, surprit les ennemis et les extermina. On ne nous dit pas si la religion fut pour quelque chose dans cette guerre ; mais on voit que tous les vœux de Wilfrid étaient pour le triomphe des Northumbriens, par le langage de son ami Eddi, qui traite les Pictes de brutes (quoiqu'ils fussent déjà chrétiens), qualifie de *bestiale* leur haine du joug saxon, et se réjouit de ce que deux rivières eussent été tellement encombrées de leurs cadavres, qu'on put les passer presque à pied sec pour courir sus aux survivants et les ramener sous le joug détesté qu'ils devaient secouer pour jamais quinze ans plus tard [1].

Wilfrid dut être plus embarrassé lorsque son ancien et fidèle ami, le protecteur de sa disgrâce, le mari de la douce Ermenilda, Wulphère, trop fidèle aux traditions de son père Penda, voulut à son tour écraser le jeune Egfrid et rendre de nouveau la Northumbrie tributaire des Merciens. Mais il se décida

1. Eddius, c. 18.

bientôt pour le chef de sa race, et joignit, au nom des gens de Dieu, ses exhortations à celles que le parlement northumbrien adressait au roi dans l'intérêt national pour l'exciter à la plus vigoureuse résistance [1]. Elle fut triomphante : ce ne fut pas la Northumbrie, ce fut la Mercie qui devint tributaire. Egfrid lui arracha même toute une province pour en arrondir son royaume déjà si vaste, et ne permit aux Merciens de redevenir indépendants qu'après l'avénement du frère de Wulphère, Ethelred, qui avait épousé la sœur du vainqueur [2].

Egfrid et Wilfrid étaient donc tous deux vainqueurs : l'un, des ennemis qui au nord et au midi menaçaient son royaume ; l'autre, des dissidents qui occupaient une si grande portion de son diocèse. Pendant quelques années d'une alliance bien éphémère et qui devait aboutir à de cruelles inimitiés, ils combinèrent de leur mieux l'action de leur double autorité pour consolider l'édifice de la royauté northumbrienne et de la juste suprématie des usages romains sur les Celtes vaincus et les Merciens tributaires. Le jeune roi montrait une grande déférence pour le prélat déjà si célèbre qui avait été l'ami de son frère aîné. Des récoltes d'une abondance inusitée semblèrent au peuple northumbrien un gage de la pro-

1. Eddius, c. 19.

2. Bede, IV, 12. Voir les tableaux généalogiques A et C.

tection céleste, et, comme dans le reste de l'Angleterre, la concorde du sacerdoce et de la royauté, sous les auspices d'un grand évêque, parut inaugurer une ère de paix et de prospérité générale [1].

Wilfrid n'usa de son ascendant que pour le bien des âmes, en commençant par la sienne. Il ne se laissait surpasser par personne dans la pratique des œuvres de piété et de mortification, que les nombreux soucis temporels dont il était accablé lui rendaient d'autant plus chères et d'autant plus nécessaires. Ses nuits passées en prières, ses journées passées à étudier les saintes Écritures, édifiaient et surprenaient moins peut-être ses visiteurs et ses convives nombreux que ses jeûnes et ses abstinences. L'intempérance saxonne demeurait confondue par l'exemple de ce puissant personnage, le premier du pays après le roi, et qui néanmoins ne se permettait jamais de boire plus que le contenu d'une toute petite fiole quand il était le plus altéré et après une longue journée de marche par un soleil brûlant. Quant à la pureté du corps et de l'âme, il la croyait sauvegardée par l'usage qu'il s'était imposé de se baigner des pieds à la tête dans de l'eau froide mais bénite, toutes les nuits, hiver et été : et il conserva cette habitude empruntée, peut-être à son insu, aux

1. Rex et regina simul Wilfrido obedientes facti, pax et gaudium in populis, anni frugiferi. Eddius, c. 20, 18.

austérités du monachisme celtique[1] jusqu'à ce qu'un pape la lui interdît par égard pour sa vieillesse[2].

Son zèle pour le bien était tempéré, alors du moins, par une grande modération. On nous dit expressément, en parlant de cette époque de sa vie, qu'il s'était rendu cher à toutes les différentes races que comprenait son immense diocèse, depuis l'Humber jusqu'à la Clyde. Il multiplia de son mieux les prêtres et les diacres nécessaires aux nouvelles paroisses qui se formaient partout ; mais il se réservait à lui-même la principale part dans les fatigues et les obligations du ministère apostolique. Il parcourait tantôt à pied, tantôt à cheval, dans tous les temps et dans toutes les saisons, son immense diocèse, pour baptiser, prêcher jusque dans les moindres hameaux et surtout pour donner la confirmation. Partout des foules avides le poursuivaient et l'entouraient pour obtenir de sa main la grâce des sacrements[3]. Ce fut dans une de ces tournées que se produisit, au village de Tiddafrey, un incident qu'il faut se garder d'omettre. Pendant que la cérémonie de la confirmation s'accomplissait, une pauvre mère désespérée d'avoir perdu son premier-

1. Voir tome III, page 270.
2. Eddius, c. 20.
3. Omnibus gentibus charus et amabilis.... Inter sæculares undas fluctuantes moderate novas ecclesias gubernabat... Eddius, c. 20

né fendit la foule en pleurant, avec le petit corps de son enfant qu'elle serrait contre son cœur ; parvenue au premier rang, entre les autres mères qui se pressaient pour faire confirmer leurs enfants, elle présenta la figure de son fils mort à l'évêque parmi les autres enfants vivants comme pour être confirmé avec eux. Wilfrid en se baissant vers l'enfant s'aperçut qu'il était mort : il comprit ce qu'il en était, et, s'arrêtant devant la mère désolée, il la regarda quelque temps en silence. Alors la pauvre femme se prosterna tout éplorée devant lui, en couvrant ses pieds de baisers et de larmes, et d'une voix entrecoupée par les sanglots, elle le conjura, elle le somma de lui rendre son enfant : « Très-saint homme, » lui dit-elle, « prenez garde de détruire la foi dans « l'âme d'une femme désespérée : aidez-moi à « croire ; ressuscitez cet enfant et baptisez-le. Pour « Dieu et pour vous, il est encore vivant. Courage ! « n'hésitez pas à le faire par la vertu du Christ. » Wilfrid se rappela la Cananéenne de l'Évangile ; il s'agenouilla pour prier, puis posant la main droite sur le cœur de l'enfant, il le sentit respirer et le fit revivre. Après l'avoir ainsi ressuscité, puis baptisé, il le rendit à sa mère en exigeant la promesse qu'elle le lui amènerait quand il aurait sept ans, pour en faire un serviteur de Dieu[1]. Chacun est libre de ne pas

1. Eddius, c. 17.

croire au miracle ; mais qui ne se sentirait ému par le cri de cette mère? et qu'on est heureux de retrouver chez Wilfrid cette bonté de cœur que Dieu donne quelquefois aux grands lutteurs, aux rudes champions, et qui seule les rend complétement irrésistibles !

Ajoutons, pour rester dans la triste réalité des choses d'ici-bas, que la mère une fois en possession de son enfant ne voulut plus le rendre et s'enfuit avec lui chez les Bretons [1], c'est-à-dire chez les ennemis intimes de notre saint, probablement dans la Cumbrie qui était encore du diocèse de Wilfrid, et d'où il fallut qu'un officier de l'évêque ramenât de force l'enfant auprès de son bienfaiteur. Il devint ensuite moine à Ripon, où on ne l'appelait que *le fils de l'évêque*.

On ne comprend pas comment Wilfrid pouvait avoir besoin de recrues involontaires pour peupler ses monastères, puisque le nombre des religieux qui les encombrait est un des faits les mieux établis de son histoire. En outre, les monastères northumbriens étaient, comme partout, des écoles, et un grand nombre des enfants qui y étaient reçus s'enrôlaient parmi les maîtres. Mais un texte important de la vie de notre saint démontre que l'éducation claustrale était une vraie éducation publique qui

1. *Latentem sub alis Britonum,* dit Eddius.

formait les jeunes gens pour le monde aussi bien que pour le cloître. Il est dit expressément que les Anglo-Saxons d'un rang élevé, les *ealdormen* et les *thanes*, s'empressaient de confier à Wilfrid leurs enfants, pour être élevés dans ses établissements monastiques, et qu'à la fin de leur éducation ils choisissaient entre le service de Dieu et le service du roi. S'ils se décidaient pour la vie séculière et militaire, Wilfrid les envoyait au roi tout armés[1], comme il était arrivé lui-même à quatorze ans, au sortir de la maison paternelle, chez la reine Eanfleda.

Pendant tout le cours de son laborieux épiscopat, l'amour de Dieu et l'amour des âmes inspirèrent à Wilfrid de grands efforts pour consacrer au service de l'Église les ressources inépuisables des arts dont l'Ordre monastique était alors l'unique foyer. La musique surtout lui parut un auxiliaire indispensable de la nouvelle religion. Il ne se contentait pas de constituer dans l'enceinte de ses monastères l'enseignement musical dont les professeurs lui étaient venus de la grande école du chant grégorien à Cantorbéry; avec le concours d'Étienne Eddi, qui nous a laissé le récit de sa vie, il propagea cet enseignement dans toutes les églises du nord de l'Angleterre. Grâce à lui, les paysans anglo-saxons mêlaient à leur travaux comme à leurs prières le chant doux

1. Eddius, c. 20.

et solennel des psaumes selon le mode grégorien[1]. Grâce à lui, la Northumbrie devint un grand foyer de musique qui rivalisa avec l'école de Cantorbéry, et où l'éducation musicale des prêtres et des fidèles, en se retrempant périodiquement aux sources, dut associer la noble mémoire de Wilfrid aux modulations solennelles et consolantes d'une liturgie traditionnelle et populaire.

Mais l'architecture ecclésiastique lui offrait encore un plus vaste champ : et les résultats qu'il y obtint ont excité chez les contemporains un enthousiasme dont l'écho est venu jusqu'à nous. Né avec le goût de l'art et des grandes constructions, et de plus avec un penchant prononcé pour la pompe et la magnificence, il consacra exclusivement ces dispositions naturelles au service de Dieu. Il fut donc le véritable initiateur de l'art chrétien et de l'architecture ecclésiastique dans le nord de l'Angleterre. A la tête des religieux *cæmentarii* qu'il avait amenés de Cantorbéry, il commença par réparer de fond en comble la cathé-

1. Faber, p. 62, 66. — Bede, IV, 3. — Voici encore un passage curieux sur d'autres compagnons de Wilfrid : Cantatorem quoque egregium, vocabulo Maban, qui a successoribus discipulorum B. papæ Gregorii in Cantia fuerat cantandi sonos edoctus, ad se suosque instituendos accersiit, ac per annos duodecim tenuit : quatenus et quæ illi non noverant, carmina ecclesiastica doceret : et ea quæ quondam cognita longo usu vel negligentia inveterare cœperunt, hujus doctrina priscum renovarentur in statum. Nam et ipse episcopus Acca cantator erat peritissimus. Bede, V, 19.

drale primitive d'York, celle qu'avait fondée le premier missionnaire romain, Paulin, et où avait été baptisé le premier roi chrétien, Edwin, avec sa fille Eanfleda. Depuis la translation de l'évêché à Lindisfarne, cette église était comme abandonnée : la pluie y entrait de tous les côtés et les oiseaux y faisaient leurs nids : Wilfrid, en architecte prudent, commença par revêtir de plomb le toit, puis mit des vitres transparentes aux fenêtres, et enfin fit laver ou gratter les pierres endommagées par l'humidité. Il semble même qu'on pourrait le regarder comme l'inventeur de ce badigeon à la chaux dont on a fait depuis un si triste abus[1]. Après quoi, il pourvut la cathédrale ainsi restaurée de riches ornements et d'une dotation territoriale.

Mais il fut bien plus prodigue envers son cher monastère de Ripon, qu'il tenait des largesses de son premier ami Alchfrid, et qui avait été le premier foyer de son action indépendante et propagatrice. Il y construisit une vaste basilique dédiée à saint Pierre et qui excita la stupéfaction universelle : on n'avait jamais rien vu de pareil à la hauteur de ces porches et de ces colonnes en pierre polie, ni surtout au magnifique évangéliaire recouvert de plaques d'or garnies de pierres précieuses, que Wilfrid avait fait écrire

1. Eddius, c. 15. — Ipse illas alba calce dealbavit. Guill. Malmesb., *de Gest. Pontif. Angl.*, l. iij, f. 148.

pour le bien de son âme, en lettres d'or sur du vélin pourpre, et qu'il déposa sur l'autel le jour de la dédicace de son église. Le jour de cette cérémonie, en la présence du roi Egfrid, de son frère, de tous les abbés voisins, des *ealdormen*[1], des comtes, des seigneurs et autres principaux Saxons, Wilfrid, debout devant l'autel, se retourna vers le peuple qui remplissait la nef, et prit acte solennellement, en les énumérant par leurs noms, de tous les territoires et de toutes les églises que les rois lui avaient concédés, avec le consentement des évêques et de l'assemblée des grands du pays, principalement dans la région que le clergé breton avait abandonnée en fuyant devant le glaive des Saxons. Son hostilité contre les chrétiens celtiques reparaissait donc même au milieu des joies de cette solennité, laquelle se termina, à la mode vraiment saxonne, par un grand banquet où l'évêque abbé de Ripon convia toute l'assistance, et qui dura trois jours et trois nuits[2] !

1. C'est le titre que l'on donnait alors aux plus grands seigneurs d'entre les Saxons, comtes ou gouverneurs plus ou moins héréditaires des provinces; de là le mot moderne *alderman*, qui ne s'applique plus qu'aux échevins électifs de la cité de Londres. L'*ealdorman* saxon se traduisait dans les textes latins du temps par le mot *dux* : ses fonctions tenaient de celles qui sont encore exercées par le *lord lieutenant* de chaque comté anglais, et par les *comtes suprêmes* du royaume de Hongrie, dont l'ancienne constitution reproduit si exactement la plupart des institutions anglaises.

2. Eddius, c. 27.

La magnificence déployée par Wilfrid à Ripon fut encore surpassée dans une toute nouvelle fondation à Hexham, située beaucoup plus au nord, et au cœur de la Bernicie, non loin du lieu où le saint roi Oswald avait planté pour la première fois la croix sur le sol de la Northumbrie, et livré la bataille qui avait créé la grandeur et l'indépendance de son pays. C'était là, près du berceau sanglant du christianisme northumbrien, au pied du mur élevé contre les Pictes par l'empereur Sévère, un peu au-dessous de la jonction des deux branches de la Tyne, sur un plateau entouré d'un amphithéâtre de hauteurs ondulées, que Wilfrid choisit l'emplacement d'un grand monastère destiné, sans qu'il s'en doutât, à être son dernier asile[1]. Comme il avait dédié sa première abbaye à saint Pierre, il dédia celle-ci à saint André, patron de cette église où il avait prié en arrivant à Rome et d'où étaient partis les premiers apôtres de l'Angleterre. La surprise et l'admiration qu'éveillaient ses œuvres antérieures n'eurent point de bornes à la vue de la profondeur des fondations qu'il faisait creuser, de la masse de pierres de taille qu'on y enfouissait pour

1. Ce site est parfaitement décrit dans une publication récente de la société *Surtees*, qui renferme une monographie complète de Hexham. *The Priory of Hexham, its Chroniclers, endowments and Annals* (by James Raine). Durham, 1864.

servir de base à une église, laquelle, une fois terminée, avec ses porches et ses colonnes, ses nombreuses nefs et ses étages, ses vastes souterrains superposés, ses escaliers en spirale, ses galeries et ses clochers d'une hauteur menaçante, passa pendant deux siècles pour la plus belle qu'on pût voir en deçà des Alpes, et pour une sorte de reproduction de l'ambition romaine[1].

Ce fut du pinacle d'une de ces tours d'une hauteur inouïe que se laissa tomber un jeune religieux qui se cassa bras et jambes sur le pavé; on le crut mort et déjà on se disposait à l'emporter dans un cercueil, lorsque Wilfrid tout en pleurs arrêta les porteurs, fit réunir toute la communauté et leur dit :

1. Eddius, c. 21. Nunc qui Roma veniunt allegant ut qui Hagulstadensem fabricam vident, ambitionem romanam se imaginari jurent. Guillelm. Malmesb., *de Gest. Pontif.*, l. III, f. 155. — Le successeur de Wilfrid y réunit une foule de reliques, placées dans des châsses : chaque travée des entre-colonnements de l'édifice était occupée par une de ces châsses. Cette merveilleuse église fut incendiée avec toutes ses richesses par les Danois en 875. Il n'en subsiste plus que la crypte dont on trouvera le plan, fort curieux et compliqué, dans l'excellente *Introduction to the Study of Gothic Architecture*, de M. J. H. Parker, page 11. Cette crypte est aujourd'hui surmontée par la belle église abbatiale reconstruite au douzième siècle, et dont le chœur et le transsept ont conservé leur ancienne beauté, la nef ayant été détruite par les Écossais en 1296. Ceux d'entre mes lecteurs qui s'occupent d'architecture pardonneront à un vieil archéologue de leur mettre sous les yeux le texte de Richard, prieur de Hexham, qui écrivait vers 1150, et qui avait encore vu les débris de l'église de Wilfrid; ils le trouveront à l'Appendice, n° III.

« Priez tous Dieu, avec une foi vive, pour qu'il nous « fasse la grâce qu'il a faite à saint Paul, qu'il rende « la vie à cet enfant, et que l'ennemi n'ait point cette « joie à l'occasion de notre construction. » La prière commune fut exaucée; les médecins, car il y en avait aussi parmi les moines, enveloppèrent de bandages les membres brisés du jeune moine, qui guérit lentement et vécut longtemps. Ce fait prouve que Wilfrid lui-même dirigeait les travaux et que les religieux du monastère se mêlaient, dans les travanx de construction, aux *cæmentarii* de profession que Wilfrid avait amenés avec lui de Cantorbéry, ou même fait venir de Rome par l'appât de salaires très-élevés [1].

Cent ans plus tard, un illustre moine northumbrien, adopté par la France qui le compte parmi ses gloires, le grand Alcuin, demandait aux fils de Wilfrid de le ranger parmi leurs familiers en leur rappelant l'admiration excitée même au delà des mers par la magnifique demeure que leur avait léguée leur fondateur. « O noble postérité des saints ! » leur écrivait-il, « héritiers de leur honneur, de leur vie irréprochable, habitants de ce séjour d'une beauté si merveilleuse, marchez dans la voie de vos pères ! afin que, en sortant de l'extrême beauté de votre séjour terrestre, vous soyez dignes, par la grâce de Dieu, de rejoindre ceux dont vous

1. Eddius, c. 22.

descendez dans le royaume de la beauté éternelle[1]. »

Le territoire où s'élevait le nouveau monastère de Hexham avait été donné à l'évêque Wilfrid, non par le roi, mais par la reine Etheldreda, dont c'était le domaine personnel, à titre de douaire[2]. C'était le séjour qu'il préférait à tout autre, tant à cause de la retraite dont il jouissait que de sa tendre affection pour celle dont il le tenait[3]. C'est ici le lieu de parler de cette sainte, dont la vie est si singulière, l'influence sur la destinée de Wilfrid fut si marquée, et en qui il faut reconnaître la première et la plus longtemps populaire de toutes les saintes anglaises[4].

Etheldreda devait se croire de la race d'Odin, comme tous les princes et toutes les princesses des dynasties anglo-saxonnes : elle était de la famille des Uffings, qui, dès le premier temps de l'Heptarchie, avait été investie de la royauté chez les Est-

1. Alchuinus vestræ clientellus charitatis in Christo salutem.... O nobilissima sanctorum progenies patrum ! ALCUINI *Opera*, ed. Froben. 1777, t. I, p. 196.

2. RAINE, p. XIV. — Ce territoire, connu sous le nom de Hexhamshire, avait douze milles de long sur trois de large.

3. ÆLRED, *de sanctis Eccles. Hagustaldensis*, c. 1. — Tum ob amorem dilectissimæ dominæ suæ, tum propter secretiorem et quietiorem vitam. RICARD. HAGUSTALD., *De ant. et moderno statu ejusdem ecclesiæ, c.* 2.

4. Sous le nom de sainte Audrey : ce nom tout à fait tombé en désuétude est celui que Shakespeare a donné à l'un de ses personnages dans *Winter's night Tale*.

Angliens. Son père Anna, roi d'Est-Anglie, avait épousé une princesse northumbrienne, sœur de la grande abbesse Hilda, et petite-nièce d'Edwin, le premier roi chrétien de Northumbrie. C'était pour venger la mort de ce père, tombé sous le glaive du sanguinaire Penda, que le roi Oswy son beau-père avait fait la guerre aux Merciens et non-seulement délivré l'Est-Anglie, mais même conquis et occupé la Mercie.

Elle était sœur de cette Ermenilda, reine des Merciens, qui avait si bien secondé Wilfrid dans l'œuvre de la conversion de son peuple[1]. Elle avait encore une autre sœur, mariée au roi de Kent, si zélé pour la destruction des idoles[2]. Enfin elle était nièce, par sa mère, de Hilda, la sainte et puissante abbesse de Whitby, dont l'autorité affaiblie sans doute par la victoire qu'avait remportée Wilfrid sur ses amis à Whitby même, continuait néanmoins à être toujours grande sur toute la Northumbrie.

Comme toutes les princesses dont la légende s'est emparée, les historiens sont unanimes à vanter sa précoce piété, la ferveur et la pudeur irréprochables de ses jeunes années. Elle aimait cependant la parure, et sur son lit de mort elle se souvenait encore du

1. Voir plus haut, p. 203.

2. Voir page 112. Cf. Bede, IV, 22; et Thomas, *Historia Eliensis*, I, 2, 25, ap Act. SS. O. S. B., sæc. II: une nouvelle édition de cet historien a été donnée par Stewart, Londini, 1848.

poids des colliers et des bijoux dont son cou délicat était chargé[1]. Cette parure rehaussait son éclatante beauté, qui allumait, nous dit-on, la passion de tous le princes voisins[2]. Le plus épris de ces princes, celui des Gyrwiens, peuplade saxonne établie dans la contrée marécageuse qui sépare l'Est-Anglie de la Mercie, l'avait demandée en mariage et obtenue de son père, deux ans avant la mort de ce roi sur le champ de bataille[3] (652). Résolue de consacrer sa virginité à Dieu, à l'exemple de la Vierge Marie, Etheldreda avait résisté tant qu'elle avait pu à la volonté de son père, et elle réussit à empêcher la consommation de ce mariage pendant les trois années qu'elle vécut avec le tendre et généreux Tomberte. Il mourut et la jeune veuve se crut à jamais délivrée du joug matrimonial et libre de se donner au Christ. Il n'en fut rien : le fils et l'héritier du grand roi des Northumbriens, le plus puissant prince de la nation anglo-saxonne, le jeune Egfrid s'éprit d'elle à son tour : sa résistance fut aussi vaine que la première fois. Les instances de son oncle, qui avait succédé comme roi des Est-An-

1. Merito in collo pondus languoris porto, in quo juvenculam me memini supervacua monilium pondera portare. Bede, IV, 19.

2. Innumeris ejus pulchritudo principibus complacebat : et venusta faciei ejus pulchritudo ad puellares promovebat amplexus. Thom., *Hist. Eliens.*, c. 4.

3. Ignara maritalis negotii, indefessis precibus apud Deum obtinuit, ut illam custodiret immaculatam. *Ibid.*

gles à son père, celles aussi de tous ses parents, la contraignirent à ce second mariage, qui leur semblait sans doute un nouvel et précieux gage de l'alliance entre les deux royaumes[1] (659). L'amoureux Egfrid lui constitua en toute propriété des domaines considérables dont faisait partie le vaste territoire de Hexham qu'elle donna plus tard à Wilfrid.

Dans les premiers temps de son règne, le roi, comme on l'a vu, subit tout d'abord l'influence de Wilfrid, et la reine ne tarda pas à témoigner au célèbre évêque une confiance et une affection plus grande encore[2]. Mais quelles ne durent pas être la surprise et l'irritation du jeune roi, que l'imposant témoignage de son contemporain Bede nous représente comme très-pieux et très-aimé de Dieu[3], lorsqu'il reconnut qu'Etheldreda persistait, comme dans sa première union, à garder sa virginité pour Dieu ! Comme le terrible Clotaire, mari de sainte Radegonde, un siècle auparavant, il se trouvait avoir épousé, non pas une femme, mais une religieuse[4]. Cependant, non moins épris que Clotaire de celle qui ne voulait pas lui appartenir, il la respectait et la re-

1. Thom., *Hist. Eliens.*, c. 4, 8.

2. Voir plus haut, p. 237. — Quem virgo regina præ omnibus in regno dilectum et electum habuerat. *Id.*, c. 15.

3. *Vita S. Cuthberti*, c. 24.

4. Voir tome II, page 349.— Dicebat se habere jugalem monacham, non reginam.

doutait davantage. Elle lui semblait encore plus sa dame et sa maîtresse que son égale et sa reine. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi ; les refus d'Etheldreda ne servaient qu'à échauffer sa passion. Il imagina d'avoir recours à Wilfrid, sachant bien quel était l'empire de l'évêque sur la conscience d'Etheldreda comme sur son cœur, puisqu'il était l'homme qu'elle aimait le mieux[1]. Il lui offrit, à ce que raconta Wilfrid lui-même au vénérable Bede, force domaines et force argent pour prix du consentement de la reine à ses désirs. Bede ne voit dans Wilfrid, à cette occasion, que le témoin de l'incorruptible virginité de la sainte. Mais, s'il faut en croire le panégyriste officiel d'Etheldreda, ce fut Wilfrid qui l'encouragea dans sa résistance, tout en feignant d'abord de seconder les vues du roi, pour ne pas encourir sa disgrâce. Dans ses conférences secrètes avec elle, il lui montrait le ciel pour prix de sa continence ; elle fit entre ses mains vœu de chasteté, et alors il lui conseilla de demander au roi une séparation formelle, afin de se consacrer à Dieu dans un monastère. Egfrid s'y refusa d'abord absolument ; puis après de longues luttes, après douze années d'une union si étrange et si orageuse, vaincu

1. Acriores Ægfrido stimulos adjicit, et ad copulam virginis feroces illius animos vehementer incendit.... (sed) reginam impudice non tetigit, neque contristavit.... quoniam non ut reginam aut parem, verum tanquam dominam per omnia venerabatur.... Tamen optat ille debitum a conjuge.... Thom., *Hist. Eliens.*, t. I, 8, 9.

par les prières et les larmes de celle qu'il aimait toujours avec une passion si fidèle, il se laissa arracher une sorte de consentement au départ de son invincible épouse[1].

1. Le respect de la vérité m'oblige à donner dans leur entier les textes sur lesquels repose cette singulière histoire, en premier lieu celui du contemporain Bede, dont on remarquera la curiosité d'abord incrédule; puis celui du moine d'Ely, qui n'a écrit que cinq siècles après la mort d'Etheldreda, mais dans le monastère qu'elle avait fondé et entouré de tous les souvenirs qu'elle y avait elle-même portés et laissés, et qui avaient passé de bouche en bouche jusqu'à lui. P. 34 — Data est regi præfato cujus consortio cum duodecim annis uteretur, perpetuæ tamen mansit virginitatis integritate gloriosa; sicut mihimet sciscitanti cum hoc an ita esset, quibusdam venisset in dubium, beatæ memoriæ Wilfrid episcopus referebat; dicens se testem integritatis ejus esse certissimum: adeo ut Ægfridus promiserit se ei terras ac pecunias multas esse donaturum, si reginæ posset persuadere ejus uti connubio, quia sciebat illam nullum virorum plus illo diligere.... Bede, IV, 19.—Vidit ejus assiduam cum beato præsule familiaritatem.... Hinc Dei præconem rex frustra fatigat præmiis.... Wilfridus voti virginei fautor existens, vigilantis animi sagacitate procurabat, ne qua femineæ mentis inconstantia virgo mutaret.... Dissimulavit provide, tanquam regi favens et desiderii sui efficaciam reginæ persuadendam pollicens; veritus ne, sicut contigit, ob rem hujuscemodi offensum illum haberet.... Sic Dei virtute prædita, per consilium sancti præsulis nullatenus regi assensum præbuit; egitque vir beatus sua industria ut potius divortium quæreret.... Princeps, nec facile adquiescit graviterque dolendum se asserit, si aliquando contingat a conjuge dilecta ferre divortium, licet ei nunquam conjunctus esset more conjugatorum. Postulat iterum Regina, fletibus et diutinis postulationibus tanto importunius insistit.... Rex tandem victus ipsius importunis precibus, licet invitus, tamen eam dimisit invincibilem. Thom., *Hist. Eliens.*, I, 9, 10. — Ajoutons enfin qu'Eddi, le disciple, le compagnon de voyage et le biographe de Wilfrid, garde un silence prudent et complet sur l'intervention de son maître dans cette délicate affaire.

A peine munie de ce tardif et pénible acquiescement, elle courut à Coldingham, au grand monastère maritime que gouvernait Ebba, la tante du roi, et la sœur de ses prédécesseurs Oswald et Oswy. Wilfrid l'y suivit bientôt pour lui donner le voile et la robe noire qui devaient constater désormais sa nouvelle qualité de religieuse[1] (671). Mais bientôt aussi Egfrid s'y précipita sur ses traces : incapable de supporter son absence et le sacrifice qu'il s'était imposé, il venait tout furieux la réclamer avec la résolution d'user de son droit. L'abbesse Ebba comprit qu'elle ne pourrait résister à la violence de son neveu : elle conseilla donc à la reine de prendre la fuite. Etheldreda partit de Coldingham à pied, déguisée sous un costume d'indigente, et accompagnée de deux vaillantes religieuses du monastère. Elle ne songea pas à chercher un asile à Whitby, bien que l'abbesse Hilda fût sa propre tante ; elle devait trop bien savoir que cette sainte princesse n'encouragerait aucune entreprise où Wilfrid avait part. Elle se dirigea au midi, à travers mille difficultés et mille aventures, vers le fleuve qui séparait la Northumbrie du reste de l'Angleterre, et après l'avoir heureusement traversé, elle ne s'arrêta que sur les confins de sa patrie, l'Est-Anglie, dans un vaste domaine que lui

1. Bede, l. c.

avait donné, à titre de douaire, son premier mari [1].

Ce long et fatigant voyage de la reine déguisée et fuyant son mari pour ensevelir sa virginité dans le cloître, avait vivement frappé l'imagination du peuple anglais, et les récits miraculeux qui s'y rattachaient passèrent de bouche en bouche pendant des siècles, en même temps qu'ils étaient reproduits sur les chapiteaux sculptés et sur les vitraux peints des grandes églises monastiques [2]. On visitait pieusement le promontoire baigné par la mer, où, poursuivie par Egfrid, dès la première étape de son voyage, elle s'était réfugiée avec ses compagnes, promontoire que la marée montante était venue aussitôt entourer et qu'elle avait rendu inaccessible pendant sept jours consécutifs, jusqu'à ce que le roi découragé eût abandonné la trace des fugitives [3]. On se montrait encore

1. Thom., *Hist. Eliens.*, c. 15. — Cet auteur invoque sans cesse les témoignages traditionnels dont il s'inspirait. Hoc in Beda nequaquam invenimus, sed pro cunctorum usque nunc testimonio scribendum existimavimus.... Quicumque locum Coludi norunt, cum assertione hujus rei testes existunt.... Quæ ex priorum attestatione comperi, atque scriptura teste nosse contigit.... Res seniorum nostrorum relatione nobis tradita, quam omnis provincia in qua acciderat velut hesternum recitare solet et meminit. C. 9, 11, 12, 13.

2. Par exemple, sur les chapiteaux de l'admirable cathédrale d'Ely, en 1342.

3. Mare suum alveum egrediens.... locum, in quem sacræ virgines ascenderant, circumdedit, et sicut ab incolis loci accepimus, per septem continuos dies eas occuluit.... solitos recursus obliviscens, quamdiu rex illic aut penes locum mirabatur. *Ibid.*, c. 11. — Ce cap rocheux s'appelle encore, comme au temps de Thomas, *Colbert's Head.*

le site où, cheminant à pied, par une chaleur étouffante, elle s'était endormie de fatigue, en plein champ; là s'élevait un frêne majestueux, le plus grand arbre de toute la province, qui passait pour avoir été le bâton de voyage que la royale voyageuse avait fiché en terre pendant son sommeil, et qu'elle avait trouvé à son réveil déjà chargé de verdure; emblème du grand monastère à l'ombre duquel elle allait écouler le reste de ses jours et abriter, avec bien d'autres, son protecteur et son ami Wilfrid[1].

Le domaine qu'elle tenait de son premier mari était fort vaste, puisqu'il pouvait entretenir environ six cents familles : il formait une sorte d'île, entourée de marécages que l'on ne pouvait traverser qu'en barque, et cette île s'appelait Ely, ou île des Anguilles[2]. C'est un nom que l'on retrouve à chaque page des annales religieuses et politiques de l'Angleterre[3]. Etheldreda y construisit un monastère qui prit bientôt de vastes proportions (673) : de nombreuses vierges anglo-saxonnes vinrent l'y rejoindre, et avec elles tout un essaim de princesses de sa famille, ayant à leur

1. *Ibid.*, c. 13. — Ce lieu s'appelait en anglo-saxon *Ædeldrcthestowe*, le Repos d'Etheldreda.

2. A copia anguillarum quæ in iisdem paludibus capiuntur. Bede, c. 1.

3. Après avoir été détruite par les Danois, Ely devint une abbaye d'hommes, et fut érigée en évêché en 1108. Sa cathédrale, dont nous parlerons plus tard, est une des merveilles de l'architecture anglo-normande.

tête sa sœur la reine de Kent. Les mères lui confiaient leurs filles à élever. Des hommes même, et parmi eux beaucoup de prêtres, voulurent aussi la prendre pour guide et pour maîtresse de la vie spirituelle. Plusieurs des officiers de sa maison suivirent son exemple, lorsqu'elle prit congé du trône et du monde pour se vouer à Dieu. Le chef de ces officiers, celui qu'on peut regarder comme le majordome de la reine, était un seigneur est-anglien nommé Owen, homme de cœur et de foi, qui lui était attaché dès le berceau et qui l'avait accompagnée d'Est-Anglie en Northumbrie. Il ne voulut pas rester dans le siècle après elle et sans elle. Il abandonna ses honneurs et ses biens, prit un habit de pauvre, et s'en alla, une pioche et une cognée sur l'épaule, frapper à la porte du monastère qu'habitait l'évêque Ceadda à Lichfield en Mercie : « Je viens ici, » disait-il, « cher-« cher non pas le repos comme quelques-uns, mais « le travail ; je ne vaux pas grand'chose pour la médi-« tation ou l'étude, mais je me livrerai tant qu'on vou-« dra au labeur manuel, et pendant que l'évêque lira « dans sa cellule, je vaquerai aux soins du dehors[1]. »

1. Bede, IV, 3. — Cf. Bolland., *die 4 martii*. — Cet Owen est le moine qui assistait l'evêque Ceadda à ses derniers moments. Voir plus haut page 218. — Il compte lui-même parmi les saints, et les Bollandistes lui ont consacré un article au tome Ier de Mars. Bede raconte l'histoire d'un autre officier d'Etheldreda, son échanson, qui, après avoir été fait

D'autres de ces officiers allèrent rejoindre Etheldreda, à Ely, où elle se trouva bientôt à la tête d'une de ces doubles communautés d'hommes et de femmes, ou plutôt de frères et de sœurs, dont le rôle fut si important à l'époque dont nous parlons[1].

Elle leur donna, pendant les sept années qu'elle passa à leur tête, l'exemple de toutes les vertus monastiques, surtout d'un grand zèle pour le jeûne et la prière. On a peu de détails sur cette époque de sa vie, mais il faut que la sainteté de cette vie ait creusé un sillon bien profond dans la mémoire des chrétiens anglo-saxons pour qu'elle ait triomphé du temps et de l'oubli populaire plus qu'aucune autre femme de leur race. Parmi ses austérités, on admirait surtout qu'une si grande dame ne portât sur elle que de la laine au lieu de toile, et qu'elle ne se baignât qu'aux quatre grandes fêtes de l'année, et alors seulement après tout le reste de la communauté[2].

Wilfrid ne la perdait pas de vue. Dès qu'il la sut arrivée à Ely, il y vola[3]. Ce fut lui qui l'y institua abbesse, qui donna le voile à ses religieuses, et qui régla tout ce qui touchait le gouvernement et les in-

prisonnier et vendu comme esclave au marché de Londres, à un Frison, fut racheté par le roi de Kent, neveu d'Etheldreda.

1. Thom., *Hist. Eliens.*, c. 15, 18, 22 et 25.

2. Bede, IV, 19.

3. Beatæ virginis non immemor, nec se a vicissitudine dilectionis illius excludens, ut eam in Ely descendisse cognoverat, festinus advolat.... Thom., c. 16. Cf. 15 et 19.

térêts spirituels ou temporels de la nouvelle communauté. Il y retourna souvent, et ne cessa jamais de donner les consolations et les lumières d'en haut à celle dont il devait se sentir plus que jamais responsable, depuis qu'il l'avait encouragée à sacrifier les obligations de la vie conjugale pour suivre la voie des vertus surnaturelles.

Quelque touchante et dramatique que soit cette histoire, il paraît heureusement certain que personne aujourd'hui, dans l'Église catholique, n'autoriserait ni n'approuverait la conduite de Wilfrid. Il est non moins certain que personne, à l'époque où il vivait, ne semble l'avoir blâmée. Sans vouloir la juger trop sévèrement, il est évident qu'elle ne lui porta pas bonheur. Sa vie, jusqu'alors agitée, mais glorieuse et prospère, ne fut plus, à partir de la consécration d'Etheldreda, qu'un tissu d'épreuves et d'orages. Tout d'abord l'union intime et féconde qui avait régné entre lui et le roi de son pays fut rompue sans retour. Egfrid ne lui pardonna jamais de l'avoir trompé, d'être intervenu dans sa vie domestique pour en détruire le charme, d'avoir usé de son ascendant pour encourager la femme qu'il aimait à le fuir : il nourrit longtemps en silence son ressentiment, attendant et préparant le jour où il pourrait le dépouiller de son siége épiscopal[1].

1. Nec deinceps confessorem Domini Wilfridum a secretis seu af-

Mais l'instrument direct de la rupture et des désastres de Wilfrid fut la seconde femme du roi Egfrid, celle qui, grâce à Wilfrid, et à lui seul, avait pu prendre la place de sainte Etheldreda, sur le trône et le cœur du souverain de la Northumbrie. Cette princesse était belle-sœur du roi des West-Saxons; elle s'appelait Ermenburga. C'est d'elle, s'il faut en croire le compagnon et le biographe de Wilfrid, que voulut se servir le perfide ennemi du troupeau chrétien, selon sa coutume, qui est d'employer la fragilité des femmes à corrompre le genre humain.

Cette impie Jézabel, continue notre ardent musicien, tira de son carquois les flèches les plus empoisonnées pour en percer le cœur du roi, et pour provoquer dans ce cœur toutes les fureurs de l'envie contre ce grand évêque. Avec l'éloquence de la haine, elle lui représenta le luxe et la pompe effrontée que déployait en toute occasion l'évêque d'York : ses richesses exorbitantes, sa vaisselle d'or et d'argent, le nombre croissant de ses monastères, la grandeur énorme de ses constructions, cette armée innombra-

fectis ut antea coluit, sed iram diu tacito contra illum sub pectore gessit; et expectata hora, ob istius modi causam, eum de sede sui episcopatus expulit. Thom., *Hist. Eliens.*, l. I, c. 11.—Bede, contemporain de Wilfrid et qui l'avait interrogé sur la virginité gardée par Etheldreda dans le mariage (IV, 19), constate simplement la rupture, sans en dire les motifs; il est d'ailleurs, en tout ce qui touche les conflits de Wilfrid avec les rois et les évêques, d'une réserve singulière, et chez lui surtout fort rare.

ble de clients et de vassaux mieux armés et mieux vêtus peut-être que ceux du roi lui-même. Elle put en outre lui montrer tous ces abbés, toutes ces abbesses qui lui abandonnaient de leur vivant le gouvernement de leurs communautés ou l'instituaient solennellement leur futur héritier : de sorte qu'on pouvait prévoir le moment où tous ces domaines abandonnés par la générosité des Northumbriens aux sanctuaires de leur nouvelle religion deviendraient l'apanage d'un seul homme[1]. De tels arguments ne pouvaient qu'aggraver les ressentiments d'une âme ulcérée par l'abandon d'une femme passionnément regrettée, et à qui une autre femme venait montrer le chemin de la vengeance.

Le mari et la femme résolurent donc la perte de Wilfrid ; mais, n'osant s'attaquer directement à lui, ils eurent l'art d'engager l'archevêque Théodore dans leur trame, et de frapper leur ennemi, le grand champion de Rome, par la main du représentant direct et suprême de l'autorité romaine en Angleterre. Eddi accuse nettement le primat d'avoir été gagné à prix d'argent par le roi et la reine de Northumbrie[2]. Il

1. Eddius, c. 23, 30. — Guill. Malmesb., f. 148.

2. Ad auxilium suæ vesaniæ archiepiscopum Theodorum cum muneribus, quæ excæcant etiam sapientium oculos.... invitaverunt. Eddius, c. 23. —Guillaume de Malmesbury, au douzième siècle, répète cette version. Les Bollandistes n'admettent pas que Théodore se soit

nous répugne d'admettre cette accusation contre un saint placé dans le martyrologe romain à côté de saint Wilfrid. Mieux vaut croire que l'archevêque se laissa égarer par l'appréhension de la trop grande puissance de Wilfrid, et surtout par le désir d'ailleurs légitime de mettre à exécution son projet d'augmenter et de mieux répartir les diocèses anglais. Il est en outre à peu près certain qu'il se laissa circonvenir par une sorte de réaction celtique, dont les fauteurs ne prétendaient pas revenir aux usages antiromains, mais bien frapper dans Wilfrid le destructeur de leurs anciens rits et le triomphateur de la veille.

Profitant d'une des nombreuses absences de Wilfrid, Théodore vint à York, et usant ou abusant de la suprématie que le pape lui avait attribuée, il déposa Wilfrid et divisa aussitôt le diocèse d'York ou de Northumbrie en trois diocèses nouveaux. Par des choix on ne peut plus significatifs, il leur donna pour chefs des moines pris dans les anciens monastères celtiques, qui, tout en reconnaissant les usages romains, avaient continué à repousser l'évêque romain [1]. Le chef-lieu d'un des nouveaux diocèses resta naturellement à York : l'archevêque y plaça Bosa, depuis vénéré comme saint, qu'il alla

laissé corrompre, mais n'hésitent pas à l'accuser d'une connivence coupable avec les ennemis de Wilfrid. Act. SS., t. VI Septembris, p. 62.

1. Eddius, c. 23.

chercher dans la communauté de Whitby[1], par conséquent à l'école de l'abbesse Hilda, toujours si hostile à Wilfrid. Par un raffinement d'animosité, la capitale du second diocèse fut placée à Hexham, dans le grand monastère que venait précisément de créer Wilfrid avec tant de magnificence : on y mit pour évêque l'abbé du noviciat celtique de Melrose, ce même Eata, qui avait été le supérieur de la communauté scotique, naguère expulsée de Ripon pour faire place à Wilfrid[2]. Le troisième diocèse, qui comprenait la portion de la Mercie récemment conquise par le roi northumbrien, fut également confié à un moine celtique, lequel avait été le compagnon de Ceadda, quand celui-ci avait remplacé Wilfrid, lors de sa première déposition par le roi Oswy[3]. Enfin comme pour ajouter une dérision suprême à la violence, un quatrième diocèse fut découpé, selon quelques auteurs, dans le vaste territoire de la Northumbrie, ayant pour chef-lieu Lindisfarne, le sanctuaire et le foyer de l'esprit celtique : et l'on voulut bien abandonner ce chétif débris de sa grandeur éteinte à Wilfrid, en ayant soin de le placer

1. Bede, IV, 12, 23. — Bosa est honoré au 2 novembre dans le martyrologe anglais.

2. Voir plus haut, page 155.

3. Bede, III, 28; IV, 12. Ce moine s'appelait Eadhæd : il fut plus tard placé par Théodore à Ripon pour mieux annuler l'action de Wilfrid dans la première de ses fondations.

au centre même de ses adversaires[1]. Toutes ces mesures portaient le cachet incontestable d'une réaction dans le sens celtique ; mais l'archevêque donnait pour raison que le diocèse était assez vaste pour occuper quatre évêques, et que ses revenus fourniraient aisément de quoi en nourrir trois, au lieu de subvenir au luxe d'un seul[2].

Au premier bruit de cette atteinte au droit de l'Église et au sien, Wilfrid accourut, somma publiquement le roi et l'archevêque de s'expliquer sur les

1. Il paraît plus probable, d'après Bede (IV, 12), que ce diocèse de Lindisfarne ne fut créé ou plutôt renouvelé qu'en 681 ; mais en supposant qu'il l'ait été dès 678, il est certain que Wilfrid n'en accepta pas alors le gouvernement, comme il le fit quelques années plus tard. Il ne faut pas confondre, comme l'a fait Fleury, ce diocèse de *Lindisfarne*, situé en Bernicie, au nord de la Northumbrie, avec celui de *Lindisfari*, créé par Théodore et qui comprenait la province de Lindsey (aujourd'hui Lincolnshire), démembrement de la Mercie. — En 681, Théodore compléta son œuvre, en créant tout à fait au nord des pays conquis par les Anglo-Saxons, et sur les rives du Forth, un dernier diocèse qu'il plaça dans le monastère d'Abercorn, et qui devait comprendre tous les Pictes soumis à la domination northumbrienne. Le pays au nord de l'Humber se trouva alors divisé en cinq diocèses, York, Ripon, Hexham, Lindisfarne et Abercorn : on était encore bien loin des douze évêchés soumis à la métropole d'York, dont Grégoire avait prescrit la fondation à Augustin. Mais Théodore ne tenait pas à créer dans le nord une métropole rivale de la sienne. En revanche, il multiplia les évêchés au midi de l'Humber; il divisa l'immense diocèse de Mercie en six : *Lichfield*, Leicester, *Hereford*, *Worcester*, Sydnacester et Dorchester, depuis transféré à *Lincoln*. Sur ces six, les quatre dont les noms sont en italiques subsistent encore.

2. Prætendebat causam justitiæ ut inde tres alerentur episcopi, unde unus tumebat. GUILL. MALMESB., f. 149.

motifs qu'ils avaient de le dépouiller ainsi, non-seulement de son autorité ecclésiastique, mais des domaines qu'il tenait des largesses du roi régnant, de son père et de son frère. « C'est, » leur dit-il, « un vrai « brigandage. » Les deux potentats lui répondirent tout simplement : « Nous n'avons aucun crime à « vous reprocher, mais nous ne changerons rien au « jugement que nous avons porté. — Alors, » répliqua Wilfrid, « j'en appelle au jugement du Saint-« Siége. » C'était la première fois qu'on entendait parler en Angleterre d'appel à Rome : mais Wilfrid se rappelait le *Cæsarèm appello* de saint Paul. Il préludait ainsi à ses grands appels et à ses luttes solennelles qui, après la conquête normande, remuèrent tout l'Occident, en donnant tant d'éclat aux pontificats de saint Anselme et de saint Thomas de Cantorbéry.

Comme il sortait de l'assemblée royale, où il avait ainsi notifié son refus d'obéir, il se tourna vers certains adulateurs du prince qui s'applaudissaient en riant de sa disgrâce : « A pareil jour dans un an, » leur dit-il, « vous qui riez aujourd'hui à mes dépens, vous pleurerez amèrement aux vôtres. » Et, en effet, l'année suivante à pareil jour, tout le peuple d'York s'arrachait les cheveux et se déchirait les vêtements en signe de deuil, sur le passage du cortége funèbre du jeune frère et héritier d'Egfrid. A peine âgé de

dix-huit ans, et déjà cher à tous les Anglo-Saxons, ce jeune prince avait été l'hôte de Wilfrid à la dédicace solennelle de Ripon : il venait de périr dans une guerre contre les Merciens, où s'ouvrit la série des défaites dont se composa toute la suite du règne d'abord si prospère d'Egfrid[1].

Ce qu'il y a de bien plus surprenant que le lâche acharnement de ces courtisans contre le fier et intrépide prélat, et ce qui est incontestable, c'est que Wilfrid ne rencontra aucun appui, aucune sympathie chez les grands et saints religieux qui furent ses contemporains. Non-seulement l'illustre abbesse Hilda, protectrice du rit celtique, lui demeurait toujours implacablement hostile[2]; mais aucun des grands abbés imbus à son exemple de l'esprit romain et bénédictin ne venait à son secours ; ni Benoît Biscop, aussi Romain par le cœur et par ses nombreux pèlerinages à Rome que Wilfrid lui-même ; ni le pieux, humble et austère Cuthbert, dont la sainteté éclatait dès lors dans le pays et le diocèse de Wilfrid, et alimenta pendant tant de siècles la dévotion populaire de l'Angleterre septentrionale. En dehors de sa propre clientèle, très-

1. Eddius, c. 23. Cf. Bede, IV, 21.

2. Ut putant sit quanta miseria involvat mortales, quod illi viri quos sanctissimos celebrat antiquitas, Theodorus, Berthwaldus, Johannes, Bosa, nec non et Hilda abbatissa digladiabili odio impetierint Wilfridum. Guill. Malmesb., f. 152. Cf. Faber, p. 88.

nombreuse d'ailleurs et très-passionnée pour lui, toute cette Northumbrie, qui avait été le foyer et le théâtre des grands exploits de la propagande chrétienne des apôtres celtiques, lui demeurait hostile ou profondément indifférente. Cette indifférence, cette hostilité du pays, nées sans doute d'une susceptibilité excessive du sentiment national, se retrouveront plus tard dans l'histoire de saint Anselme et de saint Thomas Becket. C'est un trait de ressemblance qui ne doit échapper à personne entre ces grands hommes et le premier grand évêque de race anglaise.

Le lecteur moderne n'en demeure pas moins étonné de l'ignorance où était alors l'Église anglo-saxonne des règles les plus élémentaires du droit canonique sur l'institution et l'inamovibilité des évêques. Une première fois, saint Wilfrid est remplacé à York sans jugement, avant même d'avoir pris possession. Saint Chad accepte sa place sans balancer ; plus tard d'autres saints, Cuthbert, Bosa, Jean de Beverley, n'hésiteront pas davantage, et le métropolitain de Cantorbéry, lui-même inscrit au calendrier romain, consacrera toutes ces intrusions. Quant le Saint-Siége interviendra au profit du droit, ses décrets ne rencontreront qu'une adhésion équivoque ou tardive. Mais de tels étonnements, trop souvent suscités par l'étude consciencieuse de l'his-

toire, ne sauraient troubler les esprits sincères et sérieux. Si les dogmes et la morale enseignés par l'Église n'ont jamais varié, il a fallu bien des siècles pour donner à sa discipline et à son gouvernement la forme qui nous paraît aujourd'hui la seule régulière. S'attendre à rencontrer dans ces temps primitifs, chez ces peuples jeunes et effervescents, la concentration monarchique ou l'uniforme docilité qui caractérisent de nos jours l'exercice de l'autorité ecclésiastique, c'est tomber dans la même erreur que ces naïfs historiens, naguère si répandus parmi nous, qui mesuraient la royauté de Clovis ou de saint Louis à l'aune de la monarchie de Louis XIV.

CHAPITRE IV

Wilfrid justifié à Rome, déposé, emprisonné, exilé et rétabli.

678-686

Wilfrid porte lui-même son appel à Rome. — La tempête le jette dans la Frise dont il évangélise les habitants. — Il devient ainsi le premier des apôtres anglo-saxons de la Germanie. — Générosité du roi des Frisons et du roi des Lombards qui refusent tous deux de le livrer à Ébroïn. — Wilfrid en Austrasie : Dagobert II. — Wilfrid à Rome : Théodore et Hilda le dénoncent au pape saint Agathon. Sa cause est jugée par un concile que le pape préside. Il obtient justice : mais le principe de la division des diocèses est maintenu et l'autorité du primat confirmée. Wilfrid apprend à Rome la mort d'Etheldreda. — Il assiste au concile contre les monothélites, et se porte garant de la foi de toute l'Église des îles Britanniques. — Il rentre en Angleterre avec le privilége papal de Peterborough. — Il est repoussé par le roi et l'assemblée des Northumbriens, puis emprisonné. — Connivence de l'archevêque Théodore. — Wilfrid refuse de transiger avec le roi. — Il est mis aux fers à Dunbar, puis délivré par l'intervention de l'abbesse Ebba de Coldingham, mais exilé. — Obligé de quitter la Mercie et le Wessex, où régnaient les beaux-frères d'Egfrid, il se réfugie chez les Saxons du Sud, qu'il convertit au christianisme. — Il leur enseigne la pêche au filet, et affranchit les esclaves des domaines de son nouveau monastère de Selsey. — Ses relations avec le proscrit Ceadwalla, qui devient roi de Wessex, puis va mourir à Rome. — Théodore dispose de nouveau du diocèse de Wilfrid : saint Cuthbert est fait évêque de Lindisfarne. — Le roi Egfrid ravage cruellement l'Irlande; malgré les supplications de l'évêque Cuthbert, il envahit

la Calédonie et y périt. — La reine Ermenburga, avertie par Cuthbert du sort de son mari, se fait religieuse. — Conséquences de la défaite d'Egfrid. — L'évêque saxon des Pictes se réfugie à Whitby où Elfleda, sœur d'Egfrid, avait remplacé Hilda. — L'archevêque Théodore reconnaît ses torts envers Wilfrid : il veut le prendre pour successeur ; il écrit en sa faveur au roi des Merciens et à l'abbesse Elfleda. — Relations d'Elfleda avec l'évêque Cuthbert. — Aldfrid, longtemps exilé à Iona, devient roi de Northumbrie. — Wilfrid est rappelé et rétabli dans la totalité de son diocèse. — Orages suscités par lui à Lindisfarne, qu'il abandonne à un autre évêque. — Mort de l'archevêque Théodore.

Décidé à porter lui-même son appel à Rome, Wilfrid sortit de la Northumbrie, accompagné de son ami le chantre Eddi et du cortége nombreux de religieux et de laïques qui ne le quittait jamais. Il laissait derrière lui des milliers de moines initiés par lui à la règle de saint Benoît, mais désespérés de se trouver sous l'autorité des nouveaux évêques étrangers à la tradition bénédictine et qu'animait un esprit tout à fait contraire à celui de leur supérieur bien-aimé [1]. Il s'achemina vers le continent en traversant les royaumes de Mercie et d'Est-Anglie, dont les princes et les peuples lui étaient toujours favorables ; en s'arrêtant dans les grands monastères, à Peterborough, dont il se regardait comme l'un des fondateurs, et surtout à Ely, où il avait coutume de séjourner souvent, et où Etheldreda le recevait

1. Eddius, c. 24.

toujours comme son évêque. Elle lui demanda de lui obtenir à Rome un de ces priviléges que les établissements monastiques recherchaient avec tant d'ardeur, comme la sauvegarde la plus efficace contre les usurpations et les violences qui les menaçaient de toutes parts [1].

Ses ennemis, et il en comptait chaque jour de plus acharnés, se figuraient qu'il prendrait le chemin ordinaire des pèlerins de Rome, en allant débarquer sur la côte de Boulogne, à Étaples, pour traverser la France. Ils envoyèrent donc des messages et des cadeaux à l'atroce Ébroïn, qui, tout baigné du sang de saint Léger et de tant d'autres victimes, gouvernait alors comme maire du palais la Neustrie et la Bourgogne. Le sachant capable de tous les forfaits, ils le priaient de mettre la main sur Wilfrid au passage, de le dépouiller de tout ce qu'il emportait avec lui et de les débarrasser de toute chance de son retour [2]. Mais soit que Wilfrid fût prévenu du danger, soit qu'il se laissât guider par le vent

1. Thom., *Hist. Eliensis*, c. 15, 19.

2. La similitude du nom entre Wilfrid et Winfrid, évêque de Lichfield, faillit être fatale à celui-ci ; ayant été déposé par le métropolitain Théodore, *per meritum cujusdam inobedientiæ*, il s'en allait aussi en France et peut-être à Rome, lorsque les satellites d'Ébroïn tombèrent sur lui, tuèrent ses compagnons et le laissèrent tout nu, *errore bono unius syllabæ seducti*, dit Eddi, qui ne juge le bien et le mal qu'au point de vue des intérêts de son héros. Cf. Bede, IV, 3, 6.

d'ouest qui s'éleva dès qu'il fut en mer, ce vent lui sauva la vie et le porta lui et les premières semences de la foi chrétienne sur les plages basses et marécageuses de la Frise[1].

Les Frisons occupaient alors tout le nord-est de la Germanie; c'était un peuple belliqueux, nombreux et redoutable dont il sera souvent question dans la suite de l'histoire des missions monastiques. L'Évangile lui était encore inconnu; et Wilfrid, qui a été l'initiateur de tant de choses, eut alors la gloire d'ouvrir le premier la voie à ces apôtres anglo-saxons de la Germanie, dont nous avons à dérouler les longues et glorieuses annales. A peine débarqué sur cette plage inconnue, Wilfrid ayant été reçu avec hospitalité par le roi du pays et les habitants, profita aussitôt de ces bonnes dispositions pour commencer une nouvelle mission évangélique. Avec le dévouement et l'élan qui lui étaient naturels, il oublia le grave intérêt personnel qui le conduisait à Rome, et sembla vouloir se consacrer tout entier à cette œuvre nouvelle. Il y passa tout un hiver (678-679), prêchant tous les jours, avec la permission du roi qui s'appelait Adalgise, et avec un succès propre à le récompenser de ses fatigues. Comme l'année se trouva plus abondante que d'ordinaire en poisson et en toute sorte d'autres récoltes, les Frisons

1. Flante Favonio pulsus est. BEDE, IV, 19. Cf. EDDIUS, p. 25.

attribuèrent cette prospérité au nouveau Dieu qu'on leur prêchait [1]. Presque tous leurs chefs se firent baptiser avec plusieurs milliers de gens du peuple.

Cependant Ebroïn était aux aguets et ne comptait pas laisser échapper la riche proie qu'on lui avait signalée. Informé du séjour de Wilfrid en Frise, il expédia des messagers au roi avec des lettres fort amicales où il lui promettait, sous la foi du serment, un boisseau de sous d'or s'il lui envoyait l'évêque Wilfrid en vie ou seulement sa tête coupée. Adalgise avait cette répugnance pour le secret, déjà signalée par Tacite chez les princes et les races germaniques, qui aimaient à traiter des affaires dans les festins, parce que c'est le moment où le cœur s'ouvre le plus aisément à la franchise, aux inspirations généreuses, et où l'on sait le moins dissimuler [2]. Le roi des Frisons fit donc réunir dans un grand banquet tout son monde, avec ses hôtes divers, les envoyés d'Ébroïn d'un côté, Wilfrid et les siens de l'autre, y compris Eddi qui nous a laissé le récit de cette scène. Après le festin, il fit lire tout haut la lettre du puissant maire des Francs. Cette lecture faite, il prit la lettre et, toujours devant toute l'assis-

1. Eddius, c. 25.

2. Plerumque in conviviis consultant : tanquam nullo magis tempore aut ad simplices cogitationes pateat animus, aut ad magnas incalescat.... Deliberant dum fingere nesciunt. *De Moribus Germaniæ*, c. 22.

tance, la déchira et en jeta les morceaux au feu, en disant aux porteurs : « Allez dire à votre maître « ce que vous venez de voir, et ajoutez que j'ai dit : « Ainsi puisse le Créateur déchirer, détruire et « consumer le parjure et le traître [1] ! » On voit que la chevalerie était toute prête à éclore chez ces nouveaux chrétiens. Wilfrid n'y devait d'ailleurs faire qu'une première et rapide moisson. Il avait laissé dans son monastère de Ripon un jeune Northumbrien qui lui avait été amené par sa mère encore tout enfant, et qu'il élevait avec soin depuis treize ans. C'était à cet enfant vénéré par l'Église d'Angleterre et d'Allemagne sous le nom de Willebrord, c'était à ce fidèle disciple du grand exilé que Dieu réservait la gloire d'introduire pour toujours dans les rangs de la chrétienté cette belliqueuse population [2].

1. Rex, præsentibus nobis, et nuntiis coram populo suo in palatio epulantibus, omnibusque audientibus.... Enuntiate domino vestro hoc modo me dicentem : Eddius, c. 26.

2. Wilfrid conserva toujours des relations avec la Frise : un récit curieux de Bede (III, 13), qui constate le culte que les missionnaires northumbriens y avaient introduit pour leur saint national, le roi Oswald, semble indiquer que Wilfrid s'y retrouva lui-même dans un de ses voyages ultérieurs, avec Willebrord et son successeur Acca. M. Albertingk Thym, dans sa récente et curieuse monographie de saint Willebrord, ne résout pas cette question. Mais les Bollandistes (t. VI Sept., p. 68) reconnaissent que Wilfrid, en retournant à Rome vingt ans après son deuxième voyage, passa par la Frise, et qu'il put être alors accompagné par Willebrord et Acca. — Quatorze ans après

Le printemps venu, Wilfrid reprit sa route vers Rome, en traversant l'Austrasie, où il allait trouver sur le trône un prince qui avait appris à connaître la généreuse hospitalité de l'abbé de Ripon. C'était Dagobert II, petit-fils du premier roi de ce nom; détrôné dès son enfance (656) par le maire du palais Grimoald, il avait été secrètement envoyé en Irlande où il avait trouvé un refuge dans un monastère; mais, lorsqu'en 673 les seigneurs austrasiens voulurent échapper au joug d'Ébroïn, déjà maître de la Neustrie et de la Bourgogne, ils rappelèrent le prince déjà tonsuré dont, au dire des voyageurs, la brillante jeunesse s'épanouissait dans un cloître d'Hibernie. Ce fut à Wilfrid qu'ils s'adressèrent pour obtenir que le royal exilé leur fût rendu, et ce fut Wilfrid qui, après l'avoir magnifiquement reçu et traité en son monastère de Ripon, le mit en route avec force présents et une bonne escorte pour l'Austrasie[1]. La reconnaissance de Dagobert se manifesta, non-seulement par son affectueux accueil, mais surtout par ses instances auprès de Wilfrid pour lui faire accepter l'évêché de Strasbourg, alors vacant, et le plus grand de tout son royaume.

son premier séjour en Frise, en 692, ce fut à Wilfrid qu'on envoya pour être sacré l'évêque Swidberd, autre missionnaire saxon des Frisons. BEDE, c. V, 11.

1. EDDIUS, c. 27.

Wilfrid refusa, et, poursuivant sa route, arriva en Lombardie, où il fut très-courtoisement reçu par Berchtaire, roi de ce pays [1]. Là aussi il avait été devancé par l'implacable inimitié de ses compatriotes, mais là aussi l'honneur et la bonne foi d'un prince barbare, et déjà chrétien, sauvèrent la vie du grand évêque. Il dit à Wilfrid : « Vos ennemis m'ont envoyé « d'Angleterre promettre de grands présents, si je « vous faisais violence en vous empêchant d'aller « jusqu'à Rome, car ils vous traitent d'évêque fugitif. « Je leur ai répondu ceci : Étant exilé de mon pays « dans ma jeunesse, j'ai demeuré chez un roi des « Avares, qui était païen et qui m'a juré devant son « idole qu'il ne me livrerait jamais à mes ennemis. « Quelque temps après ils envoyèrent offrir à ce « roi païen un boisseau de sous d'or s'il m'abandonnait à eux. Il refusa en disant que ses dieux « trancheraient le fil de sa vie s'il manquait à son « serment. A plus forte raison, moi qui connais le « vrai Dieu, je ne veux pas perdre mon âme,

1. On peut voir, dans les préliminaires du texte d'Eddi publié par Mabillon, comment celui-ci et Adrien de Valois s'y prennent pour démontrer que le pays qualifié par Eddi de *Campania* n'était autre que la Lombardie. — Il y avait dès lors des relations entre les Lombards et les Anglo-Saxons. On voit en 671 ce roi Berchtaire, menacé par Grimoald, aller chercher un refuge en Angleterre : son fils Cunibert épouse une princesse anglo-saxonne, Ermelinde. PAUL WARNEFRID, *Hist. Longob. ad ann.* 688.

« fût-ce pour gagner le monde entier [1]. » Cela dit, il donna à Wilfrid et aux siens une escorte honorable qui les conduisit jusqu'à Rome.

Ainsi, au nord et au midi de ce grand bloc des peuples germaniques, que le christianisme avait à peine entamé, jaillissaient, au contact de Wilfrid, les étincelles de cette loyauté généreuse qui devait plus tard enfanter l'honneur chrétien avec l'idéal toujours inaccessible, mais toujours convoité et toujours poursuivi, de la chevalerie. Il faut féliciter Wilfrid d'avoir, l'un des premiers, suscité dans l'histoire de nos pères les symptômes précurseurs de ce magnifique progrès.

Au moment où Wilfrid arrivait à Rome (679) pour la seconde fois de sa vie, et rentrait persécuté, mais déjà célèbre, dans cette ville d'où il était sorti vingt ans auparavant obscur et inconnu, la chaire de saint Pierre était occupée par un moine sicilien nommé Agathon : comme, depuis saint Grégoire le Grand, tous les monastères de l'Italie et de la Sicile suivaient la règle de saint Benoît, on ne saurait guère douter qu'il ne fût bénédictin. Il devait donc être favorablement disposé à l'égard de l'évêque d'York, en qui il pouvait trouver à la fois le propagateur de la règle bénédictine et le champion de l'autorité romaine. Mais il témoignait aussi une

1. Eddius, c. 27.

très-grande considération pour l'antagoniste de Wilfrid, pour l'archevêque Théodore, qu'il venait d'appeler à Rome, par un envoyé spécial, pour le concile convoqué contre l'hérésie monothélite. Théodore ne s'était pas rendu à l'appel du pape, mais il avait envoyé un moine très-exemplaire, nommé Coënwald, avec des lettres pleines d'accusations violentes contre Wilfrid[1]. Des messagers, chargés d'une mission semblable, arrivaient de la part de l'abbesse de Whitby, sainte Hilda, toujours acharnée contre celui qui était sorti vainqueur du grand conflit engagé quinze ans auparavant dans l'enceinte de son monastère. Cette singulière intervention de la grande abbesse, rappelée et constatée par un diplôme pontifical après un quart de siècle écoulé[2], montre à la fois la grande place qu'elle tenait dans l'Église d'Angleterre, et l'intensité de son ressentiment contre Wilfrid.

Le Pape confia le jugement de l'affaire à une assemblée de cinquante évêques et prêtres, réunis dans la basilique du Sauveur, et qu'il voulut lui-même présider. Le compagnon de Wilfrid nous a conservé une sorte de procès-verbal officiel de la dernière session de cette assemblée, où se manifesta,

1. Modestæ religionis monachus.... Accusationes scriptas deferens et amaritudine delationis verbis immitibus. GUILL. MALMESB., f. 149.

2. Voir la lettre du pape Jean VI citée par Eddius (c. 51), écrite aux rois de Northumbrie et de Mercie en 705.

sous la profusion de superlatifs dès lors trop usités dans tous les documents de la Cour romaine[1], une indulgente sympathie pour les deux rivaux, en même temps que la modération et l'impartialité naturelles au chef de l'Église.

Les cardinaux évêques d'Ostie et de Porto firent le rapport tant sur les mémoires envoyés par Théodore et d'autres où Wilfrid était toujours traité d'évêque fugitif, que sur les pièces produites par Wilfrid pour sa défense. Ils concluaient ainsi : « Tout bien considéré, nous ne le trouvons canoniquement convaincu d'aucun crime qui mérite la déposition ; au contraire, nous voyons qu'il a gardé une grande modération et n'a excité aucune sédition pour se rétablir. Il s'est contenté de protester devant les évêques ses frères et puis il est accouru à ce Saint-Siége apostolique où le Christ qui a racheté par son sang la sainte Église a fondé la primauté du sacerdoce. » Le pape dit alors : « Wilfrid, évêque d'York, est à la porte de la salle de nos délibérations secrètes, avec sa supplique : qu'on le fasse entrer. » L'évêque introduit demanda que sa requête fût relue en pleine assemblée. Elle était conçue en termes aussi

1. Le pape y est toujours qualifié de *sanctissimus et ter beatisimus*, et Théodore de *sanctissimus;* Wilfrid n'est jamais nommé qu'avec l'épithète de *Deo amabilis*. Le violent Eddi lui-même se laisse gagner par l'exemple et, au moment de transcrire cette pièce, il traite Théodore de saint et son envoyé Coënwald de *religiosus monachus*.

habiles que touchants : « Moi Wilfrid, humble et indigne évêque des Saxons, je me suis réfugié ici comme en une citadelle inexpugnable ; j'ai gravi avec l'aide de Dieu cette cime apostolique d'où découle sur toutes les Églises du Christ la règle des saints canons : et j'ai l'espoir que justice y sera rendue à mon humilité... J'ai déjà expliqué de vive voix et par écrit comment, sans avoir été convaincu d'aucune faute, j'ai été expulsé du diocèse que je gouvernais depuis dix ans, et comment on avait mis à ma place non-seulement un évêque, mais trois évêques, contrairement aux canons... Je n'ose accuser le très-saint archevêque Théodore, parce qu'il a été envoyé par l'Église... Je me soumets ici à votre jugement apostolique : si vous jugez que je ne mérite plus d'être évêque, j'accepte humblement cette sentence. Si je dois reprendre mon évêché, j'obéirai également : je vous prie seulement d'expulser par l'autorité de ce concile les usurpateurs de mes diocèses. Si l'archevêque et les évêques mes confrères trouvent à propos d'augmenter le nombre des évêques, qu'ils les choisissent tels que je puisse vivre en bon accord avec eux, qu'ils soient élus avec l'agrément d'un concile et pris dans le clergé de leurs futurs diocèses, afin que l'Église ne soit point dominée du dehors et par des étrangers. Du reste me confiant sans réserve dans l'équité apostolique, j'obéirai absolument à ses décrets. »

Après cette lecture, le Pape félicita Wilfrid de sa modération et de son humilité : puis le concile décréta que Wilfrid serait rétabli dans son évêché ; que ceux qui l'y avaient remplacé en seraient expulsés ; mais que l'archevêque pourrait ordonner des évêques à titre de coadjuteurs, des évêques choisis par lui, Wilfrid, dans un concile assemblé à cet effet : le tout sous peine d'interdit, de déposition et d'anathème contre quiconque contreviendrait à ce décret, fût-il évêque, prêtre, diacre, moine, laïque, et même roi [1].

Cette sentence était une transaction souverainement sage et légitime : en donnant pleine satisfaction à la justice outragée dans la personne de Wilfrid, elle posait, dans les termes qu'il avait lui-même acceptés, le principe évidemment raisonnable de la division de son trop vaste diocèse.

D'ailleurs, cette même assemblée, probablement

1. Agatho.... dicit: Wilfridus Deo amabilis episcopus.... præ foribus nostri secretarii moratus, Wilfridus.... dixit : Deprecor vestram pontificalem Beatitudinem ut meæ humilitatis petitionem excipi coramque relegi præcipiatis.,.. Si quis proinde contra horum statutorum synodalium decreta ausu temerario obsistere tentaverit... si episcopus est... ab episcopali ordine destitutus et æterni anathematis reus ; si vero clericus, monachus vel laicus cujuslibet ditionis, vel rex : extraneus efficiatur et corpore et sanguine Christi : nec terribilem ejus adventum dignus appareat conspicere.... Eddius, c. 28, 30. — On voit que ce décret du concile ne reproduit pas à l'égard des rois et des autres laïques la menace de la *déposition,* en même temps que de l'excommunication formulée dans le célèbre diplôme de saint Grégoire le Grand, cité plus haut, t. II, p. 145.

dans cette même session, venait de rendre pleine justice au zèle apostolique de l'archevêque Théodore, en prescrivant une nouvelle division épiscopale, de manière que le métropolitain eût douze suffragants canoniquement élus et ordonnés, dont nul n'empiéterait sur le droit du voisin. Elle avait en outre sanctionné les prohibitions décrétées par l'archevêque, qui interdisaient aux ecclésiastiques de porter des armes, de se livrer à des amusements profanes, avec des musiciennes ou autres personnes profanes. Enfin le pape et le concile avaient chargé Théodore de compléter l'œuvre de saint Grégoire le Grand et de saint Augustin en convoquant une assemblée générale d'Anglo-Saxons, où entreraient, avec les prélats, les rois, les princes, les grands et les anciens du pays, et où il serait pourvu à l'exacte observation des règles apostoliques. Il lui était en outre recommandé de tenir le plus souvent possible des assemblées de ce genre, afin d'y pourvoir, de concert avec les fidèles et les sages du pays, aux mesures les plus avantageuses pour les Églises et le peuple de Dieu[1].

1. Armis non utantur, nec citharedas habeant, vel quæcumque symphonia, nec quoscumque jocos vel ludos ante se permittent.... Ut ipse.... cum universis præsulibus, regibus, principibus, universis fidelibus, senioribus, majoribusque natu totius Saxoniæ publicam œcumenicamque faciant synodum.... *Concilia*, ed. Coletti, t. VII, p. 603. — Les Bollandistes (t. VI Sept., p. 69), contrairement à l'opinion du

Wilfrid ne s'empressa pas de quitter Rome, après y avoir obtenu justice. Il y resta encore plusieurs mois, et s'y occupa, entre autres affaires, d'y obtenir des priviléges pontificaux en faveur de deux grands monastères anglais qui, bien que situés hors de son diocèse, lui tenaient fort à cœur, Peterborough et Ely. Il venait de réussir pour Ely, et comptait rapporter avec lui un diplôme tel que l'avait demandé et désiré l'abbesse Etheldreda, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de cette sainte reine, dont il avait été l'ami et le père spirituel, et dont les résolutions surnaturelles avaient été la première cause de son pèlerinage d'exilé et d'accusé à Rome. C'était probablement de toutes les âmes chrétiennes de son pays celle qui était la plus tendrement et la plus profondément unie à la sienne : ce qu'il avait souffert par elle et à cause d'elle devait la rendre d'autant plus chère à son cœur généreux. Etheldreda était morte jeune encore, victime d'une de ces maladies contagieuses si fréquentes alors ; elle avait prédit sa mort ainsi que le nombre des frères et sœurs de la communauté qui la suivraient au tombeau. Trois

P. Pagi et des éditeurs de la collection des Conciles, croient que le concile où le pape Agathon a rendu des décrets relatifs à l'archevêque Théodore est distinct de celui où il a été rendu justice à Wilfrid, et antérieur d'une année. Tout en adoptant leur chronologie, nous ne pensons pas que leurs arguments puissent prévaloir contre l'opinion ancienne, fondée sur le texte des Actes mêmes.

jours avant de mourir, elle dut subir une douloureuse opération au cou ; elle s'en réjouissait : « Dieu, » disait-elle, « m'a envoyé ce mal pour me faire expier « la frivolité de ma jeunesse, du temps où je me sou- « viens d'avoir porté avec trop de plaisir des col- « liers d'or et de perles, sur ce cou aujourd'hui gon- « flé et brûlé par la maladie. » Au dernier moment, entourée des frères et des sœurs de sa nombreuse communauté en larmes, elle leur parla longuement, les suppliant de ne jamais abaisser leur cœur vers la terre, et de goûter d'avance par le désir cette joie de l'amour du Christ qu'il ne leur serait pas donné de connaître parfaitement ici-bas[1]. Elle prescrivit avec soin qu'on eût à l'enterrer, non pas dans un mausolée de pierre comme une reine, mais dans un cercueil de bois et parmi les simples religieuses[2].

1. Scio certissime quia merito in collo pondus languoris porto, in quo juvenculam me memini supervacua monilium pondera portare. BEDE, IV, 19. THOM., *Hist. Eliensis*, c. 21.

2. Au mépris de cet ordre, seize ans après sa mort, en 695, sa sœur, qui l'avait remplacée comme abbesse d'Ely, voulut la faire déposer dans un mausolée de marbre blanc, entièrement sculpté, qu'elle fit prendre dans les ruines de la ville romaine de Granchester, près Cambrige. A cette occasion, on vit que son corps avait conservé toute sa fraîcheur : elle semblait dormir ; le chirurgien, qui avait ouvert la tumeur de son col et qui fut témoin de cette exhumation, reconnut la cicatrice qu'il avait faite : Pro aperto et hiante vulnere cum quo sepulta erat, tenuissima cicatricis vestigia parerent. — Cette conservation miraculeuse parut à tous une preuve décisive de l'incorruptible virginité qu'elle avait su garder dans sa vie, même à Bede, qui célébra la

Cette mort d'Etheldreda dut attrister le séjour de Wilfrid à Rome, où il continua d'ailleurs à être traité avec confiance et distinction par le Pape. Il fut admis au concile des cent vingt-cinq évêques réunis sous la présidence d'Agathon (680, 27 mars), afin de nommer les députés au sixième concile général qui allait se tenir à Constantinople, et où devait être condamnée l'hérésie monothélite, celle qui ne reconnaît dans le Fils de Dieu fait homme qu'une seule volonté. Elle troublait depuis un demi-siècle toute l'Église : adoptée par divers empereurs byzantins, elle avait conduit trente ans auparavant au plus douloureux des martyres le saint pape Martin I. Dans la lettre synodale que ces cent vingt-cinq évêques, la plupart Italiens, écrivirent aux empereurs, au nom de toutes les provinces d'Occident, on remarque ce passage : « Vous nous avez ordonné de vous envoyer des ambassadeurs savants et vertueux... Il n'y a point d'éloquence séculière parmi nous. Nos pays sont consumés par la fureur des races qui se combattent : ce ne sont que batailles, courses et pillages. Au milieu de ces barbares, notre vie est

translation du corps de la sainte dans une élégie qu'il a insérée dans son histoire, et où les souvenirs classiques se mêlent à ceux du martyrologe pour honorer la reine anglo-saxonne :

Bello Mars resonet, nos pacis dona canamus;
Carmina casta mihi, fœdæ non raptus Helenæ;
Dona superna loquar, miseræ non prælia Trojæ.

pleine d'angoisses ; nous vivons du travail de nos mains, car l'ancien patrimoine de l'Église a été peu à peu dévoré par diverses calamités. Notre foi est donc le seul patrimoine qui nous reste : vivre pour elle est notre gloire ; mourir pour elle, notre profit éternel. » Après avoir exposé cette foi catholique et apostolique, tenue par tous dans les termes définis par le Saint-Siége, ils ajoutent : « Nous répondons bien tard à votre appel, parce qu'il y a beaucoup d'entre nous qui demeurent très loin et jusque sur les bords du grand Océan. Nous espérions que notre collègue et coserviteur Théodore, l'archevêque et le philosophe de la grande île Britannique, y viendrait avec des évêques de son pays, comme du vôtre et d'autres lieux, afin de vous écrire au nom de tout notre concile, et afin que tous fussent informés de ce qui se passe, car plusieurs de nos confrères sont au milieu des nations barbares, des Lombards, des Slaves, des Goths et des Bretons, tous fort curieux de ce qui se fait touchant la foi, et qui étant tous d'accord avec nous sur cette foi, nous deviendraient ennemis si nous leur donnions quelque sujet de scandale[1]. »

Cette lettre, signée par le Pape et les cent vingt-cinq évêques, le fut aussi par Wilfrid, en qualité de

1. Theudorum confamulum et coepiscopum nostrum, magnæ insulæ Britanniæ archiepiscopum et philosophum.... *Concilia*, ed. Coletti, t. VII, p. 707, 714.

légat du concile des évêques de la Bretagne[1], bien que ces évêques ne lui eussent donné aucune commission à ce sujet; mais il se sentait autorisé à rendre ce témoignage de la foi des Églises britanniques. Sa confiance fut d'autant mieux justifiée qu'en cette même année, l'archevêque Théodore tint un concile national à Hatfield (17 septembre 680), où tous les évêques d'Angleterre firent leur profession de foi solennelle et déclarèrent qu'ils recevaient les cinq conciles généraux et le concile du pape saint Martin contre les monothélites[2].

On voit même que Wilfrid se porta garant de la foi orthodoxe non-seulement des évêques anglo-saxons, mais encore de toutes les Églises répandues dans le nord de la Grande-Bretagne et en Irlande, chez les Scots et les Pictes. Ainsi donc ces chrétiens celtiques, dont il avait tant poursuivi et combattu les rits particuliers, ne lui inspiraient aucune défiance quant à l'unité de leur croyance sur tous les points qui touchaient à la foi; et il n'hésitait pas à en répondre devant le Pape et l'Église universelle[3].

1. Ego Wilfridus, humilis episcopus sanctæ Ecclesiæ Eboracenæ insulæ Britanniæ, legatus venerabilis synodi per Britanniam constitutæ, in hanc suggestionem quam pro apostolica nostra fide unanimiter construximus, similiter subscripsi. Cf. Guill. Malmesb., f. 150. Fleury, *Hist. ecclésiast.*, l. XL, c. 6, 7.

2. Bede, IV, 17.

3. C'est ce qui résulte d'une autre signature de lui, différente de

Quand enfin Wilfrid se décida à retourner en Angleterre, ce fut pour rencontrer de nouveaux dangers avant même de revoir sa patrie. En traversant l'Austrasie il comptait y retrouver son ami et son hôte, le roi Dagobert : mais ce prince venait de périr, victime d'un complot fomenté par Ébroïn. Un malheureux évêque[1], créature d'Ébroïn, attendait au passage le grand évêque anglo-saxon, avec une bande d'hommes armés pour le dépouiller, égorger ou vendre en esclavage ses compagnons et le livrer lui-même à l'implacable Ébroïn. Cet évêque reprochait à Wilfrid de leur avoir envoyé du fond de son exil le tyran Dagobert dont ils venaient de se débarrasser. « Je n'ai fait, » répondit Wilfrid, « que « ce que vous auriez fait vous-même si un exilé de « notre race et de sang royal était venu vous demander asile. — Vous êtes plus juste que moi, » répliqua l'évêque, « passez donc votre chemin et

celle qu'on vient de citer, quoique donnée dans le même concile, invoquée par lui et reconnue exacte par le pape Jean VI, vingt-cinq ans plus tard. Elle est ainsi conçue : Ego Wilfridus.... cum aliis cxxv episcopis in synodo in judicii sede constitutus et pro omni aquilonali parte, Britanniæ et Hiberniæ insulis quæ ab Anglorum et Britonum, nec non Scotorum et Pictorum gentibus incolantur, veram et catholicam fidem confessus est, et cum subscriptione sua confirmavit. BEDE, V, 19. EDDIUS, c. 50.

1. Mabillon croit qu'il s'agit de Waïmer, duc de Champagne, transformé en évêque de Troyes par Ébroïn, pour le récompenser de ses services contre saint Léger.

« que le Seigneur et saint Pierre vous soient en « aide[1] ! »

Arrivé en Angleterre, il s'arrêta, avant de regagner son diocèse, en Mercie, afin de remettre au roi Ethelred le privilége qu'il avait obtenu du Pape et fait sanctionner par les cent vingt-cinq évêques du concile de Rome, en faveur de la grande abbaye de ce royaume et du centre de l'Angleterre, de Peterborough, dont il avait approuvé la fondation quinze ans auparavant et dont il venait maintenant couronner l'œuvre. Le diplôme du pape Agathon, adressé au roi de Mercie, à l'archevêque Théodore et à l'évêque Sexwulf, qui avait été le premier abbé du *Burg* de Saint-Pierre, conférait au monastère l'exemption de toute charge et de toute juridiction ordinaire. Il y était recommandé au roi d'en être le défenseur et jamais le tyran, à l'évêque diocésain de regarder l'abbé comme son collaborateur envoyé de Rome dans le ministère évangélique, et au métropolitain d'ordonner lui-même l'abbé élu par la communauté. Ce privilége fut sanctionné et signé par le roi, par la reine, par l'archevêque Théodore et son ami l'abbé Adrien, puis aussi par Wilfrid avec cette formule : « Moi, Wilfrid, en chemin pour récupérer par la faveur apostolique mon

1. O rectissime episcope, quid aliud habuisti facere, si exsul de genere nostro.... Video te justiorem me esse.... Eddius, c. 51.

siége d'York, témoin et porteur de ce décret, j'y adhère[1]. »

Mais la confiance qu'exprimait encore Wilfrid dans cette formule était singulièrement mal placée. Nous arrivons ici à l'incident le plus étrange de son orageuse vie. Rentré en Northumbrie, conformément aux instructions du Pape et des évêques, il présenta humblement au roi Egfrid qui l'avait expulsé ce qu'il regardait comme l'étendard de la victoire, c'est-à-dire le décret du Saint-Siége et du concile de Rome, revêtu des bulles de plomb et des signatures de tous les évêques. Le roi convoqua l'assemblée des nobles et du clergé et fit lire les lettres pontificales en leur présence. Cette lecture excita une opposition bruyante. On ne contesta pas l'autorité du Pape ou du concile, mais on s'écria de divers côtés que ce jugement avait été payé à prix d'argent. De l'avis de tout le conseil et avec le consentement exprès des évêques intrus, le roi condamna Wilfrid à neuf mois de prison infamante. Aussitôt on mit la main sur lui. On ne lui laissa que le seul habit qu'il portait. On dispersa tous

1. Ego Wilfridus, apostolico favore repetens sedem Eboracensem, testis et relator hujus sanctionis votivæ assentior. — Je suis le texte donné par Dugdale (I, 67) que le P. Pagi regarde comme à l'abri des interpolations et des anachronismes de celui qui se trouve dans la chronique anglo-saxonne (anno 680); cependant les Bollandistes le tiennent pour entaché de faux.

ses serviteurs et adhérents, avec défense expresse à tous ses amis de le visiter. La reine Ermenburga, son ancienne et implacable ennemie, lui fit arracher le *Chrismarium* ou reliquaire qu'il portait autour du col, et le garda pour elle, en le tenant toujours suspendu dans sa chambre ou dans sa voiture quand elle voyageait, soit comme un gage de sa victoire, soit par cette dévotion sincère mais sauvage qui parfois affectait des formes si bizarres et inspirait des actes si malhonnêtes. Cela fait, le noble évêque fut confié à un des principaux officiers du roi, au comte Osfrid, qui l'emmena au loin, sans qu'aucun de ses amis pût savoir le lieu de sa captivité, puis l'enferma dans un cachot où pénétraient à peine quelques rayons de lumière pendant le jour et où la nuit il était privé de lampe [1].

Qu'un roi saxon, de race barbare, orgueilleux et cupide, qu'une femme haineuse et emportée se soient livrés à de tels excès envers un évêque dont la puissance, la richesse, le crédit moral et l'intrépide fierté pouvaient exciter leur jalousie, on ne le conçoit que trop. Mais que faisait cependant saint Théodore? Lui, si empressé, trois ans auparavant, de se faire l'instrument des violences du roi de Northumbrie, où était-il maintenant qu'il s'agissait de répa-

1. Vexillum victoriæ ferens, hoc est, apostolicæ Sedis judicium.... cum bullis et sigillis signatis....

rer sa faute? Lui, le métropolitain et le chef des évêques anglo-saxons, comment laissait-il ainsi outrager la dignité épiscopale en la personne du plus illustre de ses frères? Lui, le vieux moine si zélé pour toutes les traditions et les observances de l'Ordre, comment livrait-il à la violence laïque ou aux jalousies celtiques le plus ardent propagateur de la règle bénédictine? Enfin, lui, l'envoyé et le représentant direct du Saint-Siége en Angleterre, comment osait-il méconnaître le jugement pontifical que Wilfrid avait été chargé de lui signifier? Comment surtout osait-il braver les anathèmes lancés dans le décret du concile contre les prévaricateurs, quel que fût leur rang[1]? Sur ces questions, l'histoire, si abondante en détails, garde le silence. Elle ne nous laisse d'autre ressource que de prévoir le repentir et l'expiation d'une si lâche connivence[2].

Au bout d'un certain temps, le roi Egfrid voulut traiter avec son captif. Il offrit de lui restituer une partie de son évêché et d'y ajouter force présents, si Wilfrid voulait acquiescer à ses volontés et reconnaître la fausseté du décret apostolique. Wilfrid répondit qu'on aurait plus tôt fait de lui couper la tête

1. Si quidem episcopus est, qui hanc piam dispositionem temerare tentaverit, sit ab episcopali ordine destitutus, et æterni anathematis reus.

2. Bolland., l. c., p. 62.

que de lui arracher un tel aveu. Replongé dans son cachot, il y donnait l'exemple d'une patience et d'un courage vraiment épiscopal. Ses gardes l'entendaient chanter les psaumes comme s'il était dans sa stalle monastique à Ripon ou à Hexham ; ils voyaient, la nuit, son sombre cachot s'éclairer d'une lumière qui les épouvantait. La femme du comte Osfrid étant tombée dangereusement malade, son mari imagina d'avoir recours au saint homme qu'il était chargé de garder : il le fit sortir de prison et conduire près du lit de la malade. Celle-ci, lorsque plus tard elle devint abbesse, racontait souvent, avec des larmes de reconnaissance, à sa nouvelle famille, que le prisonnier l'avait trouvée dans les dernières transes de l'agonie et n'avait eu qu'à lui jeter sur la figure quelques gouttes d'eau bénite en priant, pour la guérir. Osfrid, pénétré d'admiration et de gratitude, manda aussitôt au roi ce qui s'était passé : « Je vous conjure, » disait le vaillant Saxon, « par votre salut et par le mien, de ne plus persécuter ce saint innocent évêque : quant à moi, j'aime mieux mourir que de continuer ce métier de bourreau[1]. » Loin de l'écouter, le roi lui ôta la garde du captif, qu'il

1. Adhuc vivens illa, nunc sanctimonialis materfamilias, nomine Æbba, cum lacrymis hoc narrare consuevit.... Adjuro te per vitam meam et salutem tuam.... quia magis eligo mori, quam eum innoxium flagellare. Eddius, c. 35, 36.

envoya encore plus loin, au château fort de Dunbar, sur le bord de la mer d'Écosse, en le confiant à un comte beaucoup plus dur qu'Osfrid, avec ordre de le tenir strictement isolé dans sa prison, et de le mettre aux fers. Mais on ne put jamais, nous dit Eddi, en forger de justes : ils étaient toujours ou trop larges ou trop étroits pour enserrer les pieds et les mains du captif.

Pendant que Wilfrid payait ainsi la rançon de sa gloire et de son courage, le roi et la reine parcouraient en festoyant les villes, les châteaux et les villages de la contrée même où était le prisonnier. Dans le cours de cette tournée, ils arrivèrent au monastère de Coldingham, situé sur le bord de la mer, à peu de distance de Dunbar, et à moitié chemin entre cette prison et l'île sainte de Lindisfarne. Dans cette grande maison, où Etheldreda s'était d'abord réfugiée, deux communautés, l'une d'hommes et l'autre de femmes, obéissaient à l'abbesse Ebba, sœur d'Oswy et tante du roi Egfrid. Comme Hilda à Whitby, Ebba exerçait à Coldingham, avec une grande sagesse et une grande autorité, cette sorte de souveraineté à la fois spirituelle et temporelle qui fut l'apanage de plus d'une princesse anglo-saxonne ; mais, loin d'être comme Hilda l'ennemie de Wilfrid, elle devint sa libératrice. Pendant la nuit que le couple royal passa au monastère, la reine Ermenburga tomba en proie

à un délire frénétique : au matin l'abbesse parut, et comme la reine, dont les membres étaient déjà tout contractés, semblait au moment de rendre l'âme, Ebba, avec la double autorité d'une supérieure monastique et d'une princesse du sang d'Odin, dit à son neveu : « Je sais tout ce que vous avez « fait : vous avez détrôné l'évêque Wilfrid, sans « avoir aucun crime à lui reprocher ; et quand il « est revenu de son exil avec un jugement apostoli- « que, vous l'avez dépouillé et emprisonné, en mé- « prisant follement le pouvoir qu'a saint Pierre de « lier et de délier. Eh bien, mon fils, écoutez la « parole de celle qui vous parle comme une mère. « Brisez les chaînes de cet évêque ; rendez-lui les « saintes reliques que la reine lui a arrachées du col « et qu'elle porte depuis lors avec elle pour sa perte « comme les Philistins portaient l'arche du Sei- « gneur ; et si vous ne voulez pas (ce qui vaudrait « beaucoup mieux) le garder pour évêque, laissez- « lui la liberté de sortir de votre royaume pour al- « ler où il voudra. Alors, par ma foi, la reine se ré- « tablira ; sinon, je prends Dieu à témoin qu'il « vous punira tous les deux[1]. »

1. Sapientissima materfamilias veniens ad reginam contractis membris stricte alligatam et sine dubio morientem videns.... Ego scio et vere scio.... Et nunc, fili mi, secundum consilium matris tuæ fac, disrumpe vincula ejus et sanctas reliquias quas regina de collo spoliati abstraxit, et in perniciem sui (sicut arcam Dei....), dimitte. EDDIUS, c. 37.

Egfrid comprit et obéit : il renvoya le reliquaire à Dunbar, avec ordre de remettre aussitôt l'évêque en liberté. Ermenburga guérit, et Wilfrid, ayant promptement réuni quelques-uns de ses nombreux amis et disciples, alla chercher un refuge en Mercie, dont il supposait le roi bien disposé pour lui depuis qu'il lui avait apporté de Rome le privilége de Peterborough. Mais là aussi son attente devait être trompée. Il y avait déjà fondé un petit monastère à l'usage de sa troupe d'exilés, lorsque la haine de ses ennemis le découvrit et le pourchassa. Ethelred, roi de Mercie, avait pour femme la sœur d'Egfrid, roi de Northumbrie, et les reines, comme on le voit à chaque page de l'histoire des Anglo-Saxons, étaient souvent plus puissantes que les rois pour le mal comme pour le bien. Ethelred, docile aux instigations de sa femme, ou intimidé par la crainte de déplaire à son puissant beau-frère, fit signifier à son neveu, qui avait abandonné l'un de ses domaines à l'évêque persécuté, qu'il y allait de sa tête s'il gardait un jour de plus dans son territoire l'ennemi du roi Egfrid. Wilfrid dut donc s'éloigner et passer dans le royaume voisin de Wessex. Mais là encore la haine d'une reine devait l'atteindre. La femme de Centwin, roi des Saxons de l'Ouest, était précisément la sœur de cette Ermenburga qui avait été la première cause des épreuves du pauvre

exilé : elle avait épousé toute l'animosité de sa sœur contre Wilfrid, et de nouveau il lui fallut fuir cette région devenue inhospitalière pour lui. Ces trois beaux-frères, maintenus par une inimitié commune dans une union inaccoutumée, régnaient sur trois royaumes qui occupaient à eux seuls les trois quarts au moins de l'Angleterre saxonne.

Il n'y avait plus de paix ni de sécurité pour Wilfrid là où pouvait s'étendre l'influence du roi northumbrien[1].

Ainsi pourchassé, par l'influence d'Ermenburga sur son mari et ses deux beaux-frères, de la presque totalité du territoire de la Confédération anglo-saxonne, éloigné de Cantorbéry et de ses alentours par l'hostilité ou l'indifférence du métropolitain Théodore, il se réfugia dans le plus petit, le plus obscur et le seul encore païen des sept royaumes, chez les Saxons du Sud (681). L'asile que lui refusaient les rois chrétiens, il comptait le trouver chez ses compatriotes païens. On se rappelle peut-être le danger qu'il avait couru, lorsque, quinze ans auparavant, au début de son épiscopat et au retour de son sacre à Compiègne, la mer le jeta sur cette plage inhospitalière[2]. Alors le roi de Sussex, encore païen

1. Nam illic regina.... odio odebat eum, uti propter amicitiam regum trium dehinc fugatus abscessit.... Eddius, c 38, 39.

2. Voir plus haut, page 196.

comme tout son peuple, s'était mis à la tête des naufrageurs. Maintenant le roi était chrétien, grâce à sa femme, princesse mercienne ; mais le pays était resté à peu près complétement inaccessible aux missionnaires catholiques. Ce royaume avait fourni à l'Heptarchie le premier Bretwalda connu, Ælla, mais il était depuis lors tombé dans l'obscurité, défendu à la fois contre les envahissements de ses puissants voisins et contre les efforts des moines de Cantorbéry par les rochers et les forêts qui en rendaient alors l'abord très-difficile[1], ce que l'on comprend à peine en parcourant aujourd'hui cette riche et molle contrée. Les habitants d'ailleurs tenaient avec acharnement à leur ancien culte ; ils reprochaient aux autres Saxons, devenus chrétiens, leur apostasie. Toutefois il y avait chez eux les germes dont naissait ordinairement la conversion des plus obstinés : une princesse chrétienne et un monastère. Mais ce monastère n'avait pour habitants que cette toute petite communauté de moines celtiques dont on a parlé plus haut[2], et nul parmi les gens du Sussex ne se souciait d'écouter leurs enseignements. Wilfrid arrive : on peut le chasser de sa patrie, de son diocèse ; on ne l'empêchera pas d'être ailleurs

1. Præ rupium multitudine et silvarum densitate.... inexpugnabilis. Eddius, c. 39.

2. Page 135.

le ministre du Dieu vivant et le prédicateur de la vérité. Son premier exil en avait fait l'apôtre des Frisons; son second exil lui donnera l'occasion d'ouvrir les portes de l'Église aux derniers païens qui restaient encore à convertir dans les îles Britanniques. Comme Énée à Carthage, il touche et gagne le cœur du roi et de la reine par le récit des cruelles épreuves de son exil. Il éclaire et réchauffe leur cœur; il leur prêche, avec une infinie douceur, la grandeur et le bonheur du règne de Dieu; il obtient la permission de s'adresser à tout ce peuple, à qui nul n'avait encore osé porter la parole de vie.

Debout, au milieu de ces Saxons indomptés, et chaque jour, pendant plusieurs mois de suite, l'évêque proscrit et fugitif leur raconte toute la série des miracles de la toute-puissance divine depuis l'origine du monde : il leur enseigne à mépriser les idoles, à croire au jugement dernier, à redouter les peines éternelles, à désirer le bonheur céleste. Sa persuasive éloquence triomphe de tous les obstacles. Les chefs de la nation, les Eorls et les Thanes, demandent à être baptisés de sa main : quatre prêtres de sa suite baptisent le reste du peuple[1]. Quelques-

1. Bede, IV, 13. — Totius exsilii sui austeritatem per ordinem narravit.... leniter suadens.... Stans Episcopus noster in medio gentilium.... per plures menses longo ambitu verborum.... suaviloqua eloquentia omnia mirabiliter per ordinem prædicavit paganorum utrius-

uns résistent : le roi se croit autorisé à les contraindre. Cela est triste, il faut l'avouer en gémissant, et en pardonnant à ces temps et à ces races, où la violence était si naturelle et si contagieuse ; mais il faut aussitôt constater que ce fut là le seul exemple de l'emploi de la force dans toute l'histoire de cette conversion des Anglo-Saxons, que Wilfrid eut la gloire d'achever par les nobles fatigues de son exil[1].

Le Dieu qu'il prêchait à ces derniers des païens permit que son apostolat fût pour eux le canal d'autres bienfaits encore que le don du salut. Lors de sa venue, une sécheresse, qui durait depuis trois ans, désolait tout le pays : la famine décimait la population. On voyait ces pauvres affamés se traîner, par quarante ou cinquante à la fois, jusqu'au bord des falaises abruptes de la côte, et de là, se tenant les uns aux autres par leurs mains amaigries, ils se précipitaient dans les flots. Mais le jour même où Wilfrid administra le baptême aux chefs de la nation, une pluie douce et copieuse vint arroser les champs

que sexus, quidam voluntarie, alii vero coacti Regis imperio.... in una die multa millia baptizata sunt. EDDIUS, c. 39.

1. Bede ne dit rien de cet empire de la contrainte qui contrastait trop avec la conduite toute contraire qu'il avait louée chez le premier roi chrétien de Kent (I, 26) ; mais il faut malheureusement en croire le témoignage d'Eddi qui, s'il n'a pas été le compagnon de Wilfrid dans sa mission du Sussex, comme ailleurs, a dû savoir plus exactement que tout autre ce qui s'y est passé.

désolés et rendre à tous l'espoir d'une abondante moisson[1]. Pendant que cette cruelle disette avait duré, l'évêque avait enseigné à ses futurs néophytes un nouveau moyen de gagner leur subsistance, en leur montrant la manière de pêcher aux filets[2]. Jusqu'à son arrivée, dans les eaux poissonneuses de la mer et des rivières de leur pays, ils ne savaient prendre que des anguilles. Wilfrid ne dédaigna pas de leur enseigner comment il fallait réunir tous leurs petits filets et en faire d'assez grands pour pêcher les plus gros poissons. De tels services lui gagnaient de plus en plus le cœur de ceux dont il voulait sauver les âmes. Le roi de Sussex en fut aussi reconnaissant que son peuple. Il le prouva en donnant à l'apôtre de son pays, pour lui servir de demeure pendant son exil, le domaine où il résidait lui-même, et qui était une terre de quatre-vingt-sept familles, c'est-à-dire, selon la mesure saxonne, capable de nourrir ce nombre de bouches, et par conséquent tout le cortége de religieux et autres Northumbriens qui s'étaient associés à la vie errante de l'exilé. Ce domaine formait une presqu'île qu'on appelait l'île du *Veau-marin*. Wilfrid y fonda un monastère, qui devint plus tard le chef-lieu d'un diocèse, le plus méridional de l'An-

1. BEDE, IV, 13.
2. *Ibid.*

gleterre[1], et qu'il peupla mi-partie de moines venus avec lui du Nord et de novices pris parmi les néophytes du Midi. Les uns et les autres célébrèrent bientôt, avec toutes les fêtes de la liturgie catholique, celle du saint roi Oswald, mort en combattant pour la foi chrétienne et l'indépendance de la Northumbrie, quelques années après la naissance de Wilfrid ; et ce détail nous montre comment l'unité du culte et des souvenirs consacrés par la nouvelle religion préparait l'unité politique et sociale des diverses races qui peuplaient la Grande-Bretagne[2].

Il y avait sur ce domaine deux cent cinquante esclaves des deux sexes ; Wilfrid les délivra non-seulement de la servitude de Satan en les baptisant, mais encore de tout joug humain en les affranchissant[3]. C'est ainsi que les apôtres monastiques semaient à pleines mains, en Angleterre comme partout, le pain de l'âme et du corps, le salut et la liberté.

Cinq années (681-686) s'écoulèrent ainsi pour Wilfrid dans un exil laborieux et fécond, dont la conversion des Saxons du Sud ne fut pas la seule

1. Vocabulo *Sele-Seu*, dont on a fait Selsey, érigé en évêché en 711 et transféré à Chichester en 1085.

2. Bede, IV, 14.

3. Servos et ancillas.... quos omnes, non solum baptizando a servitute dæmoniaca salvavit, sed etiam libertatem donando humanæ jugo servitutis absolvit. Bede, l. c.

consolation. Pendant que l'évêque proscrit reconstituait un centre de vie monastique et de propagande chrétienne dans sa presqu'île de Selsey, les grandes forêts du Sussex donnaient asile à toute une bande d'autres proscrits dont le chef était un jeune prince des Saxons de l'Ouest, nommé Ceadwalla ; il avait été banni du Wessex par le même roi qui, cédant aux suggestions de sa femme, en avait expulsé Wilfrid. La conformité de leur fortune et de leurs ennemis avait dû rapprocher ces deux proscrits, bien que le prince west-saxon fût encore païen. Wilfrid, qui semble n'avoir jamais redouté un danger ni refusé un service, procura des chevaux et de l'argent à Ceadwalla. Celui-ci, dont la fougue et l'audace n'étaient surpassées que par la cruauté, s'empara, l'un après l'autre, des deux royaumes de Wessex et de Sussex, dévasta le royaume de Kent, et finit par conquérir l'île de Wight. Cette île si pittoresque, si admirée des voyageurs modernes, placée entre les deux régions occupées par les Saxons de l'Ouest et du Sud, était alors habitée par douze cents familles encore païennes de la tribu des Jutes, de cette race qui avait, la première parmi les envahisseurs germaniques, débarqué sur les plages du Kent. Le féroce Ceadwalla les fit tous égorger, pour se venger des blessures qu'il avait reçues en les attaquant. Mais

son âme était dominée par un vague instinct de la religion que Wilfrid lui avait déjà fait entrevoir sans avoir réussi à le convertir. Avant d'envahir l'île, il avait fait vœu, s'il était vainqueur, de donner un quart du butin au Dieu de Wilfrid, et il tint parole, en abandonnant à l'évêque le quart de l'île conquise et dépeuplée. Il poussa même sa cruelle condescendance au point de permettre aux religieux d'instruire et de baptiser deux jeunes frères du chef de l'île, avant de les comprendre dans le massacre général ; et les deux jeunes victimes marchèrent à la mort avec une confiance si joyeuse, que la vénération populaire les compta longtemps parmi les martyrs de la chrétienté nouvelle (21 août 686). Ce sauvage, une fois rentré dans son Wessex, y appela Wilfrid, le traita de père et d'ami, et se fit définitivement instruire par lui. Mais dès que, grâce aux enseignements de Wilfrid, il eut appris et compris tout ce que signifiaient la religion et l'Église, il ne lui suffit pas d'être baptisé par l'évêque Wilfrid, et nous le verrons aller jusqu'à Rome, tant pour expier ses crimes par ce laborieux pèlerinage que pour y recevoir le baptême des mains du Pape.

Bien que le bruit des nouvelles conquêtes apostoliques de Wilfrid et de ses relations avec les rois des provinces les plus rapprochées de la métropole de Cantorbéry dût assurément arriver jusqu'à l'arche-

vêque Théodore, ce prélat continuait à suivre une conduite inexplicable. Au mépris des décrets du Saint-Siége, il avait encore tenu à Twyford, en Northumbrie, un concile, où, avec le concours du roi Egfrid, il avait disposé des siéges épiscopaux de Hexham et de Lindisfarne absolument comme si ces diocèses n'étaient pas des démembrements de celui d'York, ou comme si Wilfrid était mort ou avait été canoniquement déposé[1] (684). Théodore avait d'abord placé à Hexham, sur ce siége créé dans le monastère même de Wilfrid et doté avec son bien, un admirable religieux du nom de Cuthbert, dont les vertus et la sainteté embaumaient depuis longtemps la Northumbrie : et chose plus étrange encore, rien n'indique, dans les renseignements très-détaillés qui nous ont été conservés sur la vie de ce saint, que sa répugnance à se laisser faire évêque ait eu pour cause la violation manifeste des droits de celui dont on lui faisait usurper la place. Il demanda seulement à être transféré de Hexham à Lindisfarne, c'est-à-dire au monastère épiscopal où il avait été élevé et dont il avait toujours habité les dépendances. Il croyait évidemment que la suprématie métropolitaine de Théodore était sans limite et le dispensait de suivre les canons de l'Église.

Le roi Egfrid professait envers saint Cuthbert la

1. Bede, IV, 28. Bolland., t. VI Sept., p. 64.

plus tendre dévotion; ce qui ne doit pas nous étonner. Le persécuteur de Wilfrid était fort loin d'être un ennemi de l'Église ou de l'ordre monastique. Il fut au contraire le fondateur et le bienfaiteur, comme on le verra, de plusieurs des grands monastères du nord de l'Angleterre : il fut l'ami de tous les saints de son temps, excepté de Wilfrid. Il semble surtout avoir voulu reporter sur Cuthbert la confiante tendresse et la respectueuse déférence dont il avait comblé Wilfrid dans les premiers temps de son règne. Ermenburga, la cruelle ennemie de Wilfrid, était, comme son mari, pénétrée de la plus ardente dévotion pour le saint moine qui était devenu l'un des successeurs de sa victime. Mais toute cette dévotion n'empêchait pas le malheureux Egfrid de lâcher la bride à ses convoitises royales et à une soif de guerres et de conquêtes trop conformes aux traditions de ses aïeux et de ses prédécesseurs païens, le *Ravageur* et l'*Homme de Feu*[1]. En 684, il envoya sans aucun motif connu, contre l'Irlande, une armée qui dévasta cette île avec une impitoyable cruauté. Cette invasion est le premier des crimes nationaux et inexpiés des Anglo-Saxons contre l'Irlande. Elle indigna alors non-seulement les victimes, mais encore les témoins de cette barbarie. Le vénérable Bede, peu suspect de partialité ou même d'équité à l'endroit des Celtes, flétrit le

1. Voir tome III, page 447 et 448.

crime commis par le roi de sa nation contre un peuple innocent qui, loin d'épouser les ressentiments des Celtes de Bretagne, avait toujours été l'ami et l'allié des Anglo-Saxons. Le fer et le feu des soldats d'Egfrid n'épargnaient pas même les grands et saints monastères où la jeunesse anglo-saxonne avait déjà l'habitude d'aller apprendre la science et la piété évangélique; où, comme à Mayo, vivaient en foule des moines northumbriens, qui avaient mieux aimé quitter leur pays pour rester fidèles aux usages de leurs premiers apôtres que de subir le triomphe de Wilfrid et des usages romains. Les pauvres Irlandais, après s'être défendus de leur mieux, furent partout vaincus, et n'eurent d'autre ressource que d'appeler par de continuelles et solennelles imprécations la vengeance du ciel sur d'indignes agresseurs[1]. Cette fois du moins leurs trop légitimes malédictions furent exaucées.

En vain, le Northumbrien Egbert, illustre et très-savant religieux de Lindisfarne, qui s'était exilé volontairement en Irlande pour l'amour du Christ et le salut de son âme[2], et qui jouissait dans les deux îles d'une grande autorité, avait-il supplié le roi de son

1. Bede, IV, 26.

2. Venerabilis et cum omni honorificentia honorandus famulus Christi et sacerdos Egbert quem in Hibernia insula peregrinans ducere vitam pro adipiscenda in cœlo patria retulimus. Bede, V, 9.

pays natal d'épargner une nation qui n'avait en rien provoqué sa colère. En vain l'année suivante, le saint évêque, Cuthbert, d'accord avec les meilleurs amis du roi, voulut-il empêcher de recommencer une guerre non moins cruelle, et peut-être non moins injuste contre les Pictes. Egfrid n'écouta pas plus l'un que l'autre, et courut à sa perte. C'était lui-même qui conduisait ses troupes et qui faisait ravager sous ses yeux le pays envahi avec une cruauté atroce [1]. Les Celtes du Nord, en reculant devant lui, surent l'attirer dans un défilé des Highlands, où il périt avec toute son armée (20 mai 685), à peine âgé de quarante ans, et après en avoir régné quinze. C'était la contre-partie et la revanche de la victoire qu'il avait remportée au début de son règne et au temps de son heureuse union avec Wilfrid. Ce désastre fut le signal de la délivrance des populations celtiques qu'Oswald, Oswy et Egfrid avaient courbées sous le joug de la royauté northumbrienne et qui le brisèrent alors pour toujours. Les Pictes, les Scots et les Bretons du Strath-Clyde se ruèrent tous ensemble sur les Angles et les chassèrent de tout le territoire conquis entre le golfe du Forth et le cours de la Tweed. Depuis lors, la limite septentrionale de la Northumbrie et de toute l'Angleterre demeura

1. Dum Egfridus.... eorum regna atroci sævitia devastabat. Bede, *Vita S. Cuthberti*, c. 27.

fixée pour toujours sur la ligne qui va de l'embouchure de la Tweed au golfe de Solway. Depuis lors aussi, les Angles restés au nord de la Tweed sont demeurés soumis aux Scots et aux Pictes et ont formé avec eux le royaume qui fut depuis appelé l'Écosse. A partir de ce jour, la splendeur de la Northumbrie s'éclipsa[1].

La reine Ermenburga était venue attendre le résultat de l'expédition de son mari dans le monastère que gouvernait une de ses sœurs, à Carlisle, au centre des populations bretonnes du Cumberland[2]. Le saint évêque Cuthbert, à qui le roi Egbert avait donné cette ville avec ses alentours, y vint aussi pour la consoler dans l'éventualité d'un malheur qu'il ne prévoyait que trop. Dès le lendemain de son arrivée, comme le gouverneur de la ville le menait vers les anciens remparts de cette cité romaine, il s'arrêta tout à coup, et, courbé, sur son bâton, il dit en soupirant : « Hélas! je crois que tout est fini et que le « jugement de Dieu est rendu contre notre armée. » Comme on le pressait pour savoir ce qu'il voulait

1. Ex quo tempore spes cœpit et virtus regni Anglorum fluere ac retro sublapsa referri. BEDE, *Hist. eccles.*, IV, 26.

2. Carlisle, nous l'avons dit, était un centre éminemment breton : le Cumberland tout entier a subsisté avec sa population bretonne jusqu'à nos jours, avec le titre de royaume dans le moyen âge, après qu'il eut secoué le joug des Northumbriens. (VARIN, mémoire cité, p. 236 ; voir aussi l'atlas historique de Spruder.

dire, il répondit simplement : « Voyez comme le ciel « est pur et rappelez-vous que les jugements de « Dieu sont impénétrables[1] ». Il rentra aussitôt auprès de la reine, et lui dit qu'il craignait que le roi n'eût péri et qu'elle devait partir, non pas le lendemain qui était un dimanche, jour où il n'était pas permis de voyager en voiture[2], mais le surlendemain, pour aller se réfugier dans la forteresse royale de Bamborough, en lui promettant de l'y rejoindre.

Deux jours après, un homme échappé du désastre vint annoncer qu'à l'heure même indiquée par le saint évêque, le roi Egfrid, après que ses gardes eurent tous péri autour de lui, avait été transpercé par l'épée vengeresse d'un Picte.

Ermenburga s'inclina sous la main de Dieu qui la frappait. Elle prit le voile des mains de Cuthbert, dans le monastère de sa sœur à Carlisle. Cette Jézabel, comme l'appelait l'ami de Wilfrid, fut changée

1. Stans juxta baculum sustentionis.... suspirans, ait : O, ô, ô ! existimo enim perpetratum esse bellum, judicatumque est judicium de populis nostris bellantibus adversum.... O filioli mei, considerate quam admirabilis sit aer, et recogitate quam inscrutabilia sint judicia Dei.... *Tertia Vita auctore monacho coævo*, ap. BOLLAND., t. III Martii, p. 123. — La version de Bede, dans la *Vie de S. Cuthbert*, ch. 21, dit au contraire : Nonne videtis quam mire mutatus et turbatus sit aer ?

2. Quia die dominico curru ire non licet. — Encore aujourd'hui, chez les descendants des Anglo-Saxons qui habitent l'Écosse, la piété populaire rend très-difficile de voyager le dimanche.

de louve en brebis, et devint le modèle des abbesses[1]. Le corps de son mari ne fut pas enseveli à Whitby, comme l'avaient été ceux de son père et de son aïeul[2], mais transporté, peut-être comme un trophée de la victoire, à l'île monastique d'Iona, qui avait été l'asile de sa race dans l'exil et qui demeurait le sanctuaire national de ses vainqueurs.

Wilfrid, exilé et dépouillé de son diocèse, n'était que trop vengé : la royauté northumbrienne, qui avait frappé en sa personne l'indépendance et la naissante autorité de l'Église, payait la rançon de sa faute en perdant la moitié de son domaine et en voyant s'écrouler l'œuvre politique et religieuse qu'elle avait cru fonder sur la déchéance de l'évêque d'York.

L'un des nouveaux évêques substitués à Wilfrid, un moine saxon nommé Trumwine, dont le siége avait été placé à Abercorn, sur les bords du Forth, à l'extrême limite de la domination northumbrienne, échappa non sans peine à la mort ou à la servitude, seule alternative que laissaient les Celtes vainqueurs à leurs ennemis consternés. Avec lui venaient tous ses moines, qu'il répartit comme il put dans les communautés de la Northumbrie; puis les religieuses saxonnes éta-

1. De lupa, post occisionem regis, agna Domini et perfecta abbatissa materque familias optima commutata est. EDDIUS, c. 23. Cf. BEDE, *Vita S. Cuthberti*, c. 27, 28.

2. Voir plus haut, page 233.

blies dans son diocèse qui fuyaient devant les Celtes irrités, qu'elles regardaient comme des barbares. Il alla chercher lui-même un refuge à Whitby, où il passa le reste de ses jours en rendant les services que comportait son caractère épiscopal à l'abbesse investie de la pénible mission de régir cette double communauté de religieux et de religieuses[1]. Ce n'était plus Hilda, la sainte fondatrice, qui gouvernait le grand établissement : c'était une fille d'Oswy, une sœur des trois derniers rois northumbriens, cette Elfleda, que son père avait vouée à Dieu pour prix de sa victoire sur les Merciens, et qui, confiée dès le berceau à Hilda, avait grandi à l'ombre du vaste monastère maritime. Sa mère, la reine Eanfleda, veuve d'Oswy et première protectrice de Wilfrid, était venue l'y rejoindre pour finir ses jours en paix, auprès du tombeau de son mari et sous la crosse de sa fille.

Les adversaires de Wilfrid disparaissaient un à un. Des trois principaux auteurs de sa ruine, voilà donc le roi Egfrid mort, et la reine Ermenburga sous le voile. Restait l'archevêque Théodore. Soit que la catastrophe d'Egfrid lui eût servi d'avertissement, soit que le souvenir de la mission apostolique qu'il

1. Bede, IV, 26. — Il y mourut en 700. — On voit que saint Cuthbert avait assigné une résidence dans un bourg de son diocèse aux religieuses du Nord, « timore barbarici exercitus a monasterio suo profugis. » *Vita S. Cuthberti*, c. 30.

avait si mal remplie envers Wilfrid lui revînt à l'âme[1], avec des remords que l'âge et la maladie rendaient d'autant plus poignants, il sentit que le moment était venu d'avouer et d'expier sa faute, et il le fit avec la complète et généreuse franchise qui sied aux grandes âmes. Déjà vieux quand on le tira de son monastère d'Orient pour le mettre à la tête de l'Église d'Angleterre, il y avait près de vingt ans qu'il labourait ce champ fécond mais rude et épineux. Il était plus qu'octogénaire : le jour de sa mort ne pouvait être éloigné. Il comprit que si elle survenait avant de s'être réconcilié avec Wilfrid, les grandes œuvres qu'il avait accomplies pour régler, purifier, consolider les mœurs et les institutions chrétiennes en Angleterre, seraient en quelque sorte démenties devant Dieu et les hommes, par le spectacle de ce grand évêque, proscrit et dépouillé pour avoir défendu son droit et obéi au Saint-Siége. Il manda donc Wilfrid auprès de lui ; le Sussex où séjournait l'exilé était tout près de Cantorbéry, ou plutôt de Londres, où eut lieu l'entrevue, en présence d'un très-saint moine qui était évêque de Londres et des Saxons de l'Est[2]. Devant ces deux évêques, le compatriote et le

1. Auctoritatem apostolicæ Sedis, a qua missus fuerat, metu agitante honorificans. Eddius, c. 41. — De peccato in Wilfridum commisso sauciatus conscientiam. Guill. Malmesb., f. 151.

2. Earconwald, dont il sera parlé plus loin. Bede, IV, 6, 11.

successeur de saint Paul[1] fit sa confession générale ; en la finissant il dit à Wilfrid : « Mon plus grand « remords est celui du crime que j'ai commis envers « vous, très-saint évêque, en consentant à la volonté « des rois, quand ils vous ont dépouillé de vos biens « personnels et vous ont envoyé en exil, sans aucune « faute de votre part. Je m'en confesse à Dieu et à « l'apôtre saint Pierre et je vous prends tous deux à « témoin que je ferai mon possible en réparation de « ce péché, pour vous réconcilier avec tous les rois « et seigneurs mes amis, qu'ils le veuillent ou non. « Dieu m'a révélé que je dois mourir dans un an, « c'est pourquoi je vous conjure pour l'amour de Dieu « et de saint Pierre de consentir à ce que je vous éta- « blisse de mon vivant héritier de mon siége archié- « piscopal, car je reconnais que vous êtes le mieux « instruit de toute votre nation dans toutes les « sciences et dans la discipline romaine[2]. » Wilfrid lui répondit : « Que Dieu et saint Pierre vous par- « donnent toute notre controverse : je prierai « toujours pour vous comme votre ami : envoyez

1. Les Anglais avaient une vieille tradition d'après laquelle saint Paul, né à Tarse en Cilicie, comme Théodore, avait le premier prêché la foi en Bretagne.

2. Cunctos amicos meos regales et principes eorum ad amicitiam tuam.... volentes nolentesque constringens adtraho.... quia veraciter in omni sapientia et in judiciis Romanorum eruditissimum te vestræ gentis agnovi. Eddius, c. 41.

« maintenant à vos amis des lettres pour qu'ils re-
« connaissent notre réconciliation et l'injustice de
« la spoliation dont j'ai été victime, et pour qu'ils
« me rendent en partie au moins mes biens, selon
« le précepte du Saint-Siége. Après quoi, nous
« examinerons avec vous dans le grand conseil du
« pays quel est celui qui pourra être le plus digne
« d'être votre successeur[1]. »

Le vieil archevêque se mit aussitôt en mesure de réparer de son mieux ses torts envers Wilfrid. Il écrivit de tous les côtés des lettres destinées à plaider la cause de Wilfrid et à lui faire autant d'amis qu'il lui avait jadis cherché d'adversaires[2]. On n'a malheureusement conservé qu'une seule de ces lettres; mais elle suffit pour faire honneur à son cœur, et pour montrer comment ce vieux moine grec, transplanté au sein d'une population germanique, savait régir et élever les âmes, en digne successeur et compatriote de celui qui s'était reconnu, de par l'Évangile, débiteur des Grecs et des Barbares[3]. Elle est adressée au roi de Mercie Ethelred, dont il avait fait l'ami et le beau-frère du persécuteur de Wilfrid[4]. « Très-cher fils, que Votre Sainteté sache que

1. Ero pro tua confessione orans pro te amicus in perpetuum.... *Ibid.*
2. *Ibid.*
3. Græcis ac Barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum. *Rom.*, I, 14.
4. Voir Bede, IV, 21.

je suis en paix avec le vénérable évêque Wilfrid; c'est pourquoi je vous supplie et je vous enjoins, pour l'amour du Christ, de lui donner votre protection comme vous l'avez fait jadis, tant que vous pourrez et tant que vous vivrez : car voici longtemps que, dépouillé de son bien, il travaille pour le Seigneur chez les païens. C'est moi, Théodore, l'humble et décrépit évêque qui, dans son vieil âge, vous adresse cette exhortation, conforme à la volonté apostolique, afin que le saint homme susnommé puisse oublier les injures dont il a été si injustement victime, et en obtenir réparation. En outre si vous m'aimez encore, et bien que la longueur du voyage puisse vous rendre ma demande importune, faites que mes yeux puissent voir encore une fois votre cher visage, et que je puisse vous bénir avant de mourir. Mais surtout, mon fils, mon cher fils, faites ce que je vous conjure de faire pour le susdit très-saint Wilfrid. Si vous obéissez à votre père qui bientôt ne sera plus de ce monde, cela vous portera bonheur. Adieu, soyez en paix, vivez dans le Christ, demeurez dans le Seigneur et que le Seigneur soit avec vous[1]. » Cette lettre produi-

1. Ego Theodorus, humilis episcopus, decrepita ætate, hoc tuæ beatitudini suggero.... et licet tibi pro longinquitate itineris durum esse videatur, oculi mei faciem tuam jucundam videant ... Age ergo, fili mi, fili mi, taliter de illo supra fato viro sanctissimo, sicut te deprecatus sum.... Vale in pace, vive in Christo, dege in Domino, Dominus sit tecum.

sit tout son effet. Ethelred reçut très-honorablement celui à qui six ans auparavant il n'avait pas voulu laisser passer une seule nuit dans son royaume : il lui restitua les monastères et tous les domaines qui lui avaient été donnés en Mercie, et jusqu'à la fin de sa vie, lui demeura fidèlement attaché.

Mais c'était surtout en Northumbrie qu'il s'agissait de faire rendre droit à l'évêque détrôné et dépouillé. Théodore y pourvut en s'adressant au nouveau roi Aldfrid, et aussi à la princesse Elfleda, sœur du roi, et abbesse de Whitby, qui devait naturellement avoir hérité contre Wilfrid de l'antipathie de sainte Hilda, dont elle avait reçu les leçons avant de recueillir la succession, et dont elle allait achever les vastes constructions[1].

Hilda avait été suivie de près dans la tombe par son illustre émule Ebba (25 août 683), comme elle princesse du sang royal de la dynastie northumbrienne et comme elle abbesse d'un double monastère, à Coldingham. La jeune Elfleda, nièce d'Ebba et héritière de Hilda, représentait donc seule alors en Northumbrie cette grande et salutaire autorité que la rude et fière indépendance des rois et des peuples anglo-saxons reconnaissait si volontiers aux princesses de leurs races souveraines, dès qu'elles s'étaient données pour épouses à Jésus-Christ.

1. Guill. Malmesb., *de Gest. Reg.*, III.

Cette noble Elfleda, à peine âgée de vingt-cinq ans lorsqu'elle fut appelée à succéder à Hilda comme abbesse de Whitby (680), est qualifiée par Bede de très-pieuse maîtresse de la vie spirituelle. Mais, comme toutes les princesses anglo-saxonnes que nous rencontrons dans le cloître à cette époque, elle ne cessait pas de prendre un intérêt passionné aux affaires de sa race et de son pays. Elle n'en sentait que mieux la nécessité des secours spirituels pour aider sa maternité virginale à régir tant d'âmes assemblées sous sa crosse[1]. C'était surtout à Cuthbert qu'elle avait recours. Avant qu'il fût évêque, et pendant qu'il vivait sur un rocher désert près de Lindisfarne, elle obtint de lui qu'il lui accorderait une entrevue, dans une île de la côte de Northumbrie, qui s'appelait alors comme aujourd'hui l'île Coquet, qui est située plus près de Lindisfarne que de Whitby, et où il y avait déjà un monastère assez considérable. C'était au temps où son frère Egfrid régnait encore. Le solitaire et l'abbesse voguèrent donc à la rencontre l'un de l'autre : et quand il eut répondu à toutes ses questions, elle se jeta à ses pieds et le conjura de lui dire, en vertu du sens prophétique dont on le savait doué, si son frère Egfrid devait encore vivre et régner longtemps. « Je m'étonne, »

1. Devota Deo doctrix.... multo virum Dei semper excolebat amore. Bede, IV, 26; et *Vita S. Cuthberti*, c. 23 et 24. Cf. 34.

lui répondit-il, « qu'une femme instruite et versée « comme vous l'êtes dans la connaissance de l'Écri- « ture sainte, me parle de longueur à propos de la vie « humaine qui ne dure guère plus qu'une toile d'arai- « gnée, puisque le Psalmiste a dit : *Quia anni nostri* « *sicut aranea meditabuntur*. Combien donc n'est- « elle pas courte, celle de l'homme qui n'a qu'une « année à vivre et qui a la mort à sa porte ! » A ces mots, elle pleura longtemps ; puis, essuyant ses larmes, elle insista, *audacia fœminea*, et voulut savoir qui le roi aurait pour successeur, puisqu'il n'avait ni frères ni enfants. « Ne dites pas, » reprit le saint, « qu'il est sans héritiers : il aura un suc- « cesseur que vous aimerez comme vous aimez Eg- « frid, en sœur. — Alors dites-moi, je vous en supplie, « où il se trouve. — Vous voyez, » répondit Cuthbert, en dirigeant le regard de son interlocutrice vers l'archipel d'îlots qui couvre la plage northumbrienne autour de Lindisfarne, « que d'îles renferme « le vaste Océan : il est facile à Dieu d'en tirer quel- « qu'un pour régner sur les Angles. » Alors elle comprit qu'il s'agissait d'un jeune homme qui passait pour être le fils de son père Oswy et d'une Irlandaise, et qui depuis son enfance était comme exilé à Iona, où il se livrait à l'étude[1].

1. Repente in medio sermone advoluta pedibus ejus, adjuravit

En effet, le cruel et belliqueux Egfrid fut remplacé sur le trône le plus important de la confédération anglo-saxonne par un prince lettré, qui soutint et répara de son mieux, pendant vingt années d'un règne long et prospère (685-705), l'antique éclat de la royauté northumbrienne, dans les nouvelles limites où l'insurrection victorieuse des Pictes l'avait restreinte, mais qui se signala surtout par son goût pour les lettres et les sciences. Aldfrid[1] avait passé sa jeunesse à Iona, dans cette retraite insulaire où son père Oswy et son oncle Oswald avaient trouvé eux aussi un refuge dans leur jeunesse, et où l'on venait de transporter le corps sanglant du frère dont il allait ceindre la couronne. Pendant son exil prolongé et peut-être volontaire dans les monastères et les écoles scotiques, il s'était exercé dans la théologie et la dialectique, la cosmographie et toutes les études alors cultivées par les religieux celtiques. Il avait rapporté de son séjour à Iona, de ses visites à Melrose et ailleurs, cette curiosité passionnée, cette libéralité prodigue dont il y a plus d'une trace chez les Irlandais du septième siècle et qui semble un souffle

eum.... Cernis hoc mare magnum et spatiosum, quot abundat insulis! Facile est Deo de aliqua harum sibi provideri, quem regno præficiat Anglorum. Bede, *Vita S. Cuthberti*, c. 24.

1. On a déjà dit qu'il ne faut pas le confondre avec *Alchfrid*, l'aîné des fils légitimes d'Oswy et le premier ami de Wilfrid. Aldfrid était fils naturel, et probablement l'aîné des enfants d'Oswy.

avant-coureur de la Renaissance du quinzième[1].

C'est à lui en même temps qu'à sa sœur, l'abbesse Elfleda, qu'écrivit l'archevêque Théodore, pour les exhorter tous deux à mettre de côté leurs inimitiés contre Wilfrid et à l'accueillir avec une charité sans réserve[2].

Un prince si épris des lettres ne pouvait rester sourd aux prières d'un archevêque qui ajoutait à son autorité, comme légat du Saint-Siége et primat de l'Église anglo-saxonne, le prestige d'une érudition et d'un zèle pour la culture intellectuelle au-dessus de tout ce qu'on avait encore vu en Bretagne. Aussi, dès la seconde année de son règne (686), rappela-t-il Wilfrid en Northumbrie, pour lui restituer d'abord le monastère de Hexham, avec toutes les paroisses environnantes, puis son évêché d'York, et enfin Ripon, qui était son asile de prédilection et le foyer de ses réformes. On comprend la joie des moines que Wilfrid avait formés, qui peuplaient ces grandes communautés et qui avaient sans doute, chaque jour,

1. *Vita brevis S. Cuthberti*, ap. Bolland., t. III Mart., p. 141. — Vir in Scripturis doctissimus.... Destructum regni statum quamvis intra fines angustiores nobiliter recuperavit. Bede, *Hist.*, IV, 26. — Qui in regionibus Scotorum lectioni operam dabat, ibi ob amorem sapientiæ spontaneum passus exilium. Bede, *Vit. Cuthberti*, c. 14. — Ab odio germani tutus, et magno otio litteris imbutus, omni philosophia composuerat animum. Wilhelm. Malmesb., *de Gest. Reg.*, c. 52.

2. Bolland., t. II Febr., p. 184.

demandé à Dieu le retour de leur père. Ils allèrent en foule au-devant de lui et le ramenèrent triomphalement dans les églises qu'il avait construites pour eux[1]. Les évêques, placés naguère par Théodore à Hexham, à Ripon et à York[2], furent éloignés : et, le saint évêque de Lindisfarne ayant volontairement abdiqué, pour aller regagner son rocher solitaire de Farne et s'y préparer à une mort prochaine (20 mars 687), Wilfrid fut chargé de le remplacer.

Les quatre diocèses formés du démembrement du grand diocèse d'York, qui comprenait tout le pays au nord de l'Humber, se trouvaient ainsi de nouveau réunis sous la crosse de Wilfrid. Mais cette restauration si complète ne dura qu'un an : l'administration de Wilfrid suscita de grands orages à Lindisfarne. Le vénérable Bede, non moins prudent que sincère, n'en parle qu'à mots couverts[3]. On devine que Wil-

1. Eddius, c. 43. Eadmer, *Vita S. Wilfridi*, c. 21.

2. C'est ce qu'affirme Eddi (c. 32), contemporain et témoin de la plupart des faits qu'il raconte, tandis que Bede (IV, 3) et d'autres auteurs croient que saint Jean dit de Beverley, moine de Whitby, qui avait été placé à Hexham en 685 par l'archevêque Théodore, fut transféré à York, lors du retour de Wilfrid. Il est probable que Bede a avancé de quelques années la nomination de Jean, qui fut incontestablement le successeur de Wilfrid à York, après son deuxième exil.

3. Tanta ecclesiam illam tentationis aura concussit, ut plures e fratribus loco magis cedere, quam talibus vellent interesse periculis.... — Puis en parlant du successeur de Wilfrid : Fugatis perturbationum procellis.... sanavit contritos corde, et alligavit contritiones eorum....

frid voulut profiter de son rétablissement pour porter un dernier coup aux traditions celtiques, à l'esprit d'indépendance dont les premiers apôtres scotiques de la Northumbrie avaient allumé le foyer dans cette île sainte. Il essaya d'y introduire des changements si insupportables aux moines anglo-saxons de l'école de Cuthbert et de ses maîtres, qu'ils annoncèrent l'intention d'imiter ceux de leurs confrères qui avaient abandonné Ripon lors de l'arrivée de Wilfrid. Ils aimaient mieux quitter le premier sanctuaire de la chrétienté et le berceau de leur institut en Northumbrie, que céder à la pression de leur nouveau supérieur. Lui-même comprit que la résistance serait insurmontable, et, au bout d'un an (688), il abandonna Lindisfarne à un nouvel évêque, très-savant et très-charitable, qui pacifia tout[1].

Sur ces entrefaites, la prédiction de l'archevêque Théodore s'accomplit : il mourut à l'âge de quatre-vingt-huit ans, après vingt-deux ans de pontificat (19 septembre 690). On peut faire aussi large que l'on voudra la part de blâme que mérite sa conduite envers Wilfrid ; elle ne peut guère s'expliquer que par la jalousie inspirée au métro-

quia post ejus (Cuthberti) obitum repellendi ac destruendi essent cives, sed post ascensionem minantis iræ cœlestis protinus miseratione refovendi. *Vita S. Cuthberti*, c. 39.

1. Bede, IV, 29. Il s'appelait Eadbert et figure au martyrologe romain le 6 mai.

politain d'Angleterre par la splendeur et l'ascendant de l'immense évêché d'York sous un pontife tel que Wilfrid. Mais la postérité impartiale lui doit au moins la justice que lui ont rendue ses contemporains : elle doit reconnaître en lui un homme qui a plus fait qu'aucun de ses six prédécesseurs pour organiser et consolider l'Église d'Angleterre sur la double base de la suprématie romaine et de la cohésion des évêchés anglo-saxons entre eux par leur subordination à la métropole de Cantorbéry[1]. Nul évêque avant lui n'avait autant travaillé au développement intellectuel du clergé indigène comme à l'union des différentes dynasties anglo-saxonnes. Ce moine grec mérite donc d'être compté parmi les fondateurs de l'Église et de la nationalité anglaise; et c'est à bon droit que, en l'ensevelissant avec sa coule de bénédictin en guise de linceul[2], dans la nécropole monastique de Cantorbéry, on le coucha en terre à la droite de saint Augustin, du moine italien qui était venu, un siècle plus tôt, jeter les premiers germes de la foi et de la civilisation chrétiennes dans l'âme du peuple anglo-saxon.

1. Tantum profectus spiritalis tempore præsulatus illius Anglorum ecclesiæ, quantum nunquam antea potuere, cœperunt. BEDE, V, 8.

2. GOTSELINUS, *Translatio SS. reliq.*, l. II, c. 27.

CHAPITRE V

Deuxième exil de Wilfrid et deuxième appel à Rome.

686-705

Rupture de Wilfrid avec le roi Aldfrid. — Nouvelles accusations contre Wilfrid. — Il est exilé pour la deuxième fois. — Il est recueilli par le roi de Mercie, qui lui donne l'évêché de Lichfield. — Il y vit onze ans dans une tranquille obscurité. — Le successeur de Théodore à Cantorbéry est hostile à Wilfrid, ainsi que l'abbé Adrien. — Assemblée de Nesterfield. — Propositions honteuses faites à Wilfrid : il les repousse. — Texte de son discours. — Il en appelle à Rome. — Habileté précoce des Anglo-Saxons en fait de ruses et de despotisme. — Le roi Ethelred de Mercie reste fidèle à Wilfrid. — Les moines de Ripon sont excommuniés. — Troisième voyage de Wilfrid à Rome. — Contraste avec le premier. — Le pape Jean VI. — Le procès dure quatre mois et occupe soixante-dix séances. — Wilfrid est absous. — Retournant en Angleterre, il tombe malade à Meaux. — Son ami Acca. — Une prolongation de sa vie est accordée aux prières de ses religieux. — Il se réconcilie avec l'archevêque. — Il va embrasser son fidèle ami le roi Ethelred, devenu moine à Bardeney. — Le roi des Northumbriens Aldfrid refuse de reconnaître le jugement du Saint-Siége. — Il meurt. — Son successeur expulse Wilfrid dans les six jours, mais est lui-même détrôné. — Assemblée nationale sur les bords de la Nid. — L'abbesse Elfleda et l'ealdorman Bertfrid y inter-

viennent en faveur de Wilfrid. — Réconciliation générale. — On lui rend ses monastères de Hexham et de Ripon. — Influence des princesses anglo-saxonnes sur la destinée de Wilfrid.

A la mort de son grand rival, tardivement transformé en allié repentant et fidèle, Wilfrid avait cinquante-six ans, et depuis plus d'un quart de siècle, sa vie n'avait été qu'une lutte continuelle. Il pouvait donc aspirer au repos et peut-être y croire. Mais Dieu lui réservait encore de longues années avec de nouvelles épreuves. La première moitié de sa vie se reproduit dans la seconde avec une sorte de monotonie fatigante quant aux événements, mais avec la même intrépide constance, le même invincible courage chez le héros de cette lutte interminable[1].

1. Voici l'indication des principales époques de la vie de Wilfrid :

664. Nommé évêque d'York et de toute la Northumbrie.

665. Remplacé par Ceadda pendant qu'il était allé se faire sacrer en France : il se retire à Ripon.

669. Rappelé à York, par l'intervention de Théodore.

678. Démembrement du diocèse : il est renvoyé d'York (deuxième fois), et transféré à Lindisfarne : il refuse et en appelle à Rome.

679. A son retour avec une sentence de Rome, qui ordonne son rétablissement, il est emprisonné, et puis exilé.

686. Après la mort d'Egfrid, il est rétabli pour la deuxième fois.

691. Troisième expulsion par le roi Aldfrid et deuxième exil.

692. Il est fait évêque de Lichfield.

703. Assemblée de Nesterfield. Wilfrid refuse de signer sa déchéance. Deuxième appel au Saint-Siége; troisième voyage à Rome.

705. Il revient en Angleterre : assemblée des bords de la Nid : on lui rend ses deux grands monastères de Ripon et de Hexham.

709. Il meurt à Oundle.

La trêve qui lui fut accordée au milieu de sa laborieuse carrière ne dura que cinq ans (686-691). Elle avait été plus d'une fois troublée : le calme et l'orage avaient alternativement caractérisé les relations de Wilfrid avec le roi Aldfrid, justement cher aux Northumbriens, que son courage et son habileté avaient préservés des suites désastreuses de la catastrophe d'Egfrid. Mais en 691, ce roi, délivré de l'ascendant que l'archevêque Théodore exerçait sur lui comme sur toute l'Angleterre, ne garda plus de ménagements envers l'évêque dont la puissance morale et matérielle l'offusquait, comme elle avait offusqué son père et son frère. Prédisposé d'ailleurs par son éducation et son long séjour en Irlande à favoriser les tendances celtiques, il est à croire qu'il se laissa facilement dominer par les rancunes et les défiances que conservaient assez naturellement à l'endroit de Wilfrid les disciples et les partisans des moines et des évêques de race scotique. La discorde se ralluma donc entre la royauté northumbrienne et cet esprit exclusivement romain et bénédictin dont Wilfrid s'était fait l'intraitable champion[1].

Trois griefs principaux étaient imputés au grand évêque : les deux premiers remontaient à l'origine de la lutte engagée par Wilfrid entre les Celtes et les Romains ; il s'agissait du monastère de Ripon, fondé

1. Eddius, c. 43.

primitivement pour une colonie du noviciat celtique de Melrose, puis concédé à Wilfrid au détriment de ses premiers donataires, et qu'il avait dédié à saint Pierre comme pour bien arborer l'étendard sous lequel il entendait militer. Ses nouveaux adversaires prétendaient d'abord dépouiller d'une partie au moins de ses vastes possessions l'Église de Ripon, la vraie capitale du royaume spirituel de Wilfrid; puis, l'ériger en évêché nouveau, en morcelant pour la seconde fois le diocèse d'York, au profit des influences celtiques, mais au mépris de la sentence pontificale et des priviléges royaux qui avaient irrévocablement garanti à Wilfrid et à ses moines le maintien de cette communauté libre et exempte de toute autre juridiction [1]. Wilfrid s'y refusa avec sa fermeté ordinaire. Puis on changea de batteries, et on lui reprocha de ne pas reconnaître tous les décrets rendus par l'archevêque Théodore comme légat du Saint-Siége. Il s'agissait évidemment des nouveaux évêchés érigés par Théodore dans le diocèse de Wilfrid. Avec une adresse digne d'un siècle plus civilisé, les théologiens du roi northumbrien lui avaient appris à transformer le champion le plus dévoué de Rome en insurgé contre l'autorité du Saint-Siége, et à faire de l'archevêque qui venait de mourir

1. Libertatem relinquere, quam sanctus Agatho et quique reges censuerunt fixe et firmiter possidere. Eddius, c. 43.

réconcilié avec Wilfrid un adversaire non moins dangereux après sa mort que pendant sa vie. Wilfrid répondit qu'il reconnaissait volontiers les statuts promulgués par Théodore avant leur rupture et après leur réconciliation ; c'est-à-dire tant que toutes les Églises avaient été canoniquement unies ; mais non ceux qui dataient de l'intervalle où la division avait régné. C'en fut assez pour le faire traiter de rebelle, et pour qu'il dût se résigner à un nouvel exil.

C'était la troisième fois que Wilfrid se voyait dépouillé du siége épiscopal auquel le père et le frère du roi Aldfrid l'avaient régulièrement appelé vingt ans auparavant : et c'était le second exil qui lui était imposé parce qu'il n'avait pas voulu se prêter aux exigences des adversaires du droit et de la liberté monastique et ecclésiastique. Il alla se réfugier en Mercie, dans cette terre qu'il avait si souvent visitée du temps de sa sainte amie Etheldreda, où le grand monastère du *Burg de Pierre*, avec son indépendance désormais incontestée, lui rappelait d'anciens efforts heureusement accomplis, et où le roi Ethelred, définitivement ramené par la touchante lettre du vieil archevêque Théodore, et voyant en lui le représentant de l'autorité romaine, lui offrait une protection efficace avec une affection dont la fidélité ne se démentit plus [1]. Ce roi l'appela bientôt à gouverner le

1. Eddius, c. 43.

siége vacant de Lichfield (692), qui, depuis la nouvelle circonscription épiscopale opérée par Théodore, ne comprenait plus tout le royaume de Mercie, mais qui offrait encore au zèle apostolique de Wilfrid un champ suffisant. C'était le siége qu'avait occupé le doux et pieux Ceadda, qui l'avait remplacé à York, lors de sa première mésaventure avec le roi Oswy en 665. Il venait maintenant succéder à son propre remplaçant, et changer pour la quatrième fois de résidence épiscopale[1]. Dans cette sphère restreinte et obscure, il sut se contenter de remplir son devoir d'évêque en attendant avec patience de meilleurs jours. Il y passa onze années entières (691-703), et pendant ce long intervalle, on ne trouve qu'une seule trace de son activité : le sacre d'un évêque missionnaire, nommé Swidbert. Ce missionnaire, destiné à être l'apôtre de la Westphalie, avait déjà visité cette région de la Frise où Wilfrid avait lui-même porté la première révélation de l'Évangile, et où son exemple avait successivement entraîné plusieurs moines anglo-saxons dont on retrouvera plus loin la trace lumineuse.

Personne, comme on le voit, ne s'occupait d'accomplir le vœu si formellement exprimé par Théodore d'avoir Wilfrid pour successeur. Tout au contraire, après deux ans d'intervalle, on élut un religieux

1. York, Hexham, Lindisfarne, Lichfield.

nommé Berchtwald (1er juillet 692), d'abord moine à Glastonbury, puis abbé du monastère érigé à Reculver, sur le site du palais où le premier roi chrétien s'était retiré, après avoir cédé sa capitale à Augustin. Ce Berchtwald était issu de la dynastie qui régnait en Mercie, et ce fut le premier descendant d'Odin qui prit place parmi les successeurs des apôtres[1]. On comptait déjà un Anglo-Saxon parmi les archevêques de Cantorbéry ; mais, comme il avait changé son nom pour prendre l'appellation romaine de *Deusdedit*, on le comprit au nombre des prélats étrangers, et les historiens nationaux, en enregistrant la promotion de Berchtwald, disaient avec fierté : « Jusqu'alors nos évêques étaient Romains ; à partir de celui-ci ils furent Anglais[2]. » Comme il n'y avait pas d'autre métropolitain en Angleterre, il dut aller se faire sacrer à Lyon (24 juin 683). Il présida pendant près de quarante ans à l'Église d'Angleterre. Il était fort savant, fort versé dans la connaissance de l'Écriture sainte et de la discipline monastique ; mais le Saxon Bede avoue qu'il était bien loin d'égaler son prédécesseur, le Grec Théodore[3].

D'où pouvait venir au nouvel archevêque l'hosti-

1. On l'appelle aussi Beorchtwald et Brithwald. GUILL. MALMESB., *Gesta Reg.*, I, 29. HOOK, t. I, p. 178.

2. *Chron. anglo-saxonicum*, ann. 690.

3. BEDE, V, 8.

lité dont il se montra animé contre Wilfrid ? Peut-être en avait-il puisé le germe dans le monastère celto-breton de Glastonbury. D'ailleurs, sauf au moment de la confession et de la réparation tardive du saint archevêque Théodore, Wilfrid, dès qu'il fut entré en lutte avec des princes et des prelats anglo-saxons, semble n'avoir jamais rencontré la moindre sympathie à Cantorbéry, dans le foyer naturel des traditions et de l'autorité romaine, et ce ne fut jamais là qu'il alla chercher un refuge dans ses épreuves. Rien ne prouve mieux à quel point le sentiment national y avait déjà prévalu, non pas certes sur l'amour et le respect de l'unité catholique, mais sur tout ce qui pouvait compromettre, même en apparence, les intérêts ou l'amour-propre de l'Église anglo-saxonne. L'abbé Adrien, l'ami et le compagnon de Théodore, chargé comme lui par le Saint-Siége de veiller au maintien de l'orthodoxie en Angleterre, et qui survécut près de vingt ans à l'archevêque[1], ne tendit jamais une main amie à celui qui se donnait, non sans raison, pour le champion intrépide, pour la victime innocente de l'unité romaine. Il en fut de même, comme on l'a déjà vu, de l'illustre et saint abbé Benoît Biscop, auteur de plusieurs nouvelles fondations toutes romaines par le

1. Il ne mourut qu'en 710, après avoir été trente-neuf ans abbé du monastère de Saint-Pierre ou de Saint-Augustin à Cantorbéry.

cœur et l'esprit, dans le pays et le diocèse même de Wilfrid. N'en faut-il pas conclure que Wilfrid parut, au moins à ses plus illustres contemporains, donner dans des excès fâcheux et méconnaître les conditions indispensables de la paix religieuse en Angleterre?

Quoi qu'il en soit, le nouvel archevêque (qui, disons-le en passant, compte aussi parmi les saints des calendriers anglais et bénédictin[1]), se mit bientôt d'accord avec le roi Aldfrid. Ni les ressentiments de ce prince n'avaient été désarmés ni ses résolutions modifiées par le long exil de Wilfrid et par l'impunité avec laquelle les évêques Bosa[2] et Jean avaient depuis lors occupé les siéges usurpés de Hexham et de York. Douze ans après la dernière expulsion de Wilfrid, le roi convoqua une assemblée dans la plaine de Nesterfield (703), tout proche de ce monastère de Ripon qui avait été l'une des principales causes de la lutte. Presque tous les évêques d'Angleterre y vinrent, et l'archevêque Berchtwald y présida. On y invita Wilfrid en lui promettant de lui faire droit selon les canons, s'il voulait bien y comparaître. Il y vint ; mais, loin de lui tenir parole, on

1. Sous le nom de Brithwaldus ou de Brivaut, au 9 janvier.

2. On a déjà dit que cet intrus figure aussi parmi les saints anglais. D'ailleurs Bede le qualifie de *Deo dilectus et sanctissimus* (V, 20). Rappelons qu'il avait été, ainsi que son collègue saint Jean de Beverley, formé à l'école de l'abbesse Hilda.

ne profita de sa présence que pour l'accabler de récriminations et d'accusations diverses. Des évêques, probablement ceux qui occupaient les siéges démembrés de son diocèse, se signalèrent par leur acharnement ; ils étaient appuyés par le roi et, il faut bien l'ajouter, par plusieurs abbés, qui répugnaient peut-être à la discipline bénédictine. On voulut le contraindre à accepter en bloc tous les statuts du défunt archevêque. Wilfrid répondit qu'il ferait tout ce qu'on voudrait pourvu que ce fût conforme aux canons. Puis, par un retour offensif, il leur reprocha en termes véhéments l'obstination qu'ils mettaient depuis vingt-deux ans (681-703) à entraver l'autorité apostolique : il leur demanda de quel front ils osaient préférer aux décrets de trois papes spécialement rendus pour le salut des âmes en Bretagne, ceux que l'archevêque avait rendus pendant la division de l'Église d'Angleterre ? Or, tandis que les adversaires délibéraient sur les formules à rédiger, un jeune homme attaché au service du roi, mais passionnément dévoué à Wilfrid qui l'avait élevé comme tant d'autres jeunes nobles saxons, sortit secrètement de la tente royale, et, se glissant sous un déguisement à travers la foule, pénétra jusqu'à Wilfrid et l'avertit qu'on voulait le tromper en obtenant de lui une adhésion signée de sa main à tout ce qu'il plairait à l'assemblée de décréter, une sorte de démission en blanc,

afin de pouvoir ainsi le dépouiller avec son propre consentement de tout ce à quoi il avait droit, évêchés et monastères, tant en Northumbrie qu'en Mercie ou ailleurs : « Après quoi, » lui dit l'ami secret, « il ne vous restera plus qu'à vous livrer vous-même « et à vous laisser dégrader du caractère épiscopal en « vertu de votre propre signature[1]. » Nous savons par le récit que fit plus tard au pape Wilfrid lui-même comment les choses se passèrent. « Je siégeais, » dit-il, « à ma place avec mes abbés, mes prêtres et mes diacres, lorsqu'un des évêques vint me demander, au nom du roi et de l'archevêque, si je me soumettais au jugement de l'archevêque et si j'étais prêt à accomplir ce qu'il aurait décrété avec le consentement de tous, oui ou non. Je répondis que je voulais d'abord savoir quel serait ce jugement avant de prendre aucun engagement. L'évêque insista en disant qu'il n'en savait rien lui-même, que l'archevêque ne voulait rien dire avant que j'eusse déclaré par un écrit signé de ma main que je m'en tiendrais à son jugement, sans dévier ni à droite ni à gauche. Je répliquai que jamais je n'avais entendu parler d'une

1. Unus ex ministris.... quem ille a primævo vagentis ætatulæ incunabulo enutrivit, ex tentorio Regis latenter erupit.... Hac fraude te moliuntur decipere, ut primitus per scriptionem propriæ manus confirmes eorum tantummodo judicium.... Ad postremum temetipsum donando, de tuo sanctitatis honore cum subscriptione, degraderis. EDDIUS, c. 44.

telle coaction, et qu'il était inouï de vouloir lier la conscience par un serment avant qu'elle sût à quoi elle s'engageait. Cependant je promis devant tout ce sénat que j'obéirais de tout mon cœur au jugement de l'archevêque en tout ce qui ne serait pas contraire aux statuts des saints Pères, aux canons ou au concile du saint pape Agathon et de ses successeurs orthodoxes[1]. » Alors l'irritation fut à son comble : le roi et l'archevêque en profitèrent pour proposer de le dépouiller de tout ce qu'il possédait sur l'une ou l'autre rive de l'Humber sans lui laisser dans toute l'Angleterre la plus pauvre maison. Cette extrême rigueur provoqua une réaction en sa faveur, malgré la double autorité royale et métropolitaine. Enfin on convint de lui laisser le monastère qu'il avait construit à Ripon, à la charge par lui de signer la promesse d'y demeurer en repos, de n'en point sortir sans la permission du roi et de renoncer à toute fonction épiscopale[2].

A cette proposition déshonorante, Wilfrid répondit avec une indignation vraiment éloquente, et dont il faut savoir gré à son compagnon de nous avoir con-

1. Eram in concilio sedens cum abbatibus meis.... Respondebam quæ erat illius judicii sententia, scire prius oportet, quam confiteamur, utrum pati ea valemus exsequendo, an aliter.... Istius tam angustam districtionis coarctationem nunquam antea a quoquam hominum coactam audivi. EDDIUS, c. 50.

2. *Ibid.*

servé les généreux accents : « De quel droit osez-vous « abuser de ma misère au point de me contraindre à « tourner contre moi-même le glaive meurtrier, et « à signer ma propre condamnation? Comment irais-« je, sans que vous ayez aucune faute à me repro-« cher, scandaliser tous ceux qui savent que, de-« puis bientôt quarante ans, je porte, quoique indi-« gne, le nom d'évêque ? N'est-ce donc pas moi qui, « le premier, après la mort des grands hommes « envoyés par saint Grégoire, ai déraciné les germes « empoisonnés de la propagande des Scots? N'est-ce « pas moi qui ai converti et ramené toute la na-« tion des Northumbriens à la vraie pâque et à la « tonsure en couronne selon la loi du Saint-Siége? « N'est-ce pas moi qui leur ai enseigné ces douces « harmonies de la primitive Église en réglant les « répons et les chants de deux chœurs alternatifs? « N'est-ce pas moi enfin qui ai constitué parmi « eux la vie monastique selon la règle de saint « Benoît, que personne n'y avait encore introduite? « Et après tout cela j'irais maintenant promulguer « de ma propre main une condamnation soudaine « contre moi-même, sans que j'aie sur la con-« science un crime quelconque! Quant à cette « nouvelle poursuite par laquelle vous essayez de « violer en moi la sainteté du caractère dont je « suis revêtu, j'en appelle hardiment au Saint-

« Siége. J'invite quiconque d'entre vous veut me « déposer à venir avec moi y recevoir le juge-« ment. Il faut que les sages qui sont à Rome ap-« prennent pour quelles causes vous voulez me dé-« grader, avant que je m'incline devant vos seuls « suffrages. » A ces mots, l'archevêque et le roi s'écrièrent : « Le voilà coupable de son propre « aveu, le voilà digne d'être condamné, par cela « seul qu'il préfère le jugement des Romains au « nôtre, un tribunal étranger à celui de son pays ! » Et le roi ajouta : « Si vous le voulez, mon père, je « le ferai contraindre à main armée. Au moins une « fois qu'il accepte notre jugement ! » L'archevêque ne dit pas non : mais les autres évêques rappelèrent au roi la sûreté qu'on avait promise à l'accusé. « Qu'il s'en aille tranquillement chez lui, comme « nous nous en irons chacun chez nous[1] ! » Des violences si maladroites à propos de minuties si surannées feraient sans doute sourire les habiles, les vainqueurs de nos jours. Mais ce qui n'a nul-

1. Nonne si aliquo reatu suspicionis offendiculum faciam? nonne et ego primus post obitum priorum procerum a sancto Gregorio directorum, curavi ut Scotiæ virulenta plantationis germina eradicarem.... aut quomodo juxta ritum primitivæ Ecclesiæ consono vocis modulamine binis adstantibus choris persultare.... instruerem ? Et nunc contra me quomodo subitam damnationis ipse protulero, extra conscientiam alicujus facinoris, sententiam? Fiducialiter Sedem appello apostolicam.... Eddius, c. 44. — Si præcipis, pater, opprimam eum per violentiam. Guill. Malmesb., fol. 151 b

lement vieilli, c'est l'esprit qui se manifeste dans la guerre faite à Wilfrid par le roi et ses évêques. Il est impossible de n'être pas frappé de la singulière analogie entre les procédés dont ils usèrent, et ceux qu'on voit sans cesse employés depuis lors et aujourd'hui encore par tous ceux qui ont une mauvaise cause à faire triompher. On est même étonné de la perspicacité avec laquelle ces Anglo-Saxons, clercs et laïques, surent dès lors recommander et deviner les armes qui semblaient réservées à une civilisation beaucoup plus avancée. La persécution et la confiscation sont de tous les temps; mais ce qui signale une intelligence précoce chez nos Anglo-Saxons du septième siècle, c'est d'imputer comme un crime et comme une préférence antinationale pour l'étranger, l'instinct et le droit naturel qui porte toute victime de la spoliation ou de la violence à chercher la justice là où elle peut être indépendante et libre; c'est surtout cette belle invention d'un blanc seing, d'un consentement aveugle à la volonté d'un seul, exigé d'avance de ceux qui ont été habilement réduits à la redoutable alternative du *oui* ou du *non*. Et cependant ceux qui avaient recours à de tels moyens n'étaient ni des impies ni des scélérats, tout au contraire : le roi Aldfrid est rangé parmi les princes les plus éclairés et les plus justement populaires de son temps; l'archevêque et

la plupart des évêques qui persécutaient Wilfrid ont été et sont encore vénérés parmi les saints. Qu'en conclure, si ce n'est que les instincts du despotisme se retrouvent partout et toujours dans le cœur de l'homme, et que, à moins d'être vigoureusement contenus et réprimés par les mœurs ou par les institutions, ils éclatent jusque chez les meilleurs, en affectant les mêmes formes, en creusant les mêmes piéges, en suscitant les mêmes bassesses, en inspirant les mêmes violences, les mêmes perversités et les mêmes perfidies?

Ce ne fut pas sans peine que, après la dispersion de l'assemblée de Nesterfield, le noble vieillard échappa à la violence de ses ennemis, et qu'il revint en Mercie, auprès de son fidèle ami le roi Ethelred. Après lui avoir raconté toutes les menaces et les avanies dont les évêques l'avaient accablé : « Et vous, » dit-il au roi, « comment comptez-vous en agir avec moi, « quant aux terres et aux biens que vous m'avez « donnés? — Moi, » répondit l'honnête Ethelred, « je n'ajouterai certes point à un si grand désordre, « et surtout je ne détruirai pas la vie monastique qui « fleurit dans notre grande abbaye, dédiée à sainte « Marie [1] ; je l'y maintiendrai au contraire tant que

1. Le roi désignait ainsi l'abbaye du *Burg*-de-Pierre (Peterborough), d'abord nommée Medehampstede, et située sur les confins de la Mercie et de l'Est-Anglie, dans ce pays marécageux où s'élevaient en même temps Ely, Croyland, Thorney, etc.

« je vivrai, et je ne changerai rien à tout ce que j'ai « pu faire par la grâce de Dieu, jusqu'à ce que j'aie « envoyé à Rome des ambassadeurs qui vous y ac- « compagneront et qui y porteront mes actes de do- « nation. J'espère qu'on m'y rendra la justice que « mérite un homme qui ne désire qu'elle [1]. »

Mais, pendant que le généreux Ethelred promettait et maintenait ainsi sa protection au prélat persécuté et aux moines de ce *Burg* de Saint-Pierre, qui l'avait toujours si vivement intéressé, le roi de Northumbrie et ses adhérents redoublaient de violence et de colère. Ils prononcèrent l'excommunication contre les moines de Ripon, qui demeuraient fidèles à la cause de leur fondateur, resté toujours leur abbé en même temps que leur évêque. Le pauvre Eddi, qui en était, raconte avec indignation comment les spoliateurs, non contents d'avoir envahi le patrimoine de Wilfrid, témoignaient et inspiraient partout, pour ses partisans et ses disciples, l'horreur qui s'attachait aux excommuniés ; si quelque fidèle du peuple faisait bénir à un moine ou à un prêtre du parti de Wilfrid des viandes ou des boissons, on les faisait jeter aux ordures comme si elles avaient été offertes aux idoles, et tous les vases ou autres ustensiles qu'avait touchés un wilfridien devaient être

1. Eddius, c. 45.

lavés et purifiés avant de pouvoir servir à ces prétendus orthodoxes [1].

Les malheureux excommuniés de Ripon, informés, par les invectives et les avanies dont ils étaient l'objet, du résultat de l'assemblée de Nesterfield, se consolèrent de leur mieux en redoublant de prières et d'austérités et en priant, jour et nuit, dans une douloureuse union avec tous les autres monastères wilfridiens, pour leur vieux et intrépide père, qui allait entreprendre de nouveau le rude et long voyage de Rome [2]. Lui cependant s'embarque, comme il s'était déjà deux fois embarqué, pour aller chercher la lumière et la justice auprès du successeur de Pierre. Une troupe de moines fidèles l'accompagne ; mais il n'a plus le pompeux cortége d'autrefois, et c'est à pied qu'il franchit l'immense espace qui le sépare de Rome [3]. Et que d'autres différences depuis son premier voyage, lorsque le jeune protégé de la reine Eanfleda s'acheminait, avec tout l'entrain de ses vingt ans, vers la ville éternelle ! Il en a maintenant soixante et dix : il est évêque et il l'est depuis quarante ans, mais évêque dépouillé, expulsé pour la troisième fois de son siége, méconnu, persécuté, calomnié, non-seulement par des mé-

1. Eddius, c. 46.
2. Eddius, c. 47.
3. Pedestri gressu. Eddius, c. 47.

chants ou des tyrans, mais par ses frères dans l'épiscopat, par son supérieur hiérarchique, par ses compatriotes. Les vieux saints, les vieux rois, les bonnes et saintes reines qui avaient encouragé ses débuts dans la vie apostolique, ont disparu et avec eux tant d'amis, tant de frères d'armes, tant de disciples prématurément enlevés à sa paternelle espérance. Ce ne sont pas seulement les charmantes illusions de la jeunesse, ce sont les généreuses obstinations de l'âge mûr, qui ont dû faire place dans son âme au sentiment de la trahison, de l'ingratitude, de l'inutilité cent fois constatée, cent fois renaissante de ses efforts cent fois renouvelés pour la vérité, la justice et l'honneur.

Et cependant il marche toujours, il persévère ; il porte haut sa tête blanchie au milieu des orages ; il est, dans sa vieillesse, ardent, éloquent, résolu, indomptable comme aux premiers jours de sa jeunesse. Rien ne trahit en lui ni la fatigue, ni le découragement, ni le dépit, ni même la tristesse.

Il marche donc, et après un second séjour en Frise[1], il traverse les peuples de la Neustrie, de l'Austrasie, de la Lombardie, tous agités et dévorés, comme l'ont été tous les peuples, par les luttes et les passions de

1. Je ne puis placer qu'à ce moment de la vie de Wilfrid ce séjour auprès de son élève Willibrord en Frise dont son successeur Acca entretenait Bede, et dont celui-ci a parlé. *Hist. eccl.*, liv. III, c. 3.

ce monde; tous exploités, désolés, dominés par les égarements de la force violente, militaire et matérielle. Il s'avance au milieu d'eux, portant sur son cœur et sur son front la passion du droit, d'un droit purement spirituel, du droit qui commande aux âmes, qui parle aux cœurs, qui seul pourra dompter, régler et pacifier toutes ces races nouvelles et diverses, du droit qui ne périra pas, mais qui, de siècle en siècle, et jusqu'à la fin du monde, saura inspirer à ses champions le même courage, la même constance, la même ardeur que celle qui enflammait le cœur du vieux Wilfrid, pendant son long et rude pèlerinage vers la ville éternelle.

Il marche vers Rome, mais quel accueil va-t-il y recevoir? S'y souviendra-t-on encore du jeune et vaillant pèlerin du temps de saint Martin, le dernier pape martyr, ou de l'évêque victorieux et admiré du temps de saint Agathon, le pape bénédictin? Cinq papes ont déjà passé sur la chaire de saint Pierre depuis Agathon[1]. Pendant ce long intervalle, aucune marque de sympathie, aucun appui ne lui est venu de Rome, à lui qui avait tant combattu, tant souffert pour la cause qu'il se plaisait à regarder comme celle

1. Léon II, Benoît II, Jean IV, Conon, Serge I. D'après un passage du discours de Wilfrid à Nesterfield, il paraît que les papes Benoît II et Serge intervinrent en sa faveur, mais on n'a conservé aucune trace de leurs actes à ce sujet.

de l'Église romaine, de la loi, de l'autorité, de la discipline romaine. Le trône apostolique est maintenant occupé par Jean VI, un Grec, compatriote de ce Théodore qui lui a valu tant de contradictions et d'épreuves.

C'est à ce pontife que Wilfrid et ses compatriotes présentèrent à genoux leur mémoire, déclarant qu'ils ne venaient accuser personne, mais seulement se défendre contre les accusations qui pourraient être portées contre eux, en se réfugiant, comme dans le sein d'une mère, aux pieds de son très-glorieux siége et en se soumettant d'avance à tout ce que prescrirait son autorité. Les accusateurs ne devaient pas manquer, car bientôt arrivèrent les envoyés du saint archevêque Berchtwald, avec une dénonciation par écrit contre Wilfrid[1]. Le pape prit connaissance de l'affaire dans un concile auquel assistaient beaucoup d'évêques et tout le clergé romain. Eddi, qui doit avoir accompagné encore cette fois son évêque à Rome, nous a conservé d'abondants détails sur tout ce qui s'y passa. Wilfrid avait reconnu la nécessité d'être très-conciliant, très-modéré dans ses prétentions; toute son ambition se bornait à une transaction des plus modestes. Il lut donc devant l'assemblée un mémoire où, après avoir rappelé les décrets rendus en sa faveur par les papes Agathon, Benoît et Serge, il en

1. Eddius, c. 47.

demandait l'exécution tant en son nom qu'en celui des religieux qui l'avaient accompagné à Rome. Il suppliait ensuite le pape de recommander au roi Ethelred de lui garantir contre toute convoitise ou inimitié les monastères et les domaines qu'il tenait des rois merciens, pour la rédemption de leur âme. Enfin, dans le cas où l'exécution complète des décrets pontificaux qui avaient ordonné sa réintégration pure et simple dans son évêché et dans tout son patrimoine paraîtrait trop dure au roi des Northumbriens, le généreux vieillard consentait à faire l'abandon de son évêché d'York, avec tous les monastères qui en dépendaient, dont le pape disposerait à son gré, excepté ses deux chères fondations de Ripon et de Hexham, qu'il demandait à pouvoir conserver avec toutes leurs possessions. Dans une autre séance, les envoyés de Berchtwald furent entendus à leur tour : ils firent valoir comme premier chef d'accusation, que l'évêque Wilfrid avait méprisé en plein concile, à Nesterfield, les décrets de l'archevêque de Cantorbéry que le Saint-Siége avait préposé à toutes les Églises de la Grande-Bretagne. Alors Wilfrid se leva, et, avec l'autorité que lui donnait sa vénérable vieillesse, il raconta comment les choses s'étaient passées. Son récit lui gagna toutes les sympathies de l'assemblée, et, tout en souriant aux amis de Wilfrid, les évêques se mirent

à parler grec entre eux, de manière à n'être pas compris des Anglais[1]. Après quoi ils dirent aux envoyés de Cantorbéry : « Vous savez, chers frères, « que celui qui ne prouve pas le premier chef d'ac- « cusation ne doit pas être admis à prouver les « autres ; cependant, pour rendre honneur à l'arche- « vêque-légat et à ce saint évêque Wilfrid, nous exa- « minerons à fond l'affaire dans tous ses détails. »

Et en effet ils tinrent, pendant quatre mois, soixante-dix séances (703-704). C'était à coup sûr consacrer une attention scrupuleuse et, on peut le dire, prodigieuse à une cause d'un intérêt qui pouvait paraître à des évêques italiens aussi secondaire qu'éloigné, et rien ne prouve mieux la consciencieuse sollicitude apportée par l'Église romaine au jugement de toutes les causes qui lui étaient soumises, en même temps que l'autorité incontestée de ses jugements. Presque chaque jour Wilfrid dut comparaître devant ses juges pour y être minutieusement interrogé[2]. Dans tous ces débats, l'orateur septuagénaire déploya toute la verve, toute l'énergie de sa jeunesse : il renversait d'un mot les objections les plus imprévues de ses accusateurs, avec une présence d'esprit que Dieu et la vérité pouvaient seuls lui inspirer : il passait à travers leurs argumentations comme si elles n'eus-

1. Tunc inter se græcizantes et subridentes nos.... loqui cœperunt.
2. Eddius, c. 50, 52.

sent été que des toiles d'araignées. C'était un vrai torrent d'éloquence, au dire d'un historien monastique qui s'enorgueillissait encore, après bien des siècles, de l'éclat qu'avait jeté la parole du vieux évêque anglo-saxon aux yeux des Romains étonnés[1]. Rien aussi ne contribua davantage au triomphe ultérieur de Wilfrid que la découverte, faite pendant l'étude des précédents du débat, de la présence de Wilfrid au concile de Rome contre les monothélites, vingt-quatre ans auparavant[2]. Lorsqu'en lisant tout haut, par ordre du pape, non-seulement devant le clergé, mais devant la noblesse et le peuple romain, les actes du concile antérieur, on en vint au passage qui constatait la présence de Wilfrid, alors comme depuis accusé, mais victorieusement absous et admis à se porter garant de la foi des autres évêques de la Grande-Bretagne, il y eut un moment de stupeur dans l'assemblée : le lecteur s'arrêta court, et chacun se demanda quel était ce Wilfrid-là[3]. Alors Boniface, un ancien conseiller du pape, qui avait vécu du temps d'Agathon, dit que c'était bien le même Wil-

1. Mirantibus Romanis.... illius eloquentiam, dum quidquid accusationum objecissent, ille nullo excogitato responso, sed Dei et veritatis fultus auxilio, quasi casses aranearum primo motu labiorum discuteret et subrueret.... venerandum senem.... torrentem eloquentiæ. Guill. Malmesb., f. 152.

2. Voir page 282.

3. Bede, V, 20.

frid qui venait d'être de nouveau accusé, que le pape Agathon avait autrefois justifié et fait asseoir à côté de lui comme un homme d'une foi et d'une vie irréprochables. Sur quoi le pape et tous les autres déclarèrent qu'un homme qui avait été quarante ans évêque, au lieu d'être poursuivi de la sorte, devait être renvoyé avec honneur dans son pays, et la sentence d'absolution fut unanimement prononcée.

Le pape résuma et termina toute l'affaire dans une lettre aux deux rois de Northumbrie et de Mercie. Après avoir rappelé le jugement rendu sous Agathon et constaté la régularité de la nouvelle procédure qu'il avait lui-même dirigée, il enjoignait à l'archevêque Berchtwald de convoquer un concile avec l'évêque Wilfrid, d'y faire venir les évêques Bosa et Jean (qui occupaient les siéges usurpés d'York et de Hexham), et, après les avoir entendus, de terminer entre eux le différend, s'il le pouvait : sinon de les renvoyer au Saint-Siége pour y être jugés dans un concile plus nombreux, sous peine, pour les récalcitrants, d'être déposés et rejetés par tous les évêques comme par tous les fidèles. « Que Vos Majestés chrétiennes et royales, » disait en terminant le pape, « par crainte de Dieu et par amour de cette paix de la foi que le Seigneur a laissée à ses disciples, nous prêtent leur concours et leur secours, afin que ces choses dont, par l'inspiration de Dieu, nous

avons pris pleinement connaissance, reçoivent leur effet, et que la récompense de ce religieux effort vous soit mise en compte dans le ciel, où, après un règne prospère en ce monde, vous entrerez dans la bienheureuse compagnie du royaume éternel. »

Wilfrid était ainsi sorti de ce que son ami appelait la fournaise où Dieu voulait achever de le purifier (705). Lui et les siens se tenaient pour vainqueurs; et bien que la sentence ne fût ni sévère ni définitive contre ses adversaires, la suite montra bien que c'était tout ce que comportait l'état des esprits en Angleterre. Wilfrid voulait même ne pas s'en prévaloir et rester à Rome pour y finir sa vie dans la pénitence. Quand le pape et tout le concile le contraignirent de repartir, en lui interdisant de prendre ces bains froids qu'il s'imposait chaque nuit pour se mortifier, il obéit, et après avoir visité une dernière fois tous les sanctuaires qui lui étaient si chers, il partit, emportant avec lui une nouvelle provision de reliques et de riches vêtements sacerdotaux pour ses églises saxonnes.

Il fit le trajet non plus à pied, mais à cheval. C'était déjà trop pour sa vieillesse; et après avoir ajouté à tant de voyages cette nouvelle course à travers l'Italie, les Alpes et la France, il tomba dangereusement malade avant d'avoir achevé sa route. Il fallut le transporter en litière, et il arriva

mourant à Meaux. Il y resta quatre jours et quatre nuits, les yeux fermés, sans parler, sans manger et comme sans connaissance; sa respiration seule montrait qu'il était encore en vie. Le cinquième jour il se redressa sur son lit, et voyant autour de lui une foule de moines qui pleuraient en chantant des psaumes, il dit : « Où est mon prêtre Acca[1]? » C'était un moine de Lindisfarne, très-savant, très-fervent et surtout très-bon musicien, qui, élevé par l'un des rivaux de Wilfrid, l'évêque intrus d'York, s'était détaché de son premier maître pour se donner à Wilfrid par amour de l'orthodoxie romaine, et l'avait accompagné à Rome dans ce dernier et laborieux voyage[2]. En voyant son maître ainsi ranimé, Acca tomba à genoux avec tous les assistants pour remercier Dieu. Puis ils s'entretinrent tous deux avec une sainte terreur du jugement dernier. Sur quoi Wilfrid, ayant fait sortir tout le monde, dit à Acca : « Je viens d'avoir une vision « terrible que je ne veux confier qu'à toi et dont « je te défends de parler jusqu'à ce que je sache

1. Resedit, apertisque oculis vidit circa se choros psaltentium simul et flentium fratrum.... Ubi est Acca presbyter? Eddius, c. 53. Bede, V, 19.

2. Bede, V, 20. — Bede avait dédié son *Hexameron* à Acca, qui fut abbé, puis évêque de Hexham après Wilfrid, et ne mourut qu'en 749. Il compte parmi les saints, et ses miracles sont énumérés avec ceux de Wilfrid. Act. SS. O. S. B., t. III, p. 204-220.

« quelles sont les volontés de Dieu. Un être vêtu de « blanc m'est apparu ; il m'a dit qu'il était l'ar- « change Michel, envoyé pour m'annoncer que « Dieu avait accordé ma guérison et une prolonga- « tion de ma vie aux prières, aux larmes de mes « frères et de mes enfants, ainsi qu'à l'intervention « de la sainte Vierge sa mère. Il a ajouté que je vi- « vrais encore quelques années, et qu'alors je mour- « rais dans mon pays et en paix après avoir récupéré « la meilleure part de ce qui m'a été enlevé. » Il guérit en effet et acheva son voyage sans obstacle[1].

A peine débarqué en Angleterre, il fit annoncer son retour à l'archevêque de Cantorbéry. Celui-ci, averti de son côté par ses envoyés à Rome des succès que Wilfrid y avait obtenus, s'inclina devant l'autorité apostolique et se réconcilia sincèrement avec Wilfrid, en s'engageant à faire révoquer les décrets de l'assemblée de Nesterfield. Ils eurent une entrevue fort cordiale près de Londres, en présence d'une multitude d'abbés venus de divers monastères du

1. Visio mihi modo tremenda apparuit.... Adstitit mihi quidam.... dicens se Michaelem archangelum.... BEDE, V, 19. — C'est en souvenir de cette intercession de la Mère de Dieu que Wilfrid, revenu à Hexham, fit construire l'église de Sainte-Marie, dont on voit encore quelques ruines près de la grande église de l'ancien prieuré : elle était d'une forme tout à fait nouvelle en Angleterre : « Ecclesiam construxerat opere rotundo, quam quatuor porticus, quatuor respicientes mundi climata, ambiebant.... » ÆLREDUS, *De Sanctis Ecclesiæ Hagulstadensis*, c. 5.

parti de Wilfrid[1]. De Londres Wilfrid se dirigea vers la Mercie, mais ce n'était pas pour y trouver son ami Ethelred sur le trône. L'année précédente (704), au plus fort des labeurs de Wilfrid à Rome, son vieil ami avait résolu d'échanger les soucis de la royauté contre la paix du cloître; et il était allé se faire moine à Bardeney, dans le monastère où sa femme, Ostryda la Northumbrienne, assassinée sept années auparavant par des seigneurs merciens, avait non sans peine fait déposer les reliques de son oncle, le saint roi Oswald[2].

Ethelred, qui n'avait point encore de saint dans sa famille, en trouvait un très-grand et très-populaire en Angleterre et même ailleurs[3], dans la famille de sa femme; et c'était auprès des reliques de cet oncle si vénéré qu'il voulait achever sa vie, après avoir régné près de trente et un ans (675-704). Ce fut là que Wilfrid alla le voir; en retrouvant son vieil ami, son hôte généreux, son fidèle protecteur sous la même coule monastique que lui, et pleurant de bonheur à cause de son retour, Wilfrid se jeta dans ses bras; et tous deux restèrent longtemps ainsi embrassés dans une de ces étreintes que Dieu accorde quel-

1. Eddius, c. 54.

2. Voir plus haut la résistance des moines merciens au culte du roi northumbrien, p. 129.

3. Voir, pour la Frise et l'Irlande, Bede, III, 13.

quefois à deux cœurs généreux, qui ont lutté et souffert ensemble pour sa cause[1]. Ensuite l'évêque montra au roi la lettre que le pape lui adressait et qui contenait le jugement apostolique, avec les bulles et les sceaux parfaitement en règle. Ethelred, après l'avoir lue, s'écria : « Je n'en veux ni enfreindre, ni « laisser enfreindre à personne un iota, tant que je « serai en vie; j'y aiderai de toutes mes forces. » Il manda aussitôt son neveu, qui l'avait remplacé sur le trône de Mercie, lui fit connaître la décision du pape, et le conjura de l'exécuter en tout ce qui touchait les monastères wilfridiens, dans leur royaume; le nouveau roi promit volontiers de s'y conformer avec l'empressement d'un homme déjà enclin à la vie monastique, qu'il devait lui-même embrasser plus tard.

Mais le pauvre Wilfrid n'était pas au bout de ses peines. La Mercie lui avait toujours été une terre amie et hospitalière. Il était bien autrement difficile de triompher en Northumbrie. Ethelred lui conseilla d'envoyer au roi Aldfrid deux religieux agréables à ce prince, un abbé et l'écolâtre de Ripon, pour lui demander s'il voudrait bien recevoir l'évêque

1. Ad Ethelredum.... semper fidelissimum amicum, nimirum pro nimio gaudio lachrymantem.... Mitissime eum salutavit, osculantes et amplexantes se invicem; honorifice ab amico more suo susceptus erat. Eddius, c. 54. Cf. Bede, V, 19.

Wilfrid, avec le jugement rendu à Rome. Le roi fit d'abord une réponse évasive ; mais, à la seconde entrevue, de l'avis de ses conseillers, il refusa. « Chers « et vénérables frères, » leur dit-il, « demandez-« moi tous les deux ce que vous voudrez pour vous-« mêmes, et je vous le donnerai volontiers ; mais ne « me demandez jamais rien pour la cause de votre « maître Wilfrid : il y a des jugements rendus d'a-« bord par mes prédécesseurs, de concert avec l'ar-« chevêque Théodore et leurs conseillers, puis par « moi-même, d'accord avec un autre archevêque « envoyé par le Saint-Siége et presque tous les évê-« ques du pays ; tant que je vivrai, je n'y changerai « rien, par égard pour ce que vous appelez un écrit « du Saint-Siége[1]. » On croit entendre déjà le fameux : *Nolumus leges Angliæ mutare* des barons anglais du temps des Plantagenets.

Tant que je vivrai, avait dit Aldfrid, mais il n'avait pas longtemps à vivre. Peu après (705) il tomba gravement malade et se crut aussitôt frappé par Dieu et puni d'avoir méprisé l'autorité apostolique. Il confessa tout haut son péché contre Wilfrid, exprima le désir de recevoir sa visite avant de mourir, et fit vœu, s'il se rétablissait, de se conformer en tout aux désirs de l'évêque et au jugement du Pape.

1. Hoc, inquam, quamdiu vixero, propter apostolicæ sedis (ut dicitis) scripta, nunquam volo mutare. Eddius, c. 55.

« Si la volonté de Dieu, » ajoutait-il, « est que je « meure, j'ordonne, au nom du Seigneur, que mon « successeur, quel qu'il soit, pour le repos de mon « âme et de la sienne, fasse la paix avec Wilfrid[1]. » De nombreux témoins recueillirent ces paroles, et, avant tous, sa sœur, la princesse Elfleda, abbesse de Whitby, qui, depuis la mort fatale de son autre frère, Egfrid, vingt ans auparavant, était tout acquise à Wilfrid[2]. Bientôt Aldfrid perdit la parole, puis la vie. Il ne laissait que des enfants en bas âge, et la royauté northumbrienne échut à un prince nommé Eadwulf. Wilfrid, qui était déjà revenu à Ripon, et qui, on ne sait pourquoi, comptait sur lui, s'apprêtait à le rejoindre, lorsque le nouveau roi, toujours sur l'instigation des conseillers et peut-être du Witena-Gemot qui avait entraîné Aldfrid, fit signifier à Wilfrid que, s'il ne vidait pas la Northumbrie en six jours de temps, tous ceux de ses compagnons qu'on pourrait saisir seraient mis à mort[3].

Les beaux jours de la Northumbrie étaient passés, et les guerres civiles allaient, désormais, troubler l'ordre et la prospérité qui y régnaient depuis

1. Eddius, c. 56.

2. Ælfleda abbatissa et sapientissima virgo, quæ est vere filia regis. *Ibid.*

3. *Ibid.*

le rétablissement de l'indépendance nationale, sous le grand règne d'Oswy. La Bernicie se souleva, au nom de l'aîné des fils d'Aldfrid. C'était un enfant de huit ans, nommé Osred, que l'on regardait déjà comme le fils adoptif de Wilfrid. Par on ne sait quelle mystérieuse influence, le vieil exilé Wilfrid, expulsé du pays depuis quatorze ans, et selon toute apparence oublié, trahi, annulé, devint tout à coup le personnage prépondérant, et l'arbitre de la situation.

Il acquit bientôt un protecteur plus puissant encore que le jeune souverain, en la personne d'un *ealdorman*, nommé Bertfrid, qui passait pour le plus puissant seigneur du royaume et qui était à la tête du parti d'Osred. Le roi Eadwulf marcha contre les insurgés et les réduisit à s'enfermer dans la forteresse de Bamborough, capitale des premiers rois northumbriens, près de l'île sainte de Lindisfarne. Bertfrid et les siens, bloqués dans l'étroite enceinte de ce rocher fortifié, étaient réduits à la dernière extrémité, et, ne sachant à quel saint se vouer, ils firent vœu d'accomplir strictement le jugement du Saint-Siége, en ce qui touchait leur vieil évêque Wilfrid, si Dieu daignait les délivrer et accordait à leur jeune prince le royaume de son père[1]. A peine ce

1. Inito consilio inter nos, si Deus nostro regali puero regnum patris cui concessisset, quæ mandavit sancta apostolica auctoritas de sancto Wilfrido episcopo adimplere, Deo spopondimus. Eddius, c. 57.

vœu avait-il été solennellement émis par les assiégés, qu'une révolution se fit dans l'esprit des assiégeants : Eadwulf se vit abandonné d'une partie des siens, qui s'entendirent avec Bertfrid. Ce preux fit une sortie à la tête de sa garnison ; Eadwulf fut vaincu, détrôné et lui-même expulsé, après un règne éphémère de deux mois, du royaume dont il avait brutalement expulsé le vieil évêque.

L'enfant royal installé sur le trône, on vit arriver l'archevêque de Cantorbéry, qui reconnut que le moment était venu d'exécuter le jugement apostolique et de régler définitivement l'affaire de Wilfrid, dans une assemblée générale. Elle se tint en plein air sur les bords de la Nid, rivière qui coule un peu au midi de la fertile plaine où était située l'abbaye de Wilfrid à Ripon.

Elle se composa des trois évêques qui s'étaient partagé le diocèse de Wilfrid, de tous les abbés et de tous les seigneurs de la Northumbrie ; elle fut présidée par l'archevêque, qui avait le roi à ses côtés ; Wilfrid y apparut en même temps que l'archevêque et y rencontra ses deux puissants auxiliaires : Bertfrid le victorieux et l'abbesse Elfleda. Sœur des trois derniers rois de Northumbrie, belle-sœur des deux rois les plus voisins, ceux d'Est-Anglie et de Mercie, cette noble et sainte princesse était encore plus influente par ses vertus que par sa naissance. Tous les

Northumbriens la tenaient pour la consolatrice et la meilleure conseillère du pays. L'archevêque ouvrit la séance par ces mots : « Prions le Saint-Esprit de « faire descendre la paix et la concorde dans nos « cœurs à tous. Le bienheureux Wilfrid et moi « nous vous apportons la lettre que le Saint-Siége « m'a adressée par ses mains et qui va vous être « communiquée[1]. » Il fit alors lecture des décrets pontificaux rendus dans les divers conciles de Rome. Tout le monde se taisait ; sur quoi Bertfrid, universellement reconnu comme le premier personnage du royaume après le roi, dit : « Nous ne comprenons « pas le latin et nous demandons qu'on nous tra- « duise ce que dit l'autorité apostolique[2]. » L'archevêque se chargea lui-même de la traduction nécessaire, et fit comprendre à tous que le pape ordonnait aux évêques de rendre à Wilfrid ses églises ou d'aller tous ensemble à Rome pour y être jugés, sous peine d'excommunication et de déposition contre les opposants, laïques ou ecclésiastiques, y compris le roi lui-même. Et toutefois les trois évêques

1. Rex cum totius regni sui principibus et tres episcopi ejus cum abbatibus, nec non et beata Eanfleda abbatissa semper totius provinciæ consolatrix, optimaque consiliatrix.... sedentibus in loco synodali.... Habemus enim, ego et beatus Wilfridus episcopus, scripta apostolica.... Eddius, c. 57.—Ces trois évêques étaient Bosa, d'York, Jean, d'Hexham, et Eadfrid, évêque de Lindisfarne depuis 698.

2. Nos qui interpretatione indigemus....

(tous les trois comptés parmi les saints) ne craignirent pas de combattre ces conclusions, en invoquant toujours les décrets rendus par le roi Egfrid et l'archevêque Théodore, puis ceux de l'assemblée de Nesterfield sous Aldfrid. Alors intervint la sainte abbesse Elfleda : d'une voix que chacun écoutait comme une bénédiction du ciel, elle raconta la dernière maladie et l'agonie du roi son frère, et comment il avait fait vœu à Dieu et à saint Pierre d'accomplir tous les décrets jusque-là rejetés par lui. « C'est là, dit-elle, le testament d'Aldfrid le roi ; j'en « atteste la vérité devant le Christ. » Enfin, Bertfrid prit la parole au nom du roi et commença ainsi : « La volonté du roi et des seigneurs est d'obéir en « tout aux commandements du Saint-Siége et du « roi Aldfrid[1]. » Puis il raconta l'histoire du siége de Bamborough et du vœu qui engageait la conscience des vainqueurs.

Cependant les trois évêques ne se rendaient pas ; ils se retirèrent de l'assemblée, pour conférer entre eux, puis avec l'archevêque Berchtwald, mais surtout avec la sage Elfleda. Grâce à elle, grâce aussi à l'extrême modération de Wilfrid, qui

1. Episcopi vero resistentes.... beatissima Elfleda abbatissa benedicto suo ore dicebat : Vere in Christo dico testamentum Aldfridi regis.... Præfatus regis princeps, respondens dixit : Hæc est voluntas regis et principum ejus....

n'exigea rien de plus que le minimum des conditions qu'il avait posées à Rome, tout finit par une réconciliation générale. Il fut décrété qu'il y aurait paix et alliance perpétuelle entre les évêques, le roi et les thanes northumbriens d'une part, et l'évêque Wilfrid de l'autre, mais que Wilfrid se contenterait de ses deux meilleurs monastères avec leurs vastes domaines, c'est-à-dire de Ripon, où il n'y avait pas encore de nouvel évêché, et de Hexham, dont il deviendrait évêque, et dont, par une nouvelle concession faite au bien de la paix, le récent titulaire, Jean, serait transféré à York[1].

Le traité conclu, les cinq évêques s'embrassèrent et communièrent ensemble. L'assemblée se dispersa au milieu de la joie publique, et cette joie se répandit bientôt dans toute la Northumbrie. Les adversaires les plus invétérés de Wilfrid jouissaient d'une paix qui mettait leur conscience en repos. Mais les accents d'une allégresse enthousiaste retentissaient surtout dans les cloîtres et sous les voûtes des grands monastères wilfridiens ; là rentraient en foule ses disciples, ses religieux, les uns dispersés par la persécution et l'exil, les autres depuis

1. On ne sait ce qui fut réglé pour Bosa, évêque intrus d'York, qui mourut fort à propos vers ce moment. BEDE, V, 3. Quant à l'évêché de Lindisfarne, il resta entre les mains du nouveau titulaire Eadfrid.

trop longtemps asservis à des maîtres détestés : ils allaient se retrouver avec bonheur sous l'autorité d'un père que tout le monde tenait désormais pour un saint, et qui avait toujours eu le don d'inspirer à ses enfants un attachement passionné.

Ce fut le dernier acte de la vie publique de Wilfrid. Il l'avait commencée dans la fameuse assemblée où l'Église celtique fut courbée par sa jeune et vigoureuse initiative aux pieds de la tradition romaine; assemblée qui tenait à la fois du concile et du parlement, présidée par le roi Oswy, en présence de Hilda, la sainte abbesse de Whitby, et chez elle. Il terminait sa carrière, après quarante ans de luttes infatigables, dans une autre assemblée du même ordre, tenue en présence du petit-fils d'Oswy et inspirée surtout par une autre abbesse de Whitby, par la douce Elfleda, elle aussi sainte comme Hilda et comme elle princesse de cette dynastie northumbrienne dont les destinées furent si intimement liées à celle de Wilfrid.

Il est impossible de n'être pas frappé de l'influence considérable et singulière qu'ont exercée sur la destinée de Wilfrid les femmes, ou pour mieux dire, les princesses anglo-saxonnes dont il a été le contemporain. C'est une particularité qu'on ne retrouve dans l'histoire d'aucun autre saint et que bien peu d'autres personnages historiques présen-

tent au même degré. On en connaît plusieurs, comme saint Paulin, saint Jérôme, saint Augustin, saint François d'Assise, saint François de Sales, saint Jean de la Croix, qui ont dû à leurs épouses, à leurs mères, à leurs sœurs, à leurs amies spirituelles, une partie de leur gloire et quelques-unes de leurs meilleures inspirations; mais on n'en rencontre pas dont la vie ait été transformée ou modifiée aussi gravement que celle de Wilfrid par l'affection ou la haine des femmes. Accueilli dès son adolescence et secondé dans sa vocation religieuse par celle des petites-filles de sainte Clotilde qui partageait alors le trône de Northumbrie, c'est en encourageant une autre reine de ce pays, sainte Ethel-dreda, à échanger la vie conjugale contre la vie du cloître qu'il attira sur sa tête la première catastrophe dont il fut victime. Une troisième reine de Northumbrie, celle-là même qu'il avait indirectement appelée à prendre la place de sa fille spirituelle Etheldreda, le poursuit pendant deux ans avec un acharnement qu'elle communique à sa sœur, la reine de Wessex, à sa belle-sœur, la reine de Mercie; et toutes les trois, réunissant leurs efforts, usent de leur ascendant sur leurs maris pour aggraver le sort de l'évêque proscrit jusqu'au jour où la reine, déjà chrétienne, des Saxons encore païens du Sud, lui assure un asile et lui offre un peuple à convertir.

Les princesses qui ont abandonné la vie séculière pour gouverner les grandes communautés monastiques ne sont pas moins entremêlées à son orageuse carrière. L'abbesse-reine d'Ély, sainte Etheldreda, continue dans le cloître comme sur le trône à vivre de ses conseils. L'abbesse de Whitby, sainte Hilda, la tante d'Etheldreda, le poursuit d'une inimitié aussi constante que l'affection de sa nièce : tandis que l'abbesse de Coldingham, sainte Ebba, intervient pour lui et le tire d'une captivité douloureuse. On vient de voir la fille et la sœur des quatre rois northumbriens sous lesquels il a vécu, sainte Elfleda, après avoir hérité de la crosse de Hilda, devenir l'avocate et la protectrice du prélat et contribuer plus que personne à son dernier triomphe. Lui-même enfin, plus que septuagénaire, et sur son lit de mort, va léguer son dernier vêtement à celle qu'il appelle *son abbesse*, à Cyndreda, qui doit sa place dans l'histoire de l'Église et l'histoire des âmes à ce dernier hommage du vieux champion de Rome et de l'indépendance spirituelle.

CHAPITRE VI

Dernières années de Wilfrid.

705-709

La maladie de Wilfrid réunit les abbés de tous ses monastères autour de lui. — Il procède au partage de ses trésors : ses adieux aux moines de Ripon. — Son dernier voyage en Mercie. — Il va consacrer l'église du monastère d'Evesham. — L'évêque Egwin de Worcester et les forgerons. — Apparition des trois Vierges dans la forêt. — Simon de Montfort, créateur de la Chambre des Communes, enterré à Evesham. — Wilfrid raconte toute sa vie à son successeur Tatbert. — Sa mort. — Ses obsèques à Ripon. — Son culte et ses miracles. — Il accourt, avec saint Cuthbert, au secours de Hexham contre les Écossais : les Dioscures chrétiens. — Sa bannière figure à la bataille de l'Étendard. — Services qu'il a rendus à l'ordre monastique, à l'Église d'Angleterre, à l'Église universelle, à la nation anglaise. (Note sur les Culdees d'York.) — Il commence cette grande lignée des confesseurs pontifes qui n'a point de rivale hors de l'Église d'Angleterre. — Son caractère.

Wilfrid passa en paix les quatre dernières années de sa vie dans son monastère de Hexham, devenu malgré lui une cathédrale et le chef-lieu d'un diocèse qui fut le dernier de ceux dont il avait été successivement évêque[1]. Comme il se rendait de

1. York en 665, Lindisfarne en 678, Lichfield en 691, Hexham en 705.

Hexham à Ripon, il lui prit un évanouissement subit comme celui dont il avait été atteint à Meaux, et même encore plus terrible. On put cependant le transporter dans une maison au bord de la route, et là se passa une scène qui démontre à quel point il était aimé et comme quoi c'était à la fois un évêque, un roi, un père, qu'allait perdre cette vaste et puissante famille monastique dont il était le fondateur. Au premier bruit de son attaque, tous les abbés de ses nombreux monastères, et jusqu'aux anachorètes qui étaient sortis de ses fondations, accoururent à Hexham. Aucune distance ne les arrêtait : ils marchaient jour et nuit, interrogeaient les voyageurs qu'ils rencontraient, et continuaient, le pas allongé ou le cœur serré, selon que la réponse du passant leur apprenait que leur père était encore en vie ou qu'ils arriveraient trop tard. Tous voulaient encore voir une fois leur maître et leur père bien-aimé : tous voulaient joindre leurs larmes, leurs prières à celles de la communauté pour qu'il lui fût accordé de reprendre ses esprits et mettre ordre à sa succession, en partageant ses biens, et en désignant d'avance les supérieurs de toutes ses maisons[1]; car partout son ascendant était tel, que tous ses moines avaient renoncé à la faculté d'élire leurs chefs, ce qui était cependant un des principes

1. Eddius, c. 58.

constitutifs de l'ordre bénédictin. Ils furent du reste exaucés. Wilfrid revint à lui; mais, se tenant pour averti que le délai fixé par l'archange dans sa vision de Meaux allait bientôt expirer, il s'occupa de tout régler pour le temps où il ne serait plus. Étant arrivé à Ripon, en présence de deux abbés de ses monastères en Mercie et de huit moines d'entre ses plus dévoués, il fit ouvrir les portes de son trésor par celui qui en tenait les clefs. Il faut admirer l'inexpérience des persécuteurs et des spoliateurs de ces temps reculés, puisque, après ses deux exils, ses condamnations, ses longues absences, ce trésor, laissé en garde à quelques moines et souvent à des supérieurs ennemis, au centre d'un pays dont le gouvernement était depuis trente ans en lutte constante avec Wilfrid, contenait encore de quoi faire quatre grosses parts d'or, d'argent et de pierres précieuses. « Très-« chers frères, » dit alors Wilfrid aux dix témoins de ses dernières volontés, « je pense depuis quel-« que temps déjà à retourner une dernière fois « près de cette chaire de Pierre d'où me sont venues « la justice et la liberté, afin d'y finir ma vie; j'y « porterai avec moi la meilleure de ces quatre parts « pour en faire l'offrande aux basiliques de Sainte-« Marie-Majeure et de Saint-Paul apôtre. Mais si, « comme il arrive souvent aux vieux, je meurs « avant d'avoir pu accomplir mon projet, je vous

« enjoins à vous, mes fidèles, au nom de Jésus-Christ, « d'envoyer ces dons aux susdites églises. Des trois « autres parts, vous en répartirez une entre les « pauvres de mon peuple pour la rédemption de « mon âme. Une autre servira aux deux futurs « abbés de Ripon et de Hexham, et les mettra en « mesure de se ménager par des cadeaux la fa- « veur du roi et des évêques; enfin la dernière est « destinée à ceux qui ont supporté avec moi les lon- « gues fatigues de l'exil, et à qui je n'ai pas pu « donner des domaines, afin qu'ils aient de quoi « vivre après moi. » Ici il s'arrêta, vaincu peut-être par l'émotion ou la fatigue; puis reprit au bout de quelque temps : « Rappelez-vous que je constitue « prieur du monastère de Ripon, pour me rempla- « cer tant que je vivrai, et pour me succéder « quand je serai mort, ce prêtre Tatbert, mon cou- « sin, qui jusqu'à ce jour ne m'a jamais quitté. Je « fais tout ceci pour que l'archange Michel me « trouve prêt quand mon heure arrivera; et je sens « qu'elle n'est pas loin[1]. »

Ces dispositions faites, il fit sonner la cloche pour réunir toute sa famille monastique autour de lui. Quand tous les religieux furent assemblés dans la salle du chapitre, il y entra, s'assit au milieu d'eux, et leur dit : « Votre prieur Celin a longtemps

1. Eddius, c. 59.

« travaillé dans l'observance de la vie commune : je « ne puis plus lui refuser la permission de re- « tourner à la vie solitaire et contemplative dont il « a soif. Je vous exhorte tous à conserver scrupu- « leusement la régularité de votre vie jusqu'à ce « que je revienne parmi vous et que je vous amène « celui que j'ai jugé digne d'être votre supérieur. « Mais s'il plaît à Dieu que je ne revienne plus, « prenez celui que vous indiqueront de ma part « mes compagnons de voyage que voici ; con- « stituez-le votre abbé, et prêtez-lui l'obéissance « que vous nous avez promise à Dieu et à moi. » A ces mots, où ils pressentaient bien un adieu suprême, tous les religieux tombèrent à genoux en pleurant et, la tête inclinée jusqu'à terre, ils promirent de lui obéir. Pendant qu'ils restaient ainsi prosternés, Wilfrid les bénit, les recommanda du fond de son tendre cœur à Dieu, et les quitta pour ne plus les revoir[1].

Le nouveau roi de Mercie, Ceonred, neveu de son vieil ami Ethelred, l'avait invité à venir conférer tant de l'état des monastères en Mercie que de sa propre âme ; entraîné par l'exemple de son oncle vers la vie monastique, il voulait consulter Wilfrid, avant d'aller rejoindre cet oncle dans le cloître. Le vieux saint se rendit à cet appel, et franchissant

1. Eddius, c. 60.

pour la dernière fois les rives de l'Humber, il entra en Mercie, où il alla visiter l'un après l'autre tous les monastères qu'il avait fondés ou adoptés dans ce grand royaume, et prit partout des dispositions analogues à celles de Ripon pour augmenter le bien-être et la sécurité de ses différentes communautés[1]. Il alla même, en ce dernier effort de son vieil âge, jusque dans une région où il n'avait encore rien fondé, dans le pays des Wicciens, sur les confins des Celtes gallois et des Saxons de l'Ouest, pour y consacrer l'église bénédictine qui venait d'être construite à Evesham par le jeune roi des Merciens et l'évêque Egwin.

Cet Egwin mérite de nous arrêter quelques instants. Issu de la dynastie régnante en Mercie, il avait été fait, jeune encore, évêque d'un des nouveaux diocèses créés par Théodore (678), à Worcester; mais son ministère n'avait point été facile, et malgré son dévouement infatigable, il n'avait pas réussi à purifier ou à régler les mœurs de ses ouailles. Ils ne voulaient ni lui obéir ni même l'écouter. Un jour qu'il avait été prêcher contre les désordres ha-

1. Eddius, c. 61. — Aux divers monastères, dont nous avons constaté la fondation par Wilfrid, et dont les noms sont connus, tels que Hexham, Ripon, Peterborough, Ély et Selsea, il convient d'ajouter Stamford, dans la partie de la Mercie conquise par les Northumbriens, qui lui avait été donné, dès son premier retour de Rome en Angleterre, par son ami, le jeune roi Alchfrid.

bituels de la population dans une grande forge située au fond des bois, les forgerons, loin de suspendre leur travail, avaient lancé de toutes leurs forces les marteaux sur les enclumes, de façon à l'assourdir et à le contraindre de s'éloigner au plus vite[1]. Son zèle pour la stricte observation de la foi conjugale parmi ces nouveaux chrétiens les avait surtout irrités contre lui.

Pour mettre un terme aux persécutions et aux calomnies dont on l'accablait, il résolut d'aller, à l'exemple de Wilfrid, se justifier devant le Saint-Siége. Sans admettre aucune des accusations portées contre lui, il se rappelait avec confusion certains péchés de jeunesse, et, pour les expier, il ne voulut entreprendre ce long voyage que les pieds chargés de chaînes, et entra ainsi volontairement enchaîné dans Rome, où le pape Constantin lui donna complétement

1. Præ concussione, immo confusione malleorum et incudum adhuc tinniebant ambæ aures ejus, ac si percutientes incudes eum sequerentur. Act. SS. O. S. B., t. III, p. 322, et *Chronic. Abbatiæ de Evesham,* London, 1863, p. 26. — La légende écrite au onzième siècle par un prieur d'Evesham ajoute que la forge et ses habitants furent engloutis par un tremblement de terre, et que, depuis lors, nul ne put jamais exercer, sur le site du *Castrum* ainsi châtié, le métier de forgeron, ce qui lui donne l'occasion de citer ce vers d'Ovide :

Pœna potest demi, culpa perennis erit,

en le retournant ainsi :

Culpa potest demi, pœna perennis erit.

Epist. ex Ponto, 1, 64.

gain de cause[1]. Deux ans après ce premier pèlerinage, il en fit un autre, d'où il rapporta un privilége pontifical pour le monastère qu'une circonstance singulière l'avait déterminé à fonder dans une des forêts que le roi Ethelred lui avait données. Un porcher, en se traînant à travers les halliers touffus de cette forêt, atteignit une clairière où il vit trois belles filles assises, d'une beauté qui lui parut plus resplendissante que le soleil : celle du milieu tenait un livre et toutes les trois faisaient entendre des chants célestes. L'érudition moderne a cru reconnaître dans le site de cette apparition un emplacement consacré, par le paganisme saxon, au culte des trois Déesses Mères, qui avait jeté des racines si profondes et si étendues chez les populations rurales de toutes les provinces septentrionales de l'empire romain, et qui résista plus longtemps que beaucoup d'autres vestiges de l'idolâtrie aux anathèmes des conciles[2].

1. Peccatorum juvenilium quondam conscium. GUILL. MALMESB., *de Pontif. Angl.*, lib. IV, p. 284. — Pedes suos vinculis ferreis astrinxit quæ clave poterant firmari ac reserari. *Chron. Evesh.*, p. 6. — La légende ajoute que la clef de ces entraves, ayant été jetée par lui dans l'Avon, rivière de son pays, fut retrouvée, à Rome, dans le ventre d'un saumon qui avait remonté le Tibre. Ce miracle a beaucoup contribué à la renommée populaire de saint Egwin chez les Anglais du moyen âge, grands pêcheurs de saumon comme leurs descendants.

2. ROACH SMITH, *Illustrations of Roman London*, traduit dans le Bulletin de la Société de M. de Caumont, t. XXVIII, p. 333. Ce même auteur rappelle que Wolstan, moine de Winchester, à la fin du dixième

Egwin, averti par le pâtre, alla prier humblement sur le lieu de l'apparition. Sa prière finie, il vit à son tour les trois Vierges, dont l'une, plus grande et infiniment plus belle que les deux autres, tenait avec son livre une croix dont elle le bénit avant de disparaître[1]. Il reconnut la Mère du Sauveur et résolut aussitôt d'élever en son honneur un monastère dans cet endroit jusque-là inaccessible. Le nouveau roi du pays, filleul et élève d'Egwin, seconda son maître dans ce dessein et lui donna jusqu'à quatre-vingt-quatre *manses* ou domaines dans les environs de la forêt.

Le parlement des Merciens fut convoqué à Alcester, sur le site même de la grande forge dont les ouvriers avaient assourdi Egwin du bruit de leurs marteaux, et tout près aussi du nouveau monastère,

siècle, dans son poëme sur les miracles de saint Swithin, nous a laissé une histoire singulière sur les trois nymphes ou fées qui exerçaient leur puissance dans les forêts de son voisinage. — Selon le P. Brandes, ces trois déesses figurent dans la mythologie germanique sous le nom de *Fria*, déesse de la pluie; *Holda* ou *Hilda*, déesse des moissons, et *Eastre* ou *Ostara*, déesse de la lumière ou du soleil levant. Leur culte s'est prolongé dans les campagnes longtemps après l'introduction du christianisme et jusqu'à ce qu'il se fût confondu avec celui de la sainte Vierge et d'autres saintes.

1. Surgenti ab oratione tres virgines.... apparuere, quarum quæ media eminebat præcelsior omnique nitore splendentior, aliis præfulgebat, liliis candentior, rosis vernantior, odore inæstimabili fragrantior.... Quum cogitaret hanc Domini Genitricem esse. *Chron. Evesh.*, p. 9.

pour valider les donations et les priviléges qui lui étaient conférés ; on y délégua à Wilfrid, comme au grand propagateur de la règle bénédictine en Angleterre, le soin de présider à cette solennité et de déposer sur l'autel qu'il allait consacrer la charte de dotation et de liberté qui venait d'être votée[1]. Au moment où il s'apprêtait à accomplir, avec son collègue Egwin, cette mission solennelle, en présence de tout le peuple, il fit cette prière, qui fut aussitôt enregistrée dans l'acte de fondation :

« Seigneur Dieu, qui habitez le ciel et qui avez tout créé, sauvez celui qui donnera la paix et la

1. Eadem autem die.... Wilfridus episcopus et ego.... cartam et loci libertatem.... super altare posuimus, et sic coram omnibus locuti fuimus.... *Chronicon abbatiæ de Evesham*, edid. W. D. Mackay, 1863, p. 20. Cf. *Préf.*, p. XVIII, dans la nouvelle collection des *Rerum Britannicarum medii ævi scriptores*. — Il va sans dire que je n'invoque pas l'autorité de la bulle du pape Constantin en faveur d'Evesham, si cruellement bafouée par la redoutable ironie du père Papebroch, en même temps que tant d'autres prétendus priviléges pontificaux. (Bolland., t. II April., p. 30, 31.) On remarquera que le chroniqueur d'Evesham n'a pas osé citer cette bulle à sa date naturelle, lors de la fondation, et se borne à la transcrire en parlant du procès tranché par le pape Innocent III, le 24 décembre 1205, entre l'évêque de Worcester et l'abbé d'Evesham : le pape, trompé par de faux documents, comme il s'en fabriquait tant alors, se prononça pour le monastère. Le moine Thomas de Maleberge, chargé de plaider cette cause à Rome, et qui nous a laissé un récit très-sincère et très-animé de toute la procédure, nous dit qu'il s'évanouit aux pieds du pape, en écoutant lire la sentence, moitié de fatigue, à cause du jeûne de la vigile de Noël, moitié de joie, en se sentant délivré d'une servitude *quasi-égyptienne*, p. 173.

sécurité à ce lieu, qui confirmera cet héritage de Dieu dans la liberté dont nous faisons offrande à Dieu. C'est pourquoi, au nom du ciel tout-puissant et de toutes les vertus célestes, nous enjoignons que ni roi, ni prince, ni ministre, ni homme de quelque ordre que ce soit ait l'audace d'amoindrir ce lieu saint ou de s'en adjuger une part quelconque pour son profit particulier; que ce lieu reste toujours tel que nous le voulons, consacré à l'usage des troupeaux et des pasteurs de Dieu, en la puissance de son propre abbé, selon la règle de Dieu et de saint Benoît. Mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, quelqu'un égaré par l'avarice veut y contrevenir, qu'il soit jugé devant le tribunal de Dieu, qu'il soit oublié du Christ, que son nom soit effacé du livre des vivants et lui-même enchaîné par les peines éternelles de l'enfer, à moins que, dès cette vie, il ne fasse pénitence. Quant à celui qui observera et conservera cette fondation, que le Seigneur Dieu et tous ses saints l'aient en sa sainte garde, qu'ils lui donnent la joie de l'âme dans cette vie et le bonheur éternel dans l'autre[1]. »

Egwin fut enseveli dans le monastère qu'il avait

1. Nos etiam præcipimus.... ut neque rex neque princeps, neque minister, nen ullius ordinis homo, id præsumat ut locum istum sanctum diminuat aut sibi in privatam potestatem aliquid vindicet... Si autem aliquis (quod absit) avaritiæ spiritu arreptus vertere velit, judicetur ante tribunal Dei et nunquam in Christi veniat memoriam.... *Ibid.*

fondé, dont les annales ultérieures ne sont pas sans intérêt, mais qui devint surtout, cinq cents ans après sa fondation, un des sanctuaires les plus vénérés et des pèlerinages les plus fréquentés par les Anglais, parce que, après la bataille livrée sous ses murs, les restes sanglants du grand comte de Leicester, Simon de Montfort, qui avait péri dans le combat, y furent tranférés (1265). Ce fier aristocrate est demeuré justement célèbre dans l'histoire pour avoir achevé de constituer la plus illustre assemblée politique du monde moderne, la Chambre des Communes britanniques, en appelant les représentants des villes et des bourgs à y siéger à côté de la chevalerie des comtés. Adversaire victorieux de la royauté, et condamné par les papes, il avait su mettre de son côté le sentiment religieux et populaire de la nation. De son vivant et longtemps après sa mort, il fut l'idole du peuple anglais, qui donnait à son attachement passionné pour le champion de ses droits une forme adaptée à l'esprit du temps en venant prier sur sa tombe, en lui attribuant de nombreux miracles, et en rapprochant ce nouveau saint Simon de Simon-Pierre et de Simon Machabée[1].

1. Il y a sept pages de ces prétendus miracles dans la Chronique du Moine de Melrose. Cf. Lingard, *History of England*, t. II, p. 166 de l'édit. de Paris, et Freeman, *Gentleman's Magazine*, de septembre 1862. — Evesham n'a conservé des splendeurs de son ancienne abbaye qu'une très-belle tour du quinzième siècle.

La consécration de cette église d'Evesham, réservée à de si mémorables destinées, fut la dernière fonction épiscopale de Wilfrid, et le dernier acte de cette longue vie, vouée tout entière à la propagande monastique et à la défense de l'Église romaine. Des bords de l'Avon il regagna lentement les environs de Peterborough et d'Ély, qui lui étaient depuis longtemps chers et familiers. Pendant ce dernier trajet, il lui vint en tête, comme au plus illustre religieux de nos jours quelque temps avant sa mort[1], de raconter toute sa vie à un ami plus jeune, à un compagnon fidèle, qui lui servirait de témoin devant la postérité. Ce fut à son inséparable Tatbert, pendant qu'il chevauchait à ses côtés, que Wilfrid fit ainsi, non pas sa confession générale, mais le récit détaillé de sa longue vie[2], avec la certitude d'être arrivé à la veille de son dernier jour. La mort l'arrêta enfin à Oundle, dans une de ses fondations près de Northampton, qu'il avait dédiée à saint André, apôtre, au patron de cette église de Rome d'où étaient partis les premiers apôtres de l'Angleterre saxonne, et où lui, le premier d'entre les pèlerins anglo-saxons, avait été prier en arrivant à

1. *Notice sur le rétablissement en France de l'ordre des Frères prêcheurs*, dictée sur son lit de mort par le P. Lacordaire, à la demande d'un ancien et fidèle ami.

2. Quadam die equitantibus per viam, quasi præsciens obitum suum....

Rome[1]. Sa dernière maladie dura peu : et son agonie fut la plus douce possible. Il n'eut que le temps de rappeler à ses compagnons ses instructions précédentes et de désigner pour son successeur à Hexham, cet Acca que nous avons vu à ses côtés dans sa fournaise de Rome et lors de sa maladie mortelle à Meaux.

Après leur avoir donné une dernière bénédiction, il laissa retomber sa tête sur l'oreiller et y resta dans un doux repos, sans pousser un gémissement ni un soupir. Toute la communauté chantait en priant et en pleurant autour de son lit : comme on était arrivé au psaume CIII et au verset : *Emitte spiritum tuum et creabuntur*, sa respiration s'arrêta et il rendit son âme à son Créateur[2] (23 juin 709). Ce vieux soldat de Dieu était mort plus paisiblement qu'un enfant au berceau. Il était âgé de soixante-seize ans, dont quarante-cinq passés dans l'épiscopat.

Ses obsèques furent célébrées avec la pompe et la douleur que l'on se figure facilement. Tatbert, son disciple, son confident, son successeur, y présida : avant de l'ensevelir et pour se conformer à une pieuse et dernière recommandation du moribond, il envoya la chemise du saint encore trem-

1. Voir plus haut, page 148.

2. Cum quiete, non cum gemitu et murmure, caput ad cervical lectuli inclinavit et requievit.

pée de sa dernière sueur à une abbesse nommée Cyndreda, que Wilfrid avait convertie, qui gouvernait un des monastères de sa congrégation[1] et qui s'était sans doute signalée, comme les abbesses de Coldingham et de Whitby, par sa fidélité au vieux pontife exilé et persécuté. Le corps fut transporté à Ripon et enterré dans l'église que Wilfrid avait construite et dédiée à saint Pierre, celui des apôtres avec saint André qu'il avait toujours le plus aimé[2]. Tatbert y fit célébrer tous les jours une messe particulière pour lui, et, tous les ans, le jour de son anniversaire, il faisait distribuer aux pauvres la dîme de ses troupeaux, outre les aumônes journalières qu'il donnait pour l'âme de son cher maître et pour la sienne[3].

1. Eddius, c. 62. — Fridegobus, *Carmen de sancto Wilfrido*, c. 55. Nous verrons plus loin que le saint évêque Cuthbert, mort en 687, avait également prescrit d'envoyer son dernier vêtement à une abbesse qui l'avait touché par son pieux dévouement.

2. Eddius, c. 61 et 64.

3. Les beaux vers de l'épitaphe que Bede nous a conservée et dont il est probablement l'auteur, méritent d'être cités, au moins en partie :

Wilfridus hic magnus requiescit corpore præsul,
Hanc Domino qui aulam ductus pietatis amore
Fecit, et eximio sacravit nomine Petri,
Cui claves cœli Christus dedit arbiter orbis....
Paschalis qui etiam solemnia tempora cursus
Catholici ad justum correxit dogma canonis,
Quem statuere patres, dubioque errore remoto
Certa suæ genti ostendit moderamina ritus :
Inque locis istis monachorum examina crebra
Colligit, ac monitis cavit quæ regula patrum

A peine mort, Wilfrid apparut aux yeux de tous ce qu'il était, un grand saint et un grand homme. Contenue ou contestée de son vivant par les luttes de race, de parti et d'opinion où il avait été engagé, la vénération populaire éclata autour de sa tombe. Des guérisons miraculeuses sur la terre, des apparitions lumineuses dans le ciel, la cellule où il venait d'expirer protégée contre d'imprudents profanateurs et contre les ravages de l'incendie par une force surnaturelle, tels furent les premiers prodiges qui éveillèrent la confiance enthousiaste du peuple anglo-saxon dans ce saint de sa race[1], confiance qui, une fois enracinée, alla toujours croissante et se manifesta avec un redoublement d'intensité, après quatre siècles écoulés, sous les premiers rois normands. Ce ne furent pas seulement alors les aveugles, les infirmes, les moribonds, les naufragés qui eurent à se féliciter d'avoir invoqué la puissante intervention du saint abbé de Hexham auprès du Dieu vivant : ce furent encore les innocents persécutés, les vierges outragées, les populations désolées par les ravages de la guerre ou par l'oppression des vainqueurs étrangers[2].

Sedulus instituit: multisque domique, forisque
Jactatus nimium per tempora longa periclis,
Quindecies ternos postquam egit episcopus annos
Transiit, et gaudens cœlestia regna petivit.
Dona, Jesu, ut grex pastoris calle sequatur.

1. Eddius, c. 62, 63.

2. Voir le curieux récit de l'abbé Æired de Rievaux, intitulé : *De*

A Hexham, en l'honneur du sanctuaire qu'il avait créé et si longtemps habité, une vaste enceinte jouissait du droit d'asile, non-seulement pour les criminels ordinaires, mais surtout en temps de guerre pour les populations environnantes, qui s'y réfugiaient avec leurs bestiaux, et que le fer des plus cruels envahisseurs n'osait point y poursuivre. Les limites de cette enceinte n'étaient indiquées que par des croix érigées de distance en distance : la ville qui s'était bientôt formée auprès du grand monastère n'avait point de murailles : la vénération universelle pour la mémoire de Wilfrid devait lui tenir lieu de rempart. Près de quatre siècles après sa mort, cette vénération, et la confiance qu'elle inspirait au peuple d'alentour, se traduisirent en une légende touchante et vraiment poétique. Le roi Malcolm d'Écosse, dans une de ses nombreuses et cruelles incursions en Angleterre (1060-1093), irrité par le meurtre de ses messagers près de Hexham, avait ordonné le sac et le massacre gé-

Sanctis ecclesiæ Hagulstadensis et eorum miraculis, ap. Mabillon, *Acta SS. O. S. B.*, t. III, p. 204, 220, et Raine's *Priory of Hexham.* On remarque surtout le trait du jeune homme injustement condamné et qui, au moment d'être exécuté, s'écrie en regardant l'église du saint : *Adjuva nunc, Wilfride, quia si modo nolueris paulo post non poteris.* Sur quoi arrivent à toute bride deux *fidejussores* qui donnent caution *more patrio* pour lui et le sauvent. — Ce trait est cité par Palgrave, comme preuve de l'utilité de l'invocation des saints et des miracles contre les iniquités de la loi.

néral des habitants de la ville. Les Pictes du Galloway, les plus féroces d'entre les Écossais, étaient chargés de cette atroce exécution, trop conforme à l'usage de ces temps. Les larmes et les supplications des victimes désignées avaient été aussi vaines que les instances du clergé pour fléchir le roi. Pendant la nuit qui précédait le jour fixé pour le massacre, toute la population désarmée et désespérée s'était réfugiée dans l'église de Wilfrid, qui retentissait de leurs cris et de leurs gémissements. Un prêtre, des principaux de la ville, s'étant endormi de fatigue, eut un songe où il vit deux évêques qui arrivaient à cheval du côté du midi ; ces Dioscures[1] chrétiens accouraient à toute bride pour annoncer aux malheureux habitants de Hexham qu'ils étaient sauvés. « Je suis Wilfrid, » dit l'un d'eux ; « et voici Cuth-« bert que j'ai pris avec moi en passant à Durham, « nous venons tous deux vous délivrer. J'ai entendu « les pleurs et les gémissements de tous ceux qui « prient dans mon église. Ne craignez plus rien. « Voici qu'à l'aube du jour j'étendrai mon filet sur « tout le cours de la Tyne, et nul ne pourra passer la « rivière pour vous nuire. » En effet, dès le matin, un brouillard impénétrable couvrit toute la vallée. Les émissaires du roi se trompèrent de route, et

1. On se rappelle l'apparition de Castor et de Pollux à la bataille du lac Régille.

quand le brouillard se dissipa, la Tyne était devenue si grosse que, en l'absence de pont, les Écossais ne purent la passer. Le mari de sainte Marguerite y vit le doigt de Dieu, et renonça à son dessein sanguinaire : les habitants de Hexham demeurèrent de plus en plus convaincus que le bras de Wilfrid s'étendrait toujours pour les défendre[1].

Mais c'était surtout à Ripon où reposaient ses reliques, que se manifestait cette confiance universelle : on y accourait de toutes parts comme si l'on avait dû y trouver encore en vie le saint vieillard qui n'avait jamais eu peur de rien ni de personne, et dont on invoquait, dont on exigeait la protection avec une aveugle confiance et une tendre familiarité contre les iniquités de la conquête, les abus de la force et les injustes sévérités de la loi.

Cinquante ans après la délivrance de Hexham, les Écossais, sous leur saint roi David, revinrent en Northumbrie (1138) et y commirent des horreurs rare-

1. Rex vocat Gallowenses homines cæteris crudeliores.... « Mox ut « dies illuxerit, transeuntes flumen, irruite in eos. Non parcat oculus « vester non ordini, non sexui, non ætati.... » Clamor ingens, ploratus et ululatus.... Et ecce apparuerunt duo viri.... sedentes in equis.... Wilfridus vocor, et ecce hic mecum et sanctus Cuthbertus, quem transiens per Dunelmum adduxi.... Ecce, albescente aurora, extendam rete meum.... ÆLRED RIEVALENSIS, *de SS. ecclesiæ Hagulstad.*, c. 2, ed. Surtees. Cf. Præf., p. LX. — Wilfrid était censé arriver de Ripon, où était sa tombe, et passer, en allant vers le nord, par Durham, qui est au midi de Hexham.

ment égalées dans les guerres toujours si horribles de cette époque[1]. La population épouvantée s'arma sous la conduite de l'archevêque d'York et des barons anglo-normands les plus célèbres par la munificence qu'ils avaient déployée lors de la renaissance monastique du douzième siècle, les Bruce, les Mowbray, les Percy, les Estouteville. On marcha contre les cruels envahisseurs : on les rencontra à quelque distance, au nord de Ripon. Les Anglais s'étaient groupés autour d'un char semblable à ce fameux *carroccio*, que les Lombards du même temps menaient au combat contre l'empereur Frédéric Barberousse. Sur ce char, au-dessus d'un ciboire renfermant la sainte hostie, on avait planté la bannière de Wilfrid, *Wilfridi Ripensis vexillum*, entre celles de saint Pierre et de saint Jean. Ce char, que l'on appelait le *Standard* ou l'Étendard[2], donna son nom à la bataille où le roi d'Écosse et sa féroce armée furent complétement vaincus. Après la victoire, on reporta triomphalement à Ripon la bannière du saint qui avait ainsi protégé et sauvé son ancien diocèse, sauf à l'y

1. Voir tous les historiens contemporains cités par Lingard, et surtout les discours d'un évêque avant la bataille, omis dans l'édition donnée par Twysden de l'écrit spécial d'Ælred, abbé de Rievaux, *de Bello Standardi*, mais rétablis, d'après les manuscrits, par Raine, dans *the Priory of Hexham*, t. I, p. 89.

2. Dicitur a stando Standardum, quod stetit illic militiæ probitas vincere sive mori.

reprendre souvent pour la faire reparaître à la tête des bataillons armés pour la défense du pays[1].

De cette longue et touchante popularité il ne reste plus qu'une ombre, un nom, un vain mot. Dans la ville moderne de Ripon, qui est sortie tout entière du grand monastère fondé par Wilfrid, les gens du peuple ont conservé l'usage d'appeler un certain dimanche de l'année le *dimanche de Wilfrid*[2]; mais, quand on leur demande pourquoi, on reconnaît trop vite qu'ils ne savent plus rien ni de la vie du saint à qui ils doivent leur existence municipale, ni de l'Eglise dont il fut l'apôtre et le champion.

Heureusement pour nous, son œuvre et sa gloire sont inscrites en traits ineffaçables dans l'histoire de cette Église comme dans celle de son pays. Cette œuvre fut aussi diverse qu'efficace et durable. Signalons d'abord en quoi elle importe à l'ordre monastique. Nul ne fit plus que lui pour la propagation et la consolidation de cet ordre en Angleterre, d'abord par l'introduction de la règle bénédictine,

1. Ricardi Hagulstadensis, *De Gestis regis Stephani et de Bello Standardi*, ed. Surtees, p. 91, 93.

2. Faber, p. 204. — Il ne reste plus rien des constructions de Wilfrid, si ce n'est la crypte de la cathédrale actuelle, que l'on fait remonter à son époque. Dès le temps de Leland, un peu avant la Réforme, on ne voyait plus que trois croix *antiquissimi operis* sur le site de l'ancien monastère. L'une des trois flèches de l'église reconstruite au quatorzième siècle portait le nom de Saint-Wilfrid : elle fut abattue par le vent en 1660.

qui n'était encore adoptée qu'à Cantorbéry; puis par les priviléges et exemptions qu'il obtint de Rome, des rois et des parlements saxons au profit des grandes fondations de son temps, telles que Hexham et Peterborough; enfin par les liens fortement tissus d'une association intime et active entre les nombreux monastères qui l'avaient accepté pour chef, afin de se garantir ainsi mutuellement contre les violences et les usurpations des princes et des puissants[1].

L'année qui suivit sa mort, le premier anniversaire de ses funérailles réunit à Ripon les abbés de tous les monastères qu'il avait fondés, adoptés ou agrégés à ses propres communautés. Il en vint des quatre coins de l'Angleterre, et tous avaient grand souci de la situation que leur faisait la mort de leur vénérable chef. « Tant qu'il a vécu, » se disaient-ils, « nous avons souvent eu à souffrir de la violence des « rois et des grands, mais par sa sainteté, sa sagesse « et le grand nombre de ses amis, il nous a toujours « tirés d'affaire : il nous faut maintenant croire que « dans le ciel nous l'aurons pour protecteur au même « degré que saint Pierre et saint André, qu'il a tant « aimés et à qui il a dédié tout son bien et tous ses « sujets. » Le soir de cet anniversaire, après le souper, dans le crépuscule de ce long jour d'été, tous

1. Guill Malmesb., f. 153

les abbés, suivis de toute la communauté de Ripon, sortirent en plein air pour chanter complies ; là ils virent tout le firmament éclairé par un grand arc-en-ciel, dont la blanche lueur sortait de la tombe du saint et enveloppait toute l'enceinte du monastère. Eddi, le fidèle biographe de Wilfrid, y était aussi : il vit et admira ce cercle lumineux. « Nous comprîmes tous, » dit-il, « que l'intercession du saint serait par la bonté de Dieu comme un rempart inexpugnable autour de la vigne du Seigneur et de sa famille, et l'événement l'a prouvé, car depuis lors nous avons vécu en sûreté sous des abbés librement élus par nous-mêmes, et quand les uns ont été menacés, les autres sont accourus à leur secours, et cela dans toute l'Angleterre, au nord comme au midi de l'Humber[1]. »

Notre musicien indique ainsi, ce nous semble, que Wilfrid avait réussi à créer, au moins pour un temps, un premier essai de cette association de divers monastères entre eux que plusieurs grands saints monastiques ont rêvé de donner pour complément à la règle de saint Benoît, et qui s'est réalisée sur une si vaste échelle dans les ordres de Cluny et de Cîteaux.

1. In crepusculo vespertino.... candidum circulum totum cœnobium circumdans quasi per diem arcus cœli absque variis coloribus.... Eddius, c. 64.

A l'Église d'Angleterre Wilfrid rendit l'immense service de garantir l'inamovibilité de l'épiscopat. En procédant, malgré lui et par des voies peu canoniques, à la division des évêchés primitifs, son émule et son adversaire, l'archevêque Théodore, avait fait prévaloir une circonscription diocésaine plus adaptée aux besoins du pays. De plus, ce même pontife avait attribué l'élection des évêques aux assemblées nationales présidées par le primat, où les députés de l'Église vacante étaient entendus et où les propositions des rois étaient discutées et contrôlées par les évêques et les seigneurs; de sorte qu'il pouvait être vrai de dire en principe que le choix des évêques, comme celui des abbés, dépendait du clergé[1]. Mais la puissance de l'épiscopat devint rapidement trop grande et cette dignité trop recherchée, pour que la royauté n'intervînt pas d'une façon abusive et prépondérante dans les élections. Wilfrid opposa à cette prépondérance laïque une barrière beaucoup plus efficace, en résistant à outrance au droit que s'arrogeaient les rois de nommer, de transférer ou de déposer à leur gré les évêques, et en faisant consacrer tant par le Saint-Siége que par les synodes nationaux le principe de l'inamovibilité de l'autorité épiscopale.

1. Electio olim præsulum et abbatum tempore Anglorum pene clericos et monachos erat. GUILL. MALMESB., *de Gestis Pontif.*, c. 3, f. 157. Cf LINGARD, *Antiquities*, p. 91-96, 145.

Grâce à lui, et jusqu'à la conquête normande, c'est-à-dire pendant quatre siècles, aucun roi anglais n'osa déposer arbitrairement un évêque de son siége.

A l'Église catholique tout entière il rendit le service considérable de combattre, de vaincre et de détruire l'esprit particulier de la chrétienté celtique. Sans être en quoi que ce soit une révolte ou une protestation contre l'unité catholique, sans mériter à aucun titre la note d'hérésie ou de schisme dont Wilfrid et ses partisans étaient trop prodigues, cet esprit aurait pu dégénérer promptement en une sorte de provincialisme étroit et jaloux. Après avoir longtemps repoussé la pensée de conférer aux Anglo-Saxons, conquérants païens de la Bretagne, le bienfait de la foi, l'Église celtique s'était ravisée, et, la glace une fois rompue par les missionnaires romains, elle s'était mise en mesure de les supplanter et de les éclipser partout. Mais à leur insu sans doute, contre leur volonté, et par des minuties pédantesques, les apôtres celtiques de l'Angleterre isolaient les nouveaux chrétiens du centre de l'action chrétienne, de l'Église romaine, et cela précisément au moment où cette Église, appelée par la Providence à évangéliser l'immense famille des peuples germains au delà du Rhin et du Danube, réclamait impérieusement le concours de cette race germanique dont saint Grégoire

le Grand avait prophétiquement signalé la mission, et dont Dieu avait fait la plus active, la plus hardie, la plus persévérante de toutes les races barbares. L'Angleterre risquait de devenir une succursale ecclésiastique de l'Irlande ; et son caractère insulaire se serait développé outre mesure au détriment de l'unité catholique et de l'intérêt général du monde chrétien. Wilfrid parut : par cinquante ans de combats, aux dépens de sa paix, de sa sécurité, de sa liberté même, il neutralisa d'abord, et finit par anéantir la prépondérance celtique, sans qu'on pût toutefois lui reprocher aucune persécution, aucune compression, aucune violence contre les vaincus. Il fit plus qu'arrêter le mouvement celtique, il le refoula dans le néant. Il extirpa toutes les différences rituelles et liturgiques qui servaient de voile et de prétexte à des dissentiments de race et d'esprit : il les extirpa non-seulement dans son immense diocèse, dans la vaste Northumbrie[1], mais

1. A peine si l'on retrouve plus tard en Northumbrie quelques faibles vestiges des traditions et des institutions celtiques. Par exemple, on voit en 936, à York, le roi Athelstane, en marchant contre les Écossais, solliciter les prières des Culdées, *Colidei*, qui desservaient la cathédrale de Saint-Pierre.... «Videns in dicta ecclesia viros sanctæ vitæ et conversationis honestæ dictos ad tunc *Colideos*, qui multos sustentabant pauperes, et modicum habebant unde viverent, concessit.... ut melius possent sustinere pauperes confluentes, hospitalitatem tenere.... » Il s'agit évidemment des *Céli-Dé* celtiques, et leur existence à York, au dixième siècle, doit remonter aux institutions des mission-

dans toute l'Angleterre; et non-seulement en Angleterre, mais, par la contagion de son exemple et de son influence, en Irlande, en Écosse, et enfin jusque dans le sanctuaire suprême du christianisme celtique, à Iona[1].

En évangélisant lui-même la dernière tribu conquérante qui fût restée païenne, celle des Saxons du Sud, Wilfrid acheva glorieusement l'œuvre de la conversion de l'Angleterre, commencée près d'un siècle auparavant par les missionnaires romains. Il fit plus encore. En allant lui-même, le premier de sa race, frapper à la porte du Vatican et prier au tombeau des Apôtres; en inaugurant ainsi les pèlerinages et les appels à Rome; en faisant reconnaître par les rois et les évêques saxons, en droit et

naires irlandais antérieurs à Wilfrid. On voit d'ailleurs que, conformément à l'usage universel des religieux celtiques comme des bénédictins, ils combinaient la célébration de l'office divin avec le soin des pauvres. — Athelstane leur accorda, après sa victoire, « unam travam bladi de qualibet caruca arante in episcopatu York, quæ usque in præsentem diem dicitur *Petercorn;* » ces *travæ* avaient été abandonnées au roi *ex consensu incolarum,* à la charge par lui d'exterminer les loups qui détruisaient « fere omnes villanorum bestias. » — Les loups exterminés, la redevance resta disponible et le roi en disposa pour les *Colidei.* Cette donation, *largitione fidelium,* fut confirmée par Guillaume le Conquérant et Guillaume le Roux, qui les transformèrent, eux et leur redevance, à un hôpital fondé par les mêmes *Colidei* à York, sous le nom de Saint-Léonard. DUGDALE, *Monasticon,* cité par REEVES, *the Culdess of the British Islands,* p. 59-144.

1. On verra plus loin comment Aldhelm, Egbert et Adamnan achevèrent l'œuvre de Wilfrid.

en fait, l'intervention et la suprématie de la papauté, il fit entrer l'Angleterre dans l'orbite du grand mouvement de la civilisation européenne, dont le Saint-Siége devenait graduellement le pivot et le foyer. Ce fut lui qui compléta, qui couronna l'œuvre de Grégoire et d'Augustin. Il mit le sceau à la conquête de l'Angleterre par les papes et par les moines. L'Angleterre lui dut de n'être pas seulement chrétienne, mais catholique, apostolique et romaine. Aucun Anglo-Saxon n'a exercé sur les destinées de sa race et de son pays une influence plus décisive et plus souveraine.

Dans l'Angleterre moderne, tout ce que Wilfrid a fait est détruit, tout ce qu'il a aimé a péri. Il ne vit plus que dans l'histoire, où il a creusé, pour tout observateur attentif, un sillon ineffaçable. En le plaçant sur les autels, l'Église nous enseigne que par son dévouement à la justice, à la vérité, au bien des âmes, il a conquis une place éminente parmi les saints. Mais, au point de vue simplement historique, son caractère et sa carrière offrent le sujet d'une étude aussi curieuse qu'attachante. Chez lui on ne retrouve plus rien des grands moines de la primitive Église, des solitaires de la Thébaïde, ni même des solennels et mystiques ascètes du christianisme celtique. Bien qu'il ait connu les aspirations et les consolations de la vie spirituelle, ce qui prédomine

chez lui, ce n'est point l'homme intérieur, l'homme de prière et de solitude ; c'est l'homme du bruit et de la lutte, l'homme de guerre dans la vie religieuse.

Wilfrid commence cette grande lignée de prélats tour à tour apostoliques et politiques, éloquents et batailleurs, champions intrépides de l'unité romaine et de l'indépendance ecclésiastique, représentants magnanimes des droits de la conscience, des libertés de l'âme, des forces spirituelles de l'homme et des lois de Dieu ; lignée dont l'histoire ne rencontre nulle part la pareille en dehors de l'Église catholique d'Angleterre ; lignée de saints, de héros, de confesseurs et de martyrs, qui a produit saint Dunstan, saint Lanfranc, saint Anselme, saint Thomas Becket, Étienne Langton, saint Edmond, l'exilé de Pontigny, et va finir avec Réginald Pole. Par une étrange et touchante rencontre, c'est à côté de la tombe de ce dernier archevêque catholique de Cantorbéry, dans la métropole arrosée par le sang de saint Thomas le Martyr, que reposent les restes de Wilfrid, transférés dans l'église primatiale en 959 pour les dérober à la rapacité sacrilége des Danois[1].

Il est en outre le précurseur des grands prélats, des grands moines, des princes abbés du moyen âge,

1. Faber, p. 202.

chefs ou oracles des assemblées, ministres et lieutenants des rois, quelquefois leurs égaux ou leurs rivaux. Quant le devoir l'exige, nulle souffrance ne l'effraye, nulle privation ne lui répugne, nul danger ne l'arrête : il fera quatre fois en sa vie le voyage de Rome, alors dix fois plus laborieux et cent fois plus périlleux que ne l'est aujourd'hui le voyage d'Australie. Mais, rendu à lui-même, il aimera la pompe, le luxe, la magnificence et la puissance. Il saura se faire humble et petit quand il le faudra : il saura encore mieux braver les rois, les princes, les seigneurs, les évêques, les conciles, les assemblées laïques, pour l'âpre et inflexible défense de son patrimoine, de son pouvoir, de son autorité, de sa cause.

Les ennemis ne lui manquèrent pas, et, comme on l'a justement remarqué, il semble avoir deviné et pratiqué l'axiome de Rancé, qui disait : *Un chrétien devrait acheter des ennemis au prix de l'or.* Mais plusieurs d'entre ses ennemis furent des saints : et de tous les autres saints évêques ou abbés de son temps, si nombreux dans l'Église anglo-saxonne, aucun n'a été son allié, aucun ne lui a tendu une main amie dans ses épreuves et ses combats. Plusieurs même lui témoignèrent une sorte d'animosité inexplicable. Il faut bien en conclure qu'il ne ménagea pas assez cette susceptibilité du sentiment

national, toujours si puissante chez ses compatriotes, et qui a fini par les détacher du catholicisme. De plus, en faisant la part aussi grande que l'on voudra aux rancunes provinciales, aux jalousies personnelles, il faudra bien admettre qu'il dut y avoir chez lui un mépris injuste pour d'anciens et utiles services, avec une certaine irritabilité maladive, une pertinacité fatigante dans la lutte, et même une violence hautaine et blessante dans le langage[1], mais dans son langage seulement, car dans ses actes il fut toujours tolérant et généreux.

En revanche il eut beaucoup d'amis. Il compta par milliers les religieux qui vinrent spontanément se ranger sous sa crosse, et, parmi eux, il trouvait les compagnons intrépides et fidèles de ses voyages, de ses naufrages, de ses dangers, de ses exils, et ceux encore qui, autour de son lit, priaient avec tant de larmes pour que sa vie fût prolongée. Il sut inspirer aux plus illustres, aux plus saintes femmes de sa race, à la reine Etheldreda, à l'abbesse Ebba, à Elfleda, sa dernière protectrice, une affection victorieuse de tous les obstacles. Il exerça sur elles, comme sur les âmes, les plus délicates et les plus fières de son temps, comme sur les sauvages Frisons et les redoutables

1. C'est ce qu'avoue le plus enthousiaste de ses biographes modernes, le père Faber, p. 203. Cf. Hook, p. 138.

Lombards, un irrésistible prestige, et cela pendant toute sa vie, depuis le jour où il gagna le cœur de la reine de Northumbrie en arrivant chez elle dans sa petite armure d'adolescent, jusqu'à la dernière crise où le preux Bertfried, le sauveur de la dynastie bernicienne, se prononça pour le proscrit septuagénaire.

Ce prestige s'explique par les rares qualités qui rachetaient, et au delà, tous ses torts. C'était, avant tout, une grande âme, virile et résolue, ardente et enthousiaste, d'une énergie indomptable, capable tour à tour d'attendre ou d'agir, mais inaccessible au découragement et à la peur, née pour habiter ces sommets qui attirent à la fois les regards de la foule et la foudre. Son éloquence, supérieure à tout ce qu'on avait encore connu en Angleterre, son intelligence alerte et pénétrante, son zèle dévorant pour les études littéraires et l'éducation publique, son amour et son intelligence de l'art des constructions monumentales qui éblouissaient le peuple chrétien et où sa voix attirait de si vastes auditoires ; sa force d'âme dans l'épreuve, son ardent amour de la justice : tout contribuait à faire de lui un de ces personnages qui dominent et passionnent leurs contemporains, qui maîtrisent l'attention et l'imagination de ceux-là mêmes dont ils n'entraînent pas les convictions[1]. Il y a toujours chez lui quelque

1. Eddi, qui, comme tous les moines lettrés de son temps, savait

chose de généreux, de chaleureux, de magnanime, qui le recommande à la sympathie des cœurs bien nés, et quand la fortune adverse, quand la violence et l'ingratitude triomphantes viennent mettre à sa vie le sceau de l'épreuve noblement et chrétiennement supportée, l'émotion, la sympathie redoublent et l'emportent sur tout ce qui, dans sa conduite, a pu nous paraître moins attachant ou moins compréhensible.

Il est parmi les Anglo-Saxons le premier qui ait fixé l'attention des autres peuples, le premier aussi dont on ait conservé une biographie particulière. Dans chaque détail comme dans l'ensemble de cette biographie, il nous offre le type des qualités et des singularités de son peuple : l'obstination, le courage, l'énergie laborieuse et infatigable, l'opiniâtre amour du travail, la résolution de lutter jusqu'à extinction pour son patrimoine, pour son honneur, pour son droit. *Dieu et mon droit!* cette fière devise de l'Angleterre est écrite à chaque page de la vie de Wilfrid. Au service d'une cause qui est devenue, par le malheur des temps et l'aveuglement

son Horace par cœur, ne manque pas, tout comme le ferait un orateur parlementaire du dix-neuvième siècle, d'appliquer à son héros, dès la préface de sa biographie, les vers si connus :

Feriuntque summos
Fulgura montes.

Odes, II, 2.

des hommes, la plus impopulaire de toutes aux yeux de la nation anglaise, Wilfrid a déployé toutes les vertus qui sont le propre de ses compatriotes et les mieux faites pour leur plaire. On sent palpiter en lui toutes les passions et tous les nobles instincts de son peuple. Il faut être hébété par la haine, mille fois plus aveugle que l'ignorance, pour ne pas saluer en lui le fils aîné de cette race invincible, le premier des Anglais.

LIVRE XV

CONTEMPORAINS
ET
SUCCESSEURS DE SAINT WILFRID

650-735

Omnes vos filii lucis estis, et filii diei.
THESSAL., V, 5.

Non enim dedit nobis Deus spiritum timoris, sed virtutis, et dilectionis, et sobrietatis.
II TIMOTH., I, 7.

CHAPITRE PREMIER

Saint Cuthbert.

637-687

Contraste entre Wilfrid et les saints de la plage northumbrienne. — Sa gloire est éclipsée par celle de Cuthbert. — Enfance de Cuthbert, berger sur les confins de l'Écosse et de l'Angleterre. — Il devient novice à Melrose. — Il évangélise le peuple des Marches écossaises. (Note sur le monastère de Dull, berceau de l'université de Saint-Andrews.) Ses austérités; ses bains d'eau froide; légende des loutres. — Il passe de Melrose à Ripon, d'où il est chassé, par Wilfrid, avec tous les moines celtiques. — Il devient prieur à Lindisfarne, où il fait prévaloir les usages romains et l'uniformité de l'observance bénédictine; sa vie claustrale et extérieure à Lindisfarne. — Sa mansuétude extrême. — Il se fait anachorète dans une grotte de l'île de Farne; traditions populaires sur son séjour à Farne : les oiseaux de saint Cuthbert et les grains de son chapelet. — Sa charité envers la foule des pénitents qui viennent l'y chercher. — Son hospitalité. — Son humilité. — Le roi Egfrid le tire de son rocher pour le faire évêque de Lindisfarne. — Il reste moine et missionnaire pendant son court épiscopat.— Sa compassion pour toutes les souffrances de ses ouailles : la comtesse folle; la mère consolée. — Ses relations avec sa mère nourricière, avec la reine Etheldreda, avec les grandes abbesses, Ebba de Coldingham, Elfleda de Whitby. (Note sur l'exclusion des femmes de son monastère.) — Sa dernière visite à l'abbesse Verca. — Il retourne sur son rocher pour y mourir. — Le linceul de l'abbesse. — Dernières exhortations de Cuthbert; sa mort. — Son meilleur ami meurt le même jour et à la même heure. — Leur entrevue annuelle sur le rocher de Farne. —

Popularité immense et durable de sa mémoire. — Translation de ses reliques à Durham. — Magnificence et richesse de cette cathédrale, la plus opulente du monde après Tolède. — Droit d'asile. — Efficacité de sa protection à l'égard des opprimés. — Alfred, Canut et Guillaume le Conquérant. — Indépendance quasi-souveraine des successeurs de Cuthbert sous la royauté anglo-normande. — Saint Cuthbert invoqué par les Anglais contre les invasions écossaises. — Bataille de Nevill's-Cross. — Sa bannière paraît pour la dernière fois dans l'insurrection du Nord contre Henri VIII. — Elle est profanée et brûlée avec son corps. — Sa popularité sur mer comme sur terre. — Les moines matelots. — Cuthbert encore enfant les voit comme des oiseaux de mer sur les flots. — Son apparition aux navigateurs en péril. — L'anachorète Ethelwold prie pour les naufragés. — Grace Darling, l'héroïne chrétienne de cet archipel au dix-neuvième siècle.

A côté de la grande figure de Wilfrid apparaît dans l'histoire toute une famille de saints religieux, ses contemporains et ses compatriotes, dont la place aurait dû être marquée dans le récit qu'on vient de lire, si déjà ce récit n'était trop prolongé. D'ailleurs, quoique ayant tous habité la Northumbrie pendant le pontificat de Wilfrid, ils forment assez naturellement un groupe à part. Cette attitude leur est assignée par la réserve quelquefois hostile que nous avons déjà signalée chez eux, et plus encore par la nature essentiellement pacifique de leur caractère et de leur rôle. S'ils ont touché par quelque coin aux luttes et aux agitations de leur temps et de leur pays, on peut croire qu'ils ne l'ont jamais fait qu'à contre-cœur. Aussi enclins à la paix et à la retraite studieuse et

ascétique que l'était Wilfrid aux fatigues et aux hasards de la lutte, retranchés dans leurs monastères, sur la plage maritime de ce royaume de Northumbrie où se débattait le conflit toujours renaissant entre Wilfrid et les descendants de l'Homme de Feu, leur histoire forme un doux et rafraîchissant contraste avec la carrière orageuse du grand abbé de Hexham et de Ripon.

Au premier rang de ces pacifiques, se place le moine que l'Église honore sous le nom de saint Cuthbert[1], et dont la gloire éclipsa bientôt celle de Wilfrid, bien que son rôle historique ait été d'une bien moindre importance. Oui, quelque considérable qu'ait été l'influence de Wilfrid, le grand évêque, le grand abbé, le fils de noble race, sa popularité fut de beaucoup dépassée, auprès de ses contemporains comme auprès de la postérité catholique, par celle d'un petit pâtre qui devint, lui aussi, évêque, et dont le diocèse fut un de ceux qu'avait produits le démembrement du diocèse de Wilfrid. Les Celtes ont revendiqué Cuthbert comme un des leurs, au moins par la naissance[2].

1. Sa vie a été écrite d'abord par un moine de Lindisfarne pendant que le roi Aldfrid régnait encore, c'est-à-dire avant 705, et moins de vingt ans après la mort du saint; puis en prose et en vers, par Bede, qui avait quatorze ans quand Cuthbert mourut, et qui a soin de constater, avec son exactitude ordinaire, les noms et la profession de tous ceux dont il tenait ses récits.

2. L'origine irlandaise de Cuthbert est affirmée sans réserve par Reeves dans ses *Notes sur Wattenbach,* p. 5. Lanigan (t. III, p. 88)

Ils en ont fait le fils d'une princesse irlandaise réduite en esclavage, comme Brigitte, la sainte patronne de l'Irlande, et de plus tombée en proie à la luxure d'un vainqueur sauvage. Ils l'ont aussi rangé parmi les disciples de leur grand sanctuaire d'Iona [1]. Cette origine celtique serait encore mieux démontrée par son attitude envers Wilfrid que par la tradition constante des moines anglo-saxons de Durham. Mais, à vrai dire, on ne sait rien avec certitude du lieu de sa naissance ni du rang de sa famille.

On le voit paraître pour la première fois à l'état de berger, dans la vallée de Lauderdale, arrosée par une rivière qui se jette dans la Tweed, près de Mel-

constate qu'Usher, Ware, Colgan, en ont eu la même opinion. Il existe une Vie de Cuthbert, traduite de l'irlandais en latin, d'abord publiée en partie dans la collection de Capgrave, puis réimprimée d'après un manuscrit beaucoup plus étendu, mais seulement du quatorzième siècle, par la Société Surtees en 1838; cette vie lui donne pour mère la fille du roi de Leinster, devenue l'esclave du roi de Connaught, qui avait abusé d'elle, après avoir égorgé toute sa famille: l'enfant né de cet attentat, transporté par sa mère en Bretagne, avait été nommé *Nulhoc*, c'est-à-dire *gémissement*, à cause des pleurs de sa mère outragée. (Colgan, *Act. SS.*, ad 20 mart.) — Beaucoup d'autres anciens auteurs irlandais et anglais en font un natif de l'Irlande. — Bede ne dit rien du lieu de sa naissance. Les Bollandistes, qui le donnent pour Anglo-Saxon, dans l'article qu'ils lui ont consacré à la date du 20 mars, semblent le tenir pour Irlandais dans leur Vie de saint Wiro, au 8 mai. Mabillon croit qu'il était né dans le pays où il gardait les troupeaux, sur les bords du Lauder, mais sans rien prouver. Lanigan incline visiblement du même côté.

1. *Libellus de ortu S. Cuthberti.* Ed. Surtees, p. 79.

rose, et par conséquent sur les confins actuels de l'Écosse et de l'Angleterre. C'était alors une région annexée au royaume de Northumbrie, que le roi saint Oswald venait de relever en le délivrant du joug des Merciens et des Bretons.

Comme nous allons le voir voyager à cheval, escorté d'un écuyer, on ne peut pas supposer qu'il fût d'une famille indigente. Toutefois il ne gardait pas les brebis de son père, comme le jeune David dans les campagnes de Bethléem : on nous dit expressément que les troupeaux confiés à ses soins appartenaient à un ou plusieurs maîtres. Ses parents devaient être du nombre de ces clients ou vassaux à qui les grands seigneurs saxons livraient la garde et la conduite de leurs troupeaux, sur la vaste étendue des domaines qui leur étaient abandonnés dans le *folc-land* ou domaine public, où des bouviers et autres pâtres vivaient jour et nuit en plein air, comme font encore les bergers hongrois dans les *pustas* des deux rives du Danube[1].

L'imagination des peuples du nord de l'Angleterre dont Cuthbert a été le héros avant comme après la conquête normande, s'est donné pleine carrière sur

1. Ac statim commendans suis pecora quæ pascebat dominis. BEDE, *De Vita et Miraculis S. Cuthberti,* c. 4. — Ce *folc-land* répond à l'*Allmend* ou *Allgemeinheit* des communes rurales en Allemagne: c'est l'*Ager publicus* des Romains. Cf. KEMBLE, *Saxons in England.*

cette enfance obscure de leur saint favori : elle s'est complu à raconter ses jeux et à le représenter marchant sur les mains et faisant la roue, avec ses petits camarades[1].

Un témoignage plus authentique, celui de son contemporain Bede, nous apprend que notre berger n'avait pas son pareil, parmi les enfants de son âge, pour l'activité, l'adresse et l'audace à la lutte et à la course. Dans tous les jeux, dans tous les exercices du corps, il était toujours le premier à provoquer ses camarades avec la certitude de l'emporter sur eux; on croit lire le portrait d'un petit Anglo-Saxon de nos jours, d'un écolier moderne d'Eton ou de Harrow[2]. Cependant une piété précoce se manifestait chez lui au milieu de cette exubérance du jeune âge, et une nuit, pendant qu'il gardait, en priant, les moutons de ses maîtres, il vit le ciel qui était tout noir s'entr'ouvrir par une traînée lumineuse, puis une foule d'anges descendre du ciel et y remonter avec une âme resplendissante qu'ils étaient venus chercher sur la terre[3].

1. Cum jocantibus satis jucundus apparuit. Quidam saltu, alii luctamine.... nonnulli vertice capitis in terram depresso, pede utroque in sublime porrecto, se subrigere decertabant. *Libellus,* p. 80.

2. Omnes coætaneos in agilitate et petulantia superans. MONACH. LINDISFARN., ap. BOLLAND., t. III Martii, p. 118. BEDE, *De Vita et Miraculis S. Cuthberti*, c. 1. — Cf. c. 6.

3. BEDE, c. 4.

Le lendemain il apprit que le saint évêque de Lindisfarne, Aïdan, l'apôtre de toute cette contrée, était mort dans la nuit. Cette vision détermina sa vocation monastique.

Au bout de quelque temps nous le retrouvons à la porte du monastère de Melrose, du grand noviciat celtique de Northumbrie : il n'avait encore que quinze ans (651), et cependant, comme Wilfrid à la cour de la reine Eanfleda, il y arrive à cheval, la lance à la main, et accompagné d'un écuyer, car il avait déjà fait la guerre et avait appris devant l'ennemi les premières leçons de l'abstinence qu'il voulait pratiquer dans le cloître[1]. Il fut reçu par deux grands docteurs de l'Église celtique : l'abbé Eata, qui avait été l'un des douze Northumbriens d'abord choisis par Aïdan, et le prieur Boisil, qui prit le nouveau venu en affection spéciale et se chargea de son éducation monastique. Cinq siècles plus tard on baisait encore avec vénération, dans la cathédrale de Durham, l'évangéliaire qui avait servi aux lectures quotidiennes du maître et de l'élève.

L'énergique et robuste jeune homme déploya aussitôt la plus rare aptitude pour la vie religieuse, et non-seulement pour les exercices cénobitiques,

1. In castris contra hostem cum exercitu sedens, ibique habens stipendia parva. Bolland., p. 118. — Cum equo desilisset et hastam quam tenuerat manu ministro dedisset.... Bede, c. 6.

mais surtout pour les missions qui constituaient la principale occupation des moines de ce temps et de ce pays. Il ne se contentait pas de surpasser tous les religieux par son assiduité aux quatre principales occupations de la vie monastique, l'étude, la prière, les vigiles et le travail des mains [1]; il s'appliquait surtout à extirper du cœur de la population d'alentour les derniers vestiges de la superstition païenne. Il n'y avait pas de village assez reculé, pas de montagne assez escarpée, pas de chaumière assez sordide pour échapper à son zèle. Il passait quelquefois des semaines et des mois entiers hors de son monastère, à prêcher et à confesser la plèbe rustique de ces montagnes [2]

Les chemins étaient difficiles, ou plutôt il n'y avait pas de chemins; il ne pouvait voyager que rarement à cheval et quelquefois en bateau, lorsqu'il s'agissait d'aller jusque sur la côte des régions habitées par les Pictes [2]. Mais c'était le plus souvent à pied

1. BEDE, *Vita S. Cuthb.*, c. 6.

2. Cum duobus fratribus pergens et navigans ad terram Pictorum, ubi Mudpieralegis (?) prospere pervenerunt. BOLL., p. 119. — Ad terram Pictorum qui Nidwari vocantur. BEDE, c. 11. — M. Joseph Robertson, l'un des plus consciencieux érudits de l'Écosse contemporaine, qui a bien voulu s'occuper d'éclaircir pour moi les principales difficultés de l'histoire de Cuthbert, croit que ce lieu désigne Newburn, près de Largo, dans le comté de Fife. Je ne puis me taire sur le vif et profond regret que m'inspire la mort si prématurée de cet homme aussi intelligent qu'érudit; nous avons eu la douleur de le perdre pen-

qu'il lui fallait pénétrer dans les *glens* ou vallons les plus reculés, traverser les bruyères et les vastes plateaux incultes et inhabités, où l'on ne rencontrait que de loin en loin quelques cabanes de pâtres comme celle où il avait passé son enfance et qu'eux-mêmes abandonnaient en hiver. Mais ni les intempéries des saisons, ni la faim, ni la soif, n'arrêtaient le jeune et vaillant missionnaire dans ses courses apostoliques, à la recherche de ces populations clair-semées, mêlées d'Anglo-Saxons et de Celtes, déjà chrétiennes de nom et par le baptême, mais qui conservaient un attachement invétéré pour beaucoup de leurs anciennes superstitions, et que la première calamité imprévue, telle qu'une de ces grandes mortalités, alors si fréquentes, ramenait promptement aux sortiléges, aux amulettes, et autres pratiques de l'idolâtrie[1].

Les récits très-détaillés des prodiges qui accompagnaient souvent ses pérégrinations nous font voir que son active sollicitude embrassait toute la région montueuse qui s'étend entre les deux mers depuis le Solway jusqu'au Forth[2]. Ils nous expliquent com-

dant que ce volume était sous presse et au moment où il venait de mettre le sceau à sa renommée par la publication de sa grande et belle collection des *Concilia Scotiæ*.

1. *Vita*, c. 5, 9. BOLLAND., p. 119, 120.

2. Il semblerait même qu'il ait étendu beaucoup plus au nord la sphère de ses opérations : car le *Libellus de ortu S. Cuthberti*, écrit

ment les religieux administraient les consolations et les enseignements de la religion, avant que l'organisation des paroisses, prescrite par l'archevêque Théodore, eût été partout introduite ou régularisée. Dès qu'on apprenait l'arrivée d'un de ces missionnaires apostoliques dans une localité quelque peu centrale, toutes les populations des environs affluaient pour l'entendre, et s'efforçaient, avec ferveur et simplicité, de pratiquer les enseignements qu'il leur distribuait. Cuthbert surtout était écouté avec la plus affectueuse confiance : son éloquence était si persuasive, qu'elle amenait les plus récalcitrants à ses pieds, pour lui révéler leurs péchés et pour accepter la pénitence qu'il leur imposait[1].

Lui-même se préparait à l'enseignement et à l'administration des sacrements par des pénitences et des austérités extraordinaires. On montre encore çà et là les baignoires de pierre où il passait la nuit en prière, couché dans une eau glacée, selon un usage pratiqué par la plupart des saints celtiques,

en langue irlandaise, et dont la version latine a été publiée par la Société Surtees, mentionne une croix de pierre élevée par lui, en quittant le monastère de Dull, situé dans le pays d'Athole, et tout près du château de Taymouth. Ce monastère, assez célèbre dans les fastes de l'Église celtique, fut le berceau de l'université actuelle de Saint-Andrew's : il eut, au onzième siècle, pour *Co-arb* ou *Combarba*, c'est-à-dire pour abbé laïque et héréditaire, l'ancêtre de la maison royale des Stuarts.

1. *Vita*, c. 9.

et que Wilfrid lui-même, comme on l'a vu, avait trouvé bon de leur emprunter[1]. Quand il se trouvait au bord de la mer, il allait, la nuit et à l'insu de tous, se plonger jusqu'au cou dans les flots, pour chanter ses vigiles. A peine sorti de l'eau, il se remettait à prier sur le sable de la plage ; une fois, caché dans les rochers voisins, un de ses disciples, qui l'avait suivi à la dérobée pour découvrir le but de cette course nocturne, vit deux loutres sortir de l'eau et, pendant que le saint priait à genoux, lécher ses pieds glacés et les essuyer avec leur poil jusqu'à ce que la vie et la chaleur fussent revenues à ses membres endoloris[2]. Par un de ces tristes jeux de la frivolité humaine qui déconcertent l'historien, ce trait insignifiant est le seul qui soit resté encore aujourd'hui dans la mémoire du peuple. Saint Cuthbert n'est plus connu des paysans du Northumberland et des Marches d'Écosse que par la légende de ces loutres compatissantes, tout comme le nom de saint Columba ne rappelle aux mariniers des Hébrides que la cigogne fatiguée qu'il renvoya dans l'Irlande, sa patrie.

Il était depuis quelques années à Melrose, lorsque

1. *Libellus*, c. 25. — Voir plus haut, page 83, l'histoire de Drichthelm, le pénitent de Melrose, et, pour Wilfrid, page 231.

2. Hæ.... anhelitu suo pedes ejus fovere cœperunt.... lambentes pedes, volutantes tergebant pellibus suis, et calefacientes odoribus suis. Boll., p. 119. — Bede, c. 10.

l'abbé Eata l'emmena avec lui pour faire partie de la communauté de moines celtiques que le roi Alchfrid avait voulu établir à Ripon. Cuthbert y fut investi des fonctions d'hôtelier : il y déploya le même zèle que dans ses missions. Quand les voyageurs arrivaient à travers la neige, affamés ou transis par le froid, il leur lavait lui-même les pieds et les réchauffait contre sa poitrine[1], puis courait au four pour faire cuire le pain s'il en manquait. On se rappellera peut-être que les moines venus de Melrose durent céder la place à Wilfrid lorsque celui-ci, au début de sa campagne en faveur du rit romain et de l'unité pascale, prétendit imposer à la colonie celtique de Ripon l'abandon de ses usages nationaux[2]. Ce fut un grand et soudain orage, dit Bede, avec la prudente réserve qu'il observe en ce qui touche les luttes entre Wilfrid et d'autres saints. Cuthbert s'en revint, avec ses compatriotes, à Melrose, y reprendre sa vie de prédicateur missionnaire et y retrouver son ami et son maître, le prieur Boisil. A la mort de celui-ci, enlevé par la grande peste de 664[3], Cuthbert fut élu prieur à sa place. Il avait été lui-même atteint de la contagion régnante : tous les religieux priaient avec instance pour que sa vie leur fût conservée. Quand il sut que

1. Voir la légende de l'Ange, dans Bede, *Vita S. Cuthberti*, c. 7.
2. Voir plus haut, p. 151. — Cf. Bede, c. 8.
3. Voir plus haut, p. 186.

la communauté avait passé la nuit en prières pour lui, bien qu'il ne fût nullement guéri, il s'écria avec un redoublement de son énergie habituelle : « Que fais-je donc au lit? Il est impossible que Dieu « n'écoute pas de tels hommes; donnez-moi vite mon « bâton et mes chausses. » Et se levant il se mit aussitôt à marcher en s'appuyant sur son bâton. Mais de cette guérison improvisée, il lui resta toujours un fond d'infirmité qui abrégea sa vie[1].

D'ailleurs il ne devait plus rester longtemps à Melrose[2]. Le triomphe de Wilfrid et du rit romain à la Conférence de Whitby avait amené une révolution dans la métropole monastique de la Northumbrie et dans la maison mère de Melrose, à Lindisfarne. L'évêque Colman, comme on l'a vu, était parti pour retourner à Iona, emportant avec lui les ossements de son prédécesseur, le premier apôtre du pays, et suivi par tous les religieux qui ne vou-

1. Utquid jaceo ?.... Date baculum et caligas. Statimque exurgens, cœpit tentare incessum baculo innitens. *Vita*, c. 8.

2. On ne sait comment concilier le *per aliquot annos* de Bede (c. 9) avec les dates précises assignées par Siméon de Durham ou plutôt Turgott, l'historien officiel du diocèse qui reconnaissait Cuthbert pour son patron, dates qui résultent d'ailleurs de tout l'ensemble des récits les plus anciens. Les Bollandistes, d'accord avec Siméon, fixent à 664, à l'année même de la mort de Boisil, et par conséquent à la première année du priorat de Cuthbert, sa translation à Lindisfarne. Voici, du reste, la chronologie de la vie de Cuthbert : Né en 637; moine à Melrose en 651; prieur à Lindisfarne en 664; anachorète à Farne en 676; évêque en 684; il abdique en 686 et meurt en 687.

laient pas sacrifier à l'unité romaine les traditions celtiques. Il s'agissait cependant de conserver l'île sainte, le sanctuaire par excellence du pays, pour la famille religieuse qui en avait été la fondatrice. L'abbé Eata, de Melrose, se chargea de cette difficile mission ; il devint abbé de Lindisfarne, investi de cette sorte de suprématie épiscopale que nous avons déjà constatée, et que la première catastrophe de Wilfrid allait transformer en épiscopat complet. Il emmena une seconde fois avec lui le jeune Cuthbert, qui n'avait pas encore trente ans, et qu'il jugeait cependant seul capable de remplir l'imposante mission de prieur de la grande communauté insulaire.

La lutte engagée précisément par Eata et Cuthbert contre Wilfrid, au sujet des usages romains, et dont ils avaient été victimes à Ripon, ne semblait pas les désigner comme les hommes les mieux faits pour introniser les nouveautés si passionnément défendues et imposées par le nouvel évêque de Northumbrie. Et cependant tout annonce que le nouvel abbé et le nouveau prieur de Lindisfarne adoptèrent sans réserve les décisions de l'assemblée de Whitby et s'occupèrent sérieusement de les faire prévaloir au sein de la grande communauté celtique. Cuthbert, chez qui la résolution la plus énergique s'alliait à une invincible douceur, déploya dans

cette tâche toutes les ressources de son esprit et de son cœur. Tous les récalcitrants n'étaient pas partis avec l'évêque Colman; il en était resté qui tenaient opiniâtrément à leurs anciens usages. Cuthbert raisonnait tous les jours avec eux en plein chapitre; il ne voulait les vaincre qu'à force de patience et de modération; il supportait tant qu'il pouvait toutes leurs récriminations, et quand il n'en pouvait plus, il levait la séance, sans changer de ton ni de visage, pour reprendre le lendemain le cours de la discussion, sans que jamais la colère le gagnât ou que rien vînt troubler la bonté et surtout la gaieté dont il avait reçu de Dieu le don inestimable[1].

Ce n'était pas seulement le rit pascal et les autres usages liturgiques qu'il avait à faire accepter par les religieux de Lindisfarne; il semble avoir éprouvé non moins de difficulté à faire régner dans son monastère la régularité et l'uniformité que comportait la vie religieuse.

Était-ce bien, comme dans les monastères de Wilfrid, la règle bénédictine, dans toute sa pureté, telle qu'Augustin l'avait apportée à Cantorbéry et telle que Wilfrid la propageait alors en Northumbrie, que Cuthbert voulut imposer à Lindisfarne? Les opi-

1. *Vita*, c. 16. — Omni hora hilaris et lætus. *Monach. Lindisf.*, ap. Bolland., p. 121.

nions des juges les plus compétents sont partagées à cet égard[1]. Tout porte à croire que le jeune et saint prieur voulut ajouter aux dispositions de la règle de saint Benoît quelques coutumes autorisées par les habitudes et les nécessités du climat et du peuple de la Northumbrie. Mais ce qu'il voulait surtout, c'était la stricte observation de la règle une fois reconnue ; et son historien a vanté comme une de ses victoires les plus remarquables l'obligation imposée pour toujours, aux moines de Lindisfarne, de porter

1. Mabillon dit oui, et les Bollandistes disent non (p. 96 et 115) : ceux-ci vont même jusqu'à croire que les troubles qui eurent lieu à Lindisfarne lorsque Wilfrid vint y remplacer Cuthbert comme évêque et dont Bede parle en termes si mystérieux (voir plus haut, p. 315), avaient pour cause la prétention élevée par Wilfrid d'introduire la règle de saint Benoît à la place des observances suivies et recommandées par Cuthbert. — L'opinion de Mabillon se fonde principalement sur ce passage du moine de Lindisfarne : « Nobis regularem vitam « primum componens constituit, quam usque hodie cum Regula Be- « nedicti observamus. » Les Bollandistes croient reconnaître la trace d'une interpolation moderne dans le récit de ce moine, à l'endroit où il dit que Cuthbert reçut, dès son entrée à Melrose : « Tonsuræ « Petri formam, in modum coronæ spineæ caput Christi cingentis, » tandis qu'on sait que Melrose était le foyer des religieux à la tonsure celtique. — Constatons en passant que, quelle que fût la règle imposée par Cuthbert, le saint si austère pour lui-même savait l'adoucir beaucoup pour ses religieux, puisqu'on le voit leur recommander et même leur enjoindre de manger une oie grasse, sur quoi Mabillon ajoute : « Nec mirum si monachi illi anserina carne vescebantur, qui jam tum « forsitan volatilia in piscium numero habebant. » Remarquons enfin que l'usage du vin était parfaitement admis parmi les compagnons de Cuthbert et qu'ils paraissaient s'y très-bien connaître. *Vita*, c. 35 et 37.

des habits simples et uniformes, en laine non teinte, et de renoncer, par conséquent, au goût passionné des Anglo-Saxons pour les couleurs variées et voyantes [1].

Pendant les douze années qu'il passa à Lindisfarne, Cuthbert mena la même vie qu'à Melrose: à l'intérieur, la pratique sévère des austérités de la vie claustrale, le travail manuel entremêlé à la célébration ponctuelle de l'office divin, et une telle ferveur dans l'oraison, qu'il ne dormait souvent qu'une nuit sur trois ou quatre, passant les autres à prier et à chanter l'office tout seul, en marchant autour de l'île pour combattre le sommeil. Au dehors, le même zèle pour les prédications, la même sollicitude pour le salut et le bien-être même temporel des populations northumbriennes. Il allait leur porter la parole de vie; il soulageait leurs misères en guérissant miraculeusement une foule de maladies qui échappaient à l'art des médecins, lesquels paraissent n'avoir pas manqué chez les Anglo-Saxons de ce temps, car il en est question à chaque page de ces récits miraculeux. Mais c'était surtout aux maux de l'âme que s'attaquait le vaillant missionnaire, et pour les atteindre il savait déployer toute la tendresse et toute l'ardeur de la sienne. Quand il célébrait la messe devant la foule assemblée, son émotion visible, ses regards enflam-

1. *Vita*, c. 16.

més, sa voix tremblante, tout contribuait à pénétrer et à dominer la multitude des assistants. Par la confession il remuait plus profondément encore les chrétiens anglo-saxons qui venaient en foule décharger leur conscience à ses pieds : juge intrépide et inflexible du vice impénitent, il éprouvait, il exprimait pour le pécheur contrit la plus tendre compassion. C'était lui qui pleurait le premier sur les péchés qu'il allait pardonner au nom de Dieu ; c'était lui qui accomplissait les pénitences qu'il imposait pour condition de l'absolution, sachant ainsi d'abord gagner par sa mansuétude les cœurs qu'il voulait guérir et convertir[1].

Mais ni la vie du cénobite ni les labeurs du missionnaire ne pouvaient assouvir les aspirations de son âme vers la perfection. Après douze années de priorat à Lindisfarne et n'ayant pas encore quarante ans (676), il résolut de quitter la vie commune pour vivre en anachorète, dans un îlot stérile et désert, en vue de Lindisfarne, au centre de l'archipel situé au midi de l'île sainte et presque en face de la capitale fortifiée des rois northumbriens à Bamborough[2]. Dans cette île nommée Farne, personne n'osait habi-

1. *Vita*, c. 16.

2. Il y a une description très-détaillée et un plan de cette île, aujourd'hui habitée et surmontée de deux phares, dans l'*Histoire de saint Cuthbert*, par Mgr Eyre. London, 1858, in-8°.

ter parce qu'on la croyait hantée par les démons. Cuthbert y entra en soldat du Christ, victorieux de la tyrannie du mal, et il y construisit un palais digne de lui, en creusant dans la roche vive une demeure d'où il ne voyait que le ciel, afin que rien ne vînt l'y distraire de ses contemplations. Une peau de bœuf suspendue devant l'entrée de la caverne, et qu'il tournait du côté où soufflait le vent, le défendait à peine contre les intempéries de ce rude climat. Il y commandait aux éléments et aux animaux, nous dit son saint historien, en véritable monarque du domaine qu'il avait conquis pour le Christ, et avec ce souverain empire sur la nature créée, que le péché seul nous a fait perdre[1]. Il y subsistait du produit d'un petit champ d'orge semé et cultivé de ses mains, mais si petit que les gens de la côte se disaient que les anges venaient le nourrir avec du pain préparé dans le paradis.

La légende northumbrienne s'est donné beau jeu à l'occasion de ce séjour solitaire du grand saint national et populaire sur cet îlot basaltique. Elle lui attribue la douceur et la familiarité extraordinaires d'une espèce particulière d'oiseaux aquatiques, qui se rendaient à l'appel de l'homme, se laissaient prendre, palper et caresser à volonté, et dont le

1. Miles Christi, devicta tyrannorum acie, monarchus terræ quam adierat factus est.... *Vita*, c. 17 et 21.

duvet était d'un moelleux extrême. Ils pullulaient autrefois sur ce rocher et s'y trouvent encore, bien que le nombre en ait fort diminué, depuis que les curieux sont venus voler leurs nids et les détruire à coups de fusil. Ces volatiles n'existaient nulle part ailleurs dans les îles Britanniques, et portaient le nom d'*Oiseaux de saint Cuthbert*[1]. C'était lui, selon le récit d'un moine du treizième siècle, qui leur avait inspiré une confiance héréditaire dans l'homme, en les prenant pour compagnons de sa solitude et en leur garantissant que nul ne les troublerait jamais dans leurs habitudes[2].

C'est encore lui qui, selon les pêcheurs de cet archipel, a fabriqué certains petits coquillages du genre *Entrochus*, qu'on ne trouve que sur cette côte et qui ont reçu le nom de *grains du chapelet de saint Cuthbert*. Ils croyaient le voir la nuit assis sur un rocher et se servant d'un autre rocher comme

1. Eider or Cuthbert-Ducks. C'est l'*Oie à duvet*, de Buffon; l'*Anas mollissima*, de Linné.

2. Ipse adhuc vivens, avibus illis firmam pacem et quietem in patribus suis dederat.... Quod patribus avium antiquitus dederat, hoc, de illarum genere pullis procreandis, et filiis hereditarie in pacis et misericordiæ custodia perpetuis temporibus conservando præstabat.... Se palpantes capere, contrectare et tenere permittunt.... in gremio tuo ludendo reticent.... ad mensam tuam si incola fueris veniunt.... ad manus etiam blandientis, alis palpitantibus, confugiunt. Reginald Dunelmensis, *De admirandis Cuthberti virtutibus*, c. 27. Cf. Raine's *St. Cuthbert*, Edinburgh, 1828, p. 22.

d'une enclume pour son travail ; et cette tradition comme tant d'autres est consacrée par Walter Scott dans le tableau poétique qu'il a tracé des rives du Northumberland entre les deux grands monastères de Whitby et de Lindisfarne[1].

Cependant le pieux anachorète, en se condamnant aux rudes épreuves de la solitude, n'entendait pas se refuser aux soins de la charité fraternelle. Il continuait à recevoir de fréquentes visites, d'abord de ses voisins et confrères les religieux de Lindisfarne, puis de tous ceux qui venaient le consulter pour les besoins de leur âme, et surtout lui demander de les consoler dans leurs adversités. Le nombre de ces pèlerins de la douleur était infini : il en arrivait non-seulement de la plage voisine, mais des provinces les plus éloignées.

Le bruit s'était répandu dans toute l'Angleterre qu'il y avait, sur un rocher désert de la plage northumbrienne, un solitaire ami de Dieu et expert dans l'art de guérir les souffrances humaines. Et nul n'é-

1 But fain saint Hilda's nuns would learn,
If, on a rock, by Lindisfarne,
Saint Cuthbert sits, and toils to frame
The seaborn beads that bear his name.
Such tales had Whitby's fishers told
And said they might his shaae behold
And hear his anvil sound.

W. Scott, *Marmion*, cant. II.

tait trompé dans son attente. Nul ne remportait de cet îlot battu des flots la souffrance, la tentation, le remords qui l'y avait conduit. Cuthbert avait une consolation pour toutes les peines, une lumière pour tous les douloureux mystères de la vie, un conseil dans tous les périls, une main tendue à tous les désespérés, un cœur ouvert à toutes les angoisses. Il savait surtout tirer de ces angoisses terrestres la démonstration des joies du ciel ; déduire la certitude de ces joies de la fragilité également foudroyante des biens et des maux de ce monde ; puis rallumer dans les âmes malades le feu de la charité, seul préservatif, disait-il, contre les embûches de cet antique ennemi dont notre cœur devient toujours captif quand il est vide de l'amour divin et de l'amour fraternel[1].

Pour faciliter l'accès de sa solitude à ces visiteurs et surtout à ses frères de Lindisfarne, il avait fait construire à quelque distance de la grotte qui lui servait de demeure, à un lieu où abordaient les barques, une sorte de parloir et de réfectoire à l'usage de ses hôtes. Il allait lui-même y converser et manger avec eux : surtout, comme il l'a lui-même raconté, lorsque les religieux venaient célébrer avec lui quelque grande fête comme celle de Noël. Alors il se laissait volontiers aller à partager leurs ébats et leurs causeries, mais en s'interrompant de temps à autre

1. *Vita*, c. 22.

pour leur rappeler la nécessité de la vigilance et de la prière. A quoi les moines répondaient : « Rien de « plus vrai ; mais nous avons tant de jours de vi- « giles, de jeûnes et de prières ! Réjouissons-nous au « moins aujourd'hui dans le Seigneur[1]. » Et le vénérable Bede, qui nous a conservé le précieux souvenir de cet échange de familiarité fraternelle, n'a pas dédaigné de nous raconter les reproches que Cuthbert adressait à ses confrères, parce qu'ils n'avaient pas voulu manger une oie grasse qu'il avait suspendue à la paroi du réfectoire des hôtes, afin qu'ils pussent se bien refaire avant de s'embarquer sur la mer orageuse pour regagner leur monastère[2].

Cette tendre charité, cette active courtoisie se mariaient chez lui à des trésors d'humilité. Il ne voulait pas qu'on le soupçonnât de mettre la vie anachorétique au-dessus de la vie commune. « Parce que, » disait-il, « j'ai mieux aimé vivre à l'écart de tout souci « séculier, il ne faut pas croire que ma vie soit supé- « rieure à celle d'autrui. Ce qu'il faut admirer, c'est « la vie des bons cénobites, qui obéissent en tout à « leur abbé, et qui distribuent leur temps entre la « prière, le travail et le jeûne ; j'en connais une « foule qui ont une âme plus pure et des grâces bien

1. *Vita*, c. 27.

2. Pendebat autem auca in pariete.... Citissime mittite eam in caldaria : coquite et comedite.... *Vita*, c. 36.

« plus hautes que moi. Et, en première ligne, mon « cher vieux Boisil, qui m'a accueilli et formé dans « mon adolescence, à Melrose[1]. »

Ainsi s'écoulèrent, dans cette chère solitude et dans ces aimables relations, huit années bien douces (676-684), les plus belles de sa vie et précisément celles où toute la Northumbrie était agitée par la lutte entre Wilfrid et le nouveau roi Egfrid. L'expulsion du grand évêque de son siége d'York, son premier appel à Rome, son retour avec une sentence favorable, son intervention infructueuse auprès d'Egfrid, son emprisonnement et son exil, tous ces grands événements n'ont laissé aucune trace dans la vie de Cuthbert, tranquille et heureux sur son roc insulaire, jusqu'au jour où le contre-coup l'en vint atteindre à son tour.

Ce jour (684) fut celui où le roi des Northumbriens, accompagné de ses principaux nobles et de presque toute la communauté de Lindisfarne, vint débarquer sur le rocher de Farne, pour le supplier à genoux et en pleurant[2] d'accepter la dignité épiscopale, à laquelle il venait d'être promu dans le synode de Twyford, présidé par l'archevêque Théodore. Il ne céda qu'en pleurant lui-même et après la plus vive résistance. Il obtint au moins que son sacre

1. *Vita*, c. 22.
2. *Vita*, c. 24. — Cf. *Hist. eccl.*, IV, 28.

fût retardé de six mois, jusqu'à Pâques (26 mars 685), ce qui lui donnait encore un hiver à passer dans sa chère solitude, avant d'aller à York, où il fut sacré par le primat Théodore, assisté de six évêques. Il ne voulut pas non plus du diocèse de Hexham, qui lui avait été d'abord attribué ; il obtint de son ami Eata, évêque et abbé de Lindisfarne, de lui céder l'évêché monastique, où il avait déjà longtemps vécu, et d'aller occuper à sa place le diocèse érigé au détriment de Wilfrid, dans le monastère fondé par celui-ci. Rien n'indique d'ailleurs qu'il ait été guidé dans cet échange par sa répugnance à devenir complice, même indirectement, de la spoliation dont Wilfrid avait été victime[1].

1. Voir plus haut page 264. Répétons ici que, lors de la première déposition de Wilfrid en 678, son vaste diocèse, qui comprenait toute la Northumbrie, avait été divisé en deux nouveaux diocèses, dont les limites semblent avoir été celles des deux royaumes de Deïra et de Bernicia : le siége du premier avait été laissé à York ; et celui du second établi soit à Hexham, soit à Lindisfarne. L'abbé de Lindisfarne et de Melrose, Eata, avait été pourvu du diocèse bernicien. En 681, l'archevêque Théodore, toujours occupé de diminuer l'étendue des diocèses, avait séparé Hexham de Lindisfarne, et laissant Eata dans sa cathédrale monastique, avait nommé à Hexham Trumbert, lequel venait d'être déposé au synode de 684, *pro culpa cujusdam inobedientiæ*. Eata, en cédant Lindisfarne à son ancien prieur Cuthbert pour aller à Hexham, reprenait donc le gouvernement d'une Église qu'il avait déjà occupée pendant trois ans. Il y avait de plus l'évêché-monastère d'Abercorn, tout à fait au nord, dont l'évêque Trumwine accompagna Egfrid, lorsque ce roi vint supplier Cuthbert d'accepter l'épiscopat. Eata mourut en 686 et fut remplacé par saint Jean, dit de Beverley.

Toutefois ce diocèse de Lindisfarne s'étendait très-loin à l'ouest, et fort au delà de Hexham. Les Bretons de la Cumbrie, devenus tributaires de la royauté northumbrienne, y étaient compris ; on a même une donation du roi Egfrid où il donne à l'évêque Cuthbert le pays appelé Cartmell, avec *tous les Bretons* qui y habitaient[1]. La cité romaine de Carlisle, transformée en forteresse anglo-saxonne, lui fut également soumise avec tous les monastères environnants. On a vu que les habitants étalaient à ses yeux les belles ruines, les murs et fontaines de leur ville, au moment où il eut l'intuition mystérieuse de la catastrophe d'Egfrid[2]. C'est donc à Carlisle qu'il prodigua ses premières consolations à la reine Ermenburge, que cette catastrophe rendait veuve ; et c'est là qu'il revint pour donner à cette reine le voile des épouses de Jésus-Christ.

L'épiscopat de Cuthbert ne touche à l'histoire générale que par ce dramatique épisode de Carlisle et de ses relations avec l'ennemie de Wilfrid, désormais atteinte à son tour et convertie par l'adversité. Mais l'histoire de sa vie reçoit un surcroît de lumière par

1. Camden's *Britannia*, III, p. 131. Melrose était du diocèse de Lindisfarne. Ainsi Cuthbert gouvernait un diocèse dont la population se composait en grande partie de vaincus : de Pictes et de Bretons. Ce diocèse était né d'une réaction des populations étrangères dont le territoire avait été absorbé dans la Bernicie. Varin, p. 33.

2. Voir plus haut, page 304.

les vertus et les services qui signalèrent la courte durée de cette mission apostolique. Sa nouvelle dignité ne changea rien à son caractère, ni même à son genre de vie. Il s'attachait à suivre ses anciennes observances de cénobite et même d'anachorète. Au milieu de la pompe épiscopale, on retrouvait toujours en lui le moine et le missionnaire d'autrefois. Son épiscopat semble d'ailleurs n'avoir été qu'une mission indéfiniment prolongée. Il parcourait dans tous les sens son vaste diocèse, pour administrer la confirmation aux néophytes, traversant la foule plus attentive et plus respectueuse que jamais; lui prodiguant tous les genres de bienfaits, aumônes, vêtements, prédications, guérisons miraculeuses, pénétrant comme jadis jusque dans les hameaux et les réduits les plus écartés, gravissant les montagnes et les plateaux, couchant sous la tente et quelquefois n'ayant d'autre gîte que des huttes de branchages pris dans la forêt la plus voisine du désert où il faisait jaillir le torrent de son éloquence et de sa charité[1].

Ici se retrouve, comme à toutes les époques de sa vie antérieure, le trait le plus charmant de cette bonne et sainte âme. Chez le missionnaire encore obscur des environs de Melrose, comme chez le prieur déjà célèbre de Lindisfarne, et encore plus, si c'est

1. Bolland., p. 122. *Vita*, c. 26, 29, 32.

possible, chez l'évêque puissant et vénéré, c'est toujours le même cœur inondé de tendresse et de compassion. On admire la puissance surnaturelle qui lui est donnée pour guérir les plus cruelles maladies. Mais dans ses relations, si fréquentes et si amicales, avec les grands comtes anglo-saxons, les *ealdormen*, comme avec les populations mélangées de Bretons, de Pictes, de Scots, d'Anglais, qu'il réunissait sous sa houlette, ce qui domine tous les récits nombreux et détaillés qui nous en sont restés, et ce qui les domine d'une beauté toujours jeune et toujours attrayante, c'est son intense et active sympathie pour toutes ces douleurs humaines qui se retrouvent à travers les siècles, toujours les mêmes, toujours si poignantes et toujours si inconsolées. Plus les détails de ces rencontres d'un cœur de saint et de vrai pontife avec les cœurs naïfs et impétueux des premiers chrétiens anglais sont intimes et familiers, plus ils semblent attrayants, et l'on ne résiste pas au désir d'en détacher quelques traits qui démontrent la vivacité des affections domestiques chez ces barbares, à peine baptisés, non moins que leur confiance filiale et familière en leur pasteur. Voici, par exemple, un des ealdormen du roi Egfrid, qui arrive au galop à Lindisfarne, tout écrasé de douleur, parce que sa femme, pieuse et généreuse comme lui, est tombée dans un accès de folie fu-

rieuse. Mais il a honte de dire quel est le mal dont sa femme est victime ; il y voyait une sorte de châtiment du ciel qui la déshonorait, elle si chaste et si honorée jusque-là ; il dit seulement qu'elle est à la mort ; il supplie qu'on lui donne un prêtre pour lui porter le viatique et, quand elle sera morte, qu'on lui permette de venir l'enterrer dans l'île sainte. Cuthbert l'écoute et tout ému lui dit : « Ceci me re-« garde ; nul autre que moi ne t'accompagnera. » Comme ils chevauchaient ensemble, le mari se mit à pleurer ; Cuthbert le regarda : en voyant les joues du rude guerrier inondées de larmes, il devina tout, et, pendant tout le reste du trajet, il ne cessa de le consoler et de l'encourager, en lui expliquant que la folie n'était pas un châtiment destiné à punir le crime, mais une épreuve que Dieu infligeait quelquefois aux innocents. « D'ailleurs, ajoutait-il, quand « nous arriverons, nous la trouverons guérie ; elle « viendra au-devant de nous, et c'est elle qui me « fera descendre de cheval, selon sa coutume, en « prenant ces rênes que je tiens à la main. » Et il en fut ainsi. Car, dit l'historien, le démon n'osa pas attendre l'Esprit-Saint, dont l'homme de Dieu étai rempli. La noble dame, délivrée de son joug, se leva comme d'un profond sommeil, et se trouva sur le pas de la porte pour saluer le saint ami de la maison, en sautant à la bride de son cheval et en

lui annonçant, toute joyeuse, sa guérison subite[1].

Ailleurs c'est un autre comte, Heunna, à qui il va demander l'hospitalité pendant une de ses courses pastorales, et qui le reçoit à genoux en le bénissant de sa visite, mais en lui racontant que sa femme est à la mort et qu'il en est désespéré. « Cependant, » dit le comte, « je crois fermement que si vous voulez « la bénir, elle sera rendue à la santé, ou tout au « moins délivrée, par une prompte mort, de ses lon- « gues et cruelles douleurs. » Sur quoi le saint bénit de l'eau et, sans vouloir entrer lui-même dans la chambre de la malade, la fait asperger par un de ses prêtres. Elle se trouva aussitôt soulagée, et vint elle-même servir d'échanson au prélat, en lui offrant, au nom de toute sa famille, cette coupe de vin, qui est restée, sous le nom de *loving-cup*, depuis le temps des Anglo-Saxons, en usage dans les banquets publics et solennels[2].

1. Hoc est meum ministerium : non alium, sed ipse tecum pergere debes. Cumque agerent iter, videns socium suum flentem.... profluentibus in maxillas lacrymis.... consolari eum mitissimis verbis cœpit.... Ipsa mihi occurrens in acceptione habenarum istius equi quas nunc teneo.... ministrabit nobis.... *Vita*, c. 15. — BOLLAND., p. 120.

2. Illa enim primum totius familiæ Episcopo *poculum lætitiæ* dedit, qui sibi expiranti calicem mortis auferebat. BOLLAND., p. 122. — On raconte une anecdote analogue de saint Jean de Beverley et d'une comtesse qui, après avoir été guérie par le saint, fit le tour de la table où était assis son mari avec ses hôtes, en versant à boire aux convives. BEDE, *Hist. Eccl.*, V, 4.

Une maladie contagieuse ayant dépeuplé un canton de son diocèse, Cuthbert s'y transporta. Dans un des villages, après avoir visité et consolé tout ce qu'il restait encore d'habitants, il se tourna vers le prêtre qui l'accompagnait et lui dit : « Y a-t-il en-« core quelque malade à voir dans ce pauvre lieu, « pour que je puisse aller le bénir avant de partir ? » Et alors, dit le prêtre qui nous a conservé ce récit, je lui montrai de loin une pauvre femme toute baignée de larmes, dont un des fils était déjà mort, et qui tenait l'autre dans ses bras, tout prêt à rendre le dernier soupir. L'évêque courut aussitôt à elle, et prenant l'enfant moribond des bras de sa mère dans les siens, il le baisa d'abord, puis le bénit et le rendit à sa mère, en lui disant, comme le Fils de Dieu à la veuve de Naïm : « Femme, ne pleurez pas, « n'ayez plus ni crainte ni tristesse, votre fils est « sauvé, et personne ne mourra plus ici de cette « pestilence[1]. »

Nul saint de son temps ou de son pays n'eut des relations plus fréquentes ou plus affectueuses avec les religieuses, dont le nombre et l'influence allaient sans cesse croissant, parmi les Anglo-Saxons et sur-

1. Presbyter Tidi.... in quodam vico qui dicitur Medelpong.... Conversus ad me mitissime dixit : Est-ne aliquis in villa hac adhuc pestilentia languens?... O mulier, noli flere.... ne metuas, nec mœsta sis. Bolland., p. 124. — *Vita*, c. 33.

tout en Northumbrie. La plupart vivaient réunies dans l'enceinte des grands monastères, tels que Whitby et Coldingham; mais quelques-unes, surtout celles qui étaient veuves ou d'un âge avancé, séjournaient chez elles ou dans la maison de leurs parents. Telle était une femme vouée au service de Dieu, qui avait veillé sur l'enfance de Cuthbert (car il semble avoir été orphelin de bonne heure), pendant qu'il menait paître les troupeaux dans les montagnes des environs de Melrose, depuis sa huitième année jusqu'à son entrée au monastère, à l'âge de quinze ans. Il gardait à cette femme la plus tendre reconnaissance de ses soins maternels, et quand il fut devenu missionnaire, il profitait de toutes les occasions que lui fournissaient ses courses apostoliques pour aller visiter celle qu'il appelait sa mère, dans le village qu'elle habitait. Un jour qu'il se trouvait auprès d'elle, un incendie s'alluma dans ce village, et déjà les flammèches, emportées par un vent violent, menaçaient toutes les toitures voisines. « Ne craignez rien, « chère mère, » lui dit le jeune missionnaire, « ce « feu ne vous fera point de mal. » Sur quoi il se mit en prières. Soudain le vent changea, tout le village fut préservé, et avec lui le toit de chaume sous lequel s'abritait la vieillesse de celle qui avait protégé son enfance[1].

1. Bolland., p. 120. *Vita*, c. 14.

De la chaumière de cette mère nourricière, il passait au palais des reines. La noble reine de Northumbrie, Etheldreda, la sainte et la vierge (*regia virgo*, dit son historien), avant de quitter le trône et la vie conjugale pour aller s'ensevelir dans le cloître, se plaisait à réunir autour d'elle les religieux des deux sexes les plus renommés par leur ferveur et à les entretenir familièrement pour le bien de son âme. À côté de Wilfrid, son guide et son maître spirituel, elle appelait souvent le jeune prieur de Lindisfarne, et c'est la seule occasion où l'on peut supposer une rencontre entre ces deux contemporains, si diversement vénérables. La sainte reine l'avait en grande tendresse : elle le combla, lui et son monastère, de donations provenant de son propre patrimoine. Elle voulut de plus lui offrir un gage personnel de son intime affection, en brodant pour lui, de ses propres mains (car elle était fort habile ouvrière), une étole et un manipule qu'elle couvrit d'or et de pierres précieuses. Elle avait choisi ce genre de présent afin qu'il ne pût porter ce souvenir d'elle qu'en présence du Dieu qu'ils servaient tous deux, et afin qu'il fût ainsi toujours obligé de faire mémoire d'elle au saint sacrifice[1].

1. Thomas Eliensis, *Vita S. Etheldr.*, c. 9. — Cet écrivain du douzième siècle affirme que l'étole et le manipule brodés par Etheldreda pour Cuthbert étaient encore vénérés de son temps à la cathédrale de Durham.

Mais il fréquentait plus habituellement les saintes princesses qui, placées à la tête des grandes communautés de religieuses et quelquefois même de moines, exerçaient une si puissante influence sur la race anglo-saxonne, et sur la Northumbrie en particulier.

Pendant qu'il était encore à Melrose, la renommée croissante de sa sainteté et de son éloquence le fit souvent appeler par la sœur du roi Oswy, qui régnait alors sur les deux royaumes northumbriens. C'était Ebba[1], abbesse de ce double monastère de Coldingham, dont on a plus d'une fois parlé, qui, de tous les grands établissements religieux de la Northumbrie, était le plus septentrional, et celui-là même où la reine Etheldreda alla chercher un premier refuge après avoir quitté son mari. La royale abbesse le gardait plusieurs jours auprès d'elle; il n'en continuait pas moins ses exercices de piété et surtout ses austérités et ses longues oraisons nocturnes au bord de la mer. Le jour, il prêchait aux deux communautés que gouvernait Ebba, et il les édifiait toutes deux par le merveilleux accord de sa vie et de sa doctrine[2]. Peut-être ne fut-il pas également

1. Sanctimonialis femina et mater ancillarum Christi nomine Ebba, regens monasterium.... religione pariter ac nobilitate cunctis honorabilis. *Vita*, c. 10.

2. *Vita*, c. 10.

édifié par tout ce qu'il y voyait, s'il faut en croire des historiens plus récents, qui font remonter à ce jour la première origine des prescriptions sévères qu'on lui attribue contre les relations des moines avec les femmes de n'importe quelle condition[1].

1. Telle est l'opinion de Lingard (*Antiquities*, t. I, p. 215). Il se fonde probablement sur ce passage d'un auteur du douzième siècle : « Quo in loco (Coldingham) diversis tamen separata mansionibus, erant monachorum sanctimonialiumque congregationes, qui paulatim a regularis disciplinæ statu defluentes, inhonesta invicem familiaritate decipiendi occasionem inimico præbuerunt. » Turgot, *Historia Dunelmensis*, II, 17 C'est à ce propos, dit Turgot, que Cuthbert, *devenu évêque,* interdit tout *consortium* entre les moines et n'importe quelle femme. — On ne trouve aucune trace de cette prohibition dans Bede ou dans le moine de Lindisfarne. Mais une tradition invétérée et constatée par tous les écrivains postérieurs veut que Cuthbert, devenu évêque, ait interdit aux femmes l'accès de l'église du monastère de Lindisfarne. Plus tard, quand son corps fut transféré, avec le siége épiscopal, à Durham, la même prohibition y fut maintenue. Aucune femme ne pouvait entrer dans la vaste cathédrale de cette ville : l'histoire de cette célèbre église est pleine d'anecdotes relatives aux tentatives faites jusque dans le quinzième siècle, par des dames de haut parage, pour échapper à cette humiliation. Plus tard, on fut un peu moins sévère ; et l'on montre encore, dans la cathédrale, une ligne en marbre bleu qu'aucune femme ne pouvait franchir, mais qui leur permettait au moins d'entrer dans l'avant-nef et de voir de loin le chœur et la châsse du saint. Un de ses historiens ajoute : Non tamen sexum illum detestando persequitur, sed occasionis delinquendi materiam amputando elidere conatur. Reginaldus Dunelmensis, *De admirandis B. Cuthberti virtutibus*, p. 151. — La Vie irlandaise attribue cette prohibition à deux motifs, d'abord à ce que la fille du roi des Pictes, « *in domo patris adulterata a quovis juvene,* » avait attribué au jeune solitaire la paternité de son enfant ; ensuite à ce que, déjà évêque et pen-

Mais l'autorité de cette tradition, affaiblie par le silence absolu des biographes de Cuthbert, est contredite par son exemple. Jusqu'à la fin de sa vie, il conserva des relations aussi intimes que fréquentes avec une autre princesse du sang royal de Northumbrie, avec cette Elfleda, abbesse de Whitby, nièce de saint Oswald et du roi Oswy, qui, toute jeune encore[1], exerçait une influence plus grande même que celle de sa tante Ebba sur les hommes et les choses de son temps. On a vu[2] que, par égard pour elle, le saint anachorète avait poussé la complaisance jusqu'à sortir de son îlot de Farne pour aller conférer avec elle, dans une île plus voisine de Whitby, sur les préoccupations dont elle était assiégée au sujet de son frère le roi Egfrid. Cuthbert était attaché de cœur à toute cette famille royale de Northumbrie, à cette dynastie bernicienne, dont la restauration datait de son enfance, sous le grand saint Oswald.

dant une procession pontificale, il s'était vu suivi d'une femme éclatante de beauté, qui avait attiré les regards et troublé les sens de toute l'assistance. C'était une apparition diabolique qu'il mit en fuite en l'aspergeant d'eau bénite. De là et jusqu'au douzième siècle, interdiction aux femmes d'entrer dans les églises d'Écosse qui lui étaient dédiées. *Libellus de ortu*, c. 29. L'une de ces églises a donné naissance à la ville et au comté de Kirkudbright (Cuthbrichtiskhirche). REGINALDUS, c. 84.

1 Née en 654, elle n'avait pas encore trente ans quand Cuthbert alla la trouver dans l'île Coquet. Voir à l'Appendice le tableau généalogique A.

2. Page 319.

Il avait pour ce saint roi une dévotion particulière; l'empreinte de son cachet représentait la tête du roi martyr. La nièce d'Oswald, l'abbesse Elfleda, avant d'être la protectrice généreuse et efficace de Wilfrid, fut donc l'amie et la cliente de saint Cuthbert, et, comme la sainte reine Etheldreda, elle aurait pu servir de lien entre ces deux illustres personnages. Elle professait pour le prieur de Lindisfarne la plus vive affection, en même temps qu'une confiance absolue dans sa sainteté. Atteinte un jour d'une maladie alarmante qui dégénérait en paralysie, et ne trouvant aucun remède auprès des médecins, elle s'écria : « Ah ! si j'avais quelque objet appartenant à « mon cher Cuthbert, je suis sûre que je guérirais. » Peu après son ami lui envoya une ceinture de lin, dont elle s'empressa d'entourer ses reins; et au bout de trois jours elle se trouva guérie[1].

Très-peu de temps avant sa mort et dans le cours de sa dernière visite pastorale, il alla rejoindre Elfleda dans un domaine voisin du grand monastère de Whitby, pour consacrer l'église qu'elle y faisait bâtir et pour l'entretenir une dernière fois. Ils dînèrent ensemble, et pendant le repas, en le voyant, tout absorbé par une contemplation surnaturelle, laisser échapper son couteau de sa main tremblante, elle eut

1. Multo virum Dei semper excolebat amore.... Utinam haberem aliquid de rebus Cuthberti mei! BOLLAND., 121. *Vita*, c. 3.

une dernière occasion d'admirer ses intuitions prophétiques et sa constante préoccupation du salut des âmes. Puis la fatigue du saint évêque qui dit en riant : « Je ne puis pas manger pendant toute la journée, il « faut bien me donner un peu de repos ; » l'empressement et la pieuse curiosité de la jeune abbesse, qui veut tout savoir et tout faire, qui accourt toute haletante pendant la cérémonie de la dédicace, afin de demander au pontife un *memento* pour un religieux dont elle vient d'apprendre la mort : tous ces détails forment un petit tableau achevé qui, dans sa simplicité, charme et repose au milieu des farouches mœurs et des sanglantes vicissitudes de la lutte, alors plus flagrante que jamais, entre les Northumbriens et les Pictes, entre les Saxons et les Celtes[1].

Mais la dernière de toutes ses visites fut pour une autre abbesse, moins illustre et moins puissante que les deux princesses du sang d'Ethelfrid le Ravageur, mais aussi de grande naissance et non moins chère à son cœur, s'il faut en juger par la marque d'affection qu'il lui donna sur son lit de mort. C'était Verca, qui gouvernait, elle aussi, un des monastères échelonnés le long de la mer du Nord, sur les hauts

1. Manus ejus tremefacta, cultellus quem tenebat decidit in mensam. Jocose respondit : Num tota die manducare valebam ? jam aliquando quiescere debui.... Illa statim ad episcopum cucurrit.... anhelans in basilicam pervenit.... MONACH. LINDISF., ap. BOLLAND., 123. BEDE, *Vita*, c. 34.

promontoires ou à l'embouchure des rivières de la plage northumbrienne. Celui de Verca était situé à l'embouchure de la Tyne, de la rivière qui séparait les deux royaumes northumbriens, la Deïra et la Bernicie, et c'était là qu'avait été transféré le corps du saint roi Oswin, après son assassinat[1]. Elle fit à son évêque une réception magnifique : mais il était déjà souffrant, et, après la méridienne qui était d'usage dans tous les monastères bénédictins, il eut soif. On lui offrit du vin ou de la bière, il ne voulut que de l'eau ; mais cette eau, après qu'il y eut trempé ses lèvres, parut aux moines de Tynemouth, qui en burent le reste, le meilleur vin qu'ils eussent goûté jamais. Cuthbert, qui n'avait plus rien de la robuste santé de sa jeunesse, sentait déjà les premières atteintes du mal qui allait l'enlever. Sa pieuse amie en fut sans doute frappée, et c'est pourquoi elle lui offrit, comme dernier gage de leur union spirituelle, une pièce de toile très-fine, qui devait lui servir de linceul[2].

1. Voir plus haut, page 48.

2. Bede, *Vita*, c. 35. — Je ne sais pourquoi les Bollandistes, Mabillon et M. Varin s'accordent à placer le monastère de Verca, non pas à Tynemouth, à l'embouchure de la Tyne northumbrienne, qui coule à Hexham et à Newcastle, sur le chemin de Whitby à Lindisfarne, mais à Tynningham, petit monastère fondé par saint Baldred († 606), toujours sur l'Océan, comme Tynemouth, mais bien plus au nord, à l'embouchure de la Tyne écossaise, qui traverse le Lothian et coule à Haddington. Les restes de ce très-ancien monastère se voient encore

Deux courtes années d'épiscopat avaient suffi pour le consumer. Après avoir célébré la fête de Noël 686 avec ses moines de Lindisfarne, le pressentiment de sa mort prochaine le détermina à abdiquer l'épiscopat et à retourner sur son îlot de Farne, pour s'y préparer au dernier combat (janvier 687). Il s'embarqua donc pour regagner ce rocher, où il ne vécut que deux mois, dans la chère et douce solitude qui était sa joie suprême, mais dont il tempérait la douceur par un redoublement d'austérités. Quand ses religieux venaient le visiter dans cet îlot que la tempête rendait souvent inabordable pendant des semaines entières, ils le trouvaient amaigri, chancelant, anéanti. L'un d'eux, qui nous a laissé le récit des derniers temps de sa vie, put un jour le ranimer, en lui faisant boire du vin chaud; puis, s'asseyant à côté du pontife épuisé, sur son lit de pierre, pour le soutenir, il recueillit sur ses lèvres aimées les dernières

dans le parc du comte de Haddington. Cette contrée était déjà rentrée sous la domination des Pictes, après la défaite d'Egfrid et la fuite de l'évêque d'Abercorn avec toutes les communautés du pays. Le dernier historien du saint, Mgr Eyre, mieux avisé, et qui écrit sur les lieux, constate qu'il s'agit de Tynemouth, où il y avait deux monastères, l'un de moines au nord, et l'autre de religieuses au midi du fleuve. C'est aussi l'avis du savant et regrettable M. Joseph Robertson : il attribue l'erreur de Mabillon aux renseignements inexacts d'un prêtre du collége des Écossais à Paris, Thomas Innes, qui, bien que très-instruit, avait la manie, si générale chez les Écossais, de revendiquer pour sa patrie des sites et des personnages qui appartenaient à l'Irlande ou à l'Angleterre.

confidences et les dernières exhortations d'un maître si vénéré. Les visites de ses religieux lui étaient d'ailleurs fort douces, et de son côté il leur prodigua jusqu'au dernier instant les preuves de sa paternelle tendresse et de sa minutieuse sollicitude pour leur bien-être temporel et spirituel. Sa dernière maladie fut longue et pénible. Il fixa d'avance le lieu de sa sépulture auprès de l'oratoire qu'il avait creusé dans le roc et au pied d'une croix qu'il avait lui-même plantée : « Je veux reposer, » dit-il, « en ce lieu où j'ai livré mon petit combat pour « le Seigneur, où je désire finir ma course, et d'où « j'espère qu'un juge miséricordieux m'appellera à « la couronne de justice. Vous m'ensevelirez dans « cette toile que j'ai réservée pour me servir de lin- « ceul, par amour pour l'abbesse Verca, l'amie de « Dieu, qui me l'a donnée[1]. »

Il termina sa sainte vie, en prêchant la paix, l'humilité et l'amour de l'unité qu'il croyait avoir réussi à faire régner dans le grand sanctuaire anglo-celtique dont le nouvel abbé Herefrid lui demandait une der-

1. Vinum calefaciens attuli... videbam namque in facie ejus quia multum inedia simul et languore erat defessus. Completa curatione resedit quietus in stratu : resedi et ego juxta eum... pro amore dilectæ Deo feminæ, quæ hanc mihi misit, Vercæ abbatissæ ad obvolvendum corpus meum reservare curavi. *Vita*, c. 36, 37. — Ce linceul, reconnaissable à son extrême finesse, fut trouvé lors de l'ouverture de sa tombe en 1104, selon Reginald, *De admirandis*. etc., c. 41.

nière parole en guise de legs pour sa communauté. « Soyez unanimes dans vos conseils, » lui dit d'une voix éteinte l'évêque mourant ; « vivez en bon accord avec « les autres serviteurs du Christ ; ne méprisez aucun « des fidèles qui viennent vous demander l'hospita« lité ; traitez-les avec une charitable familiarité, sans « vous estimer meilleurs que les autres qui ont la « même foi et souvent la même vie. Mais n'ayez au« cune communion avec ceux qui s'éloignent de l'u« nité de la paix catholique, soit par la célébration « illégale de la Pâque, soit par la perversité de leurs « mœurs. Rappelez-vous bien que, s'il vous faut « choisir, je préfère infiniment que, prenant avec « vous mes ossements, vous sortiez de ces lieux, « plutôt que d'y rester pour vous courber sous le joug « de l'iniquité schismatique. Apprenez et observez « avec diligence les décrets catholiques des Pères et « aussi les règles de la vie monastique que Dieu a « daigné vous donner par mon entremise. Je sais que « plusieurs m'ont méprisé pendant ma vie ; mais « après ma mort vous verrez que ma doctrine n'a « point été méprisable. » Ces fortes paroles, cette allusion à son prédécesseur Colman, qui avait mieux aimé emporter en partant les ossements du saint évêque Aïdan que reconnaître l'unité rituelle avec Rome, montrent bien que cette unité avait dans le Celte Cuthbert un champion, moins impétueux et moins

entreprenant que Wilfrid, mais non moins résolu et non moins dévoué[1].

Cet effort fut le dernier. Il perdit la parole, reçut en silence tous les derniers sacrements et mourut en élevant les yeux et les bras vers le ciel, à l'heure où l'on commençait à chanter matines, dans la nuit du 20 mars 687. Aussitôt un des assistants monta sur la cime du rocher, à l'endroit où l'on voit aujourd'hui un phare, et donna, en agitant une torche allumée, aux moines de Lindisfarne, le signal convenu qui devait leur annoncer la mort du plus grand des saints dont cette île fameuse ait à se glorifier. Il n'avait que cinquante ans, et en avait vécu trente-cinq sous la robe monastique.

Parmi ses nombreux amis, il y en avait un qui était le plus ancien et le plus cher de tous. C'était un prêtre nommé Herbert, qui vivait en anachorète dans une île du lac de Derwentwater, un de ces beaux lacs qui font du Cumberland et du Westmoreland la contrée la plus pittoresque de l'Angleterre. Tous les ans il sortait du sein de son lac paisible pour aller visiter son ami dans l'autre île que battaient et minaient sans cesse les grosses vagues de la mer du Nord, et là, sur ce rocher sauvage, au murmure des vents et des flots, ils passaient quelques jours dans une douce et intime solitude, en s'entretenant

1. *Vita*, c. 39.

de la vie future. Quand Cuthbert, devenu évêque, vint une dernière fois à Carlisle pour y donner le voile à la reine Ermenburge, Herbert profita du voisinage pour aller s'abreuver à cette source des biens éternels qui coulait pour lui du cœur si tendre et si saint de son ami. « Mon frère, » lui dit alors l'évêque, « il faut me demander maintenant tout ce que tu « veux savoir ; car nous ne nous reverrons plus en « ce monde. » A ces mots, Herbert tomba tout en larmes à ses pieds : « Je t'en conjure, ne me laisse « pas sans toi sur cette terre ; souviens-toi de ma « fidèle amitié, et demande à Dieu qu'après l'avoir « servi ensemble en ce monde, nous puissions passer « ensemble dans sa gloire. » Cuthbert s'agenouilla à côté de son ami et pria quelques instants, puis lui dit : « Lève-toi, mon frère, et ne pleure plus : ré-« jouis-toi au contraire ; Dieu nous a déjà accordé « ce que nous venons de lui demander tous les deux. » Et, en effet, ils ne se revirent plus ici-bas, mais ils moururent l'un et l'autre le même jour et à la même heure, l'un dans son île baignée des ondes paisibles d'un lac solitaire, l'autre sur son roc de granit frangé par l'écume des flots de l'Océan, et leurs âmes, dit Bede, réunies par cette mort bienheureuse, furent portées ensemble par les anges dans le royaume éternel[1]. Cette coïncidence émut profondément les

1. *Vita*, c. 28.

chrétiens de la Northumbrie et se grava pour longtemps dans leur mémoire. Sept siècles plus tard, en 1374, l'évêque de Carlisle prescrivit qu'une messe serait dite, en l'anniversaire des deux saints, sur l'île où était mort l'anachorète cumbrien, et accorda quarante jours d'indulgence à tous ceux qui traverseraient l'eau pour aller y prier en l'honneur des deux amis[1].

1. Eyre, p. 58. — Ceux de nos lecteurs qui savent l'anglais nous sauront gré de mettre sous leurs yeux les beaux vers consacrés à nos deux saints par Wordsworth, poëte chez qui la forme ne répond pas toujours à la noblesse et à la pureté de l'inspiration, mais qui mériterait d'être plus connu en France :

If thou in the dear love of some one friend
Hast been so happy that thou knowest what thoughts
Will sometimes, in the happiness of love
Make the eart sink, then wilt thou reverence
This quiet spot; and, stranger, not unmoved
Wilt thou behold this shapeless heap of stones,
The desolate ruins of saint Herbert's cell.
Here stood his threshold ; here was spread the rool
That sheltered him, a self secluded man,
After long exercises in social care
And offices humane, intent to adore
The Deity with undistracted mind
And meditate on everlasting things
In utter solitude. But he had left
A fellow labourer, whom the good man loved
As his own soul. And when, with eye upraised
To heaven, he knelt before the crucifix.
While o'er the lake the cataract of Lodore
Pealed to his orisons, and when be paced
Along the beach of this small isle, and thought
Of his companion, he would pray that both
(Now that their eartly duties were fulfilled)
Might die in the same moment. Nor in vain
So prayed he : as our chronicles report,
Though here the hermit numbered his last day
Far from saint Cuthbert, his beloyed friend,
These holy men both died in the same hour.

Où trouver, dans l'histoire des saints, un contraste plus complet que celui de Wilfrid avec Cuthbert; tous les deux contemporains, et tous les deux, au fond, dévoués à la même cause? La vie de Cuthbert, beaucoup plus courte et beaucoup moins éprouvée que celle de Wilfrid, nous repose au milieu des agitations du grand conflit auquel il ne fut pas, du reste, étranger; mais son rôle semble avoir été surtout celui de médiateur et de consolateur. Il aima mieux persuader et guérir que combattre et vaincre. A côté de Wilfrid, qui est le saint de la vie publique, de la polémique, de la grande publicité, de la lutte avec les rois, les princes et les prélats, Cuthbert nous apparaît comme le saint de la nature, de la vie humble et retirée, de la prédication populaire, puis de la solitude et de la prière.

Il n'en conquit pas moins une popularité immense, infiniment plus générale et plus durable que celle de Wilfrid ou de n'importe quel autre saint de son siècle et de son pays. Le peuple northumbrien entendait raconter avec bonheur la vie de ce pontife qui, tour à tour pâtre et matelot, avait vécu de sa vie rustique et maritime; qui avait compris et partagé ses occupations, ses émotions, ses besoins; qui lui avait enseigné la vertu en la pratiquant lui-même, et la vérité en la servant sans relâche, mais avec une charité sans mesure.

Pendant que les classes laborieuses gravaient ces souvenirs dans leur mémoire fidèle, les rois, les seigneurs, les prélats, rivalisaient entre eux de respect et de munificence envers ses reliques et sa postérité spirituelle. Toutes ces admirations diverses, mais également persévérantes, produisirent une incroyable abondance d'offrandes et surtout de donations territoriales faites en son honneur aux Églises de Lindisfarne et de Durham, qui lui servirent successivement de tombeau. Jamais le texte évangélique ne fut plus exactement vérifié : *Beati mites : quoniam ipsi possidebunt terram !*

Il faudrait un volume pour raconter l'histoire du culte de saint Cuthbert et de ses reliques, histoire qui se mêle à celle du nord de l'Angleterre pendant plusieurs siècles et quelquefois la domine[1]. Le récit des divers voyages que firent les moines de Lindisfarne, aux neuvième et dixième siècles, pour déro-

1. Ce volume existe : il a été publié avec beaucoup de soin et même de luxe par Mgr Eyre, curé catholique de Newcastle, sous ce titre : *History of saint Cuthbert, with an account of the wanderings with his body during* 124 *years, of the state of his body until* 1542 *and of the various monuments erected to his memory;* London, 1862, avec des cartes et des plans d'une grande utilité. L'histoire postérieure de Lindisfarne et de la cathédrale de Durham s'y trouve. On y voit, entre autres détails curieux, qu'une statue érigée au saint évêque, quatre siècles après sa mort, portait cette inscription : *Sanctus Cuthbertus monachus, episcopus Lindisfarnensis, nunc patronus ecclesiæ ac libertatis Dunelmensis.*

ber aux Danois le corps de leur saint bien-aimé, avec le crâne du roi-martyr Oswald, forme à lui seul toute une odyssée, remplie d'épisodes variés et curieux. Ce trésor trouva enfin un asile sur un plateau escarpé, en forme de fer à cheval, couvert de bois et entouré de trois côtés par une rivière rapide ; là s'éleva, en 995, une chapelle qui prit le nom de Durham et où fut transféré le siége épiscopal et abbatial de Lindisfarne. A partir de ce moment, son nom et sa mémoire planent sur cette magnifique cathédrale du Durham, l'une des plus belles et des mieux situées du monde. Ce magnifique édifice, avec ses trois étages de fenêtres cintrées, ses deux tours, ses cinq nefs et ses deux transsepts, forme avec l'ancien château des évêques, bâti par Guillaume le Conquérant, un ensemble monumental et religieux, aussi admirable que peu connu ; il ne saurait être comparé qu'à Pise, à Tolède, à Nuremberg ou à Marienbourg. Il l'emporte même de beaucoup sur ces lieux célèbres, par la beauté du paysage qui encadre les monuments. C'est le seul exemple qui existe au monde d'une cathédrale splendide, située au milieu d'une vieille futaie, et sur le haut d'un rocher dont la pente abrupte baigne dans une rivière étroite et rapide[1].

1. Je crois pouvoir signaler le point de vue qu'on a de l'angle du Framwellgate Bridge, comme l'un des plus pittoresques et des plus

L'extrême vénération dont le peuple saxon entoura les reliques de Cuthbert avait fait de cette église la mieux dotée de l'Angleterre. L'humble anachorète, qui n'avait voulu vivre sur son rocher que du modeste produit de son labeur manuel, se trouvait avoir ainsi créé le bénéfice le plus riche, après Tolède, de toute la chrétienté.

Cuthbert avait en vain demandé à ses religieux de l'enterrer sur son rocher de Farne, afin de leur éviter les embarras que leur procureraient les délinquants qui viendraient se réfugier auprès de sa tombe[1]. Les moines de Lindisfarne s'étaient exposés avec empressement à ces importunités, plutôt que de priver leur église de ce qui devait en être le plus précieux trésor. Ce fut surtout après sa translation à Durham que le consentement universel conféra de

curieux de l'Europe. Il faut suivre l'allée ombragée de chênes et de hêtres qui longe la rive gauche du fer à cheval formé par la Wear, opposée à celle où est située la cathédrale. — Ceux qui connaissent la petite ville de Semur en Auxois, avec son château et son église, dans une presqu'île entourée par l'Armançon, peuvent se faire une idée de la situation de Durham, en triplant les proportions du paysage et des monuments. Ceux qui ont visité Tolède et se souviennent du lit que se creuse entre deux rochers le Tage, en contournant le plateau qui porte l'ancienne capitale de l'Espagne, peuvent encore mieux se représenter le site de Durham : mais à Tolède la métropole, ensevelie dans les maisons, fait bien moins d'effet que la cathédrale anglaise ; elle manque aussi de ces grands arbres qui entourent le sanctuaire de saint Cuthbert d'une si charmante parure.

1. Bede, *Vita*, c. 37.

plus en plus au sanctuaire où reposaient ses reliques un droit d'asile scrupuleusement respecté. On voit encore l'anneau de bronze sculpté servant de poignée au portail de la cathédrale, que tout criminel poursuivi ou tout innocent persécuté n'avait qu'à empoigner pour avoir part à l'inviolabilité redoutable du sanctuaire. Le petit nombre de ceux qui osaient méconnaître cette inviolabilité encourut des châtiments célestes qui servirent à en augmenter le prestige. Mais le bon saint n'attendait pas que l'on pût accourir auprès de sa tombe pour étendre une main tutélaire sur les malheureux et les opprimés. Les annales de son église foisonnent en récits sur son intervention miraculeuse au profit de ces infortunées victimes de la tyrannie des seigneurs féodaux ou de la justice trop souvent arbitraire et impitoyable du moyen âge. Les pauvres gens qui l'invoquaient voyaient le saint pénétrer dans les hideux cachots où on les ensevelissait tout vivants ; à sa voix leurs chaînes se détachaient, les instruments de torture se brisaient ; et, comme l'ange qui délivra saint Pierre, Cuthbert les conduisait en lieu sûr à travers les geôliers endormis et les portes fermées [1].

1. Voir les curieuses anecdotes du douzième siècle rapportées par le moine Reginald, dans son *Libellus de admirandis Beati Cuthberti virtutibus quæ novellis patratæ sunt temporibus*. Écrit après 1172, à la prière du saint abbé Ælred de Rilvaulx, et publié pour la première

Mais, dans cette histoire posthume du saint abbé de Lindisfarne, rien n'est plus singulier ni plus touchant que de le voir transformé, lui si humble, si modeste et si pacifique, en patron historique, militaire et politique de toute la Northumbrie, et cela pendant six siècles au moins après sa mort. Le patriotisme northumbrien mettait son orgueil à soutenir et à démontrer que Cuthbert était le plus puissant intercesseur que la race anglo-saxonne eût produit, et que ni la glorieuse reine Etheldreda, ni le roi saint Edmond, martyr des Danois, ni saint Thomas de Cantorbéry lui-même, n'étaient aussi écoutés de Dieu [1]. Les principaux rois anglo-saxons invoquaient à l'envi sa protection. Le grand roi Alfred, caché dans les marais de Glastonbury au moment le plus critique de sa lutte contre les Danois, vit apparaître saint Cuthbert dans une vision, qui lui rendit confiance et

fois par la Société Surtees en 1835, ce recueil est un des monuments les plus curieux de l'état religieux et social de l'Angleterre au douzième siècle. Au milieu d'un déluge de légendes plus ou moins fabuleuses, on trouve une foule de détails aussi originaux qu'authentiques sur les mœurs et les institutions du temps. A côté de grands exemples de sainteté et surtout d'une étude très-habituelle de l'Écriture sainte, les panégyristes aveugles du moyen âge y verront, dans la société religieuse et laïque, des scandales et des excès de tyrannie que nul ne supporterait aujourd'hui dans l'Europe occidentale, et qui ne se retrouvent que sous l'empire des Czars.

1. Gloriosæ reginæ Ætheldrithæ... tribus præcipuis Anglorum sanctis. REGINALD., c. 19, 115.

lui fit espérer la victoire et la délivrance de sa patrie. Canut le Grand, roi des Danois, devenu maître de l'Angleterre, vint pieds nus au tombeau de Cuthbert pour y solliciter la protection du saint le plus vénéré des peuples qu'il venait de subjuguer. Guillaume le Conquérant lui-même, accouru à Durham pour venger la mort des Normands que les habitants, retranchés dans la presqu'île sacrée, avaient repoussés et tués, éprouva une sorte de saisissement surnaturel devant le tombeau du saint anglo-saxon et respecta les immunités dont les vassaux de l'évêché se targuaient en l'honneur de leur patron[1].

En effet, la conquête normande ne diminua en rien la popularité de Cuthbert : Normands et Saxons invoquaient à l'envi sa protection. On voit un chevalier anglo-normand du onzième siècle revenir du pèlerinage de Rome, en portant, pendant toute la route, sur sa poitrine, un gros morceau de marbre antique destiné à orner l'autel du saint évêque[2].

Sous la monarchie anglo-saxonne Durham héritait ainsi à la fois de toute la vénération qui s'attachait à Lindisfarne, au berceau de la foi et de l'Église nationale en Northumbrie, et à la mémoire personnelle de saint Cuthbert. Sous la royauté féodale des Plantagenets, les évêques qui s'honoraient, avant tout, d'être

1. Simeon Dunelmensis, c. 44.
2. Reginald., c. 74.

ses successeurs, réussirent en quelque sorte à s'identifier avec lui, eux et leurs domaines. La dévotion à saint Cuthbert devint si respectée et si officiellement efficace, que tout ce qu'on leur donnait et tout ce qu'ils acquéraient fut également investi de ce qu'on appelait au moyen âge *la liberté*, c'est-à-dire l'exemption de toute taxe et de toute juridiction autre que celle du possesseur. Tout ce vaste évêché fut regardé comme le patrimoine de saint Cuthbert et en porta le nom. A la faveur de ce privilége, les évêques de Durham acquirent peu à peu toutes les attributions de la royauté ; ils eurent une chancellerie, une amirauté, un échiquier, une justice civile et criminelle, le droit de battre monnaie, et de plus la garde et la suzeraineté de la frontière anglaise contre les Écossais[1]. C'est pour avoir ravagé les terres de saint Cuthbert que le roi David d'Écosse s'attira la sanglante catastrophe connue sous le nom de Bataille de l'Etendard[2], et c'est sur un fief de ce patrimoine, bien qu'enclavé dans le diocèse d'York, que fut gagnée cette victoire décisive des barons anglo-normands[3].

Deux siècles après cette grande journée, Normands et Saxons, définitivement fondus en une seule nation,

1. CAMDEN's *Britannia*, éd. Gough, t. III, p. 109.
2. Voir plus haut, liv. XIV, chap. 6, p. 376.
3. RICARD. HAGULSTAD., p. 82, 88, 93, éd. Surtees.

marchaient encore au combat, contre les Écossais, sous le *vexillum sancti Cuthberti*, qui n'était autre que le corporal dont le prieur de Lindisfarne se servait pour recouvrir le calice à la messe, et que ses pieux admirateurs avaient imaginé de placer à la pointe d'une lance en guise de bannière [1]. Édouard III était en France, où il venait de gagner la bataille de Crécy et où il faisait le siége de Calais. Le roi David II d'Écosse, fils de l'illustre Robert Bruce, voulut profiter de son absence pour envahir de nouveau la Northumbrie. Il arriva jusque sous les murs de Durham, à la tête de trente mille Écossais, dont les dévastations ne rappelaient que trop celles de leurs ancêtres les Pictes. La reine d'Angleterre, la généreuse Philippine de Hainaut, conduisit elle-même au-devant de l'ennemi une troupe inférieure en nombre, mais

1. REGINALD., *De virtutibus*, c. 39. Voir ap. BOLLAND., p. 127, un autre trait curieux de la protection due à Cuthbert contre les Écossais en 1297, d'où le mot de Camden : Anglorum reges et proceres credidisse S. Cuthbertum contra Scottos tutelarem divum fuisse. Walter Scott, toujours si expert à évoquer les traditions poétiques et religieuses de la Marche écossaise, n'a pas négligé celle-ci :

> Who may his miracles declare ?
> Even Scotland's dauntless king and heir...
> Before his standard fled.
> 'Twas he, to vindicate his reign,
> Edged Alfred's falchion on the Dane,
> And turned the Conqueror back again,
> When, with his Norman bowyer band,
> He came to waste Northumberland.
>
> MARMION, cant. II, 15.

enflammée par le désir de châtier la cruauté sacrilége des envahisseurs. Ceux-ci n'avaient pas même respecté les biens et les sujets de l'abbaye, que l'on appelait encore alors le *patrimoine de saint Cuthbert.* Au moment où le combat allait s'engager, le prieur du monastère fit planter l'étendard du Saint sur une éminence voisine du champ de bataille, et tous les moines se mirent en prières à l'entour (17 octobre 1346). La victoire se déclara pour les Anglais : leurs redoutables archers, pris surtout parmi les vassaux de saint Cuthbert, eurent raison des hommes d'armes écossais ; l'armée écossaise fut anéantie, le roi David blessé et fait prisonnier avec son archevêque et la fleur de sa noblesse. Le lendemain les vainqueurs, ayant à leur tête les chefs des deux grandes lignées chevaleresques de la Northumbrie normande, les Neville et les Percy, rapportèrent à la cathédrale monastique, avec les bannières enlevées aux Écossais, la précieuse relique. Elle reparut depuis dans bien des combats, et toujours pour assurer la victoire aux Anglais, jusqu'au règne de Henri VIII.

La dernière fois que la sainte bannière parut sur les champs de bataille, ce fut encore entre les mains des Neville et des Percy, dans le glorieux mais funeste soulèvement du peuple northumbrien contre l'atroce tyrannie de Henri VIII, en 1536. Connue sous le nom

de *Pilgrimage of Grace*, cette insurrection en faveur de la religion que les saints de Lindisfarne avaient apportée en Northumbrie et que le misérable époux d'Anne Boleyn voulait détruire, n'aboutit qu'au massacre de la population rurale et au meurtre judiciaire des principaux seigneurs et abbés du pays, entre autres du dernier successeur de saint Wilfrid à Hexham [1]. Sous ce *défenseur de la foi*, l'étendard de saint Cuthbert eut la même destinée que son corps, resté incorruptible jusque-là : cette sainte dépouille fut arrachée, en même temps que les ossements du vénérable Bede, de la châsse où l'avaient vénérée tant de générations reconnaissantes; la noble bannière fut, elle aussi, arrachée du sanctuaire, et jetée au feu par la femme d'un prêtre apostat [2].

1. Raine's *Priory of Hexham*. Appendix, p. 136, notes 141, 150. Il faut lire, p. 151, les instructions de Henri VIII au duc de Norfolk sur le châtiment des insurgés. Il lui ordonne de faire pendre et écarteler un *bon nombre* d'habitants dans chaque ville, village et hameau, et surtout d'accrocher (*to be tyed uppe*) sans cérémonie le plus de moines et de chanoines possible. On croit lire les instructions du Comité de salut public aux généraux terroristes en Vendée.

2. Les détails répugnants de cette profanation, avec une description infiniment curieuse des anciens usages de la grande cathédrale de Durham avant la Réforme, se trouvent dans un précieux volume intitulé : *The ancient rites and monuments of the monastical and cathedral church of Durham*. By. J. D. (Davies) of Kidevelly. London, 1672, in-18.

Un écrivain anglican, James Raine, dont l'érudition est déparée par ses préjugés bigots contre la religion et les temps qu'il a étudiés, affirme que lors de l'ouverture de la tombe de saint Cuthbert en 1827,

Moins éclatante et moins étendue, mais non moins durable, fut la popularité du saint évêque de Lindisfarne auprès des gens de mer de la plage northumbrienne. Elle se révèle à travers les différents récits qui nous sont restés sur le culte dont il fut l'objet pendant tant de siècles et qui jettent un jour si précieux sur les idées, les mœurs et les croyances du peuple anglais d'autrefois. Mais constatons tout d'abord que tous les moines de cette région étaient, comme lui, de hardis et infatiga-

on y trouva son corps en même temps que ses vêtements, son peigne et d'autres objets, reproduits dans les gravures de l'ouvrage intitulé: *Saint Cuthbert, with account of the state in which his remains were found upon the opening of his tomb in Durham cathedral in the year* 1827; by JAMES RAINE, *rector of Meldon*, Durham, 1828, in-8. L'authenticité de cette découverte est contestée par Mgr Eyre, selon lequel le corps du saint serait actuellement déposé dans une cachette dont trois bénédictins anglais ont seuls le secret.

C'est au Musée britannique qu'il faut aller maintenant chercher le monument le plus ancien consacré à la gloire du grand saint northumbrien, l'évangéliaire dit de saint Cuthbert. Ce très-célèbre manuscrit provient de la dotation de sir Robert Cotton, 1631. Il a été écrit, entre 700 et 720, par deux évêques de Lindisfarne, Eadfrith et Ethelwold, et enluminé par ce dernier. Le moine Betfrith l'a orné de dorures et de pierres précieuses. Il y a une glose northumbrienne interlinéaire de la fin du neuvième siècle, par un prêtre, Aldred, *bonæ mulieris filius eximius.* Tous les quatre, selon la note finale, *hoc opus Deo et Cuthberto construxerunt vel ornaverunt.* C'est un très-curieux monument de l'art irlandais. Selon sir Frederick Madden, il porte tous les signes de cet art très-spécial et très-élégant. Il en est longuement parlé dans un opuscule du docteur Reeve, intitulé : *On Early Irish Calligraphy*, 1860, in-4°.

bles navigateurs. Parmi les souvenirs de leur vie, il n'y a en a guère de plus intéressants que ceux qui nous les montrent en lutte constante avec l'élément dont l'Angleterre a fait son domaine. En cela comme en tout, les moines nous appraissent dans l'histoire comme les initiateurs de la race anglo-saxonne. On aime à les voir préluder, par leur courage et leur adresse, aux exploits du peuple le plus maritime qui soit au monde.

Rule, Britannia, rule the waves!

Les récits du septième siècle nous entretiennent sans cesse des tempêtes cruelles qui régnaient sur cette côte orientale de l'Angleterre, encore aujourd'hui l'une des plus fertiles en naufrages[1]. Mais aucun danger n'arrêtait les fils des intrépides navigateurs qui devaient à leur expérience de la mer d'avoir pu envahir et conquérir la Grande-Bretagne. Sous le froc et le scapulaire, les moines anglo-saxons ne le cédaient en vigueur et en activité à aucun de leurs ancêtres, à aucun de leurs compatriotes. Ils voguaient sans relâche entre les différents monastères

1. En tellus nivibus, nebulis cœlum horrescit, aer flatibus adversis furit, fluctibus æquor.... manente triduo tempestate prævalida.... Exorta subito tempestas fera, omnem eis navigandi facultatem abstulit... septem dies fervente unda conclusi, tristes in insula resederunt.... Quinque diebus obstitit tempestas ne redire possemus. *Vita S. Cuthberti*, c. 11, 36, 37. Cf. Bede, *Hist. eccles.*, V, 1.

et leurs dépendances, échelonnés le long de cette côte hérissée d'écueils et de récifs. La mer furieuse tantôt les rejetait en pleine mer hors de la vue des côtes, tantôt les tenait enfermés dans quelque îlot désert, ou dans quelque anse solitaire, pendant des jours et des semaines entières. Puis, dès que le vent baissait, ils se rembarquaient pour courir à de nouveaux dangers dans leurs chétifs batelets, ballottés sur la crête des lames comme les goëlands. C'était à ces oiseaux de mer qu'on les comparait, quand on les voyait de la côte lutter contre la tempête ; c'est ainsi qu'ils apparurent la première fois à Cuthbert, lorsque, tout jeune encore et avant d'être lui-même religieux, il assista, au milieu d'une foule moqueuse et hostile, aux efforts infructueux des moines de Tynemouth, pour aborder, contre vent et marée, avec des bois de construction qu'ils transportaient à leur monastère dans cinq petites barques[1]. La prière de Cuthbert les sauva et les fit rentrer heureusement au port, où les attendaient leurs frères, tous amassés et agenouillés pour implorer du ciel le salut de leurs compagnons, sur une pointe de rocher qui s'avançait au milieu des flots courroucés.

Devenu lui-même religieux, ses devoirs de missionnaire ou de prieur, puis son séjour prolongé

1. Ut quasi quinque aves parvulæ, quinque rates undis insidentes apparuerint. *Vita S Cuthberti*, c. 3.

sur l'îlot de Farne, le familiarisèrent avec tous les dangers et toutes les habitudes de cette vie maritime si intimement associée à la vie monastique. Ce souvenir, joint à la gloire populaire de son nom, le fit regarder comme le patron des pauvres matelots condamnés à gagner leur pain en bravant tous les jours cette mer périlleuse. Jusque fort avant dans le douzième siècle, ils se racontaient entre eux comment, au milieu des ouragans, les équipages en perdition voyaient apparaître au milieu d'eux le saint évêque de Lindisfarne, la mitre en tête, la crosse à la main, et faisant de cette crosse tantôt un gouvernail, tantôt un aviron, tantôt un grappin, pour les dérober au naufrage et les faire atterrir en sûreté, sans que personne osât lui demander son nom, parce que tous reconnaissaient à l'éclat de sa belle et douce figure le charitable pontife que tous avaient appris à vénérer dès leur enfance comme le protecteur du pays et de la plage[1]. Un doute sur la réalité de ces apparitions ne venait alors à l'idée de personne. Pour les peuples de cette époque, dans toute la chrétienté, il n'y avait rien de plus naturel que le surnaturel. Ce n'était qu'une intervention plus fréquente et plus directe de la toute-puissance de Dieu, qui les effrayait ou les consolait, mais ne les surprenait point.

Dans cet archipel périlleux et sur cet îlot escarpé

1. In prora navis, gubernatoris de more, resedit.... Baculo pastorali

dont Cuthbert avait fait son séjour de prédilection et où il mourut, il eut plus d'un successeur ambitieux de suivre la trace de cette âme sainte aux lieux mêmes où elle avait le mieux connu et servi son Dieu. Le premier de tous fut un moine de Ripon nommé Ethelwold : plus touché par l'exemple de Cuthbert que par les leçons de Wilfrid, il vécut pendant douze ans (687-695) dans la cellule de son saint prédécesseur, dont il essaya de fermer l'accès au vent et à la pluie, par de l'argile, du foin et enfin par une peau de vache, pour n'être pas trop troublé dans ses contemplations[1]. Mais quand les mugissements de ce vent et des flots qui venaient se briser contre les flancs basaltiques de son îlot l'avertissaient de quelque catastrophe, il sortait de son abri pour aller au secours des naufragés ; et les matelots, éperdus au milieu de l'ouragan, le voyaient agenouillé sur le haut de son rocher, les mains levées vers le ciel pour demander à Dieu le salut de ses frères[2].

Cet anachorète anglo-saxon dressait ainsi, sur son îlot inconnu et dans ce siècle plus inconnu encore, devant Dieu et devant les hommes, le symbole tou-

de modo gubernaculi, pontum sævientem secando dividebat.... REGINALDUS, *De virtutibus S. Cuthberti*, c. 23.

1. *Vita S. Cuthberti*, c. 46.

2. Ubi longius visum levavimus, vidimus egressum de latibulis suis amatissimum Deo patrem iter nostrum inspicere. BEDE, *Hist. eccles.*, V, 1.

chant et glorieux du rôle immortel de ses pareils, toujours prêts à prodiguer aux chrétiens les trésors de l'intercession à l'encontre des fléaux et des périls publics, comme de ces tentations et de ces tempêtes de l'âme, dont les flots en fureur ne sont qu'une imparfaite image.

On aime à rapprocher de ce vieux saint des jours passés une héroïne chrétienne de nos jours, cette jeune et touchante Grace Darling, sortie de l'îlot même de Cuthbert et d'Ethelwold, pour exposer sa vie au service des naufragés, comme si ces lieux sauvages et menaçants avaient été prédestinés par la main de Dieu à être, jusque dans nos temps, le théâtre et les témoins des hauts faits de la charité. Grace Darling était la fille du gardien d'un des phares que la science moderne a élevés sur le groupe d'îles qui s'avance dans la mer entre Lindisfarne et Bamborough. Une nuit (5 septembre 1838), au milieu d'un terrible orage, elle s'éveille aux cris de l'équipage d'un grand navire brisé sur un récif voisin. Elle réveille son père, et seule avec lui, une rame à la main, dans un frêle bateau, elle s'élance au secours des naufragés. Jamais on n'avait vu la mer plus furieuse, la manœuvre plus dangereuse et plus difficile. Après des efforts désespérés, elle atteint enfin le roc où étaient suspendus les derniers survivants de l'équipage. Ils n'étaient plus que neuf.

Elle les reçoit tous dans sa barque. La rage des flots, la violence du vent, étaient telles qu'il lui fallut presque une journée entière pour les ramener au phare, où elle les soigna et les consola pendant trois jours et trois nuits. L'Angleterre tout entière éclata d'un transport unanime d'enthousiasme en apprenant l'acte héroïque de cette fille deson peuple ; et, depuis les palais de la royauté jusqu'aux moindres villages, tout retentit de sa gloire. Elle n'avait que vingt ans, et déjà sans doute elle était atteinte de la maladie de poitrine qui l'enleva quatre ans plus tard. Elle mourut (1842), sans avoir voulu quitter son père et son îlot, ne laissant qu'un nom digne d'une éternelle mémoire, digne d'être inscrit parmi les héros et les saints. Au temps des Anglo-Saxons, elle eût été à coup sûr canonisée par la voix populaire, comme le furent tous les saints dont nous racontons l'histoire ; et sa place eût été marquée entre Hilda et Ebba, les deux grandes abbesses de sa race et de son pays, dont les autels profanés et le renom oublié encadrent, au nord et au midi, la région historique que Grace Darling a illuminée d'une gloire si moderne et si touchante [1].

1. Le navire brisé sur les récifs de l'île de Longstone était un bateau à vapeur, appelé le *Forfarshire*. Le phare où demeurait Grace Darling est situé sur l'îlot dit *Longstone* ou *Outer Ferne*. Voir le très-beau récit de M. Alphonse Esquiros dans un de ses excellents articles

sur l'Angleterre et la Vie anglaise (*Revue des Deux-Mondes* de 1864), et, pour les localités, la bonne carte de Cruchley, *Reduced Ordnance Map*, n° 62. — Le père de Grace Darling n'est mort qu'en mai 1865 : il a été enterré à côté de sa fille, qui repose dans le cimetière de Bamborough, sur le site de l'antique capitale de ces rois northumbriens dont nous avons tant parlé. On voit de très-loin en mer le monument élevé par une souscription nationale à cette jeune héroïne de la charité chrétienne.

CHAPITRE II

Saint Benoît Biscop et les monastères de Wearmouth et de Yarrow.

Benoît Biscop représente la science et l'art comme Wilfrid la vie publique et Cuthbert la vie spirituelle. — Sa naissance et sa conversion. — Ses quatre premiers voyages à Rome. — Il gagne le cœur du roi Egfrid. — Fondation de Wearmouth. — Il fait venir de France des maçons et des verriers. — Cinquième et sixième voyages à Rome, d'où il rapporte force reliques, livres et tableaux. — Importants travaux de peinture dans ses nouveaux monastères. — Un abbé romain vient enseigner le chant liturgique à tous les monastères northumbriens et s'assurer de la foi du clergé anglais par rapport à l'hérésie des monothélites. — Fondation de Yarrow. — Union fraternelle des deux monastères à l'instar de leurs patrons saint Pierre et saint Paul. — Benoît prend pour coadjuteur son neveu Easterwine. — Occupations d'un seigneur saxon devenu moine. — Mort d'Easterwine. — Cruelle maladie de Benoît. — Ses dernières recommandations. — Sa mort touchante à côté de son coadjuteur, mourant comme lui. — Après lui le fils d'un ealdorman, Ceolfrid, disciple de Wilfrid et de Botulphe, gouverne les deux monastères. — Épisode de Botulphe, fondateur de Boston, apôtre de la règle bénédictine. — Ceolfrid, devenu abbé, s'occupe surtout d'augmenter les bibliothèques. — Il échange un livre contre un domaine avec le roi de Northumbrie. — Il veut aller mourir à Rome. — Douleur des six cents moines qui l'accompagnent jusqu'au lieu de son embarquement. — Leur lettre au pape. — Il ne peut aller que jusqu'à Langres, où il meurt. — Comment le christianisme avait appris aux barbares à s'aimer.

Entre Wilfrid et Cuthbert se place un troisième saint dont le nom s'est déjà rencontré dans ce récit, Benoît

Biscop, compagnon de Wilfrid, lors de son premier voyage à Rome, et pendant la dernière moitié de sa vie, voisin de Cuthbert qu'il suivit de près dans la tombe. Benoît fut, dans l'intérieur du cloître et pour ainsi dire dans la vie privée, ce que fut Wilfrid dans la vie publique, le champion de l'unité romaine et le propagateur de la règle benédictine. De plus il représente, dans la pléiade monastique du septième siècle, l'intelligence, l'art et la science, comme Cuthbert y représente la prédication et la vie ascétique. Sa renommée a été moins populaire que celle de Wilfrid, et à plus forte raison, que celle de Cuthbert, mais elle n'en a pas moins conquis une noble place dans les annales de l'Église anglo-saxonne. Sa vie nous offre plusieurs traits qui font honneur à son âme et qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de l'esprit humain. Enfin il a contribué plus que personne, avec son compatriote Bede, à justifier le témoignage rendu par les historiens modernes qui ont reconnu dans la Northumbrie, au septième et au huitième siècle, le point le plus lumineux et le plus civilisé du monde teutonique, on pourrait même dire du monde chrétien, à cette époque.

Comme Wilfrid, mais quelques années avant lui (628), Benoît était né dans les rangs de la haute noblesse anglo-saxonne[1]. Bien jeune encore, il occupa

1. L'historien de Wilfrid nous apprend que son vrai nom était Ba-

une charge dans la maison du roi Oswy qui, selon les usages de la féodalité naissante, l'avait investi d'un fief pris dans le domaine public et proportionné à l'importance de cette charge[1]. A vingt-cinq ans (653), il renonce à la vie séculière, au mariage, à la famille, restitue au roi son domaine, et se consacre au service de Dieu. Avant de se fixer dans une communauté, il part pour Rome, où l'attirait depuis longtemps ce désir de vénérer les tombeaux des Apôtres qui allait devenir si général et si contagieux chez les Anglo-Saxons. On a vu, dans ce qui a été dit de Wilfrid[2], comment après avoir fait d'abord route ensemble, les deux jeunes seigneurs northumbriens s'étaient séparés à Lyon, et comment Benoît, après un premier séjour à Rome, y était retourné une seconde et une troisième fois, ayant pris d'abord l'habit monastique dans l'île de Lérins, qui venait d'entrer dans la famille de saint Benoît. On se rappellera que le pape Vitalien, frappé de la piété et de la science de ce pèlerin si constant et si zélé, en même temps que de sa haute position dans son île natale, l'avait donné pour guide et pour interprète au Grec Théodore, qui venait, à soixante-sept ans (669), occuper la place de

duging : nul ne nous dit pourquoi il prit le nom de Benoît, sous lequel il est généralement connu, ni d'où lui venait le surnom de Biscop, puisqu'il ne fut jamais évêque.

1. Bede, *Vitæ abbatum in Wiramutha et Girvum*, c. 1.

2. Voir plus haut, page 145.

saint Augustin, et qui voulut garder auprès de lui pendant deux ans son guide anglo-saxon, transformé de moine de Lérins en abbé du principal monastère de Cantorbéry [1].

Après ces deux ans de séjour auprès du nouvel archevêque, l'abbé Benoît, au lieu de songer à regagner son pays natal, repartit une quatrième fois pour Rome (671). Il était alors dans toute la force de l'âge ; mais quand on se représente les difficultés et les dangers d'un tel trajet à une telle époque ; quand on songe, comme nous l'avons déjà dit, qu'un voyage de Londres à Rome était alors deux fois plus long et cent fois plus dangereux qu'un voyage d'Angleterre en Australie aujourd'hui, on demeure stupéfait de la résolution et de l'énergie qui, alors comme depuis, poussaient tant de chrétiens et surtout tant de religieux anglo-saxons, non pas une fois, mais plusieurs fois dans leur vie, à traverser la mer et les Alpes pour courir à Rome. Ce quatrième voyage avait un but littéraire. Benoît en rapporta une riche cargaison de livres qui lui avaient été en partie vendus, en partie donnés, et, en repassant à son retour par Vienne, l'antique métropole des Gaules, il y reprit encore plusieurs livres qu'il y avait laissés en dépôt chez des amis [2]. Revenu enfin dans sa Northumbrie, il alla trouver

1. Celui de Saint-Pierre, qui s'est appelé depuis Saint-Augustin.
2. *Vitæ abbat.*, c. 4.

le fils de son ancien maître, le roi Egfrid, qui régnait alors, et lui raconta tout ce qu'il avait fait pendant les vingt ans écoulés depuis qu'il avait quitté son pays et le service royal. Puis, cherchant à lui communiquer l'ardeur religieuse qui l'enflammait lui-même, il expliqua au roi tout ce qu'il avait appris, à Rome et ailleurs, sur la discipline ecclésiastique et monastique, en lui montrant les livres et les reliques qu'il rapportait de ses voyages. Egfrid, qui alors n'était pas encore engagé dans sa malheureuse lutte avec Wilfrid, se laissa gagner sur-le-champ par les récits du pèlerin, qu'il prit en grande affection ; et, voulant le mettre à même d'appliquer son expérience à la nouvelle communauté, il détacha de son propre patrimoine, pour lui en faire don, une terre assez vaste pour nourrir soixante et dix familles, ou pour occuper soixante et dix charrues, selon la façon d'évaluer les terres chez les Anglo-Saxons [1].

Ce domaine était situé à l'embouchure de la Wear, petit fleuve qui coule à Durham et va se jeter dans la mer du Nord, un peu au midi de la Tyne. De là le nom de Wear-Mouth que porta le nouveau monas-

1. Les commentateurs pensent que Bede a toujours voulu désigner sous le mot de *familia* la contenance dite ailleurs *hide* ou *carrucata*, c'est-à-dire la portion de terre cultivable par une charrue dans l'espace d'une année.

tère, lequel dut être consacré à saint Pierre, au prince des Apôtres, d'après la volonté expresse d'Egfrid, d'accord avec Benoît pour marquer ainsi ses prédilections romaines (673-675)[1].

A peine cette fondation assurée, l'infatigable Benoît s'embarqua de nouveau, afin d'aller chercher en France des *cæmentarii*, comme ceux que Wilfrid faisait venir vers le même temps de Cantorbéry. Dès qu'il les eut ramenés, il les occupa à la construction d'une église en pierre, à la romaine, car tout ce qui venait de Rome lui était cher. C'était en l'honneur de saint Pierre qu'il avait entrepris cette œuvre, et il y mit tant d'ardeur qu'un an après la pose de la pre-

1. A l'embouchure de la Wear il y a deux localités distinctes: au nord, Monk-Wearmouth, où était le monastère de Benoît Biscop; au sud, Bishop-Wearmouth, qui doit son origine aux évêques de Durham. Toutes deux sont aujourd'hui englobées dans le rayon de la ville de Sunderland, située à l'est de Bishop-Wearmouth, sur la mer, et qui compte parmi les principaux ports de l'Angleterre.

Wearmouth est devenu aujourd'hui un des principaux foyers de l'exploitation du charbon de terre, mais aussi de ces hideuses misères, dont l'exposition, due au zèle de lord Shaftsbury, a excité naguère l'effroi et l'horreur de l'Angleterre. Voir les discussions parlementaires de 1842. Il n'y a plus de moines *fainéants* pour nourrir la population pauvre; mais il y avait jusqu'en 1842 une foule de femmes et de jeunes filles presque nues, qui travaillaient mêlées aux hommes, pendant quatorze heures de suite, à seize cents pieds sous terre, et par une température de trente-deux degrés. *Report from the select committee*, 1841, p. 4. Ajoutons avec joie qu'une législation plus humaine a, depuis lors, apporté quelque remède aux révoltants abus qu'avait signalés une salutaire publicité.

mière pierre l'église était déjà couverte, et la messe célébrée sous une de ces voûtes maçonnées qui excitaient toujours la surprise et l'admiration des Anglais du septième siècle. Il fit aussi venir de France des verriers, car il n'y en avait pas encore en Angleterre, et ces ouvriers étrangers, après avoir mis des vitres aux fenêtres de l'église et du nouveau monastère, enseignèrent aux Anglo-Saxons l'art de la verrerie [1]. Animé d'un zèle que rien ne décourageait, enflammé surtout d'un patriotisme intelligent et d'une sorte de passion pour la beauté dans l'art, qui ne reculaient devant aucune fatigue, aucun souci [2], il envoyait chercher au delà des mers tout ce qu'il ne trouvait pas en Angleterre et tout ce qui lui semblait nécessaire à l'ornementation de son église, et, comme il ne trouvait pas tout ce qu'il lui fallait, même en France, il partit une cinquième fois pour Rome (678), et ce ne fut pas la dernière ; car quelques années plus tard, il y fit un sixième pèlerinage (685) [3]. Il rapporta de l'un et de l'autre des

1. *Vitæ abbat.*, c. 5. — Je pense que c'est, avec celui cité plus haut de Wilfrid, un des premiers exemples connus de l'emploi des vitraux : encore n'est-il nullement démontré que ces vitraux fussent coloriés

2. Amor patriæ, et voluptas elegantiæ asperos fallebat labores. Will. Malmesb., *de Gest. reg.*, I, 54.

3. En parlant de ces deux derniers voyages, Bede dit *quarta* et *quinta vice*, parce qu'il ne compte que les départs de l'Angleterre : *De Britannia* ad Romam accurrens. Mais il a lui-même expliqué que, pendant la seconde absence de Benoît Biscop, de 665 à 667, il fit à

trésors, et d'abord des livres innombrables et de toute sorte. Il en avait la passion, comme on l'a vu, dès sa jeunesse. Il voulut que chacun de ses monastères eût une grande bibliothèque ; il la regardait comme indispensable à l'instruction, à la discipline, à la bonne organisation de sa communauté; il comptait sur les livres comme sur le meilleur moyen de retenir les moines dans le cloître; car, lui qui aimait tant les voyages pour lui-même, il n'approuvait pas que les autres religieux fussent sans cesse par voies et par chemins, même sous prétexte de pèlerinage[1].

Rome deux pèlerinages, l'un avant et l'autre aprés son séjour à Lérins.

Voici le résumé chronologique de la vie de Benoît Biscop.

628. Naissance.

653. Il renonce à la vie séculière et va à Rome pour la premièr fois.

665. Deuxième voyage à Rome : il se fait moine à Lérins.

667. Troisième voyage à Rome.

669. Il revient avec l'archevêque Théodore et devient abbé de Saint-Pierre à Cantorbéry.

671. Quatrième voyage à Rome.

672. Retour par Vienne, où il retrouve ses livres.

674. Fondation de Wearmouth.

676. Voyage en France pour y chercher des artistes.

678. Cinquième voyage à Rome.

682. Fondation de Yarrow. Il prend Easterwine pour coadjuteur.

684. Sixième voyage à Rome.

686. Mort d'Easterwine. Retour de Benoît.

690. Sa mort.

1. *Vitæ*, c. 6, 9, 14. Cf. *Homil. in natale Benedicti Abbatis*, t. VII, col. 465, et Lingard, *Antiquities*, t. II, p. 129.

Avec les livres, il apportait des reliques destinées aux autres églises d'Angleterre, non moins qu'à sa propre communauté ; et, enfin, une foule de tableaux et d'images peintes. En introduisant ces images de Rome en Northumbrie, Benoît Biscop a écrit une des pages les plus curieuses et les plus oubliées de l'histoire de l'art. On y voit que Rome était encore alors le grand dépôt, non-seulement de la tradition, mais aussi des représentations graphiques ou symboliques, propres à instruire ou à édifier les fidèles, et dont les premiers contours tracés dans les catacombes, auprès des tombeaux des martyrs, commencèrent à reparaître dans les grandes mosaïques qui décorent encore les absides des églises primitives de Rome. Le vénérable Bede, qui parle avec enthousiasme des expéditions de son maître et de son ami, nous fait supposer qu'il s'agit de tableaux portatifs, qui ne pouvaient guère être que sur bois; mais on peut supposer que l'abbé de Wearmouth ramenait avec lui des peintres et des mosaïstes, pour travailler sur place à la décoration de ses églises. Comment s'expliquer autrement que des tableaux sur bois et transportés, même par eau, de Rome en Angleterre, aient pu être d'une dimension assez considérable pour couvrir les parois et les voûtes des deux ou trois églises dont Bede nous parle?

Toujours est-il que les plus ignorants d'entre les

chrétiens de la Northumbrie retrouvaient, en entrant dans ces nouvelles églises monastiques, sous une forme matérielle, l'image saisissante des enseignements que leur prodiguaient les missionnaires monastiques. Doctes et illettrés pouvaient y contempler et y étudier avec bonheur, ici la douce et attrayante figure du Sauveur naissant; là les douze apôtres entourant la sainte Vierge; sur la paroi du nord toutes les paraboles de l'Évangile; sur celle du midi les visions de l'Apocalypse; ailleurs une série complète de peintures qui marquaient la concordance de l'Ancien et du Nouveau Testament; Isaac portant le bois de son sacrifice en face de Jésus portant sa croix; le serpent d'airain en face de Jésus crucifié, et ainsi de suite[1]. Comment ne pas se rappeler, en découvrant ces détails sur la décoration des monastères northumbriens il y a douze cents ans, que notre siècle a vu se reproduire cette excellente

1. Il est dit un peu plus loin en parlant des fruits de son sixième et dernier voyage à Rome: Nam et tunc (attulit) dominicæ historiæ picturas quibus totam B. Dei Genitricis, quam in monasterio majore fecerat, ecclesiam in gyro coronaret : imagines quoque ad ornandum monasterium ecclesiamque B. Pauli Apostoli de concordia Veteris et Novi Testamenti summa ratione compositas exhibuit, etc. — Ces derniers mots s'appliquent au second monastère fondé à Yarrow et dont on va parler. On voit donc que l'abbé Benoît Biscop avait entrepris de décorer trois églises : celle de Saint-Pierre à Wearmouth, celle de Saint-Paul à Yarrow, et une troisième dédiée à la Sainte Vierge, *in majore monasterio,* laquelle pourrait bien n'avoir été que le chœur ou l'abside de la première.

pensée par deux mémorables exemples : à Spire, dans la vaste cathédrale que la munificence du roi Louis Ier de Bavière a fait sortir de ses ruines ; à Paris, dans cette vénérable basilique de Saint-Germain des Prés où le pinceau de Flandrin a fixé pour la dernière fois nos regards et jeté un dernier lustre sur ce talent si pur, si élevé, si serein, si naturellement voué au service de l'immortelle vérité, que ce nom tout moderne, comme celui d'Ozanam, ne semble pas déplacé au milieu de cette évocation des saints et des monuments de l'antiquité chrétienne !

Après les livres grecs et latins, après ce qu'on appelait alors la littérature et la philosophie, après l'architecture et la peinture, ce fut le tour de la musique, c'est-à-dire de l'art liturgique et monastique par excellence.

Lors de son cinquième voyage, Benoît ramena de Rome un éminent religieux, Jean, chantre de l'église de Saint-Pierre et abbé de Saint-Martin de Rome, pour établir à Wearmouth le chant et les cérémonies romaines avec une entière exactitude, et selon la pratique de la basilique de Saint-Pierre à Rome. Arrivé à Wearmouth, ce savant abbé y rédigea par écrit l'Ordre de la célébration des fêtes pour toute l'année, dont il circula bientôt de nombreuses copies. Puis il ouvrit un cours où il enseignait de vive voix la liturgie et le chant ecclésiastique. Les plus habiles chantres

des monastères northumbriens venaient l'entendre et l'invitaient ensuite à visiter leurs communautés[1].

C'est ainsi que Benoît Biscop allait puiser à Rome et répandait ensuite, à travers mille sillons divers, sur le sol de sa patrie, les enseignements et les traditions de l'art consacré par la religion. L'histoire, ce nous semble, offre peu de pages mieux faites pour rafraîchir l'âme et la consoler que celle où l'on voit ainsi l'Église mère et maîtresse ouvrir son giron tutélaire aux nations à peine sorties de la nuit du paganisme, et leur révéler par la main de ses ministres et de ses missionnaires monastiques, non-seulement les mystères de la foi et les lois de la morale, mais encore les jouissances de l'esprit et les beautés de l'art.

Le zèle passionné de notre abbé pour la construction et la décoration de ses édifices claustraux ne lui faisait point oublier les intérêts les plus essentiels de ses fondations. Avant de partir pour Rome, il avait eu soin de constituer sa communauté sur la base immuable de la règle de saint Benoît[2]. Comme Wilfrid pour son abbaye favorite de Hexham, et peut-être avant lui, il obtint du pape Agathon un privilége qui garantissait la liberté et la sécurité du nouveau monastère de Wearmouth. Mais bien loin

1. *Hist. eccles.*, IV, 18.
2. *Vitæ abbat.*, c. 6.

d'avoir besoin, comme son ancien ami, de cette garantie contre le roi de Northumbrie, Bede a soin de constater que le diplôme pontifical ne fut sollicité et obtenu qu'avec le consentement et même sur l'initiative d'Egfrid et qu'il fut confirmé en assemblée publique par le roi et les évêques[1]. Depuis leur première séparation à Lyon, Benoît Biscop paraît s'être toujours tenu à l'écart de Wilfrid ; on ne découvre chez lui aucun témoignage de sympathie pour les épreuves du grand évêque persécuté. Cependant ils servaient la même cause, et ils inspiraient au pape au moins la même confiance. Agathon en donna une marque éclatante à Benoît Biscop en assignant son monastère pour centre de la mission dont il avait chargé le chantre de Saint-Pierre, et qui avait pour objet de constater l'état de la foi des évêques et du clergé anglais, par rapport à l'hérésie des monothélites[2].

1. *Vitæ abbat.*, c. 6, 12, et *Hist. eccles.*, IV, 18.

2. Cette mission semble indiquer une certaine défiance chez le pontife à l'égard de l'archevêque Théodore. Comme on l'a déjà vu, page 206, le pape Vitalien, en lui conférant la dignité métropolitaine en Angleterre, lui avait agrégé l'abbé Adrien et Benoît Biscop lui-même, de peur que sa qualité de Grec ne le rendît accessible aux erreurs des monothélites qui désolaient alors l'Église. Plus tard, Agathon chargea l'abbé Jean, chantre de Saint-Pierre, d'examiner exactement quelle était la foi de l'Église d'Angleterre et d'en faire son rapport à Rome. L'envoyé pontifical assista au concile de Heathfield, convoqué par l'archevêque Théodore (17 septembre 680), où l'Église d'Angleterre fit sa profession de foi orthodoxe et déclara qu'elle acceptait les cinq conciles

Le roi Egfrid, alors au plus fort de ses contestations avec Wilfrid, semblait vouloir racheter ses violences envers l'évêque d'York, devant sa conscience et son peuple catholique, par l'intimité de ses relations avec les deux grands religieux de son royaume, avec l'anachorète Cuthbert, comme avec l'abbé Benoît Biscop. Pour donner à celui-ci un nouveau témoignage de sympathie et de protection, il lui assigna un autre domaine, moins vaste que celui de Wearmouth, puisqu'il ne pouvait nourrir que quarante familles, mais tellement rapproché que les deux donations semblaient pouvoir se confondre pour ne former qu'un seul et vaste patrimoine. Ce fut le berceau du monastère de Yarrow (682), dont le nom est indissolublement lié à celui du vénérable Bede. Situé un peu au nord du monastère de Wearmouth, et comme celui-ci à l'embouchure d'une rivière, de la Tyne, qui se jette, en suivant un cours parallèle à celui de la Wear, dans la mer du Nord, Yarrow fut dédié à l'apôtre saint Paul, comme Wearmouth à l'apôtre saint Pierre. On re-

généraux et celui du pape saint Martin. L'abbé Jean emporta avec lui un exemplaire des actes de ce concile pour le soumettre au pape, et donna de son côté à transcrire, dans le monastère de saint Benoît Biscop, le concile du pape saint Martin. Il mourut avant d'avoir pu retourner à Rome, et son corps fut porté à Saint-Martin de Tours, qu'il avait visité en venant, à cause de sa grande dévotion au saint dont son monastère de Rome portait le nom.

trouve toujours la pensée qu'avait Biscop de transporter l'image et l'esprit de Rome sur cette plage northumbrienne qu'embaumait déjà le parfum des fleurs monastiques[1]. Il lui fallait une reproduction de Saint-Paul hors des Murs à une certaine distance de son exemplaire saxon de Saint-Pierre du Vatican. Bien qu'il eût donné pour abbé à sa nouvelle fondation le plus intime de ses amis et compagnons de pèlerinage, nommé Ceolfrid, Benoît entendait bien ne faire qu'une seule communauté des deux maisons, grâce à l'union fraternelle qu'il voulait faire régner entre elles et que devait leur inspirer l'exemple des deux glorieux apôtres qu'il leur avait donnés pour patrons.

Pour être plus libre de consacrer son temps aux voyages, en outre pour être plus à la disposition du roi, qui réclamait sans cesse sa présence et ses conseils[2], Benoît se donna un coadjuteur dans le gouvernement de son premier monastère de Wearmouth. Ce nouvel abbé était son neveu et, comme Ceolfrid,

1. Plaga olim et suave halantibus monasteriorum floribus dulcis, et urbium a Romanis ædificatarum frequentia renidens. GUILL. MALMESB., *De Gest. Reg.*, I, 9, 54.

2. J'emprunte ce détail à une autre Vie de Benoît et de Ceolfrid, qui, si elle n'est pas de Bede lui-même, lui a évidemment fourni des renseignements qu'il a textuellement reproduits; elle se trouve dans les *Opera minora*, et a été réimprimée par le docteur Giles dans l'Appendice de son excellente édition de Bede, t. VI, p. 416 à 442.

l'un de ses plus dévoués associés[1]. se nommait Easterwine.

Plus jeune que Benoît de vingt-deux ans, Easterwine était comme lui de très-haute naissance, car c'étaient les descendants des plus nobles races de la Northumbrie qui affluaient dans les monastères pour s'y livrer aux occupations les plus étrangères à leurs ancêtres, au travail manuel et littéraire, à l'oraison et à la pénitence. Il avait fait, comme Benoît, la guerre, dans la maison militaire du roi Egfrid. A vingt-quatre ans, il avait tout quitté pour entrer dans la communauté que formait son oncle à Wearmouth ; mais l'un n'avait pas plus songé à demander que l'autre à offrir une exemption quelconque, fondée sur la noblesse ou la parenté, des charges et des observances de la vie religieuse. Le noble jeune homme ne s'enorgueillisait que de suivre en tout la règle et les occupations de la maison, ainsi que tout autre moine. Et grâce à son illustre biographe, nous savons quelles étaient les occupations d'un *thane* saxon devenu moine au septième siècle. On le voyait tantôt battre et vanner le blé, tantôt traire les brebis et les vaches, et prendre son tour de service à la cuisine, à la boulangerie, au jardin, toujours humble et joyeux dans l'obéissance. Devenu coadjuteur (682-686) et

1. Ut quem solus non poterat laborem, socia dilectissimi commilitonis virtute levius ferret. *Vitæ abbat.*, c. 6.

investi en l'absence de Benoît de toute son autorité, le jeune abbé continuait à vivre de la vie commune ; et lorsque ses devoirs de supérieur le conduisaient dans les domaines où travaillaient les religieux, il se mettait sur-le-champ à l'ouvrage avec eux, prenant lui-même en main le manche de la charrue, ou le van, ou forgeant le fer sur l'enclume. Il était aussi robuste que jeune et beau de visage; mais son regard était d'une infinie douceur et son langage d'une affabilité constante[1]. Quand il lui fallait réprimer quelque faute, c'était avec une tristesse si aimante, que le coupable se sentait à jamais détourné de toute récidive, pour ne pas ramener un nuage sur la suave limpidité de ce visage aimé.

Sa nourriture ne différait en rien de celle des autres et il couchait au dortoir ; il n'en sortit que cinq jours avant sa mort, déjà mortellement malade, pour se préparer, dans un lieu plus solitaire, au dernier combat. Sentant que sa fin approchait, il eut néanmoins la force de descendre au jardin, s'y assit, et appelant tous ses frères qui pleuraient d'avance la perte d'un tel père, avec la tendresse qui lui était naturelle, il donna à chacun d'eux un dernier baiser[2].

1. *Vitæ abbatum,* c. 7.

2. Sub divo residens, accitis ad se fratribus cunctis, more naturæ misericordis osculum pacis eis flentibus et de abscessu tanti patris et pastoris mœrentibus dedit.

La nuit suivante (7 mars 686) il mourut, à trente-six ans, pendant que les religieux chantaient matines. Ces heureuses morts, si fréquentes dans les récits de ce temps, semblent avoir été le privilége et le sceau de toutes ces vocations généreuses qui peuplaient les nombreux monastères de l'Angleterre convertie.

En revenant de son dernier voyage à Rome, Benoît trouva mort son bienfaiteur et son protecteur le roi Egfrid, mort son coadjuteur et neveu Easterwine, morts aussi un grand nombre de ses moines, enlevés par une de ces terribles épidémies alors si fréquentes. Elle n'avait laissé en vie à Yarrow que l'abbé tout seul avec un petit écolier que nous retrouverons plus tard et dont la gloire devait éclipser celle de tous ces saints et de tous ces rois saxons, qui ne sont guère connus que par sa plume[1]. Benoît ne perdit pas courage, et recruta promptement de nouveaux sujets, tout en reprenant et en poursuivant avec sa passion habituelle la décoration de ses deux églises de Saint-Pierre

1. On croit généralement que cet écolier ne fut autre que le vénérable Bede, qui a raconté ce touchant incident en ces termes : « Omnes qui legere, vel prædicare, vel antiphonas ac responsoria dicere possunt ablati sunt, excepto ipso abbate et uno puerulo, qui ab ipso nutritus ac eruditus, nunc usque in eo monasterio presbyterii gradum tenens, jure actus ejus laudabiles cunctis scire volentibus et scripto commandat et fatis. » *Append.*, p. 421. Il raconte ensuite comment l'abbé et l'écolier célébraient tout seuls et dans une grande tristesse toute la psalmodie de l'office monastique, *non parvo cum labore,* jusqu'à ce que de nouveaux religieux survinssent

et de Saint-Paul[1]. Les moines avaient déjà donné pour successeur à Easterwine un diacre nommé Sigfried, homme savant et vertueux, mais poitrinaire et le premier des Anglais, je pense, chez lequel l'histoire ait signalé cette maladie si habituelle et si fatale à leur race[2].

Le tour de Benoît lui-même allait bientôt arriver. Mais Dieu se réservait de l'épurer en mettant sa patience à une longue et cruelle épreuve avant de le rappeler à la récompense éternelle. Après avoir consacré les treize premières années de son abbatiat à cette vie laborieuse et errante qui lui était chère, à ces expéditions lointaines si fructueuses pour son ordre et pour son pays, il fut atteint d'un mal impitoyable qui dura trois ans et paralysa tous ses membres l'un après l'autre. Enchaîné par cette infirmité sur son lit, et ne pouvant plus suivre ses frères au chœur, il n'en célébrait pas moins chaque office du jour et de la nuit avec quelques-uns des moines, en mêlant sa voix défaillante à la leur. La nuit, il se consolait de ses cruelles insomnies en se faisant lire

1. Une très-jolie gravure de Hollar, reproduite dans les *Légendes monastiques* de madame Jamieson, le représente debout, en habits pontificaux ; dans le fond ses deux beaux monastères de Saint-Pierre et de Saint-Paul, et la *Tyne* coulant entre les deux, ce qui n'est pas géographiquement exact, mais ce qui répond à l'intention de reproduire sur la plage northumbrienne les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul sur les deux rives opposées du Tibre, à Rome.

2. Nocivo et irremediabili pulmonum vitio laborantem. *Vitæ abbat.*, c. 8

l'Évangile par des prêtres qui se relevaient sans interruption. Souvent aussi il convoquait autour de sa couche les religieux avec les novices, et leur adressait de pressantes et suprêmes recommandations, entre autres celle de conserver la très-nombreuse bibliothèque qu'il avait apportée de Rome et de ne pas la laisser gâter ou disperser ; mais surtout de garder fidèlement les règlements qu'il leur avait donnés, après les avoir empruntés à une étude attentive des dix-sept principaux monastères qu'il avait visités pendant ses nombreux voyages d'outre-mer[1]. Il insistait enfin sur l'injonction qu'il leur avait souvent faite de n'avoir aucun égard à la naissance dans le choix de leur abbé, mais seulement à la doctrine et aux mœurs. Il les supplia d'élire le

1. Evangelium tota nocte pro doloris levamine, quod et aliis noctibus fieri consueverat.... Ex decem quippe et septem monasteriis quæ inter longos meæ crebræ peregrinationis discursus optima comperi, hæc universa didici, et vobis salubriter observanda contradidi. Bede, *Vit. abbat.*, c. 8.—Lingard, I, 208, conclut de ce passage que la règle de saint Benoît n'était que partiellement suivie à Wearmouth ; mais il ne s'agit évidemment que des statuts ou règlements particuliers qui, de tout temps, ont servi, dans certaines abbayes ou congrégations d'abbayes, à développer et à compléter la règle fondamentale. Celle-ci était connue et suivie dans les monastères de Northumbrie, ainsi que le démontre l'exhortation de Benoît Biscop à ses moines sur le choix de son successeur, auquel il leur enjoint de procéder *juxta quod regula magni quondam abbatis Benedicti, juxta quod privilegii nostri continent decreta.* Cf. Mabillon, *Præfatio in sæculum Benedictinum*, n. 88, 89.

plus digne d'entre eux, conformément à la règle de saint Benoît et au privilége qu'il leur avait obtenu. « J'aimerais mieux, » leur disait-il, « s'il fallait choisir « entre deux maux, voir ce lieu où j'ai créé notre « cher monastère réduit en une solitude éternelle, « que d'y avoir pour successeur mon propre frère, « qui, nous le savons tous, n'est pas dans la bonne « voie[1]. » Benoît avait ainsi le pressentiment d'un des plus cruels dangers et d'une des plus fatales infirmités dont l'avenir de l'ordre monastique pût être menacé.

Cependant la maladie ayant épuisé les forces tant du saint abbé que de son coadjuteur poitrinaire, ils comprirent tous les deux qu'ils allaient mourir, et voulurent se voir une dernière fois avant de quitter ce monde. Pour que le désir de ces deux tendres amis pût être accompli, il fallut transporter le coadjuteur mourant sur le grabat de l'abbé. On leur posa la tête sur le même oreiller ; mais ils étaient tous les deux si faibles, qu'ils ne pouvaient pas même s'embrasser. Il fallut encore que des mains fraternelles les aidassent à rapprocher leurs lèvres vénérables[2].

1. Benoît Biscop avait certainement en vue l'usage si répandu dans les monastères celtiques d'appeler les plus proches parents des fondateurs à la succession abbatiale. Voir plus haut, t. III, p. 302.

2. Egfridus in feretro deportaretur ad cubiculum ubi Benedictus et ipse suo jacebat in grabato.... caput utriusque in eodem cervicali locaretur.... vel tantum habuere virium, ut propius posita ora ad osculandum se alterutrum conjungere possent, sed et hoc fraterno compleverunt officio. *Vitæ abbat.*, c. 10.

Tous les moines se réunirent en chapitre autour de ce lit de douleur et d'amour : parmi eux les deux saints vieillards se désignèrent un successeur approuvé de tous, et rendirent ensuite, à peu d'intervalle, le dernier soupir. Ainsi mourut, à soixante-deux ans, le saint Benoît d'Angleterre, digne émule du grand patriarche des moines d'Occident, dont il portait la robe et le nom, comme lui vainqueur du péché et maître en toutes les vertus[1].

Celui que les deux saints mourants avaient proposé au choix de leurs frères pour les remplacer comme abbé des deux monastères, était ce Ceolfrid qui avait accompagné Benoît à Rome et à Cantorbéry et qui était déjà abbé de Yarrow. Comme tous les chefs des grandes communautés northumbriennes, excepté Cuthbert, il était issu de la haute noblesse anglo-saxonne. Son père était revêtu de la dignité d'*ealdorman*, la première après la royauté, et s'était fait un nom par sa munificence. Un jour qu'il devait recevoir le roi chez lui, la nouvelle d'une incursion subite de quelque ennemi avait obligé le prince de partir avant le repas magnifiquement préparé. Sur quoi le comte avait rassemblé, dans le canton, tous les pauvres des deux sexes, pour leur faire prendre la place du roi et de son cortége, et quand ils furent

1. *Vitæ abbat.*, c. 11. Il mourut le 12 janvier 690.

tous assis, il voulut servir lui-même les hommes, pendant que la comtesse remplissait le même office auprès des femmes.

Ceolfrid, moine à dix-huit ans, avait été formé à Ripon, à l'école de Wilfrid, qui l'avait ordonné prêtre après dix ans d'études[1]. Puis, afin de mieux connaître les traditions et les obligations de son état, il avait été visiter la métropole monastique de Cantorbéry, et, en revenant, il s'était arrêté quelque temps auprès d'un vieil abbé nommé Botulphe, dont la voix publique vantait beaucoup les vertus et la science[2].

Ce Botulphe était, lui aussi, d'une noble famille est-anglienne[3]; ses parents comptaient parmi les chré-

1. Le frère aîné de Ceolfrid avait été abbé de Gilling, de ce monastère fondé par la reine Eanfleda en expiation du meurtre commis par son mari sur le roi saint Oswin; puis, préférant la contemplation à l'action, il s'était volontairement exilé en Irlande pour y étudier les saintes Écritures pendant le reste de sa vie. Il y était mort de la peste avec plusieurs autres nobles anglais. C'est là un nouvel exemple des relations toujours si fréquentes des Anglo-Saxons avec l'Irlande monastique. Ceolfrid avait commencé sa carrière à Gilling, d'où Wilfrid l'avait appelé à Ripon avec toute la communauté.

2. Ut videret instituta Botulfi abbatis quem.... fama circumquaque vulgaverat. *Histor. abbatum* in Append. Bedæ, p. 417.

2. *Ad Anglos Orientales*, dit la Vie de Ceolfrid qui vient d'être citée, et cette désignation n'est point en contradiction avec celle d'*Angli Australes*, dont se sert l'auteur contemporain de la Vie de saint Botulphe, publiée par Mabillon (Act. SS. O. S. B., sæc. III, pars I, p. 3). Les Angles de la Mercie et de l'Est-Anglie étaient en effet des méridionaux aux yeux des Angles de la Northumbrie. En outre, deux des rois nommés, par le biographe, comme souverains du pays de Bo-

tiens les plus anciennement baptisés de l'Angleterre; ils l'avaient envoyé tout jeune encore au delà des mers, dans un monastère de la Gaule, pour y apprendre, dit son biographe, les gloires de la foi et s'y former à la vie apostolique. Revenu au bout de quelques années et muni de la recommandation de deux jeunes princesses est-angliennes qu'il avait rencontrées dans son monastère gaulois, il avait gagné le cœur des rois de sa tribu. Ces princes lui offraient des domaines déjà cultivés et même inféodés à d'autres possesseurs; mais Botulphe refusa de laisser dépouiller qui que ce fût à son profit, et préféra un territoire inculte sur un petit fleuve, non loin de la mer du Nord[1]. Il y fonda (vers 654) le grand monastère d'Icanhoe, qui est devenu une ville et qui a emprunté son nom moderne de Boston à celui de son fondateur (*Botulph's Town*)[2]. Botulphe s'y appliquait surtout à construire et à régler son monastère sur le modèle des communautés qu'il avait habitées ou visitées sur le continent, c'est-à-dire dans une stricte conformité avec la règle de saint Benoît. Pendant plus d'un demi-siècle, il y

tulphe, Adelher et Adelwold, figurent parmi les rois d'Est-Anglie. Voir Lappenberg, tableau généalogique E à la fin de son tome Ier.

1. *Vita S. Botulfi*, c. 2 et 5.

2. Située sur la Witham, dans le Lincolnshire, la ville anglaise de Boston a donné son nom à cette célèbre capitale du Massachusetts, dont la gloire a été si populaire et l'influence si considérable dans l'Amérique du Nord.

vécut entouré de la vénération et de l'amour de ses compatriotes, mais toujours occupé à faire régner au sein de sa communauté l'observance bénédictine dans toute sa régularité ; ce qui ne laissait pas que de paraître une grave innovation dans la contrée où il s'était fixé. D'après le soin que met son biographe contemporain à insister sur ce trait distinctif à toutes les époques de sa vie, on voit qu'il rencontra dans ses religieux plus d'une résistance, et qu'il n'en vint à bout qu'en sacrifiant quelquefois sa mansuétude naturelle et sa popularité aux devoirs austères de sa charge abbatiale. Il répétait tous les jours à ses disciples les textes et les leçons qu'il avait rapportés d'outre-mer ; et, jusque sur son lit de mort, pendant les étreintes du mal qui consumait sa vieillesse, il ne cessait d'évoquer les souvenirs de ses voyages monastiques et de vanter la douceur et la beauté de la véritable Règle [1].

Imbu des préceptes de ce grand docteur de la vie religieuse, Ceolfrid revint à Ripon, pour y redoubler de zèle et de ferveur dans la pratique de son état. Devenu maître des novices, à Ripon, le fils de l'ealdorman s'y était signalé par son zèle pour tous les travaux manuels qui devaient inspirer tant de répugnance à la fierté et aux habitudes des nobles anglo-saxons. Sans renoncer aux fonctions sacerdotales, il

1. *Vita S. Botulfi*, c. 4, 7, 9, 10.

s'était chargé de la boulangerie, et tous les jours on le trouvait au four, occupé à le nettoyer, à le chauffer ou à y cuire du pain pour toute la maison[1]. Sa renommée parvint bientôt jusqu'à Benoît Biscop qui, dès le commencement de son entreprise, avait demandé à Wilfrid de le lui céder et avait été exaucé; c'est la seule trace que l'on rencontre dans l'histoire d'un lien quelconque entre le célèbre évêque d'York et les grands monastères créés par son ami de jeunesse. Transféré à Wearmouth, Ceolfrid y avait aussitôt été chargé de remplacer, comme prieur, l'abbé Benoît, pendant ses voyages. Mais il trouva, parmi les nouveaux religieux, des fils de nobles seigneurs, comme lui, qui refusèrent de s'astreindre à la sévère discipline dont il donnait à la fois les préceptes et l'exemple, et qui le poursuivirent de leurs murmures et de leurs calomnies[2]. Sur quoi, il profita de l'absence de Benoît pour se démettre de sa charge et s'en retourner à Ripon afin d'y reprendre sa vie d'autrefois. Il fallut que Benoît courût après lui et le ramenât à force de prières. Cela fait, il ne le lâcha plus, et l'emmena avec lui dans ses voyages jusqu'au jour où, comme on l'a vu, il confia la fonda-

1. Pistorii officium tenens, inter cribrandum clibanumque accendendum mundandumque, et panes in eo coquendos, presbyteratus ceremonias sedulus discere simul et exercere non omisit. *Append.*, p. 417.

2. *Append.*, p. 418.

tion et le gouvernement du nouveau monastère de Yarrow à celui dont il avait voulu faire son compagnon et son collaborateur inséparable[1].

Ceolfrid emmena avec lui vingt-deux religieux de Wearmouth pour peupler la nouvelle fondation : mais parmi eux plusieurs ne savaient pas encore chanter ni lire tout haut l'office au chœur comme l'exigeait le rit monastique. Il fallut que Ceolfrid achevât leur éducation liturgique et musicale, tout en commençant celle des nouveaux venus qui affluèrent bientôt à Yarrow. Il en vint à bout en s'associant dans les moindres détails aux études et aux pratiques de sa communauté, jusqu'à ce que l'observance bénédictine s'y fût à jamais enracinée. Il lui fallut encore manier la truelle aussi bien que la crosse, pour conduire et achever en moins de deux ans la construction de la nouvelle église abbatiale, où le roi Egfrid avait voulu fixer lui-même l'emplacement du maître-autel[2].

Placé après la mort de son ami à la tête des deux monastères de Wearmouth et de Yarrow qui ne formèrent plus dès lors qu'une seule communauté peuplée de six cents moines[3], il y déploya pendant vingt-sept ans une activité sans relâche et une intelligence

1. *Vitæ abbat.*, c. 16.
2. *Append.*, p. 420.
3. *Vitæ abbatum*, c. 12, 13.

supérieure, en même temps que toutes les vertus de la vie ascétique. Il fut en toute chose le digne continuateur de Benoît : il s'occupa surtout d'enrichir les deux bibliothèques que son prédécesseur avait si fort à cœur : mais il savait au besoin tirer parti de ses livres autrement que pour l'instruction de ses religieux. Il est vrai qu'il avait affaire à un roi savant, élevé à Iona, ennemi de Wilfrid et de ses prétentions romaines, mais aussi amoureux des livres que n'importe quel saint ou quel moine, fût-il Irlandais comme Columba ou Anglo-Saxon comme Biscop. Celui-ci avait acheté à Rome une cosmographie d'un travail merveilleux, que le roi Aldfrid brûlait de posséder, et qu'il obtint de l'abbé Ceolfrid, moyennant le don d'une terre de *huit familles*. Plus tard l'abbé trouva moyen d'échanger cette terre, avec une soulte en argent, contre un autre domaine deux à trois fois plus vaste et situé tout contre le monastère de Yarrow auquel appartenait le précieux livre qui servait de matière à ce commerce si lucratif[1]. Il n'en faudrait pas conclure que ce grand abbé eût l'âme intéressée : il avait au contraire conservé dans le cloître les habitudes généreuses de sa noble

1. Dato Cosmographorum codice mirandi operis.... terram octo familiarum.... ab Aldfrido regi in Scripturis doctissimo.... comparavit, taxaverat, sed prius quam complere potuisset, obiit.... Verum pro hac terra postmodum, Osredo regnante, addito pretio digno, terram xx familiarum.... accepit. *Vitæ*, c. 12.

race, et Bede nous dit expressément que jamais il ne recevait un présent ou une donation des seigneurs voisins, sans leur en rendre l'équivalent aussitôt que possible[1].

Ajoutons, à propos de livres, qu'il fit transcrire deux exemplaires complets de la Bible tout entière, d'après la version de saint Jérôme qu'il avait rapportée de Rome, et qu'il les fit placer dans ses deux églises, afin d'y être lus et consultés par tous ceux qui en auraient envie[2]. Nouvelle réfutation, après mille autres, de la stupide calomnie qui impute à l'Église d'avoir autrefois interdit la connaissance de l'Écriture sainte à ses enfants.

Cette sollicitude pour les intérêts intellectuels et matériels de sa communauté ne diminuait en rien son zèle pour la discipline régulière et l'indépendance spirituelle de ses frères. Il eut soin de faire renouveler par le pape saint Serge et confirmer en plein synode par le roi Aldfrid l'immunité déjà obtenue d'Agathon. Il consacrait chaque jour à la prière et au chant du chœur un temps considérable et une

1. *Vitæ*, c. 13. — On voit combien l'on était déjà loin, même dans les communautés les plus ferventes et les plus exemplaires, de la pauvreté primitive.

2. Totidem per duo sua monasteria posuit in ecclesiis, ut *cunctis*, qui aliquod capitulum de utrolibet Testamento legere voluissent, in promptu esset invenire quod cuperent. *Vita Ceolfridi*, in *Append.* Bedæ, *Op. min.*, a. 325.

attention sans relâche; ni l'âge, ni la maladie, ni les voyages mêmes ne lui parurent jamais des motifs suffisants pour s'en dispenser. Sévère autant qu'il fallait l'être contre la moindre irrégularité, il prodiguait les encouragements et les consolations aux faibles et ne savait être dur qu'envers lui-même, toujours vêtu et nourri avec une sobriété qui semblait dès lors surprenante chez le chef d'une si puissante institution.

Devenu plus que septuagénaire, il ne se trouva plus assez vigoureux pour donner à ses religieux l'exemple de la vie régulière; il voulait d'ailleurs revoir avant de mourir cette Rome où il avait accompagné, jeune encore, son maître et son ami, et s'y préparer en silence à la mort. En vain les moines, informés de son dessein, se jettent-ils à ses genoux pour le retenir. Rien ne peut l'arrêter. A peine son parti pris, il le met à exécution, craignant d'être embarrassé si on venait à le savoir au dehors, par les instances, ou même par les cadeaux de tous les amis qu'il comptait dans la noblesse du voisinage et de toute la Northumbrie. Trois jours après avoir annoncé sa décision à la communauté désolée (4 juin 716), il dit la messe de grand matin, donne la communion à tous les assistants, puis debout sur les marches de l'autel et l'encensoir à la main, il bénit tous ses enfants. On commence le chant des litanies qu'interrompent les larmes et les sanglots : Ceolfrid les entraîne à un

oratoire qu'il avait dédié au martyr saint Laurent, près du dortoir, et là il leur adresse, comme l'avait fait Benoît sur son lit de mort, une suprême exhortation. Elle roule avant tout sur la charité et la correction fraternelle; il supplie tous ceux qui ont pu le trouver trop dur de lui pardonner et de prier pour lui. De là on descend au rivage du fleuve qui baigne les murs du monastère : les six cents moines des deux communautés le suivent; après avoir reçu de leur père un dernier baiser mouillé des larmes de tous, tous s'agenouillent. Le vieil abbé monte sur la barque qui doit l'emmener; du pont où était dressée la croix entre deux flambeaux, il leur donne sa dernière bénédiction et disparaît.

Lui-même ne pouvait plus contenir sa douleur : au son lointain des chants de ses religieux entrecoupés par leurs sanglots, ses pleurs coulèrent. On l'entendit s'écrier à plusieurs reprises : « Christ, mon « Seigneur et mon Dieu, ayez pitié de cette vaillante « et nombreuse compagnie. Protégez ces chers en- « fants. Je suis sûr qu'il n'y en a nulle part de « meilleurs ou de plus obéissants[1]. »

1. Omnibus in lacrymas singultusque genua cum obsecratione crebra flectentibus.... Cantata ergo primo mane missa.... conveniunt omnes. .. pacem dat omnibus, thuribulum habens in manu : tunc fletibus universorum inter Letanias resonantibus, exeunt..:. veniunt ad littus, rursum osculo pacis inter lacrymas omnibus dato, genua flectunt.... ascendit navem.... transit flumen, adorat crucem, ascendit equum et

Rentrés au monastère, les moines s'occupent sans désemparer de l'élection du nouvel abbé ; au bout de trois jours le suffrage universel des deux communautés leur donne pour chef unique un jeune homme, élevé depuis son enfance à Wearmouth et digne de ses illustres prédécesseurs par son zèle pour l'étude, le chant et l'enseignement. A peine élu, le nouvel abbé court rejoindre Ceolfrid et le trouve encore dans le port où il attendait un vent favorable pour passer sur le continent. Il lui remet pour le pape une lettre dont voici quelques passages :

« Au bienheureux pape Grégoire II, notre très-cher seigneur dans le Seigneur des seigneurs, Huetberct, votre humble serviteur, abbé du monastère de Saint-Pierre prince des apôtres, chez les Saxons, salut à jamais. — Au nom de tous mes frères réunis en ces lieux avec moi pour y trouver le repos de l'âme et y porter le joug si doux du Christ, nous recommandons à votre chère et sainte bonté les cheveux blancs de notre vénérable et bien-aimé père, l'abbé Ceolfrid, qui nous a gouvernés, élevés, nourris et défendus dans la paix et la liberté monastiques. Il s'est arraché de nous, au milieu de nos gémisse-

abiit, c. 13. — Audiensque sonum mixti cum luctu carminis, nullatenus valuit ipse a singultu et lacrymis temperare. Hoc autem solum crebra voce repetiit: Christe Deus, miserere illi cœtui.... protege illam cohortem.... scio certissime quia nullos unquam meliores illis et promptiores ad obedientiam novi. *Append.*, p. 425.

ments, de nos larmes, de notre deuil ; mais nous remercions la sainte et invisible Trinité, de ce qu'il lui est donné de parvenir à la bienheureuse joie du repos qu'il désire depuis si longtemps. Il va re trouver dans son extrême vieillesse ces tombeaux des Apôtres qu'il se souvenait toujours avec enthousiasme d'avoir visités et adorés dans sa jeunesse. Après quarante ans de travaux et de soucis dans le gouvernement monastique, il se montre aussi enflammé par l'invincible amour de la vertu que s'il venait de se convertir à Dieu : au seuil de la mort et tout courbé sous le poids de l'âge il redevient pèlerin pour le Christ. Nous en conjurons Votre Paternité ; rendez à ce père bien-aimé ces derniers devoirs de la piété filiale qu'il ne nous sera pas donné d'accomplir. Et puis vous garderez son corps ; mais son âme nous restera, à nous comme à vous, et après sa mort comme pendant sa vie, nous aurons en lui un ami, un protecteur, un intercesseur auprès de Dieu[1]. »

Les vœux exprimés avec une émotion si filiale par

1. Una cum sanctis fratribus qui mecum in his locis ad inveniendam requiem animabus suis suavissimum Christi jugum portare desiderant.... Commandamus.... venerabiles patris nostri dilectissimi canos.... nutritoris tutorisque nostræ spiritualis in monastica quiete libertatis et pacis.... Supplicamus ut quod nos facere non meruimus, vos erga illum ultimæ pietatis munus seduli expleatis. *Vitæ abbatum*, c. 14

la double communauté de Wearmouth et de Yarrow ne furent point exaucés. Ceolfrid ne put arriver jusqu'à Rome : les fatigues de la route aggravaient les infirmités de sa vieillesse. Il mit trois mois pour aller de la Northumbrie jusqu'aux frontières de la Bourgogne; pendant ces trois mois, il ne cessa pas un seul jour de célébrer la messe et de chanter l'office monastique tout entier, même lorsque sa faiblesse l'obligea à ne plus aller qu'en litière. Mais il ne put pas dépasser Langres où il mourut à soixante-quatorze ans (25 septembre 716), dont quarante-trois avaient été consacrés à former ou à gouverner les âmes dans le cloître. On l'enterra dans un monastère, connu plus tard sous le nom de Saint-Geosmes, et qui tirait ce nom des jumeaux martyrisés en ce lieu sous les Césars, avec leur aïeule sainte Léonille[1]. Sa vie austère ne l'empêchait pas de voyager avec tout l'attirail d'un grand personnage, comme l'était en effet déjà alors l'abbé de la plus grande communauté des Anglo-Saxons du Nord. Des quatre-vingts Anglais qui composaient sa suite, les uns continuèrent leur pèlerinage à Rome, les autres retournèrent en Angleterre, d'autres enfin aimèrent

1. Ils s'appelaient Speusippe, Éleusippe et Méleusippe. La mention de ces martyrs m'autorise à signaler en passant la discussion singulièrement instructive et concluante que leur a consacrée M. l'abbé Bougaud, dans sa très-savante *Étude sur la mission, les actes et le culte de saint Bénigne, apôtre de la Bourgogne*. Dijon, 1859, pages 171, 172.

mieux passer le reste de leur vie à l'étranger et au milieu d'un peuple dont ils ne comprenaient pas la langue afin de ne pas s'éloigner de la tombe d'un père qu'ils avaient aimé d'un inextinguible amour[1].

Je prie qu'on veuille bien se représenter ce qu'étaient ces quatre-vingts compagnons du vieux Ceolfrid, ce qu'étaient aussi et d'où sortaient ces six cents Anglo-Saxons que nous venons de voir agenouillés sur une plage sablonneuse, au bord de la mer du Nord, pour recevoir la bénédiction d'un abbé septuagénaire, qui s'en allait braver les périls et les fatigues d'un rude voyage, avec l'espoir de mourir auprès de la tombe de saint Pierre et de saint Paul. Je voudrais que le plus froid et le plus amer des sceptiques pût se transporter un instant par la pensée sur cette plage lointaine ; je l'y accompagnerais volontiers, sans autre intermédiaire entre lui et moi que la bonne foi.

Nous sommes au huitième siècle, en pleines ténèbres, en pleine barbarie, dans une île destinée à redevenir sans cesse la proie d'invasions sanguinaires et atroces entre toutes. Ce sont les fils des

1. Partim ad tumbam defuncti inter eos quorum nec linguam noverant, pro inextinguibili patris affectu residere. *Vitæ abbatum*, c. 15.

pirates, des incendiaires, des ravageurs, des égorgeurs, qui nous entourent. Voilà donc ce qu'ils sont devenus! Non pas tous, assurément, mais les premiers, les plus puissants, ceux chez qui les abus de la force, de la victoire et de la richesse devaient enfanter le plus de scandales et d'excès. Voilà ce que la religion chrétienne a su faire de ces cœurs sauvages; voilà les fleurs qu'elle a su faire germer sur ce sol imbibé de sang et d'horreur. Voilà ses fruits, ses triomphes, ses victoires, ses conquêtes, ses dépouilles opimes. Elle est venue s'abattre sur cette terre désolée, au milieu de ces vainqueurs impitoyables; elle leur a montré la paix, la douceur, le travail, la vertu, la vérité, la lumière, le ciel, et, après leur avoir prodigué tout un trésor d'idées, de croyances, de forces nouvelles, d'aliments nouveaux pour leur intelligence, de ressources inconnues pour leur ordre social, elle leur apprend à aimer, à s'aimer les uns les autres, à aimer les âmes et à graver le souvenir de cet amour dans quelques-uns de ces traits et de ces mots qui ne peuvent pas tromper et qui ne se laissent point oublier.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

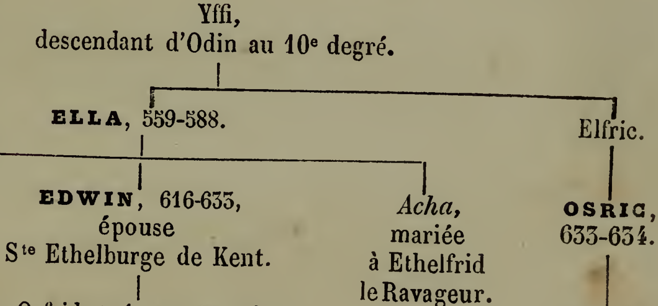
Les Appendices indiqués dans les notes des pages 20, 188 et 238,

N° I. Lindisfarne,
N° II. Peterborough,
N° III. Hexham,

se trouveront à la fin du tome V, ainsi que les tableaux génealogiques, B, C, D et E.

…THUMBRIE

DYNASTIE DEÏRIENNE

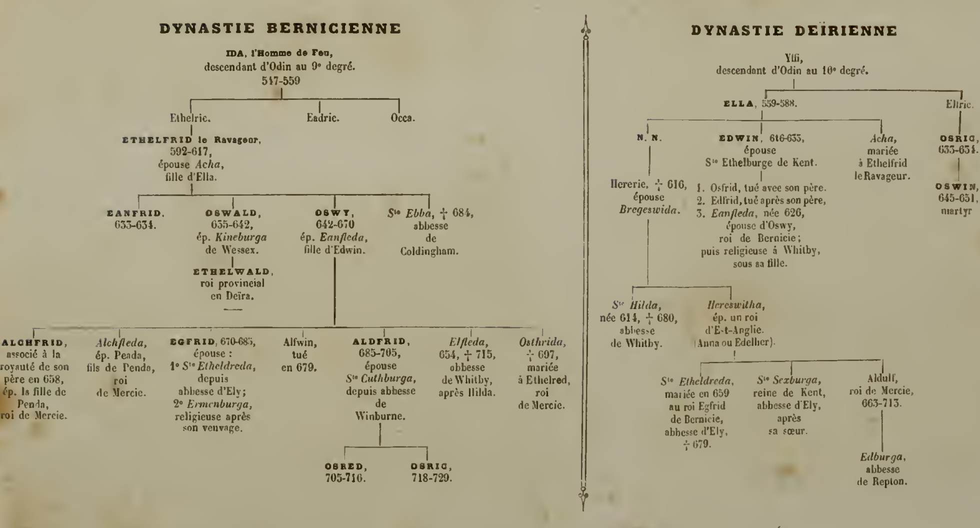


1. Osfrid, tué avec son père.
2. Edfrid, tué après son père,
3. *Eanfleda*, née 626,
épouse d'Oswy,
roi de Bernicie;
puis religieuse à Whitby,
sous sa fille.

Hereswitha,
ép. un roi
d'Est-Anglie.

A

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DES ROIS DE NORTHUMBRIE



LISTE CHRONOLOGIQUE DES ROIS QUI ONT RÉGNÉ SUR LA NORTHUMBRIE A L'ÉPOQUE DE NOTRE RÉCIT

547. Ida.
559. Ella.
592. Ethelfrid.
616. Edwin.
633. Osric et Eanfrid.
635. Oswald.
642. Oswy et Oswin.
651. Oswy seul.
670. Egfrid.
685. Aldfrid.
705. Osred.
716. Ceonred, issu d'Occa, fils puîné d'Ida le Brûleur.
718. Osric, frère d'Osred.
729. Ceolwulf, frère de Ceonred.
737. Eadbert, issu d'Eadric, autre fils puîné d'Ida, et frère de l'archevêque Egbert, correspondant de Bede.

Les noms en capitales sont ceux des rois qui ont régné sur la Northumbrie.
Les années placées après ces noms indiquent le commencement et la fin de leur règne.
Les noms en italiques sont ceux des reines et des princesses.
Le signe † signifie : *mort en*.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME IV

LIVRE XIII

LES MOINES CELTIQUES ET LES ANGLO-SAXONS
(634-660)

CHAP. I[er]. *Saint Oswald et la renaissance chrétienne de la Northumbrie.*

Chap. II. *La Northumbrie sous les successeurs d'Oswald ; les évêques celtiques ; les grandes abbesses Hilda et Ebba.*

LIVRE XIV

SAINT WILFRID FAIT PRÉVALOIR L'UNITÉ ROMAINE ET LA RÈGLE BÉNÉDICTINE

(634-709)

Chap. Ier. *Commencements de Wilfrid.— Assemblée de Whitby.*

CHAP. IV. *Wilfrid justifié à Rome, déposé, emprisonné, exilé et rétabli.* (678-686)

Chap. VI. *Dernières années de Wilfrid.*
(705-709)

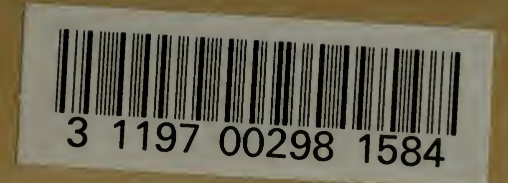
LIVRE XV

CONTEMPORAINS ET SUCCESSEURS DE SAINT WILFRID (650-735)

Chap. Ier. *Saint Cuthbert* (637-687)

APPENDICE

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris


3 1197 00298 1584

